This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

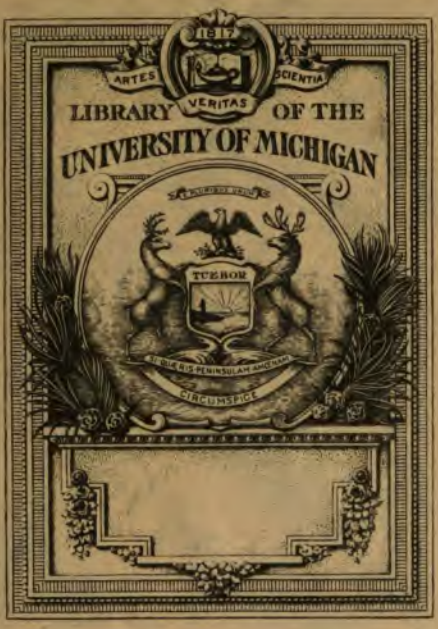
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

A 680652



DRAMATIC FUND
OF THE DEPARTMENT OF
ROMANCE LANGUAGES

PQ
1213
.A2
D7
v.52

Drames et mélodrames.

TOUT POUR MA FILLE,

DRAME-VAUDEVILLE EN TROIS ACTES,

MÊLÉ DE COUPLETS,

Tiré des contes de l'Atelier;

PAR MM. E. F. VAREZ, LÉONCE PETIT ET H. LUBIZE,

REPRÉSENTÉ, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS,
SUR LE THÉATRE DE LA GAITÉ,
LE 24 JUILLET 1832.

PRIX : 2 FRANCS.

Paris,
BEZOU, LIBRAIRE,
BOULEVARD SAINT-MARTIN, N°. 29,
vis-à-vis le nouveau théâtre de l'Ambigu-Comique.

1832.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
ABEL FAVELET, avocat (jeune premier).....	MM. HENRI.
RODRIGUES, peintre (1er rôle jeune).	ST.-FIRMIN.
DENIZART, concierge de la prison (1er comique).....	DUBOIS.
L'INSPECTEUR GÉNÉRAL DES PRISONS (3me rôle).....	SALLERIN.
UN NOTAIRE (utilité).....	MONET.
HENRIETTE CAILLOT (1er rôle)...	Mmes VSANNAZ.
BAPTISTINE, fille d'Henriette (ingénuité).....	CLARA.
Mme HUBERDEAU, maitresse couturière (mère noble).....	CHEZA.
LOUISE, femme de Denizart (amoureuse).....	THIBAUT.
MARTHE, vieille détenue (duègne)..	PROVOST. *
NIOBÉE, 1re ouvrière chez madame Huberdeau (Déjazet).....	CAROLINE.
LISE, 2me ouvrière.....	LEQUIEN.
OUVRIÈRES.	
PRISONNIERS DES DEUX SEXES.	
GUICHETIERS.	

***

Le premier acte se passe à Lyon;
Les deux autres à Paris.

NOTA. Les acteurs sont indiqués en tête de chaque scène comme ils sont placés au théâtre; le premier nommé à droite de l'acteur.

* Mademoiselle Provost, qui joue les soubrettes, a bien voulu se charger de ce rôle.

Imprimerie de CHASSAIGNON, rue Gît-le-Cœur, N° 7.

Sarg. Dram. 7 d.
Pa... Dyck
6-30-32

TOUT POUR MA FILLE,

DRAME-VAUDEVILLE EN TROIS ACTES.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente la cour de la maison de détention. — A gauche de l'acteur, la prison des femmes; à droite, celle des hommes; au fond, l'entrée.

SCÈNE PREMIÈRE.

DENIZART, LOUISE.

DENIZART, *sortant de chez les hommes, et posant un registre sur une table de pierre, près de la porte.*

Madame Denizart! madadame Denizart!... Louise!... Ma femme!... Arrivez donc!

LOUISE, *sortant du corps-de-logis des femmes.*

Eh mon dieu! qu'y a-t-il donc pour crier si fort?

DENIZART.

Il y a une grande nouvelle. L'inspecteur-général des prisons est arrivé cette nuit à Lyon, et aujourd'hui même... ce matin... dans une heure... il vient visiter cette maison de détention.

LOUISE.

Eh bien! qu'est-ce que ça me fait?

DENIZART.

Comment, qu'est-ce que ça te fait?... L'inspecteur-général des prisons!... Sais-tu bien ce que c'est, qu'un inspecteur-général?

LOUISE.

Ma foi non.

DENIZART.

Un inspecteur-général, vois-tu... D'abord, ça voyage toujours en poste; ça s'arrête dans les meilleurs hôtels, et ça mange tout ce qu'il y a de mieux

LOUISE.

Je ne vois pas trop quel rapport tout cela peut avoir avec les prisons, et avec nous autres concierges...

DENIZART.

Attends donc un peu.... Ces Messieurs, après avoir reçu et rendu les visites d'usage, acceptent d'abord de grands dîners...

et quand ils ont une heure ou deux à perdre, ils viennent visiter nos prisons...

LOUISE.

Eh bien, qu'est-ce qu'ils y font?

DENIZART.

AIR : *Il n'est pas mauvais comédien.*

Il goûtent, au sortir de table,
Le repas de nos prisonniers,
Qu'ils trouvent toujours détestable,
En quittant de bons cuisiniers.
Ils inspectent, mais pour la forme,
De rien ne sont jamais contens,
Et passent tout à la réforme.

LOUISE.

Tout?...

DENIZART.

Excepté leurs traitemens.

Ainsi, que tout soit en ordre... C'est fort heureux d'être prévenus la veille de ces visites inattendues; au moins on se prépare.

LOUISE.

Mauvais plaisant..... C'est bien à toi, à dire de pareilles choses; tu es un concierge bien méchant, bien dur.

DENIZART.

Ça devrait être.

LOUISE.

Mais ça n'est pas; et si cela était, je ne t'aurais pas épousé... Vienne M. l'inspecteur-général quand il voudra, je ne redoute pas sa sévérité.

DENIZART.

Je sais que tu es active, laborieuse... un vrai bijou; et pour qu'on ne m'enlève pas ce bijou-là, je l'ai mis en prison... Je me félicite tous les jours de ma détermination. Tu es sans cesse de bonne humeur...

LOUISE.

Et toi, jamais triste.

DENIZART.

Oui, malgré nos grilles et nos verroux, nous chantons encore au milieu des voleurs et des assassins, qui sont nos locataires.

LOUISE.

Ah! tous ne méritent pas ces vilains noms.

DENIZART.

Ils te l'ont dit, et tu le crois... Eh! mon dieu, si l'on voulait écouter tous ceux qu'on nous amène, il n'y en a pas un qui ne soit le plus honnête homme du monde.

Air de la Colonne.

A les entendre, à voir leur insolence
A l'égard de leurs conducteurs,
Vrai, l'on croirait presqu'à leur innocence,
Et que ceux-ci sont les seuls malfaiteurs.
Je crains parfois de faire des erreurs.
Je ne sais plus, dans ces momens d'alarmes,
Pour m'éclairer, à quel saint me vouer,
Qui, pour bien faire, il faudrait écrouer
Des prisonniers... ou des gendarmes.

Il n'y a pas jusqu'à cette vieille Marthe, qui n'ouvre jamais la bouche, sans dire: Mon doux Jésus!... aussi vrai que vous êtes mon Sauveur!... qui ne nous persuaderait de son innocence.

LOUISE.

Oh! je n'aime pas cette femme. Mais il en est d'autres..... Cette bonne Henriette, par exemple.

DENIZART.

Ah! celle-là, c'est différent. Aussi nous la traîtons plutôt en amie qu'en prisonnière; elle va, vient, dans la prison, comme chez elle.

LOUISE.

Elle est si intéressante, que je me trouve heureuse quand je puis un instant lui faire oublier ses peines... Je parierais bien qu'elle a été injustement condamnée.

DENIZART.

Moi, je ne vas pas si loin... Et d'ailleurs, vois-tu, il faut des condamnés; s'il n'y avait point de condamnés, il n'y aurait pas de prison, et partant pas de concierges... Ainsi tout cela est pour le mieux. (*On frappe à la porte d'entrée.*)

LOUISE.

On frappe.

DENIZART.

Sans doute un prisonnier qu'on amène. Un moment, un moment!... Sont-ils pressés d'entrer... Si c'était pour sortir, encore. (*Il ouvre.*)

SCÈNE II.

LES MÊMES, RODRIGUES, *amené par un guichetier, qui tient à la main la permission.*

LE GUICHETIER.

Voilà, monsieur le concierge. * (*Il sort.*)

DENIZART.

Eh mais, je ne me trompe pas, c'est monsieur Rodrigues.

RODRIGUES.

Moi-même, mon cher hôte.

DENIZART.

Soyez le bien-venu, touchez-là... Nous sommes de vieilles connaissances.

RODRIGUES.

Oui, à Paris, j'ai souvent été votre locataire .... Et je dois l'avouer, je ne connais pas de séjour plus agréable que la prison.

AIR : *Est-il donc vrai, etc.*

On s'en plaint; pourquoi? je l'ignore.
La prison a son agrément;
Jamais de gêne, et moins encore
De devoir assujettissant.
Point de loyer, point de marchand;
Des créanciers, la chose est sure,
On brave l'importunité.
Ce n'est qu'en prison, je vous jure,
Qu'on jouit de sa liberté.

Mais pardon, vous étiez en société; je dérange...

DENIZART.

Du tout, du tout... C est que depuis que je suis à Lyon, il y a du nouveau... Permettez que je vous présente madame Denizart...

RODRIGUES.

Bah! vraiment!

DENIZART.

Oui, je suis marié.

RODRIGUES.

Comment, mon cher, vous l'êtes...

Air de Partie et Revanche.

Mon cher ami, je vous en félicite,
Vous me donnez un exemple effrayant!

---

* Louise, près de la table, feuilletant le registre, Rodrigues, Denizart.

Ne croyez pas pourtant que je l'imite,
Car je crains trop un tel engagement.
Mais vous, geolier, ah! c'est bien différent.
Vous avez des bases certaines
Pour estimer à leur juste valeur
Tous les liens... Quand on est dans les chaînes,
Une de plus ne doit pas faire peur.

Madame, recevez mes hommages, et permettez.... (*Il l'embrasse, puis il se retourne vers Denizart.*) Vous permettez, n'est-ce pas?

DENIZARD.

Oui, oui... Savez-vous que c'est bien aimable à vous, en passant par Lyon, d'avoir pensé à moi.

RODRIGUES.

Comment donc, c'est un vrai plaisir; mais je vous avouerai que pour cette fois, c'est à M. le procureur du roi que vous êtes redevable de ma visite.

LOUISE.

Que veut-il dire?

DENIZART.

Quoi, vraiment?

RODRIGUES.

Je vais être des vôtres.

DENIZART.

Encore!

RODRIGUES.

On me juge aujourd'hui, et vous savez que ces Messieurs n'ont guères l'habitude...

LOUISE.

Il me paraît que ce n'est pas la première fois que Monsieur est en prison?

RODRIGUES.

C'est au moins la dixième.

LOUISE.

Oh! mon dieu!... (*A part.*) Ça doit faire un bien grand scélérat.

RODRIGUES.

Véritable image d'un mouvement perpétuel, j'entre en prison, j'en sors, j'y retourne, et toujours comme ça.

LOUISE.

Mais quels crimes avez-vous donc commis?

RODRIGUES.

Ah! de bien grands, Madame. J'ai volé... les traits de plus

d'un parvenu ; j'ai assassiné... d'un coup de crayon, des réputations usurpées ; enfin, j'ai fait des carricatures.

LOUISE.

Ah ! je respire.

DENIZART.

Espérons encore. Vous n'êtes pas condamné.

RODRIGUES.

C'est tout comme.

DENIZART.

Si ce malheur arrive, nous aurons soin de vous.

LOUISE.

Je seconderai mon mari de tout mon cœur.

RODRIGUES.

Mille fois merci. Ce que j'aime en monsieur Denizart, c'est qu'il n'a pas le ton, ni les manières de sa profession.

DENIZART.

A quoi bon ?

RODRIGUES.

Vous avez dédaigné le classique bonnet de fourrure. Je n'aperçois pas à vos côtés ce formidable trousseau de clés, marque distinctive de votre dignité.

DENIZART.

Je le mets dans ma poche, c'est plus commode.

RODRIGUES.

A merveille... Ah ! ça dites-moi, quelle chambre me donnerez-vous ?

DENIZART.

Une chambre d'ami.

RODRIGUES.

Le plus de jour possible, un matelas pas trop dur, et de la place pour mon chevalet ; car si vous le permettez, je charmerai les ennuis de ma captivité, en faisant le portrait de Madame.

LOUISE.

Monsieur est bien bon.

DENIZART.

Volontiers. Mais pour cela, je vous accorderai un peu de liberté, vous viendrez chez moi, je serai bien aise d'être témoin...

RODRIGUES, *riant.*

Vieux mari de six semaines... de la jalousie.

DENIZART.

Ecoutez donc... les artistes sont généralement sujets à caution. Allons, venez choisir votre logement.

(*Il va ouvrir la porte du côté des hommes.*)

LOUISE.

AIR : *Allons, au gré de mon attente.*

De votre futur domicile,
Je crois que vous serez content.
Il faudrait être difficile
Pour ne pas le trouver charmant;
Il est vraiment charmant !

Qu' vot' gaîté n' soit pas alarmée
De vos verroux, de vos barreaux.

RODRIGUES.

On les cache avec la fumée
De quelques verres de Bordeaux.

ENSEMBLE.

DENIZART et LOUISE.

De votre futur domicile, etc.

RODRIGUES.

Oui, de mon futur domicile,
Je crois que je serai content;
Je ne suis pas très-difficile,
Et je le trouverai charmant!
Il doit vraiment
Etre charmant !

(*Denizart et Rodrigues sortent à droite.*)

SCENE III.

LOUISE, *seule.*

Il est fort bien, ce jeune homme!... Ma foi, encore quelques locataires aussi gais, et notre prison deviendra un séjour très-agréable; on s'y fera mettre par partie de plaisir... Mais voici l'heure où cette bonne Henriette, que j'aime tant, et qui le mérite si bien, vient m'aider dans les soins de mon ménage... (*On frappe à gauche.*) Ah! je l'entends. (*Elle va ouvrir.*)

SCÈNE IV.

LOUISE, HENRIETTE, *tenant à la main plusieurs chemises pliées; puis* MARTHE.

HENRIETTE.

Oh ! mon dieu, Madame, est ce que je suis en retard?

LOUISE, *avec bonté.*

Non, ma bonne.

HENRIETTE.

C'est que je terminais cet ouvrage.

LOUISE.

Posez sur cette table.

(*Henriette va poser son ouvrage sur la table de pierre, et Marthe se présente à la porte.*)

MARTHE, *paraissant à la porte.*

Bonjour, mame Denizart; comment que ça va, ce matin?... Oh! ma bonne dame, laissez-moi donc entrer.

LOUISE.

Non, Marthe, ça ne se peut pas.

MARTHE.

Pour causer un petit instant avec vous.

LOUISE.

Allons, allons, rentrez.

MARTHE.

Au nom de Dieu, de mon doux Jésus, ayez pitié d'une pauvre femme.

HENRIETTE.

Permettez-lui, Madame.

LOUISE.

C'est impossible.

MARTHE.

Elle est bien entrée, elle... Pourquoi qu'il y a des injustices, des préférences?

LOUISE.

Ça ne vous regarde pas. Allons, allons...

MARTHE.

Si on peut traîter comme ça une femme de mon rang et de mon éducation, et qu'à des protections!..... Ah! dam', faut voir..... Et innocente, vous le savez, mon doux Jésus; aussi vrai que vous êtes mon Sauveur.

LOUISE, *fermant la porte.*

C'est bien, c'est bien.

MARTHE, *en dehors.*

C'est une horreur! une infamie!

SCENE V.

HENRIETTE, LOUISE.

LOUISE.

Enfin la voilà partie!... (*A Henriette.*) Mais regardez-moi...

Oh! vous avez encore pleuré ce matin... Est-ce là ce que vous m'aviez promis?

HENRIETTE.

Ah! Madame, il est des chagrins...

LOUISE.

Il faut se faire une raison, chasser toutes ces vilaines idées. A quoi bon vous affliger tous les jours. Mon mari et moi, ne fesons-nous pas tout ce qui est en notre pouvoir pour adoucir votre position?

HENRIETTE.

Hélas!

LOUISE.

Pensez à des objets plus riants, à votre fille, que vous retrouverez un jour, et qui sera votre consolation.

HENRIETTE.

Depuis si long-temps sans nouvelles de la personne qui veille sur cette chère enfant, dois-je encore redouter de nouveaux malheurs?

LOUISE.

Bientôt une lettre viendra calmer vos inquiétudes, et en attendant, pensez à nous, qui vous aimons comme une amie.

HENRIETTE.

Aussi croyez que ma reconnaissance...

LOUISE.

Le témoignage le plus agréable que vous puissiez nous en donner, c'est de recouvrer votre tranquillité. Allons, soyez donc raisonnable. (*Roulement de tambour.*)

HENRIETTE.

Quel est ce bruit?

LOUISE.

Ah! c'est probablement l'arrivée de M. l'inspecteur-général. Il faut que j'aide mon mari à faire les honneurs de la maison... Allons, du courage et de la patience.

(*Elle entre dans la prison où Denizart et Rodrigues sont entrés.*)

SCÈNE VI.

HENRIETTE, *seule.*

Du courage! c'est ce qu'il me disent tous... Du courage!... Ah! dix ans de prison l'ont usé. Dix ans loin de ma fille, loin de ma Baptistine!... Pauvre enfant! je ne suis encore qu'une

étrangère pour elle... Elle grandit loin de moi, elle ne connaît pas sa mère!... N'ai-je pas été forcée de l'abandonner à la charité publique... Et sans cette bonne madame Huberdeau, qui l'a recueillie, qui lui donne un état, une existence... que serait-elle devenue?... Et je ne suis pas au terme de mes maux. Cinq années encore avant de la revoir... avant de la presser sur mon sein... avant de pouvoir lui dire : je suis ta mère!... Oh! mon dieu! être innocente, et tant souffrir de la justice des hommes.

AIR : *Sous ce chaume que tu méprises.*

Combien de nuits, sans fermer la paupière,
J'ai dévoré ma honte, mes douleurs;
Chaque matin la naissante lumière
Me trouve encor baignant mon lit de pleurs.
Mon âme usée à cette vie affreuse,
De tant de maux ne regrettera rien,
Si mon enfant du moins peut être heureuse,
De mon bonheur, si j'ai payé le sien. (*Bis.*)

(*Elle va s'asseoir près de la table.*)

SCENE VII.

HENRIETTE, *assise*, RODRIGUES, DENIZART, LOUISE, *sortant de la porte de gauche.*

LOUISE, *entrant la première.*

Mais viens donc, te dis-je, il arrive.

DENIZART.

Venez-vous avec nous, au-devant de M. l'inspecteur-général?

RODRIGUES.

Je vous avouerai franchement que je n'aime pas trop tous les gens dont le titre se termine en *al*. Inspecteur-général, procureur-général. Je préfère vous attendre.

DENIZART, *apercevant Henriette.*

Eh! tenez, vous ne serez pas seul. Voici une des plus anciennes pensionnaires de la maison, elle vous tiendra compagnie. C'est la protégée de madame Denizart.

RODRIGUES.

C'est me donner de cette dame une excellente opinion.

DENIZART.

Elle ne la démentira pas. Nous sommes à vous dans l'instant. (*A sa femme.*) Allons, viens. (*Ils sortent.*)

SCÈNE VIII.

HENRIETTE, *assise*, RODRIGUES.

RODRIGUES.

Voilà un tête-à-tête auquel je ne m'attendais pas.

HENRIETTE, *sortant de sa rêverie.*

Quel est cet étranger?

RODRIGUES, *approchant.*

Madame, croyez que je compatis au malheur qui vous retient en ces lieux.

HENRIETTE, *se levant.*

Monsieur, je n'ai pas l'avantage de vous connaître.

RODRIGUES.

Je suis connu de notre estimable geolier. Je sais que sa jeune épouse vous porte un vif intérêt, que vous en êtes digne... En voilà plus qu'il n'en faut pour me ranger au nombre de vos amis.

HENRIETTE.

Dans ma position, il ne faut rien moins que leur témoignage pour vous inspirer en ma faveur un sentiment si honorable pour moi.

RODRIGUES, *à part.*

Cette femme s'exprime assez bien. (*Haut.*) Eh! mon dieu, Madame, qu'est-ce qui n'a pas à se plaindre du sort..... Vous voyez une de ses victimes; dix fois j'ai subi d'injustes condamnations; j'ai été le jouet des caprices du moment ou de l'erreur des hommes. Souvent les juges sont injustes...

HENRIETTE.

Je ne me plains pas des miens.

RODRIGUES.

C'est la première fois que j'entends tenir ce langage. Alors, c'est la faute de votre avocat; ils n'en font pas d'autres. Ils parlent, ils parlent, ils embrouillent la cause la plus simple, et ma foi...

HENRIETTE.

Je n'ai qu'à me louer du zèle de celui qui a bien voulu me prêter son ministère.

RODRIGUES, *à part.*

Ah!... Les juges ont bien jugé, les avocats ont bien plaidé; et cependant elle est innocente..... Je n'y comprends plus rien.

HENRIETTE.

Oui, Monsieur, je me plais à rendre cette justice à mon avocat. Il m'a défendu avec cette éloquence, cet accent que donne seule la conviction, et tant que je vivrai, je n'oublierai jamais ce bon jeune homme. Le nom et l'image de M. Favelet resteront à jamais gravés dans mon cœur.

RODRIGUES.

Hein! que dites-vous? Favelet!

HENRIETTE.

Vous le connaissez, Monsieur?

RODRIGUES.

Si je le connais!... C'est mon ami intime. Oui, vraiment, il a des talens; c'est un des soutiens de notre jeune barreau. Il ira loin.

HENRIETTE.

Ah! Monsieur, quand vous le reverrez, dites-lui bien que la pauvre Henriette gardera pour lui une reconnaissance éternelle; priez-le de me conserver son estime, car j'en ai besoin, et de la vôtre aussi, Monsieur, puisque vous êtes son ami..... Ah! croyez bien que je ne suis pas coupable.

RODRIGUES.

Pauvre Abel! lui qui gagne tous ses procès... Vous avez jouée de malheur.

HENRIETTE.

Hélas! toutes les apparences étaient contre moi. Pauvre, privée de ma famille, à peine sortie de l'enfance, sans ressources, sans état, sans asile pour reposer ma tête, je fus recommandée aux soins d'un homme âgé, qui bientôt pris pour moi des sentimens auxquels j'eus la faiblesse de céder.

RODRIGUES.

Jusqu'alors je ne vois pas grand mal.

HENRIETTE.

Je commis une grande faute, j'en fus bien sévèrement punie. Tout semblait me sourire, une position heureuse avait succédée à l'état affreux de dénuement dans lequel je m'étais trouvée; enfin le mariage allait couvrir le passé, et donner un nom à la pauvre enfant dont j'étais mère, mais le destin en ordonna autrement. Un homme qui depuis long-temps avait de justes motifs de plainte contre mon bienfaiteur, découvre sa demeure et vient le trouver; une discussion s'élève, une querelle s'engage, inutilement je cherche à calmer ce furieux, un défi est porté, le vieillard hésite; il n'est plus temps, il faut se défendre. Sa main mal assurée le trahit... il tombe mort à mes pieds.

RODRIGUES.

Grand dieu !

HENRIETTE.

Ah! ce ne fut là, Monsieur, que le commencement de mes maux. Mon mariage, vous le croirez sans peine, avait éloigné de moi toute la famille ; elle voyait avec désespoir échapper une fortune sur laquelle elle avait eu jusqu'à ce jour des droits certains. A peine la mort fut-elle connue, que d'avides collatéraux accoururent, s'emparèrent de l'héritage, et me chassèrent, ainsi que ma fille, de la maison de son père.

RODRIGUES.

Ah ! les collatéraux ! ne m'en parlez pas, Madame... Figurez-vous que j'ai un oncle.... Mais continuez, vous m'intéressez vivement.

HENRIETTE.

Etrangère à tous les usages, ignorant le danger de ma position, et toute entière à ma douleur, j'avais négligée de remplir les devoirs que la loi impose. A l'ouverture du secrétaire du défunt, on ne trouva plus le montant d'une rentrée assez considérable, faite quelques jours avant le fatal événement. J'avais toujours eu la clé de ce meuble; on se plut à faire porter les soupçons sur moi; quelque argent, des bijoux que je devais à la libéralité de mon bienfaiteur, donnèrent du poids à cette odieuse accusation... Que vous dirai-je de plus, Monsieur, je ne trouvai que des larmes pour me défendre... Je succombai.

RODRIGUES.

Qu'on dise à présent qu'il n'y a pas une fatalité..... C'est comme moi, ma dernière caricature...

HENRIETTE.

Vous savez tout; une horrible condamnation fut la suite de cette fatale méprise. Quinze années de fers n'ont point suffit à la vengeance publique, il a fallu encore que pendant une heure... sur un échafaud... Ah ! ma fille !...

(*Elle tombe sur un siége.*)

RODRIGUES.

O justice ! voilà de tes coups ! Mais c'est surtout à ceux qui vous ont accusé, que j'en veux.

AIR : *On fait de fameuses brioches.*

Ces avides collatéraux,
Ces héritiers abominables,
Vous avoir ainsi... Les bourreaux !
Ce sont de bien grands misérables !

Oui vraiment, si je connaissais
Leurs laides et tristes figures,
Pour punir des âmes si dures,
Ah! sans pitié, je les pendrais...
Chez tous les marchands de gravures.

On vient. Allons, Madame, remettez-vous, essuyez vos larmes, et comptez un ami de plus.

(*En effet, des guichetiers entrent du fond, viennent ouvrir les portes latérales, et en font sortir une foule de prisonniers. — Les hommes arrivent par la droite, et les femmes par la gauche. — Denizart, Louise, l'inspecteur-général et quelques guichetiers, par le fond.*)

SCÈNE IX.

RODRIGUES, DENIZART, L'INSPECTEUR-GÉNÉRAL, LOUISE, HENRIETTE, MARTHE, PRISONNIERS DES DEUX SEXES, GUICHETIERS.

RODRIGUES, *pendant la ritournelle du chœur.*

Allons, je n'échapperai pas à la cérémonie.

(*Henriette se lève, et passe du côté des femmes.*)

CHŒUR DES PRISONNIERS.

AIR : *La belle nuit.*

Accourons tous, on nous appelle,
C'est, j'en suis sûr, un' bonne nouvelle
Qu'on doit ici nous annoncer;
On va p't-être nous récompenser.

DENIZART.

Silence! M. l'inspecteur-général va parler.

L'INSPECTEUR.

Prisonniers, frappés par les lois, vous subissez les peines dues à vos délits : mais l'humanité veille à vos besoins, et se fait un devoir d'adoucir, autant qu'il est en elle, ce que votre position a de pénible. Je suis satisfait de l'ordre qui règne dans cette maison, des soins qui vous sont donnés, et j'en félicite publiquement Monsieur. (*Il désigne Denizart.*)

DENIZART, *ému, et saluant.*

Monsieur l'inspecteur-général, certainement...

LOUISE.

Monsieur est bien bon...

LES PRISONNIERS.

Ah! ouiche, le bouillon ne vaut rien... nous n'avons pas de bois...

DENIZART.

Silence! M. l'inspecteur-général vient de dire qu'il était très-satisfait.

L'INSPECTEUR.

Chaque prisonnier peut m'adresser particulièrement les réclamations qu'il se croit fondé à faire. Il y sera fait droit.

RODRIGUES, *à part.*

Oui, comptez là-dessus.

L'INSPECTEUR, *s'approchant.*

Monsieur a sans doute quelques plaintes à former...

RODRIGUES.

Pas encore... Mais je songe au passé, et je prévois l'avenir. Je suis peintre, Monsieur, et souvent mes crayons...

L'INSPECTEUR, *souriant.*

J'entends... Vont un peu loin.

RODRIGUES.

On le dit... Du reste, cela m'évite l'ennui de m'occuper de mon logement.

AIR : *Un homme pour faire, etc.*

Artiste, c'est sous les verroux
Que nous avons toujours le nôtre,
Ce qui nous ôte, voyez-vous,
L'embarras d'en chercher un autre.
C'est assez commode, ma foi,
Car aussitôt que mon bail cesse,
Je vais au procureur du roi
Demander ma nouvelle adresse.

L'INSPECTEUR.

Il me reste à remplir un devoir bien doux pour mon cœur. D'après les rapports adressés à l'autorité, je suis porteur de plusieurs lettres de grâce. Ecoutez.

(*Il tire divers papiers de son portefeuille.*)

LES PRISONNIERS.

Ecoutons! écoutons!

DENIZART.

Silence! si vous voulez entendre.

LES PRISONNIERS.

Nous écoutons, nous écoutons.

LOUISE, *à part, en serrant la main de Henriette.*

Ah! si mes désirs se réalisaient.

MARTHE.

J'espère bien que dans une circonstance pareille, on n'aura pas oublié une femme comme moi, qu'une injuste condamnation. aussi vrai que Dieu est l'auteur de toutes choses...

L'INSPECTEUR, *lisant.*

« Il est fait remise de deux années de sa peine au détenu Baraquet. » (*Il remet le papier à Denizart.*)

TOUS.

Ah! Baraquet!... c'est un mouchard!... c'est un capon!... Ah! ah!

DENIZART.

Silence!

BARAQUET, *s'avançant.*

Merci, mon officier.

L'INSPECTEUR.

« Grâce pleine et entière est accordée à la nommée Marthe! »

MARTHE.

Ah! sainte Vierge! je vous remercie.* Si ça vous était égal, mon inspecteur, de dire madame Marthe... Quand on est d'une famille comme la mienne...

LES PRISONNIERS.

C'est une injustice!... V'là la troisième fois qu'on la gracie!

MARTHE.

Laissez-les dire, mon inspecteur; sauf votre respect, c'est un tas de canailles, de gueux, qui n'a ni foi, ni lois, et qui m'en veut, parce que j'ons toujours pratiqué la vertu.

L'INSPECTEUR.

Faites taire cette femme... (*Denizart l'oblige à s'éloigner. — Elle va reprendre sa place.*) « Enfin, grâce pleine et entière est également accordé à la nommée Henriette Caillot. »

HENRIETTE.

Qu'entends-je?

LES PRISONNIERS.

Bravo! bravo!

LOUISE, *se jettant dans ses bras.*

Ma bonne Henriette!

DENIZART.

Ma chère amie!

RODRIGUES.

Pour cette fois, bravo, *bravissimo.* Avec des actes pareils, un gouvernement s'honore, et fait chérir son autorité.

---

* Rodrigues, Denizart, l'Inspecteur, Marthe, Louise, Henriette.

L'INSPECTEUR.

Vous voyez, détenus, que nous avons les yeux ouverts sur votre conduite; travaillez à mériter à l'avenir de pareilles faveurs... Faites rentrer.

DENIZART.

Allons, allons, rentrez.

CHŒUR DES PRISONNIERS.

AIR : *La belle nuit.*

Eh quoi ! pour ça l'on nous appelle.
Moi j'attendais un' bonn' nouvelle,
Qu'on d'vait ici nous annoncer...
C'est ben la peine de s' déplacer.

(*Pendant la fin de l'air les prisonniers sont rentrés, les guichetiers ont fermé les portes; l'inspecteur-général est sorti, toujours accompagné par M. et madame Denizart; Marthe a rudoyé un guichetier qui a voulu la faire rentrer ; Rodrigues s'est approché de Henriette et lui a dit.*)

RODRIGUES.

Madame, mes félicitations sont sincères; cette justice qui vous est rendue m'a réconciliée un instant avec tous les procureurs du roi, passés, présens et futurs. (*Il suit la sortie.*)

SCÈNE X.

HENRIETTE, MARTHE.

HENRIETTE, *sur le devant de la scène.*

L'ai-je bien entendue! je suis libre, je vais quitter ces lieux, revoir ma fille, l'embrasser !... Ah! je le sens, un pareil moment me fera oublier dix années de souffrances!

MARTHE, *se rapprochant.*

Tiens! ne dirait-on pas qu'ils vous ont fait un' belle grâce, au bout de dix ans !

HENRIETTE.

Ah! le passé s'efface devant l'avenir qui s'ouvre devant moi!

MARTHE.

Elle est belle, votre avenir : J'sais bien qu'c'est agréable de respirer la grande air, et de se retrouver dans la société de ses amis...

HENRIETTE.

Le voilà donc, ce moment que je croyais encore attendre cinq années.

MARTHE.

Eh bien ! foi de chrétienne, quoique vous soyez un peu fière, j'suis bien aise que ça vous soit arrivé.

HENRIETTE.

Merci, bonne Marthe.

MARTHE.

Parce que, voyez-vous, sans qu' ça paraisse, j'ai toujours eu d' l'amitié pour vous, moi. Qu'est-ce que vous comptez faire, en sortant d'ici ?

HENRIETTE.

Je l'ignore.

MARTHE.

C'est qu' si vous n'aviez pas eu d' projets, je vous aurais fait un' p'tite proposition.

HENRIETTE.

Parlez, Marthe.

MARTHE.

J' commence à m' faire vieille; vous, au contraire, vous êtes encore d' la bonne âge...

HENRIETTE.

Je ne vous comprends pas

MARTHE.

On ne se méfierait pas d' vous. Vous trouveriez plus facilement que moi, accès dans les maisons.

HENRIETTE.

Qu'osez-vous me proposer?

MARTHE.

J'ai d' bonnes connaissances; nous partagerons les bénéfices.

HENRIETTE.

Ah!

MARTHE.

Tiens! vous faites bien la renchérie. Qu'est-ce que vous comptez donc faire, princesse?

HENRIETTE.

Je travaillerai.

MARTHE.

C'est encore une chose bien amusante.

HENRIETTE.

Le courage ne me manquera pas.

MARTHE.

Ce n'est pas tout, que l' courage, faut encore trouver des places... C'est un' fameuse recommandation, que d' sortir de prison.

HENRIETTE.

Serait il possible qu'on repoussât une pauvre femme...

MARTHE.

Présentez-vous donc dans un atelier, comme on vous rece-

vra... Seulement chez des bourgeois, pour laver la vaisselle... le plus souvent qu'on vous confiera le panier à l'argenterie.

HENRIETTE.

Alors, que faire! que devenir!

MARTHE.

Vous voyez bien que vous n'avez pas d'autres ressources que de rester avec moi.

HENRIETTE.

Ah! ma fille! ma pauvre fille! tu ne me repousseras pas, toi!...

MARTHE.

Ah! c'est vrai, vous avez une fille; c'est un agrément. Ça n'va pas manquer que d' lui faire bien du plaisir, de vous r'voir.

HENRIETTE.

Vous pourriez penser...

MARTHE.

Pauvre petite, c'est pas sa faute si elle a une maman qui a été condamnée. Ça n'empêche pas, que si elle est chez des gens un peu honnête, votre arrivée suffira pour la faire mettre à la porte.

HENRIETTE.

Je serais la cause du malheur de mon enfant.

MARTHE.

Et si elle songe jamais à un établissement, si elle a tant seulement un amant, vous serez bien reçu chez eux.

HENRIETTE.

Ah! mon dieu! que je suis malheureuse! (*Elle s'assied.*)

MARTHE.

Ainsi, faites ben toutes vos petites réflexions; n' vous laissez pas aller à l'enthousiasme, croyez-moi. Vous r'gretterez plus d'une fois la paille de vot' lit, et les p'tites douceurs de madame Denizart... car vous en receviez, des douceurs; tandis que moi, mon doux Jésus, j'ai toujours été traîtée ni plus ni moins qu'un chien.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, LOUISE, UN GUICHETIER.

MARTHE.

Dites donc, madame la concierge... et ma sortie. Pourquoi qu'on porte atteinte à ma liberté individuelle?

LOUISE, *indiquant le guichetier, qui lui remet le papier.*
Voilà, allez.... Et que Dieu, que vous invoquez si souvent, guide vos actions, et vous préserve de coupables pensées.
(*Elle entre dans la prison des femmes.*)

MARTHE.

Bien obligée, Madame... Je vais passer chez M. l'économe, retirer ma masse; elle doit être conséquente, si je n' suis pas la dupe de quelques friponneries... Il y a si long-temps que j' suis ici... Adieu, Henriette; n'oubliez pas Marthe, ni ses bons conseils... (*Au guichetier.*)

AIR : *Amis, voici la riante semaine.*

Qu'avez-vous donc à me r'garder d' la sorte?
Mais voyez-vous ce p'tit air insolent!
Il m' sembl' pourtant que j' sors par la grand' porte...
Dépêchez-vous, qu'on me l'ouvre à l'instant.
Ah! si j'étais coupable de ma faute,
Mon doux Jésus, tu sais bien qu'en penser.
On m' rend justic', j' peux sortir la tête haute,
J'ai mon honneur et mon laissez-passer.

(*Au guichetier.*) Allons, ouvrez-moi donc, puisque j' suis libre. (*Elle sort par le fond. — Le guichetier l'accompagne.*)

SCÈNE XII.

HENRIETTE, LOUISE, *revenant.*

LOUISE.

Qu'avez-vous donc, ma bonne amie? Je croyais vous trouver toute joyeuse.

HENRIETTE, *se levant.*

Ah! Madame, cette femme, par ses réflexions, d'une affreuse vérité, a détruit tout le bonheur de ma position... Que vais-je faire dans un monde qui m'a rejeté de son sein, qui m'a bannie?.... Ah! laissez-moi mourir ici, et vous serez plus généreuse que ceux qui me rendent à la société, pour en devenir, et l'opprobre et l'effroi.

LOUISE.

Combien vous m'affligez... Mais votre fille, dont vous parlez si souvent...

HENRIETTE.

Elle ne connaît plus sa mère... qu'elle l'ignore toujours!

LOUISE.

Je conçois votre position.... Mais nous ne pouvons pas cependant vous garder plus long-temps... Le prisonnier gracié,

doit être à l'instant mis en liberté, à moins que... Quelle idée!.. Dites, dites-moi... Avant, consultez bien votre cœur... Vous ne répugneriez pas à passer vos jours près de moi?

HENRIETTE.

Ah! c'est le seul bonheur auquel j'aspire.

LOUISE.

Et le souvenir de votre enfant?

HENRIETTE.

Lui laisser ignorer mon existence..... c'est lui éviter de rougir.

LOUISE.

Eh bien! je vais tenter... je vais m'informer... M. l'inspecteur-général est encore dans la maison, peut-être...

SCÈNE XIII.

HENRIETTE, DENIZART, LOUISE.

DENIZART, *à Louise.*

Eh! je te cherche partout... (*A Henriette.*) Eh bien! on l'a toujours dit: une bonne nouvelle ne marche pas sans une autre. Grâciée ce matin, voici maintenant ce que vous désiriez depuis si long-temps: une lettre de Paris. On vient de me la remettre.

HENRIETTE.

Ah! donnez, donnez... (*Elle la prend vivement.*)

DENIZART, *à Louise, qui le tire par le bras.*

Qu'est-ce que tu veux donc?

LOUISE.

Viens, je te dirai... Elle veut rester avec nous.

DENIZART.

Elle ne veut plus sortir. Cela ne me surprend pas, on est si bien ici.

LOUISE.

Oui, mais j'ai un projet... Viens donc.

DENIZART, *se laissant entraîner.*

Ah! les jeunes femmes! les jeunes femmes!

SCÈNE XIV.

HENRIETTE, *seule, qui a décachetée sa lettre.*

Que m'apprend-t-on? (*Elle lit avec émotion.*) « C'est à présent surtout que je regrette de ne pouvoir exercer plus longtemps, cette surveillance secrète que je vous ai promise; mais il faut que je retourne dans ma patrie. Madame Huberdeau,

chez laquelle Baptistine est placée, la traite comme sa fille.... Baptistine mérite, par sa conduite, cette maternelle affection... Mais elle a seize ans, elle est jolie, elle attire tous les regards; et déjà j'ai remarqué quelques assiduités de la part d'un jeune homme..... » (*Elle cesse de lire.*) Seize ans! aimable et belle!... Ah! je sais trop les dangers qu'elle peut courir; ces dangers sont l'origine de tous mes malheurs; et je la laisserais seule, une fausse honte m'arrêterait... Je redouterais de rougir, et je ne craindrais pas de perdre mon enfant. Non, le sort en est jeté, je pars, et de nouveaux malheurs dussent-ils me frapper, je reverrai ma fille... elle embrassera sa mère!

SCÈNE XV.

LOUISE, DENIZART, HENRIETTE, FEMMES DE LA MAISON, GUICHETIERS, PRISONNIERS, *aux fenêtres grillées.*

CHŒUR.

AIR :

Honneur à l'inspecteur
Qui nous rend celle qui nous est chère!
Sans nous quitter, vertu prospère,
Elle va goûter le bonheur.

LOUISE.

Ma bonne Henriette...

DENIZART, *à Louise.*

Laisse-moi parler. Il s'agit ici d'une communication officielle.

HENRIETTE, *à part.*

Que signifie?...

DENIZART.

Madame, M. l'inspecteur-général vient de vous accorder la place de chef de la lingerie de la maison de détention de la ville de Lyon; et c'est en cette qualité que je vous installe, et vous prie de recevoir les félicitations de vos subordonnés et de vos amis. (*à Louise.*) Il me semble que j'ai mis de la dignité.

HENRIETTE. *

Ah! Monsieur, mes amis, combien je suis reconnaissante de tant de bontés, et que je vais vous paraître ingrate. Mais cette lettre que je viens de recevoir, change tous mes désirs. Il faut que je profite de cette liberté, que tout-à-l'heure encore je redoutais... Il faut que je vous quitte?

---

* Louise, Henriette, Denizart.

LOUISE.

Eh quoi ! cette terreur dont vous étiez saisie...

HENRIETTE.

Je la surmonterai.

DENIZART.

Toutes les conséquences de votre position...

HENRIETTE.

Je les brave... Les intérêts les plus chers exigent ma présence... Mon cœur en ce moment, palpite de crainte et d'espérance ; je ne pense plus à moi, à ma honte, à mes dangers... Je vais revoir ma fille !

TOUS.

Sa fille !

DENIZART.

La bonne volonté est réputée pour le fait. Allez, allez, Henriette ; mais n'oubliez pas que vous avez des amis à Lyon.

LOUISE, *lui donnant une croix d'or.*

Je n'arrêterai plus vos pas... Je conçois votre désir... Emportez mes regrets... et ce souvenir de l'amitié de Louise.

HENRIETTE.

Assez, assez.... Ma tête fatiguée par tant d'émotions différentes, est faible... Adieu, adieu, mes bons amis.

(*Elle les embrasse tous deux, et va donner quelques marques d'amitié aux femmes de service. — Elle tire de sa bourse quelques petites monnaies, qu'elle donne aux guichetiers.*)

CHŒUR.

AIR :

Vraiment not' chagrin est extrême...
Vous nous quittez, ah ! quel malheur !
Loin de ces lieux où l'on vous aime,
Puissiez-vous trouver le bonheur !

DENIZART.

Un destin plus prospère,
Pour une tendre mère,
Nous sépare de vous.
Mais si d'un sort contraire
Vous craignez le courroux,
Revenez près de nous.

TOUS.

Revenez près de nous, etc.

CHŒUR.

Vraiment not' chagrin, etc.

(*Les guichetiers ouvrent la porte du fond, et Henriette sort pendant la dernière reprise du chœur.*)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIEME.

Le Théâtre représente l'atelier de madame Huberdeau. — A la droite de l'acteur, une grande table chargée d'étoffes diverses, et autour de laquelle sont rangées des demoiselles qui travaillent. — Ça et là, des cartons. — Des mesures et des patrons attachés aux murs; quelques siéges, etc. — Deux portes à droite, une à gauche. — Au fond, l'entrée principale.

SCENE PREMIÈRE.

LISE, NIOBÉE, Mme HUBERDEAU, ET QUATRE AUTRES DEMOISELLES.

(*Elles sont assises et travaillent.*)

CHŒUR.

AIR : *Sous ce riant feuillage.*

De travailler sans cesse,
Il faut nous dépêcher ;
On dit qu' c'est la paresse
Qui donn' envi' d' pêcher.

NIOBÉE.

La vertu m'est bien chère,
Mais je n' répondrais pas,
Si je n'avais rien à faire,
De n' point fair' de faux pas.

CHŒUR.

De travailler, etc.

Mme HUBERDEAU, *sortant de la porte de droite.*

Mademoiselle Niobée, avez-vous fait porter cette robe de bal qui est prête depuis si long-temps?

NIOBÉE.

J'ai envoyé Françoise, Madame, mais elle n'a trouvé personne. Le Monsieur qui l'a commandé a été forcé de faire un voyage en Belgique... on l'attend d'un moment à l'autre.

Mme HUBERDEAU.

Et le manteau de madame Desroches?

NIOBÉE.

Baptistine y est allée.

Mme HUBERDEAU.

Encore Baptistine?... Mais vous savez bien que je ne veux pas que ma fille sorte.

NIOBÉE.

Madame, elle est la plus jeune... et puis je l'envoie de préférence, parce qu'elle ne reste jamais long-temps dehors. Il n'y a qu'elle qui ne s'arrête pas à regarder les caricatures.

(*Madame Huberdeau donne des ordres à une ouvrière.*)

LISE.

Si l'on peut dire cela!... Nous nous y arrêtons donc, nous autres?

NIOBÉE.

Oui, Mesdemoiselles, vous avez toutes une passion effrénée pour les caricatures.

LISE.

Oh! mon dieu, non.

NIOBÉE.

Oh! mon dieu, si.

Air du Précepteur.

Mais à les regarder, ma chère,
Quel plaisir pouvez-vous trouver?
Vraiment, si j'étais commissaire,
Je les ferais vîte enlever.
Pour des demoiselles modestes,
Il est, hélas! de tous côtés,
Des caricatures trop lestes,
Et des hommes trop effrontés.

LISE.

Oh! ça, c'est vrai, qu'on ne peut pas s'arrêter une minute; il y a toujours une foule de jeunes gens...

Mme HUBERDEAU, *revenant du fond.*

Ecoutez, Niobée; je ne veux pas que dorénavant Baptistine quitte le magasin.

NIOBÉE, *se levant.*

Du moment que Madame s'en offusque, on s'y conformera.

Mme HUBERDEAU.

Une jeune personne est exposée à faire de mauvaises rencontres, et l'on ne saurait prendre trop de précautions.

NIOBÉE.

C'est à tort, sans doute, que Madame s'inquiète; votre maison est citée dans tout Paris pour l'adresse du coup de ciseau et la sévérité des mœurs. Baptistine surtout est incapable...

Mme HUBERDEAU.

Je le sais. Mais une jeune fille de son âge peut être remarquée...

NIOBÉE.

Ah! c'est différent. On peut être vertueuse, et se laisser remarquer par les hommes. La nature ne nous a pas donné des charmes pour les mettre dans un tiroir.

Mme HUBERDEAU.

Enfin, il suffit que je ne sois pas tranquille.

NIOBÉE.

Après ça... ce que j'en dis n'est pas pour blâmer la prudence de Madame...

Air du Château perdu.

Car de tout temps, pour une jeune fille,
Dans ce pays le pavé fut glissant;
Et quand elle est surtout fraîche et gentille,
C'est dangereux!... Dam'! Paris est si grand!
A chaque pas, une rue, un passage,
Vient tout-à-coup pour vous contre-carrer...
Ah! dans Paris, la vertu la plus sage
A tout moment risque de s'égarer.

Mme HUBERDEAU.

Raison de plus. Ainsi, Niobée, souvenez-vous de ma recommandation.

NIOBÉE.

C'est bien, Madame. Désormais Baptistine restera stationnaire dans le magasin.

Mme HUBERDEAU.

Je vais à deux pas, et je vous laisse le soin de la maison.

NIOBÉE.

Elle est en bonnes mains, Madame.

(*Madame Huberdeau sort par le fond.*)

SCENE II.

LES MÊMES, *excepté* Mme HUBERDEAU.

LISE.

Eh bien, voilà Baptistine qui ne va plus sortir à présent... On a peur qu'elle ne se mouille les pieds.

TOUTES.

C'est vrai.

NIOBÉE, *assise et travaillant.*

Voyons, Mesdemoiselles, pas de médisance, si vous pouvez. Baptistine est une bonne fille.

LISE.

Il est de fait que son caractère est très-social. Elle nous obtient mille petites grâces de madame Huberdeau.

NIOBÉE.

Sans doute. L'autre jour encore, que tu étais allée voir ton cousin, et que tu es rentrée si tard, et que madame Huberdeau était si fort en colère... c'est elle qui a plaidé ta cause.

LISE.

Aussi je ne dis rien... On la choye... tant mieux pour elle.

NIOBÉE.

D'ailleurs, écoutez donc, Mesdemoiselles, une mère est bien maîtresse de sa fille.

LISE.

Ah! sa mère!... Mesdemoiselles, voulez-vous que je vous dise une chose?

NIOBÉE.

Mademoiselle Lise, vous allez encore tenir des propos... j'en suis sure.

LISE.

D'abord, j'ai toujours eu dans l'idée que madame Huberdeau n'a jamais été mariée, et que Baptistine n'est pas sa fille.

NIOBÉE.

Ah! si on peut... Il faut avouer, Mesdemoiselles, que vous êtes furieusement cancannières.

LISE.

Qui est-ce qui connaît M. Huberdeau?

NIOBÉE.

Puisque Madame est veuve...

LISE.

Ah! oui, veuve... elle ne parle jamais du défunt... Et puis avez-vous remarqué comme elle est aux petits soins pour Baptistine, comme elle a des égards...

NIOBÉE.

C'est bien surprenant de la part d'une mère... c'est qu'elle l'aime beaucoup.

LISE.

Oh! je m'entends... Enfin, on dirait la fille d'une duchesse. Tenez... (*Elles se lèvent toutes et entourent Lise.* je parierais que Baptistine est plutôt la fille de quelque grande dame, qui

aura eu, comme nous y sommes toutes sujettes, un moment d'erreur.

NIOBÉE.

Dieu! peut-on porter un jugement aussi inconsidéré!

LISE.

Tiens! qu'est-ce qu'il y aurait là d'extraordinaire?

NIOBÉE.

Non, que je veuille dire qu'une grande dame ne puisse avoir un moment d'erreur comme une simple couturière...

AIR : *Contentons-nous d'une seule bouteille.*

Avec chagrin, je sais bien qu'à la ronde,
Sévèrement chacun nous juge, hélas!
On est vertueux quand on est du grand-monde,
On est vicieux, alors qu'on n'en est pas.
Dans leurs salons que le luxe décore,
Bien parquetés, frottés soir et matin,
Certainement, on doit glisser encore
Bien plus souvent que dans un magasin.

LISE.

Ah! ça, qu'est-ce qu'il y aurait donc d'étonnant quand Baptistine serait?...

NIOBÉE.

Mesdemoiselles, je me flatte d'avoir la confiance de Madame, et si cela était, croyez bien que je saurais tout sans manquer un fil.

LISE.

Eh bien, pour ma part, on ne m'ôtera pas de l'idée...

NIOBÉE.

Allons, Mesdemoiselles, en voilà assez la dessus. Surtout pas un mot devant Baptistine... Voici du monde, travaillez pour tâcher de réparer le temps perdu.

LISE.

Le temps perdu!... Mais du choc des opinions nait la vérité.

TOUTES, *riant.*

Ah! du choc des opinions...

LISE.

Certainement... (*Montrant Niobé.*) Et d'ailleurs, c'est toujours elle qui nous fait causer... Est-elle injuste, cette Niobée!

(*Toutes reprennent leurs places, et se mettent à travailler, en reprenant le chœur.*)

CHŒUR.

A travailler sans cesse, etc.

SCÈNE III.

LES MÊMES, FAVELET.

FAVELET.

Mesdemoiselles, j'ai bien l'honneur...

NIOBÉE.

Monsieur a quelque commande à faire?...

(*Elle va chercher une chaise qu'elle présente à Favelet.*)

FAVELET, *à part, pendant ce mouvement.*

Baptistine est sortie... voilà le moment de parler à sa mère. (*Haut.*) Je vous remercie, Mademoiselle. Je désire parler à madame Huberdeau.

NIOBÉE. *

Madame Huberdeau n'est pas là pour l'instant; mais c'est moi qui la remplace, je suis sa première demoiselle. Si Monsieur vient pour une commande, une robe de ville, une robe de bal, une amazone... Je vais lui faire voir des modèles...

FAVELET.

Mademoiselle, je vous remercie...

LISE, *bas à celle qui est près d'elle.*

Il est bien, ce jeune homme.

NIOBÉE, *continuant.*

Je vous montrerai tout ce qu'il y a de plus nouveau.... La dernière coupe...

(*Elle fait un mouvement vers un carton.*)

LISE, *bas.*

Vois donc... il a un joli signe... à la joue.

FAVELET, *arrêtant Niobée.*

Ne prenez pas cette peine... C'est à Madame Huberdeau, c'est à elle-même que je voudrais parler.

NIOBÉE, *un peu piquée.*

Madame étant sortie, il faut alors que Monsieur prenne la peine de repasser... (*A part.*) Il a l'air joliment fier, ce Monsieur.

FAVELET.

Je reviendrai dans un autre moment...

(*Il se dispose à sortir.*)

RODRIGUES, *en dehors.*

Que Madame y soit ou non, n'importe. Je viens pour affaire; je suis une pratique.

---

* Lise, Favelet, Niobée.

FAVELET, *s'arrêtant.*

C'est la voix de Rodrigues.

RODRIGUES, *entrant.*

On n'a pas plus de mal à sortir de la Conciergerie, qu'à entrer...

SCENE IV.

LISE, NIOBÉE, RODRIGUES, FAVELET.

FAVELET.

C'est lui-même...

RODRIGUES, *l'apercevant.*

Eh! parbleu! c'est Favelet!... Eh! bonjour donc!... (*Il lui donne la main.*) Mesdemoiselles... (*A Favelet.*) Que viens-tu faire dans ce magasin?

FAVELET.

Quand à toi, il n'est pas nécessaire de demander ce qui t'y attire...

NIOBÉE, *à Rodrigues.*

Monsieur vient, je pense, pour cette robe?...

RODRIGUES.

Oui, Mademoiselle... pour cette robe destinée à l'innocence, et confectionnée par la beauté.

FAVELET.

Toujours mauvais sujet...; Quelque cadeau pour une maitresse...

RODRIGUES, *le poussant.*

Qu'est-ce à dire?... une maitresse... Du tout, mon ami, c'est une robe de bal, dont je veux faire cadeau à ma sœur.

FAVELET, *riant.*

Ah!... A ta sœur!... (*Bas.*) Mais le la croyais encore en nourrice.

RODRIGUES, *le poussant toujours.*

Tais-toi donc, imprudent.

FAVELET, *bas à Rodrigues.*

J'entends. La robe n'est qu'un prétexte, et tu es sans doute ici...

RODRIGUES, *bas, indiquant Niobée.*

Juste... en voici l'objet... la... la deuxième à ma droite... les yeux noirs et les dents blanches.

NIOBÉE, *revenant avec la robe.*

Monsieur, voilà. Elle est prête depuis long-temps... on l'avait serrée... afin de lui conserver sa fraîcheur.

RODRIGUES.

Mille remercimens de vos soins, séduisante industrielle, pour un objet qui a failli, ma foi, vous rester indéfiniment.

MIORÉE, *à part.*

Il est charmant, ce jeune homme.

(*Elle ôte la robe du carton et l'enveloppe dans des feuilles de papier.*)

RODRIGUES.

J'ai vu le moment où grâce à M. le..... Oh! c'est toute une histoire.

FAVELET.

Tu es donc toujours l'homme aux aventures?

RODRIGUES.

Imagine-toi, mon cher, qu'appelé à Lyon pour les décorations d'un ballet nouveau, j'ai encore failli me brouiller avec la justice, pour je ne sais quelle figure...

FAVELET.

Toujours frondeur!

RODRIGUES.

AIR : *Je suis au mieux.*

Dès que je fais une figure,
Chacun de s'écrier : ma foi,
Cette affreuse caricature,
C'est à s'y méprendre... c'est moi!
Et pourtant j'y mets du scrupule,
Je laisse courir mes pinceaux...
Toujours au portrait ridicule
Ressemble à vingt originaux.

Mais cette fois j'en ai été quitte pour la peur.

MIORÉE.

Ah! tant mieux!

RODRIGUES.

Bien sensible à l'intérêt que vous me..... Du reste, mon appartement était déjà préparé en prison. Eh! mais j'y songe, j'y ai trouvé une personne de ta connaissance...

FAVELET.

En prison!...

RODRIGUES.

Sans doute. Quel est l'avocat qui n'a pas là quelques clients?

FAVELET.

Ma foi, j'ignore...

RODRIGUES.

Oh! mais cette personne ne se plaint pas de toi, bien au contraire... C'est une certaine Henriette Cailloi... une grande!

FAVELET.

En effet. Je me souviens... il y a dix ans de cela. C'était ma première cause... je la perdis... et pourtant cette malheureuse était innocente, du moins, telle fut ma conviction. Oui, Henriette!... J'ai encore sa figure présente à ma pensée... je vois encore ses larmes...

NIOBÉE, *lui présentant la robe.*

Monsieur emporte-t-il?...

RODRIGUES.

Vous êtes sure que cela ira bien? Le dos... les manches... les entournures surtout?...

NIOBÉE.

Monsieur peut être tranquille; elle est faite sur les mesures...

RODRIGUES, *lui prenant la taille.*

Et la taille, hen!... est-elle faite sur la vôtre?

NIOBÉE, *se défendant.*

Monsieur, je vous en prie... (*A part.*) Ces jeunes gens comme il faut sont d'une hardiesse...

(*Elle va faire la facture.*)

RODRIGUES, *badinant toujours.*

Comment, de la couture et des mœurs?...

LISE.

Eh! Monsieur, pourquoi pas?

RODRIGUES.

Alors, Mesdemoiselles, vous cumulés.

Air du vaudeville de Philibert.

Mon cher ami, je suis sincère,
Vrai, jusqu'à présent j'avais cru
Que depuis long-temps, sur la terre,
Il n'existait plus de vertu.
Cette erreur, sans doute, me fâche,
Aussi l'on n'a jamais vu ça,
En magasin elle se cache...
Qui diable irait la chercher là!

FAVELET.

Allons, mon cher, tu es en gaîté; je te laisse terminer avec ces demoiselles...

RODRIGUES.

Attends-moi, nous sortons ensemble.

NIOBÉE.

Monsieur, voici la facture.

RODRIGUES, *donnant quelques pièces d'or.*

Voilà... Mais je ne suis pas encore quitte... Pour la peine

que j'ai donné, si ces demoiselles désiraient des billets de spectacle ?...

TOUTES, *se levant et l'entourant.*

Ah! Monsieur est bien bon... Très volontiers ; ce n'est pas de refus.

RODRIGUES.

Ah! mon dieu! j'en ai tant que j'en veux. Et l'on me trouve tous les jours chez moi, rue du Mont-blanc, N° 23, depuis onze heures du soir jusqu'à six heures du matin.

NIOBÉE, *à part.*

Est-il original!...

RODRIGUES.

J'ai un logement charmant!... le plus beau ciel!... Du vin de Madère... et des biscuits de Rheims de chez Félix... puis des tableaux... oh! des tableaux délicieux!

AIR : *Une robe légère.*

J'ai fait mettre un Tantale
Dans ma salle à manger ;
Au boudoir la vestale,
Auprès du dey d'Alger,
J'ai placé, sans scrupule,
L'amour dans mon bucher ;
(*Bas à Niobée.*) Mais on trouve un Hercule
Dans ma chambre à coucher.

NIOBÉE.

Et qu'est-ce que ça me fait ?... (*Changeant de ton.*) Quant Monsieur aura besoin d'autre chose...

RODRIGUES.

Comment donc, mais j'espère bien... D'abord rien ne dit que cette robe conviendra... Je reviendrai peut-être pour les manches, pour la garniture... pour... Que sais-je? je reviendrai peut-être dix fois... (*A part.*) C'est mon passeport.

NIOBÉE.

Enfin, Monsieur, dans d'autres occasions, je vous prie de ne pas oublier la maison.

RODRIGUES.

Oublier!... impossible.

Air de la Famille du porteur d'eau.

Je reviendrai plus d'une fois,
Comptez sur moi, Mademoiselle.
(*A Favelet.*) D'autant qu'avec plaisir je vois
Que je suis fort bien avec elle.

D'honneur, c'est un objet charmant!
Elle parle, c'est un peu rude...
De sagesse et de sentiment.
Bah! la vertu, c'est amusant,
Quand on n'en a pas l'habitude.

FAVELET.

Puisque madame Huberdeau ne rentre pas, je reviendrai plus tard...

RODRIGUES, *embarrassé de la robe et la présentant à Favelet.*

Tiens! prends donc un peu ça. Un avocat doit savoir porter la robe.

FAVELET.

Pas celle-là... merci. Mesdemoiselles, je vous salue...

(*Il sort.*)

RODRIGUES.

Attends-moi donc... Ce n'est pas du tout commode à tenir. De quoi aurai-je l'air dans la rue?... Favelet! Favelet!... Mesdemoiselles, je suis votre serviteur... Favelet!... écoute donc!...

(*Il froisse le paquet et le met sous sa redingotte, et sort en courant et appelant.*)

SCENE V.

LISE, NIOBÉE, COUTURIÈRES.

LISE, *riant.*

Ah! ah! ah!... elle sera fraîche en arrivant.

NIOBÉE.

Elle pourra bien être un peu chiffonnée.

LISE.

Il faut avouer que ce jeune homme a bien mauvais ton.

NIOBÉE.

Mademoiselle Lise, vous ne vous y connaissez guères... il est fort bien... une tournure charmante.

LISE.

Est-elle superficielle, cette Niobée.

NIOBÉE.

Il a beaucoup de physique.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, Mme HUBERDEAU.

Mme HUBERDEAU.

Eh! mon dieu! quel est donc cet étourdi qui sort du magasin? il a failli me renverser en passant.

NIOBÉE.

C'est ce jeune homme pour cette robe... Voici le montant de.....

Mme HUBERDEAU.

Ah! oui, je sais... (*Elle prend l'argent.*) Eh! Baptistine n'est pas encore rentrée?

NIOBÉE.

Non, Madame.

Mme HUBERDEAU.

Comme elle est long-temps!... Je suis d'une inquiétude...

LISE, *à part.*

N'a-t-elle pas peur qu'on ne l'enlève, sa Baptistine.

NIOBÉE.

On l'aura sans doute fait attendre... Mais on monte l'escalier... Rassurez-vous, Madame, c'est elle.

SCÈNE VII.

LISE, NIOBÉE, BAPTISTINE, Mme HUBERDEAU.

Mme HUBERDEAU.

Ah! te voilà donc enfin.

BAPTISTINE, *émue.*

Maman... ce n'est pas ma faute. Je suis toute tremblante.

NIOBÉE.

Comme tu es émue, Baptistine, qu'as-tu donc?

BAPTISTINE.

Moi, rien...

Mme HUBERDEAU.

En effet, tu as l'air bien agité?

BAPTISTINE.

J'ai monté l'escalier si vite... (*A part, en allant poser son carton à gauche.*) J'ai cru qu'il me me suivait. (*Bas à madame Huberdeau.*) Maman, ma bonne mère, je voudrais te parler. *

* Lise, Niobée, madame Huberdeau, Baptistine.

Mme HUBERDEAU.

A moi ?

BAPTISTINE.

Oui.

Mme HUBERDEAU, *à part.*

Je voyais bien qu'elle avait quelque chose... (*Haut.*) Mesdemoiselles, vous pouvez quitter.

LISE.

Ah ! tant mieux.

Mme HUBERDEAU.

Laissez-nous. Montez dans vos chambres en attendant le dîner.

LISE, *à Niobée.*

C'est égal, il y a quelque chose.

NIOBÉE.

C'est quelque jeune homme, ma chère, qui lui a offert de porter son carton.

CHŒUR.

AIR : *Mes amis, dépêchons.*

Allons, il faut partir
Sans tarder davantage ;
Mais ce soir à l'ouvrage
Il faudra revenir.

(*Elles sortent toutes par le fond.*)

SCÈNE VIII.

Mme HUBERDEAU, BAPTISTINE.

Mme HUBERDEAU.

Nous voilà seules, mon enfant.

BAPTISTINE.

Ma bonne mère, tu sais que je n'ai jamais rien eu de caché pour toi.

Mme HUBERDEAU.

Ne suis-je pas ta meilleure amie ?... Eh bien ?

BAPTISTINE.

Eh bien, j'ai un secret à te confier.

Mme HUBERDEAU.

Un secret !

BAPTISTINE.

Oui.

Mme HUBERDEAU.

Parle, mon enfant, parle avec confiance.

BAPTISTINE.

Mais tu me promets de ne pas me gronder... Je crois que j'aime... quelqu'un.

Mme HUBERDEAU.

Allons donc! est-ce possible!

BAPTISTINE.

J'en suis bien sure... voilà trois jours que je m'interroge.

Mme HUBERDEAU.

Eh! qui peux-tu aimer à ton âge?... si ce n'est ta robe des dimanches ou notre perroquet.

BAPTISTINE.

Ce n'est pas le perroquet... c'est un jeune homme.

Mme HUBERDEAU.

Un jeune homme!... Voilà qui devient sérieux. Comptes-moi cela, ma fille.

BAPTISTINE.

As-tu remarqué, lors de la partie de campagne que nous fîmes à Meudon le mois dernier, un beau jeune homme qui revint dans la même voiture que nous?

Mme HUBERDEAU.

Il y avait, si je m'en souviens, plusieurs jeunes gens; mais pour moi, mon enfant, ils se ressemblent tous.

BAPTISTINE.

Depuis ce jour, je ne mettais pas le pied dans la rue, sans rencontrer celui dont je te parle.

Mme HUBERDEAU.

C'est qu'apparemment il aime beaucoup la promenade.

BAPTISTINE.

Du tout... du tout... il n'épiait ainsi toutes mes démarches, que pour avoir le plaisir de m'apercevoir.

Mme HUBERDEAU.

Vraiment!... Mais es-tu sure?...

BAPTISTINE.

Puisqu'il me l'a dit.

Mme HUBERDEAU.

Il t'a parlé?...

BAPTISTINE.

Tout-à-l'heure encore... dans la rue...

Mme HUBERDEAU.

Et moi qui ne m'était pas aperçue...

BAPTISTINE.

Tu es fâchée?

Mme HUBERDEAU.

Au contraire, mon enfant, je suis bien aise que tu m'aies ouvert ton cœur... sans cela, tu ne sais pas à quels dangers une jeune fille est exposée avec un mauvais sujet.

BAPTISTINE.

Tu crois que c'est un mauvais sujet?... que c'est pour me tromper?...

Mme HUBERDEAU.

Un homme qui n'a que de bonnes intentions ne prend pas de pareils détours.

BAPTISTINE

Oh! c'est bien mal de sa part; car je sens là que je l'aimais déjà de tout mon cœur.

Mme HUBERDEAU.

Heureusement que je te préviens à temps... A présent, tu pourras le détester tout à ton aise.

BAPTISTINE.

Il avait l'air si honnête...

Mme HUBERDEAU.

Je le pense bien... c'est une figure qu'ils prennent comme ça pour abuser les pauvres jeunes filles... Mais il ne manquera pas de chercher un nouveau prétexte pour se rapprocher de toi...

BAPTISTINE.

Je le crois, car il m'a dit que la journée ne se passerait pas...

Mme HUBERDEAU.

Oui... Eh bien, qu'il vienne, c'est moi qui le recevrai... Ah! Messieurs, vous croyez qu'on peut me donner le change et me tromper facilement?... Sois tranquille, mon enfant, s'il ose jamais se présenter..... (*On frappe à la porte d'entrée.*) Eh bien! qu'est-ce que j'entends?

BAPTISTINE, *qui a été voir.*

Maman... maman... c'est lui.

Mme HUBERDEAU.

En ce cas, passe dans ta chambre. Je vais le recevoir... comme il le mérite.

BAPTISTINE.

Mon dieu! mon dieu! qu'est-ce qui m'aurais dit que cela devait finir comme ça... Si je pouvais entendre ce que maman va lui dire...

(*Madame Huberdeau la fait rentrer et va ouvrir. — Baptistine paraît par intervalles à la porte du premier cabinet de droite.*)

SCENE IX.

Mme HUBERDEAU, FAVELET.

FAVELET, *saluant.*

Madame...

Mme HUBERDEAU.

Ah! vous voilà, Monsieur...

FAVELET, *à part.*

Il paraît qu'on m'attendait... Baptistine aura parlé.

Mme HUBERDEAU.

Savez-vous, Monsieur, que je vous trouve bien hardi d'oser venir dans une maison...

FAVELET.

Que signifie, Madame?...

Mme HUBERDEAU.

Je sais tout, Monsieur, et j'en rougis pour vous. Chercher à séduire une pauvre jeune fille...

FAVELET.

Madame...

Mme HUBERDEAU.

Porter le trouble, éveiller les passions dans une âme innocente...

FAVELET.

Daignez m'entendre...

Mme HUBERDEAU.

Oh! mon dieu! je sais tout ce que vous allez me dire... Les hommes!... ils s'imaginent que parce qu'une jeune fille est sans fortune, qu'on peut impunément..... Ce n'est pas chez moi, Monsieur, que vous trouverez ce qu'il vous faut. Sachez que ma Baptistine est la vertu, la candeur...

FAVELET.

Ah! Madame, combien ce que vous me dites là me fait plaisir... Apprenez que guidé par un sentiment plus noble, que celui que vous me supposez, je viens ici vous demander sa main.

Mme HUBERDEAU.

Que dites-vous, Monsieur.

FAVELET.

La vérité.

BAPTISTINE, *à part.*

Est-il possible!...

Mme HUBERDEAU.

Comment, Monsieur?... (*A elle-même.*) Mais ce jeune homme ne s'exprime pas mal du tout... Attendez donc, Monsieur, cela est bien différent. Qui est-ce qui serait allé s'imaginer?... Mais aussi pourquoi donner à une démarche, qui n'a rien que d'honorable pour ma fille, toutes les apparences d'une intrigue?

FAVELET.

J'ai eu tort peut-être, Madame, mais je voulais, avant de vous adresser une demande d'où dépend mon avenir, connaître Baptistine par moi-même... Ce que j'ai vu, ce que j'ai appris m'a déterminé à me présenter. Je me nomme Abel Favelet, je suis avocat, je jouis d'une fortune indépendante, et pourvu que mon choix tombe sur une famille connue, honnête, mon père me laisse libre de disposer de ma main.

Mme HUBERDEAU.

Et vous avez jeté les yeux sur une jeune fille sans fortune, une simple ouvrière...

FAVELET.

Votre nom n'est-il pas honorable? Quant à la fortune, j'en ai pour deux.

Air du vaudeville des Scythes et des Amazones.

Si Baptistine a peu d'or, de richesse,
Elle a des biens qu'on apprécie autant :
C'est la vertu, les talens, la sagesse,
Ça ne va pas toujours avec l'argent,
Et même avec le nom le plus brillant.
L'opprobre aussi sous des titres se cache;
Qu'importe alors et livrée et blason?
Ce qui vaut mieux, ah! c'est un nom sans tache!
Ça se voit peu dans les grandes maisons. (*bis.*)

Oui, Madame, mon nom, mon état, je mets tout aux pieds de votre fille.

BAPTISTINE.

Mon cœur ne m'avait donc pas trompé?

Mme HUBERDEAU.

Permettez, Monsieur, que je me remette un peu... J'étais si loin de m'attendre...

FAVELET.

Ah! dites-moi, Madame, si je puis espérer?...

Mme HUBERDEAU.

Votre démarche ne me laisse aucun doute sur vos bonnes intentions... et votre loyauté exige une pareille franchise de ma part...

FAVELET.

Ainsi vous consentez ?...

Mme HUBERDEAU.

Avant de vous répondre et de faire naître des espérances qui plus tard pourraient être déçues, je ne dois pas hésiter à vous faire un aveu...

FAVELET.

Eh quoi! Madame, un autre m'aurait-il prévenu?...

Mme HUBERDEAU.

Baptistine n'a point été insensible à votre amour, Monsieur, je le sais, car la pauvre enfant n'a jamais eu de secret pour moi.

FAVELET.

Quel obstacle pourrait donc s'opposer?...

Mme HUBERDEAU.

Daignez m'écouter. (*Elle présente une chaise à Favelet ; ils s'asseyent tous deux.*) L'intérêt que vous portez à Baptistine me fait une loi de vous révéler un secret qui la concerne.

FAVELET.

Parlez, Madame.

BAPTISTINE, *à part.*

Que va-t-elle lui dire?

Mme HUBERDEAU.

Il y a environ dix ans, c'était peu de temps avant la mort de mon mari... nous étions un soir assis à la porte du magasin, lorsque notre attention fut attirée par les cris d'un enfant de quatre à cinq ans qui pleurait à chaudes larmes ; il vint à nous ; ce ne fut pas sans peine que nous fîmes cesser ses pleurs ; il nous apprit la cause de son chagrin. La pauvre enfant s'était égarée, elle avait perdu sa mère. Dans l'espérance qu'on était à sa recherche, nous jugeâmes à propos de la garder près de nous; mais personne ne vint la réclamer; seulement, à plusieurs reprises, M. Huberdeau crût apercevoir, dans l'obscurité, une femme qui semblait nous épier, et qui fuyait dès qu'on cherchait à s'en approcher. Toutes nos démarches, pour découvrir la famille de cette enfant, restèrent inutiles ; le seul indice que l'on trouva fut la moitié d'un anneau suspendu au cou de la petite et enveloppé dans un papier, sur lequel on lisait une simple note, annonçant que si jamais les parens pouvaient réclamer leur fille, ils se présenteraient avec l'autre moitié de l'anneau... C'était donc un enfant abandonné! La petite était jolie, intéressante, elle parut sensible à nos soins, à nos amitiés; nous n'avions pas d'enfant, elle devint le nôtre... Cette petite, Monsieur, vous l'avez deviné, sans doute...

FAVELET.

C'était Baptistine!...

Mme HUBERDEAU.

Vous le voyez, je ne suis pas sa mère.

FAVELET.

Grand dieu!

BABTISTINE, *qui a écouté, et qui s'est peu à peu approchée en témoignant l'émotion la plus vive, jette un cri, et tombe sur un siége.*

Ah!!!

Mme HUBERDEAU, *se levant vivement.*

C'est elle!... Malheureuse enfant! elle nous écoutait. Ah! de grâce, Monsieur, aidez-moi à la secourir... que personne ne sache...

FAVELET.

Que viens-je d'apprendre?...

Mme HUBERDEAU.

Baptistine, ma fille, reviens à toi.

BAPTISTINE, *avec désespoir.*

Vous n'êtes pas ma mère!

Mme HUBERDEAU.

N'en ai-je pas toujours eu pour toi la tendresse?

BAPTISTINE.

Vous n'êtes pas ma mère!

Mme HUBERDEAU.

T'ai-je jamais donné lieu de t'en apercevoir? et sans cette fatale circonstance, aurais-tu jamais su?...

BAPTISTINE.

Oui, vous fûtes toujours pour moi bonne, indulgente... et pourtant rien ne vous obligeait à aimer la pauvre orpheline... Je n'étais rien pour vous... rien qu'une étrangère.

Mme HUBERDEAU.

Jamais nous ne le serons l'un pour l'autre; et maintenant que la nature ne t'en fais plus une loi, aimeras-tu moins celle qui prit soin de ton enfance?

BAPTISTINE.

Ma vie... ma vie toute entière pour payer les bontés dont vous m'avez comblé!

Mme HUBERDEAU, *à Favelet qui est resté anéanti.*

A présent, Monsieur, vous savez tout. Ce que vous venez d'apprendre peut changer votre détermination...

FAVELET.

Jamais! Dieu m'est témoin, Madame, que Mademoiselle,

pour être orpheline, ne m'en est pas moins chère... Oui, Mademoiselle, je sens là que désormais ma destinée est unie à la vôtre.

Mme HUBERDEAU.

Ce que vous me dites, Monsieur, me prouve que je puis sans crainte vous confier le sort de ma Baptistine; car je me crois suffisamment autorisée à disposer d'elle... Dix années sans se faire connaître, prouvent assez que le parti pris, de laisser à jamais ignorée la naissance de cette pauvre enfant, est irrévocable.

FAVELET.

J'avais l'approbation de mon père, pour demander et obtenir la fille de madame Huberteau, me refusera-t-il son consentement lorsqu'il saura qu'elle n'est que votre fille adoptive? je ne le pense pas. Mais croyez que je n'épargnerai ni prières, ni supplications, pour obtenir de lui ce mot sans lequel il n'y a plus de bonheur pour moi.

UNE DOMESTIQUE, *entrant*.

Madame... Madame...

Mme HUBERDEAU.

Silence.

LA DOMESTIQUE.

Il y a là une dame qui voudrait vous parler en particulier.

Mme HUBERDEAU.

Je suis occupée...

LA DOMESTIQUE.

Cette dame dit que c'est pour quelque chose de pressée.

Mme HUBERDEAU.

Un instant!

FAVELET.

Adieu, Madame, adieu, Mademoiselle; je vais trouver mon père... je parlerai pour vous... pour moi... Ah! jamais cause n'aura été défendue avec autant de chaleur. Et quel que soit son attachement pour des préjugés, que je respecte sans les partager, croyez-en mon amour, j'espère venir à bout de le fléchir.

Mme HUBERDEAU.

Allez, Monsieur, et puisse votre réponse être telle que nous la désirons tous.

AIR : *C'est la Suisse qui paiera.*

Défendez bien vos intérêts,
Vous réussirez, je l'espère.

FAVELET.

Ah! je le sens là, non, jamais

Je ne plaidai cause si chère !
Cause si chère !

MAD. HUBERDEAU.

Allons, Monsieur, pour ce débat,
Préparez bien votre défense,
Ici, n'est-ce pas votre état ?

FAVELET.

Mais aurais-je assez d'éloquence ?
Dieu ! donnez-moi de l'éloquence !

ENSEMBLE.

MAD. HUBERDEAU.

Vous connaissez la récompense,
Tâchez d'être bon avocat.

FAVELET.

Oui, je connais la récompense...
Puissé-je être bon avocat !

Mme HUBERDEAU.

Tenez, sortez par ici... (*Favelet baise la main de madame Huberdeau, dit adieu à Baptistine, et sort par la porte à gauche.*) Toi, mon enfant, passe un instant dans ma chambre, je te rejoindrai tout-à-l'heure... (*A la domestique.*) Faites entrer.

(*Baptistine entre dans la deuxième chambre. — La domestique introduit Henriette et sort.*)

SCENE X.

Mme HUBERDEAU, HENRIETTE.

HENRIETTE, *à part, en entrant.*

Enfin ! me voilà donc sous le même toit que ma fille... je vais donc la revoir !

Mme HUBERDEAU.

Qu'y a-t-il, Madame, pour votre service ?

HENRIETTE.

Pardon, Madame, la fatigue d'un long voyage... une émotion... bien naturelle quand vous en connaîtrez la cause...

Mme HUBERDEAU.

Remettez-vous.

HENRIETTE.

Ah ! Madame, que j'embrasse vos genoux...

Mme HUBERDEAU, *surprise et la relevant.*

Que faites-vous ?

HENRIETTE.

C'est à vos pieds seulement que je puis vous exprimer ma reconnaissance pour tout ce que je vous dois.

Mme HUBERDEAU.

Vous vous trompez sans doute...

HENRIETTE.

Non, Madame. Votre âme généreuse peut oublier le bien qu'elle a fait... mais il est un souvenir dont il ne s'effacera jamais.

Mme HUBERDEAU.

Quel service puis-je vous avoir rendu sans vous connaître ?

HENRIETTE.

Quel service!... Le plus grand de tous. La fortune, la vie, ne sont rien en comparaison de ce que vous m'avez conservé.

Mme HUBERDEAU.

Je ne vous comprends pas.

HENRIETTE.

AIR : *Ce que j'éprove en vous voyant.*

Si vous avez de vos bienfaits,
Madame, perdu la mémoire,
Dans mon cœur, vous pouvez m'en croire,
Ils sont gravés, et pour jamais. (*bis.*)

MAD. HUBERDEAU.

Parlez; quel est donc ce mystère ?
Ici, votre cœur se méprend.
Qu'ai-je donc fait ?

HENRIETTE.

Je vous dois tant.
A vos genoux est une mère,
Dont vous avez sauvé l'enfant.

Mme HUBERDEAU.

Eh quoi!...

HENRIETTE.

La pauvre orpheline que vous avez recueillie...

Mme HUBERDEAU.

Baptistine!...

HENRIETTE.

Elle est à moi... c'est ma fille!

Mme HUBERDEAU.

Grand dieu!

HENRIETTE.

Oui, je suis sa malheureuse mère. Tenez, tenez, Madame, en voici la preuve... cet anneau...

Mme HUBERDEAU, *le prenant et le regardant.*

Il est donc vrai!...

(*Moment de silence. — Madame Huberdeau contemple l'anneau qui semble lui ravir sa fille adoptive. — Henriette se cache la figure dans ses mains.*)

HENRIETTE.

Ah! Madame... forcé de l'abandonner avant qu'elle put me connaître... séparée d'elle, de ma seule consolation sur la terre... depuis dix ans je compte les jours, depuis dix ans je soupire après le moment de l'embrasser... de la presser sur mon cœur!

Mme HUBERDEAU.

Ah! je vous comprends, car je suis mère aussi; et par tout ce que j'éprouve à l'idée de la perdre, je juge de votre impatience à la retrouver.

HENRIETTE.

De grâce...

Mme HUBERDEAU.

Vous allez être satisfaite... Elle est là, je vais l'appeler... Mais par pitié, Madame, contenez-vous... laissez-moi le temps de la préparer... Par une circonstance bizarre, c'est tout-à-l'heure seulement qu'elle vient d'apprendre qu'elle n'était que ma fille adoptive...

HENRIETTE.

Je me contiendrai, Madame... je cacherai mes larmes... Mais que je voie ma fille!

Mme HUBERDEAU, *ouvrant la porte à sa droite.*

Baptistine!... viens, viens, j'ai à te parler.

SCENE XI.

BAPTISTINE, Mme HUBERDEAU, HENRIETTE.

HENRIETTE, *à part.*

La voilà... c'est elle... mon cœur la reconnaît.

BAPTISTINE.

Quelle est cette dame?

Mme HUBERDEAU.

Elle n'est pas de trop pour ce que j'ai à t'apprendre.

BAPTISTINE.

Comme tu es émue!... A quel nouveau malheur faut-il donc m'attendre?

Mme HUBERDEAU.

Des malheurs !... Non, mon enfant, il n'en est plus... pour toi. Je n'ai que d'heureuses nouvelles à t'annoncer.

BAPTISTINE.

Que veux-tu dire ?

HENRIETTE, *à part.*

Quelle est belle, ma fille !

Mme HUBERDEAU.

Jusqu'ici je suis la personne que tu as le plus aimé...

BAPTISTINE, *se jetant dans ses bras.*

Ah !

Mme HUBERDEAU.

Je n'aurais pas désiré plus d'amour dans l'enfant qui m'aurait dû la vie.

BAPTISTINE

Pourquoi n'es-tu pas ma mère !

Mme HUBERDEAU.

Le sort ne l'a pas voulu.

BAPTISTINE.

Hélas !

Mme HUBERDEAU.

Mais dis-moi... Tu n'as jamais éprouvé à l'aspect d'une personne inconnue... une impression involontaire ?... tu ne t'es jamais senti comme attirée vers elle... par un instinct secret ?

BAPTISTINE.

O mon dieu ! me voilà toute émue.

Mme HUBERDEAU.

Tiens... (*Lui montrant Henriette.*) regarde... livre-toi sans crainte à ce que tu éprouves.

Air de l'Angelus.

Vois cette dame, mon enfant,
Qui te regarde avec ivresse,
Vois son air bon et suppliant,
Ses yeux où brille la tendresse.

BAPTISTINE.

D'où vient le trouble qui m'oppresse ?

MAD. HUBERDEAU.

Ce trouble ne te dit-il pas
Que ce n'est point une étrangère ?

BAPTISTINE.

Vers elle qui conduit mes pas ?

MAD. HUBERDEAU.

Vois comme elle te tend les bras.
Ton cœur te l'a dit...

BAPTISTINE, *courant à Henriette.*

C'est ma mère!

HENRIETTE.

Ma fille!... *

BAPTISTINE.

Ma mère!... Ah! j'en aurai donc deux à chérir! Mon cœur suffira-t-il à tant de bonheur?

HENRIETTE.

Chère enfant! je te vois... c'est toi... je te tiens dans mes bras... je te presse sur mon cœur... je te couvre de mes baisers!...

Mme HUBERDEAU.

Jouissez du bonheur de vous revoir... que ma présence n'arrête pas de si doux épanchemens... Madame, je vous ai conservé votre fille... à votre tour, conservez-moi sa tendresse.

BAPTISTINE.

Ah! toujours!

Mme HUBERDEAU, *à Baptistine.*

Le retour de ta mère semble lever le seul obstacle qui s'opposait à ton bonheur... il applanit toutes les difficultés... Vois combien de joie peut remplir ton cœur. Je cours m'occuper de toi; si j'en crois mes pressentimens, j'apporterai de bonnes nouvelles. (*Elle sort.*)

SCENE XII.

BAPTISTINE, HENRIETTE.

HENRIETTE.

Que veut-elle dire?

BAPTISTINE.

Ah! Madame!...

HENRIETTE.

Madame!... Dis ma mère... Il y a si long-temps que je n'ai entendu ce nom.

BAPTISTINE.

Ma bonne mère, tu ne peux comprendre tout l'excès de ma joie.

HENRIETTE.

Dis, dis-moi tout.

---

* Madame Huberdeau, Baptistine, Henriette.

BAPTISTINE.

Jusqu'ici, pauvre et orpheline, qui, excepté cette bonne madame Huberdeau, aurait pu s'intéresser à mon sort?

HENRIETTE.

Comment ne pas être touché de ta jeunesse, de ta candeur?...

BAPTISTINE.

Hélas! cela ne suffit donc pas toujours?... Il s'était présenté pour moi un parti brillant, avantageux... je l'aimais...

HENRIETTE.

Est-il possible!

BAPTISTINE.

Mais quand il a su que je n'étais pas la fille de madame Huberdeau...

HENRIETTE.

Eh quoi! il t'a refusé?...

BAPTISTINE.

Mais maintenant il n'aura plus ma naissance à me reprocher.

HENRIETTE, *à part.*

Ciel!

BAPTISTINE.

Je pourrai lui dire : j'ai une mère... la voilà...

HENRIETTE, *à part.*

Pauvre enfant! je ne suis donc ici que pour son malheur!

BAPTISTINE.

S'il me repousse... eh bien! tu seras là pour me plaindre, me consoler...

HENRIETTE.

Ma fille!

BAPTISTINE.

Mais non... je ne crains rien... il m'épousera, car il m'aime bien... il me l'a dit.

HENRIETTE, *à part.*

Etre forcée de détruire toutes ses illusions! (*Haut.*) Ma Baptistine, tu es bien jeune encore... jusqu'alors tu n'avais connu de la vie que les plaisirs...

BAPTISTINE.

Ah! mon dieu! je tremble...

HENRIETTE.

Mais ainsi que tu viens de l'éprouver, les peines arrivent sans qu'on y pense... et tu sauras peut-être bientôt que lorsque l'on croit toucher au bonheur il est quelquefois bien loin de nous.

BAPTISTINE

Je ne te comprends pas.

HENRIETTE.

Ma fille, tu n'as pas encore eu le temps de connaître le cœur de ta mère... mais tu ne doutes pas de ma tendresse.

BAPTISTINE.

Peux-tu le craindre ?

HENRIETTE.

Et cependant si je te disais : Celui que tu as choisi, et avec qui je voudrais te voir heureuse, il faudra peut-être l'oublier.

BAPTISTINE.

L'oublier !... Ah ! maman, c'est impossible !

HENRIETTE.

Ce mariage, l'objet de tous tes vœux, il faudra y renoncer

BAPTISTINE.

Oh ! non, ne me le dites pas... Vous voulez m'éprouver, n'est-il pas vrai ?

HENRIETTE.

Du courage, mon enfant.

BAPTISTINE.

Ecoute, maman... On vient... c'est lui, peut-être...

SCENE XIII.

LES MÊMES, NIOBÉE, LISE, LES COUTURIÈRES.

CHŒUR.

Air du Marché de la Muette.

Quel singulier événement !
Ah ! reçois notre compliment,
Sur le bonheur qui dans ce jour
Rend une mère à ton amour.

LISE, *à Niobée.*

J'avais donc raison ce matin.

NIOBÉE.

Mais tout va s'éclaircir enfin.

LISE.

Elle a deux mères maintenant,
C'est au père que je l'attends.

TOUTES.

Quel singulier événement, etc.

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, Mme HUBERDEAU, FAVELET.

Mme HUBERDEAU, *accourant.*

Le voici ! le voici !

FAVELET.

Baptistine, où est-elle?

BAPTISTINE.

Ah ! maman, c'est lui !

HENRIETTE, *dans le plus grand trouble.*

Que faire? *

FAVELET.

AIR : *Fragment de la Gazza Ladra.*

Auprès de vous
Le bonheur me ramène ;
Eh quoi ! pour nous,
Désormais plus de peine.
Pour moi, le destin plus propice,
A pris pitié de mon supplice,
Rendant une mère à vos vœux.

HENRIETTE.

ENSEMBLE.
Eh quoi ! renverser l'édifice
De son bonheur !... Ah ! quel supplice !
Est-il un destin plus affreux !

MAD. HUBERDEAU.

M'en séparer !... Ah ! quel supplice !
Mais au prix de ce sacrifice
Puissent tous ses jours être heureux.

BATISTINE, *conduisant Favelet à sa mère.*

C'est mon époux.
Tiens, maman, j'en suis fière.

FAVELET, *saluant.*

Madame... (*La reconnaissant.*) Vous !
Quoi ! vous êtes sa mère !...

HENRIETTE.

(*Parlé.*) Monsieur Favelet !

FAVELET.

Henriette !

HENRIETTE.

Malheureuse ! que suis-je venue faire ici !... (*Tableau.*)

---

* Lise, Niobée, Favelet, Baptistine, madame Huberdeau, Henriette.

SCÈNE XV.

LES MÊMES, RODRIGUES.

RODRIGUES, *de la porte.*

Je vous dérange peut-être...

FAVELET.

Rodrigues!... il la connaît!... Ah! qu'il ignore... (*Il court à lui.*) Ah! mon mariage est rompu pour jamais! (*A Baptistine.*) Adieu, adieu, Baptistine!

TOUT LE MONDE.

Que dit-il?

HENRIETTE.

C'en est fait!

BAPTISTINE.

Il m'abandonne!

REPRISE DU CHŒUR.

FAVELET.

Ah! c'en est fait, plus d'espérance!
Plus de bonheur, plus d'alliance,
Plus rien de commun entre nous.
Un sort contraire,
Dans sa colère,
M'accable ici du poids de son courroux!

BAPTISTINE, MAD. HUBERTEAU, NIOBÉE, LISE, etc., etc.

Ici qui le trouble et l'offense?
Pourquoi rompre cette alliance?
D'où peut venir tout son courroux?
C'est un mystère.
Quel sort contraire
Vient aujourd'hui briser un nœud si doux?

HENRIETTE.

C'est moi qui le trouble et l'offense;
Il veut rompre cette alliance,
Rien n'arrêtera son courroux.
Plus de mystère,
Un sort contraire
Vient aujourd'hui briser des nœuds si doux.

(*Lise et Niobée soutiennent Baptistine. — Madame Huberdeau marque sa surprise. — Favelet entraîne Rodrigues. — Henriette est tombée sur un siége.*)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIEME.

Le Théâtre représente une chambre chez madame Huberdeau, — Au fond, trois croisées donnant sur la rue. — A gauche, un porte-manteau auquel sont attachées plusieurs robes terminées. — Au fond, une causeuse. — Quelque fauteuils, un guéridon en acajou, sur lequel est du papier et un encrier. — Les entrées et les sorties se font de gauche et de droite.

SCÈNE PREMIÈRE.

RODRIGUES, NIOBÉE.

RODRIGUES, *poursuivant Niobée.*

Vous avez beau faire, charmante Niobée, vous ne m'échapperez pas. Il faut absolument que vous m'écoutiez.

NIOBÉE.

Quelle imprudence!.... Pénétrer jusques dans le salon de madame Huberdeau.

RODRIGUES.

Madame Huberdeau est sortie.

NIOBÉE.

Air de Marlahe.

Ignorez-vous que Baptistine
Repose en cet appartement?

RODRIGUES.

Toujours malade, et j'imagine
Ne peut nous surprendre à présent.

NIOBÉE.

Ces demoiselles...

RODRIGUES.

Que craindre d'elles?
Au magasin
Elles sont ce matin.

NIOBÉE.

Une voisine,

A la sourdine,
Vous aura vu...

RODRIGUES.

Je passe inaperçu.

NIOBÉE.

Mais le portier...

RODRIGUES.

Etre farouche
Que l'argent seul peut attendrir;
J'ai su le forcer à m'ouvrir,
En lui fermant la bouche.

J'ai donné la pièce au portier, ainsi je suis en règle.

NIOBÉE.

C'est égal, quelqu'un peut venir d'un moment à l'autre..... Que penserait-on de moi?

RODRIGUES.

O mon dieu, je pars à l'instant; tout cela dépend de vous. Je ne demande que deux choses : votre jolie main dans la mienne, et un petit mot... un petit mot de trois lettres... C'est bientôt dit, *oui*... alors je me sauve, et j'emporte mon bonheur.

NIOBÉE.

Vous n'emporterez rien du tout, et vous sortirez.

RODRIGUES.

Oh non! je suis entré.

NIOBÉE.

Mais vous voulez donc me perdre?

RODRIGUES.

Vous perdre!..... Bien loin de ça, puisque je ne veux pas vous quitter.

NIOBÉE.

Quand je vous le disais. Voici quelqu'un.

RODRIGUES.

Cela m'est égal.

NIOBÉE.

Oui, à vous, mais à moi... Cachez-vous, au moins.

RODRIGUES, *traversant.*

Dans la chambre de Baptistine?

NIOBÉE, *le retenant.*

Eh non!... Tenez, derrière ces robes... Et prenez garde, je vous en prie, aux garnitures.

RODRIGUES.

C'est la première fois que Rodrigues se cache. (*Il se cache derrière les robes, sa tête passe.*) Mais dépêchez-vous de me rendre la liberté, ou je ne réponds pas de moi; je parlerai.

SCENE II.

LISE, NIOBÉE, RODRIGUES, *caché.*

RODRIGUES, *derrière les robes.*

Oh! c'est la petite Lise.

NIOBÉE, *lui faisant signe.*

Taisez-vous donc,

LISE.

Oh! mon dieu! qu'est-ce que tu as donc, Niobée, comme tu es rouge?

NIOBÉE.

Moi!

LISE.

Que faisais-tu donc ici?

NIOBÉE.

Je rangeais... Mais toi-même, qu'y venais-tu chercher?

LISE.

L'atelier est remplie de monde, j'en profite pour venir poser cette garniture à la robe qui est là.

(*Elle indique le porte-manteau.*)

RODRIGUES.

Me voilà pris.

NIOBÉE, *l'arrêtant vivement.*

Lise! *

LISE.

Qu'as-tu donc?

NIOBÉE.

Rien, c'est que...

LISE.

Eh bien! laisse-moi donc poser ma garniture.

(*Elle fait un pas.*)

NIOBÉE.

Attends un instant.... (*A part.*) Allons, elle va le voir, il vaut mieux tout lui dire. (*Haut.*) Ecoute, Lise, tu as toujours été mon amie, j'ai confiance en toi; et si l'on te faisait part d'un secret, tu n'en abuserais pas, j'en suis sure?

LISE, *à part.*

Où veut-elle en venir? (*Haut.*) Explique-toi.

NIOBÉE.

Je veux que tu sois la première à apprendre une nouvelle qui me concerne.

---

* Niobée, Lise, Rodrigues.

LISE.

Quoi donc ?

NIOBÉE.

Bientôt peut-être je vais me marier.

LISE.

Ah!!!

RODRIGUES, *à part.*

Compte là-dessus.

NIOBÉE.

Oui, ma chère ; un jeune homme que tu as vu plusieurs fois venir au magasin, M. Rodrigues, m'a fait des propositions.

LISE.

De mariage?

NIOBÉE, *offensée.*

Sans doute.

LISE.

Et qu'est-ce qu'il fait, ton M. Rodrigues?

NIOBÉE.

Comment donc... Il est artiste... Il travaille chez M. Ciceri, le décorateur de l'Opéra... Il ira loin. Il a écrit à son pays, pour avoir ses papiers.

RODRIGUES, *à part.*

En voilà une fameuse.

NIOBÉE.

Et aujourd'hui même, ici, je dois avoir une entrevue avec lui.

LISE.

Comment, tu n'en es que là?... Ah! j'ai eu tant d'entrevues qui ne m'ont menées à rien. ... Tiens! si j'ai un conseil à te donner, c'est de t'en méfier... C'est surtout de ne pas le recevoir seule.

NIOBÉE, *à part.*

Ah! que j'ai bien fait de ne pas lui dire..... (*Haut.*) Mademoiselle, vos recommandations sont superflues, je connais trop bien mes devoirs...

RODRIGUES, *se montrant.*

Ah ça! est-ce que vous en avez encore pour long-temps?

NIOBÉE.

Imprudent!

LISE, *riant.*

Ah! ah! ah! (*Contrefaisant Niobée.*) Je connais trop bien mes devoirs...

RODRIGUES, *en scène.**

Et au fait, pourquoi dissimuler devant Mademoiselle? croyez-

* Niobée, Rodrigues, Lise.

vous son cœur inaccessible aux sentimens, aux passions?... Ne faut-il pas que tôt ou tard elle sache que je vous aime, que je vous adore?

NIOBÉE.

Monsieur...

RODRIGUES.

Oui, Niobée, vous ne me sortez pas de la tête; mon travail s'en ressent. Vos traits charmans sont sur toutes les décorations de l'Opéra... on s'en plaint. Que voulez-vous, c'est plus fort que moi. Si j'ai une déesse à peindre... Niobée; une vestale... Niobée. Ça n'a pas le sens commun, je le sais... mais enfin...

LISE.

Dieu! quelles phrases. Est-il charlatan, son Rodrigues.

NIOBÉE.

Tout cela est fort bien, mais je ne me fie pas aux beaux discours.

RODRIGUES.

Comment pouvez-vous croire...

NIOBÉE.

Eh! mon dieu! qui paraissait plus amoureux, plus sincère que votre ami, M. Favelet?

LISE.

C'est vrai que j'y aurais été prise, parole d'honneur.

NIOBÉE.

Et pourtant, sans expliquer à personne les motif de sa conduite, il a abandonné la pauvre Baptistine.

RODRIGUES.

Favelet! Favelet!... Parlons de nous.

LISE.

Et depuis huit jours qu'elle est là mourante, a-t-il daigné s'informer d'elle, autrement que par son domestique?

RODRIGUES.

Sans doute, il a des raisons...

NIOBÉE.

Quelles sont-elles, alors?

RODRIGUES.

Je l'ignore. J'ai voulu l'interroger une fois, mais il m'a répondu de manière à m'ôter l'envie de renouveler mes questions.

NIOBÉE.

Si ce n'est point par inconstance, il faut alors que M. Favelet ait découvert, sur le compte de Baptistine, des choses...

LISE.

On ne m'ôtera pas de l'idée que l'arrivée de la mère est pour beaucoup dans tout cela.

RODRIGUES.

Vous pensez...

NIOBÉE.

C'est toujours très fâcheux pour Baptistine, car sans doute, après une scène comme celle-là, madame Huberdeau ne la gardera pas chez elle.

RODRIGUES.

Vous pourriez croire...

LISE.

Cette maison est honnête... et bien certainement madame Huberdeau, pour conserver l'estime dont elle jouit, se fera un devoir...

RODRIGUES.

Ah! et que deviendra cette pauvre enfant?

NIOBÉE.

N'allez-vous pas vous y intéresser?

RODRIGUES.

Je m'intéresse à l'infortune et au malheur... Et bien certainement que si Favelet savait que les choses peuvent être poussées jusques-là... Oh! je vais l'en instruire, et au risque de lui déplaire, il va savoir... Ah ça! mais Niobée, nous nous occupons des autres, quand nous avons mille choses à nous dire... mille projets à former.

NIOBÉE.

Je vous l'ai déjà dit, Monsieur, si vos intentions sont honnêtes, adressez-vous à madame Huberdeau.

RODRIGUES, *à part.*

C'est ça, elle y tient... (*Haut.*) Mais le puis-je, avant d'avoir reçu mes papiers... vous savez?

NIOBÉE.

Oui, je sais qu'ils n'arrivent jamais.

LISE, *à part.*

Il y a peut-être de bonnes raisons pour cela.

NIOBÉE.

Tenez, j'entends madame Huberdeau, parlez-lui. Je ne peux pas mieux dire.

RODRIGUES, *effrayé.*

Comment, parlez-lui... parlez-lui... Je n'y suis pas préparé... Vous croyez que cela se fait comme ça... (*A part.*) Diable! ce ne serait pas là mon compte.

LISE, *qui a été voir.*

Oui, la voici... mais elle n'est pas seule.

RODRIGUES.

Elle n'est pas seule... Ah ! tant pis... Si elle eût été seule, pour vous plaire, belle amie, j'aurais risqué... Mais elle n'est pas seule.

NIOBÉE.

Alors plus tard...

RODRIGUES.

Oui, demain... après-demain..... (*A part.*) J'aurai de la peine à esquiver le contrat.

AIR : *Allons, partons.*

Partons bien vite et sans perdre un instant.

NIOBÉE.

Croyez, Monsieur, que l'aveu de ma flamme
N'attend ici que l'ordre de Madame.

RODRIGUES.

Ah ! ton amour est vraiment complaisant.
(*A part.*) Eh quoi ! toujours à partir préparé,
On prendrait, la chose est certaine,
Son cœur naïf pour un accéléré
De Saint Germain ou de Vincennes.

ENSEMBLE.

RODRIGUES.

Partons bien vite et sans perdre un instant.
Ah ! c'est charmant ! si l'aveu de sa flamme
N'attend ici que l'ordre de Madame,
C'est un amour vraiment très-complaisant.

NIOBÉE et LISE.

Partez bien vite et sans perdre un instant ;
Mais croyez bien que l'aveu de $\frac{\text{sa}}{\text{ma}}$ flamme
N'attend ici que l'ordre de Madame
Pour correspondre à votre sentiment.

(*Rodrigues sort par la porte à droite.*)

SCENE III.

LISE, NIOBÉE, Mme HUBERDEAU, BAPTISTINE, HENRIETTE.

(*Baptistine est pâle, faible ; elle est en peignoir.*)

LISE.

C'est la pauvre Baptistine.

NIOBÉE.

Sa mère et madame Huberdeau la soutiennent.

LISE.

Comme elle est pâle!

HENRIETTE.

Allons, mon enfant, appuies-toi sur nous.

Mme HUBERDEAU.

Mesdemoiselles, approchez cette causeuse.

(*On assied Baptistine. — Elle respire des sels.*)

NIOBÉE, *lui prenant la main.*

Bonjour, Baptistine.

LISE, *de même.*

Tu vas mieux, n'est-ce pas?

BAPTISTINE.

Merci... merci... mes bonnes amies...

NIOBÉE.

Bientôt, il faut l'espérer, tu souffriras moins.

BAPTISTINE.

Bientôt... oui, bientôt, je ne souffrirai plus.

HENRIETTE.

Allons, ma fille, un peu de courage.

BAPTISTINE.

Du courage!... J'en ai, maman... Vous voyez, je ne pleure pas.

Mme HUBERDEAU.

Mieux vaudrait pleurer, que de garder tous tes chagrins au fond de ton cœur. Les larmes, vois-tu, sont encore plus amères quand on les retient.

BAPTISTINE.

Il est vrai.

HENRIETTE.

De la confiance. Parle-nous de tes peines.

Mme HUBERDEAU.

Tâches de l'oublier.

BAPTISTINE.

Le cœur n'oublie jamais.

Mme HUBERDEAU.

Eloignes de toi ces tristes pensées.

BAPTISTINE.

S'il savait ce que je souffre... s'il apprenait que je vais mourir; il reviendrait, n'est-ce pas?

HENRIETTE.

Que lui répondre?

BAPTISTINE.

Car je ne lui ai rien fait pour qu'il m'abandonne, me méprise.

Mme BUBERDEAU.

Pauvre petite.

BAPTISTINE.

Qu'il est cruel!... qu'il est méchant!

Air de l'Ermite de Saint-Avel.

Ah! si trop l'aimer est un crime,
Je suis coupable, et dois m'en accuser;
Quand par sa faute, hélas! je suis victime,
N'est-ce donc pas à lui de m'excuser?
En vain je cherche à le comprendre;
Mais puisqu'il reprend ses sermens,
Ah! du moins il devrait me rendre
Le bonheur de mes premiers ans.

Mme HUBERDEAU.

Comme elle est émue!

HENRIETTE.

Ses forces sont épuisées.

Mme HUBERDEAU.

Un moment de calme, semble succéder à cette vive émotion.

NIOBÉE.

Ses paupières se ferment.

HENRIETTE.

Elle s'endort.

Mme BUBERDEAU.

Mesdemoiselles, retirez-vous bien doucement.

HENRIETTE, *considérant sa fille, déjà endormie.*

Puisse un instant de sommeil apporter quelques consolations à tes peines.

(*Niobée et Lise sont sorties avec précaution, après avoir placé sur Baptistine un morceau de mousseline brodée, qui fait rideau et la cache en partie.*)

SCÈNE IV.

Mme HUBERDEAU, BAPTISTINE, HENRIETTE.

HENRIETTE, *près de sa fille.*

Pauvre enfant!

Mme HUBERDEAU.

Il y a huit jours, si gaie, si heureuse.

HENRIETTE.

Et c'est moi, moi, sa mère, qui suis cause...

Mme HUBERDEAU.

Madame, nous sommes seules; Baptistine dort, et ne peut nous entendre...

HENRIETTE, *à part.* *

Ah! que va-t-elle me demander?

Mme HUBERDEAU.

J'ai attendu une confidence à laquelle les soins que j'ai donné à Baptistine, depuis son enfance, semblait me donner quelques droits...

HENRIETTE.

Madame...

Mme HUBERDEAU.

Jusqu'ici j'ai respecté votre secret, mais l'honneur de ma maison veut que je sache tout. Cet événement fait du bruit; les conséquences que l'on peut en tirer sur le compte même de votre fille, m'obligeraient...

HENRIETTE.

Quoi, Madame, vous pensez que la réputation de Baptistine.....

Mme HUBERDEAU.

Oui, cet éclat... cette rupture...

HENRIETTE.

Vous saurez tout, Madame. Pour justifier ma fille, je ne craindrai pas de rougir devant vous.

Mme HUBERDEAU.

De grâce, parlez plus bas, je vous en prie.

HENRIETTE.

Oui, car il faut qu'elle ignore toujours ce que je vais vous apprendre; gardez-vous de ne jamais lui révéler. Elle regretterait de me devoir la vie.

Mme HUBERDEAU.

Comptez sur ma discrétion.

HENRIETTE, *se jetant à ses pieds.*

Avant tout, promettez-moi de l'aimer toujours; d'être toujours sa seconde mère!...

Mme HUBERDEAU.

Vous m'effrayez, Madame; quel affreux secret allez-vous donc m'apprendre?... Qui donc êtes-vous?...

---

* Madame Huberdeau, Henriette, Baptistine.

HENRIETTE, *à demi-voix, et partageant ses regards entre madame Huberdeau et sa fille.*

Une infortunée, flétrie par le jugement des hommes, et qui depuis dix ans traîne dans les fers sa malheureuse existence.

Mme HUBERDEAU, *reculant avec un peu d'effroi.*

Quoi! vous fûtes condamnée?

HENRIETTE.

Ah! Madame, ne faites pas retomber sur Baptistine, le déshonneur de sa mère.

Mme HUBERDEAU.

Condamnée!

HENRIETTE.

Comme coupable d'une action infâme, d'un vol!

Mme HUBERDEAU.

Malheureuse!

HENRIETTE.

Ils m'ont flétrie. J'étais innocente, j'en atteste mes larmes.

Mme HUBERDEAU.

Je vous crois... j'ai besoin de vous croire.

HENRIETTE.

Ah! Madame...

Mme HUBERDEAU.

Tout s'explique. Sans doute M. Favelet...

HENRIETTE.

Fut mon défenseur... Malgré son zèle et son talent, traînée dans le séjour du crime et de l'infamie, mes maux n'étaient pas encore à leur terme; ma fille allait être heureuse, et par ma seule présence... (*On frappe à droite.*)

Mme HUBERDEAU.

Paix!

NIOBÉE, *en dehors, à demi-voix.*

Madame, Madame...

Mme HUBERDEAU.

C'est Niobée!

SCÈNE V.

LES MÊMES, NIOBÉE.

Mme HUBERDEAU.

Qu'est-ce?

NIOBÉE, *à madame Huberdeau, et toujours à demi-voix.*

Bonne nouvelle! bonne nouvelle!... M. Favelet est là qui demande à vous parler en particulier.

Mme HUBERDEAU.

M. Favelet!

HENRIETTE.

Quel motif peut le ramener?

Mme HUBERDEAU.

Nous le saurons bientôt... Faites entrer M. Favelet.

HENRIETTE.

Ici!...

NIOBÉE.

Près de Baptistine?

Mme HUBERDEAU.

Oui, ici même.

HENRIETTE.

Mais ne craignez-vous pas...

Mme HUBERDEAU.

Rassurez-vous. Je conçois un projet...

NIOBÉE.

Je vais le chercher. (*Elle sort.*)

Mme HUBERDEAU.

Soyez sans inquiétude... Quel que soit le but qui le ramène, la vue de Baptistine ne peut que... J'augure bien de cette entrevue. Retirez-vous un instant.

HENRIETTE.

Je me fie à vous... Mais avant de vous quitter, un mot seulemet... Baptistine...

Mme HUBERDEAU.

Sera toujours ma fille.... On n'oublie pas en un instant dix années de tendresse.

(*Henriette se jette sur les mains de madame Huberdeau, qu'elle baise avec effusion, et sort.*)

SCENE VI.

FAVELET, Mme HUBERDEAU, BAPTISTINE, *endormie.*

Mme HUBERDEAU.

Quoi, c'est vous, Monsieur?

FAVELET.

Ma présence dans cette maison a lieu de vous surprendre, Madame, je le conçois.

Mme HUBERDEAU.

Il est vrai que la manière dont vous l'avez quittée...

FAVELET

Vous m'excuseriez, Madame, si vous connaissiez les motifs...

Mme HUBERDEAU.

Je les connais, Monsieur... Madame Caillot m'a tout dit.

FAVELET.

Quoi! vous savez...

Mme HUBERDEAU.

N'ai-je point fait assez pour mériter sa confiance?.. Oui, je connais son affreuse position... Qui peut donc vous ramener ici?...

FAVELET.

Le vif intérêt que je porte à la malheureuse Baptistine.

Mme HUBERDEAU.

Expliquez-vous, Monsieur.

FAVELET.

La fatalité!... Un préjugé cruel, que tout mon amour et tout mon désespoir n'ont pu vaincre, m'interdisent à jamais le bonheur de la nommer mon épouse.

Mme HUBERDEAU.

Eh bien?

FAVELET.

Mais ce n'en est pas moins une consolation, un devoir pour moi, de veiller sur elle, d'assurer son avenir. Celle qui a dû porter mon nom, doit être pour jamais à l'abri du besoin.

Mme HUBERDEAU.

Que prétendez-vous faire?

FAVELET.

Vous prier d'accepter pour elle ce contrat de rente.

Mme HUBERDEAU.

Gardez, Monsieur, gardez vos bienfaits.

FAVELET.

Quoi! vous me refusez...

Mme HUBERDEAU.

La pauvre enfant!...

FAVELET.

Madame, de grâce...

Mme HUBERDEAU.

Hélas! tout ce que vous pourriez faire, serait maintenant inutile.

FAVELET.

Que voulez-vous dire?

Mme HUBERDEAU.

Bientôt... l'infortunée...

FAVELET.

Serait-il possible... Quoi! Baptistine...

Mme HUBERDEAU.

Les secours de l'art ont pu vaincre la fièvre ardente qui la dévorait... mais un mal, dont le siége est là... use ses forces, et l'entraîne chaque jour vers le tombeau.

FAVELET.

Que m'apprenez-vous?

Mme HUBERDEAU.

Et je ne puis vous le cacher, Monsieur; vous êtes la cause de tant de malheur.

FAVELET.

Baptistine!... Ah! Madame... que je la voye... que je lui parle...

Mme HUBERDEAU.

Vous voulez la voir..... Eh bien! tenez, Monsieur, la voilà.

(*Elle remonte la scène, et lève le voile qui cachait Baptistine.*)

FAVELET.

Grand dieu!...

Mme HUBERDEAU.

Oui, Monsieur, c'est elle qui meurt pour vous.

FAVELET.

Madame...

Mme HUBERDEAU.

Silence... Elle s'éveille... Eloignez-vous, Monsieur, votre présence ne lui a déjà été que trop funeste.

FAVELET.

De grâce, laissez-moi...

BAPTISTINE, *s'éveillant.*

Où suis-je?... J'ai cru entendre sa voix..... Ah! c'est un rêve... (*Elle porte ses yeux autour d'elle, et aperçoit Favelet.*) Mais non...

Air de la Clochette.

C'est Abel que je vois,
Oui, c'est celui que j'aime;
Mon bonheur est extrême,
J'ai reconnu sa voix.

FAVELET.

Grand dieu! combien elle est changée!

MAD. HUBERDEAU.

Ma chère enfant, reviens à toi.

BAPTISTINE.

Je sens mon âme partagée
Entre le bonheur et l'effroi.

MAD. HUBERDEAU, *à part.*

Hélas! c'est en vain qu'elle espère!
Pourtant je l'ai vu tressaillir.

BAPTISTINE.

Je sens mes forces défaillir;
Soutenez-moi, ma bonne mère.

ENSEMBLE.

MAD. HUBERDEAU.

La voici; croyez-moi,
Partez à l'instant même;
De celle qui vous aime
N'augmentez pas l'effroi.

FAVELET.

La voici, je la vois,
Quelle pâleur extrême!
Près de celle que j'aime,
D'où vient donc mon effroi?

Mme BUBERDEAU.

Eloignez-vous, Monsieur, je vous en conjure. Voulez-vous hâter le moment de sa mort?

FAVELET, *la considérant.*

Baptistine...

BAPTISTINE.

Qu'il reste..... Avant de le quitter pour toujours... il faut que je lui parle... seule.

Mme HUBERDEAU.

Dans l'état où tu te trouves?

BAPTISTINE.

Ne craignez rien... J'ai du courage.

FAVELET.

Je me joins à elle, Madame, pour obtenir cette grâce.

BAPTISTINE, *suppliante.*

Maman...

Mme HUBERDEAU.

Je me retire... (*Elle regarde Baptistine, puis vient à Favelet.*) Ah! Monsieur...

FAVELET.

Fiez-vous à ma prudence.

SCÈNE VII.

FAVELET, BAPTISTINE.

BAPTISTINE.

Abel!

FAVELET.

Vous devez bien me haïr!

BAPTISTINE.

Vous haïr!... Jamais.

FAVELET.

Combien j'ai dû vous paraître coupable?

BAPTISTINE, *se levant.*

Oui, bien coupable! Mais à présent que je vous vois, je crois que vous n'avez jamais cessé de m'aimer.

FAVELET.

Ah! croyez-le.

BAPTISTINE.

Eh bien, Monsieur, j'oublierai tout, je pardonnerai votre cruel abandon, si vous voulez m'en dire la cause.

FAVELET, *avec effroi.*

Que me demandez-vous, Baptistine!

BAPTISTINE, *suppliante.*

Allons, dites... dites à votre amie...

FAVELET.

Je ne le puis. Pour votre repos, vous devez l'ignorer toujours..... Gardez-vous surtout d'adresser à ce sujet une seule question à votre mère.

BAPTISTINE.

A ma mère!...

FAVELET.

C'est la mort que vous lui donneriez.

BAPTISTINE.

La mort!... Je me tairai, Monsieur, je me tairai; je respecterai ce secret.

FAVELET.

Qu'il vous suffise de savoir qu'il élève entre vous et moi une barrière insurmontable.

BAPTISTINE.

Oh! mon dieu! (*S'efforçant de prendre une résolution.*) Loin de moi l'idée de vous détourner de votre devoir... Ah! croyez que votre honneur m'est encore plus cher que votre amour.

FAVELET.

Que de bonté!

BAPTISTINE.

Elevée loin du monde, j'en connais peu les usages; j'ignorais qu'il fut de ces cas qui peuvent dispenser de tenir ses sermens.

FAVELET, *à part.*

Elle me perce le cœur.

BAPTISTINE.

Nous n'avons aucun reproche à nous faire. Nous souffrons la même douleur, n'en accusons que le destin.

FAVELET.

Accablez-moi plutôt... de vos reproches!

BAPTISTINE.

Jeune, riche, rempli de talent et d'espérance, n'êtes-vous pas venue chercher la jeune fille sans fortune, sans nom...?

FAVELET.

J'étais conduit par mon cœur.

BAPTISTINE.

Vous êtes le plus malheureux! Moi, je n'ai pas long-temps à souffrir... Mais vous, vous vivrez, et vous penserez souvent à la pauvre Baptistine... (*Fondant en larmes.*) Ah! dites-moi que vous y penserez souvent. (*Elle retombe anéantie.*)

FAVELET, *à part.*

Et c'est moi... moi... qui la tuerais... Faut-il donc la laisser mourir?.... Eh! c'est au nom de l'honneur!... Cet honneur dispense-t-il de tenir la foi jurée?... étouffe-t-il le remords?... Faut-il, pour satisfaire une famille... un préjugé... outrager la nature?... Quelle affreuse situation!

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, HENRIETTE.

HENRIETTE.

Qu'y a-t-il donc... Mon enfant, calme-toi... (*Allant à Favelet.*) Monsieur, de grâce, épargnez-là.

FAVELET, *à part.*

Que faire?

BAPTISTINE.

Que je souffre!

HENRIETTE, *allant à Favelet.*

Ah! partez, fuyez-là pour toujours, si votre présence doit la faire mourir.

FAVELET.

N'est-il donc aucun moyen?... Peut-être.... (*Bas à Henriette.*) Madame... Elle est près de quitter la vie, d'un mot, d'un seul mot, je puis la rendre au bonheur.

HENRIETTE.

Eh bien!

FAVELET.

Elle sera ma femme... si vous voulez consentir à ce que j'exigerai de vous?

HENRIETTE.

Ah! parlez; pour ma fille, rien ne me coûtera.

FAVELET.

Vous me l'assurez?

HENRIETTE.

Je vous le promets.

FAVELET, *courant se jeter aux pieds de Baptistine.*

Baptistine, chère Baptistine, tu ne mourras pas.

BAPTISTINE.

Que voulez-vous dire?

FAVELET.

Ma vie, je pouvais la sacrifier; mais la tienne, non, jamais! Baptistine, oublies-mes torts, et rends-moi cette main, que dans un moment d'erreur j'osai refuser.

BAPTISTINE.

Abel! Oh! ne me trompez-vous pas?

(*En ce moment, madame Huberdeau, Niobée, Lise, paraissent à la porte, Baptistine les aperçoit.*)

SCÈNE IX.

HENRIETTE, LISE, NIOBÉE, FAVELET, BAPTISTINE, Mme HUBERDEAU.

BAPTISTINE, *allant à elles.*

Madame Huberdeau... mes bonnes amies..... Ah! venez, venez; je suis la plus heureuse des femmes!

Mme HUBERDEAU.

Que veux-tu dire?

BAPTISTINE.

Je vivrai... pour lui... pour ma mère... pour toi... pour le bonheur... car je serai sa femme.

NIOBÉE et LISE.

Sa femme !

Mme HUBERDEAU, *à part.*

J'ai réussi.

BAPTISTINE.

Entendez-vous... sa femme... sa femme... Entends-tu, maman? (*Henriette s'approche de sa fille.*)

NIOBÉE, *à Lise.*

Il l'épouse!... Quel exemple pour M. Rodrigues!

LISE.

S'il voulait le suivre.

BAPTISTINE.

Quelle joie ! (*On la félicite.*)

FAVELET, *qui a écrit sur ses tablettes.*

Madame Huberdeau, rendez-moi le service de faire porter ce petit mot chez mon notaire, qui demeure à deux pas..

Mme HUBERDEAU.

Lise !

LISE.

Dans l'instant, Madame. (*Elle sort, et rentre aussitôt.*)

BAPTISTINE.

Abel! que je suis contente !

HENRIETTE.

Ah ! Monsieur, ma reconnaissance...

FAVELET, *bas à Henriette.*

Bientôt vous saurez ce que j'attends de vous.

BAPTISTINE, *regardant sa toilette.*

Mais voyez donc dans quel état je suis... il faut que je m'habille... que j'efface jusqu'aux traces de mes larmes... Je veux te plaire... Venez, venez avec moi.

(*Elles sortent toutes par la porte à gauche.*)

SCÈNE X.

FAVELET, HENRIETTE.

HENRIETTE.

Ah ! Monsieur, j'ai hâte de savoir...

FAVELET.

J'étais venu ici remplir un devoir. Mais la vue de Baptistine, sa situation, ses larmes, l'affreuse catastrophe dont nous menaçait sa douleur, ont changé mes résolutions, mon cœur s'est r'ouvert aux plus douces illusions; je n'ai trouvé que des larmes

pour répondre à ses larmes; enfin, je lui ai promis de la nommer mon épouse, et cette promesse, je la tiendrai, car vous ne reculerez pas devant la vôtre. Vous êtes mère, vous ne craignez pas les sacrifices, et vous oublierez tout bonheur personnel, lorsqu'il s'agira de celui de votre enfant.

HENRIETTE.

Je vous remercie, Monsieur, de me juger ainsi. Oui, Baptistine pouvait avoir une mère plus heureuse, mais une meilleure... Ah! je le dis avec orgueil... Jamais!

FAVELET.

Un préjugé cruel nous poursuit. Juste ou non, il existe, et ma famille ne consentirait jamais à mon mariage, si cet hymen n'était appuyé d'un sacrifice immense, dont je sens tout le prix, et à l'idée duquel mon cœur se déchire.

HENRIETTE.

Arrêtez! Monsieur... Je ne prévois pas encore le nouveau malheur dont je dois être frappée... et j'en frémis déjà..... Qu'allez-vous donc me demander... je croyais avoir épuisé toutes les infortunes?

FAVELET.

Ah! qu'il m'en coûte, de parler... Mais c'est le bonheur de votre fille que je vous demande. Il faut... il faut partir... il faut la quitter pour jamais.

HENRIETTE.

Abandonner Baptistine.

FAVELET.

Il faut que le monde ignore que vous êtes sa mère... Voyez les affreux résultats que peut amener votre présence : Rodrigues vous connaît... mille autres personnes peuvent se rappeler votre douleur... vos larmes... Vous pouvez être reconnue par ceux qui ont partagé vos fers... par ceux mêmes qui ont adouci votre captivité. Il faut fuir, dire un éternel adieu à ces hommes dont l'erreur a causé vos maux; il faut aller sous un autre ciel, chercher une existence dont je m'efforcerai d'adoucir l'amertume. Il faut confier à moi seul, le bonheur de Baptistine.

HENRIETTE.

Que dites-vous, grand dieu!... Partir...

FAVELET.

A l'instant même.

HENRIETTE.

Mais, Monsieur, savez-vous ce que c'est que d'arracher une fille à sa mère? Croyez-vous que Baptistine, qui a reçu mes

baisers, que j'ai pressé sur mon sein, se privera pour jamais de mes caresses?... Ah! les hommes ont flétri mon nom... ils m'ont courbé sous le poids d'une chaîne injuste.... Vous êtes cent fois plus cruel! vous venez me ravir mon titre de mère.

FAVELET.

Madame...

HENRIETTE.

Eh! quand je trouverais assez de force pour accomplir ce que vous nommez un devoir, pensez-vous que cet exil serait éternel?... Lorsque les jours du péril seront passés, pensez-vous que ma fille ne sera pas tourmentée par son cœur?... Que devenue tout-à-coup ingrate, elle oubliera sa mère?..... Non, Monsieur, elle employera l'ascendant qu'elle aura sur vous pour me rappeler près d'elle, ou pour venir vers moi.

FAVELET.

Et c'est pour cela qu'il faut que le sacrifice soit entier... il faut que tout s'efface... jusqu'à la trace de vos pas. Il faut que votre retraite soit ignorée... Il faut que vous soyez morte pour le monde et pour Baptistine.

HENRIETTE.

Eh quoi! vivante, renoncer à l'amour de ma fille... n'être plus pour elle, qu'un souvenir, déchirer son cœur... Ah! non, cela n'est pas possible!

FAVELET.

Madame...

HENRIETTE.

Par pitié, Monsieur, laissez-moi mourir près de ma fille.

FAVELET.

Le sacrifice est affreux, mais il est indispensable.

HENRIETTE.

C'est outrager à la fois les droits du cœur, et ceux de la nature; c'est horrible!

AIR : *Epoux imprudent, etc.*

Ah! je le sens, un pareil sacrifice,
Pour une mère est un effort trop grand!
Mais songez donc, songez à ce supplice,
Vivante encor... morte pour mon enfant.
Ah! par pitié, laissez-moi mon enfant!
A sa douleur s'il faut qu'elle succombe,
Si c'est l'arrêt que dicte son époux,
La mort du moins, plus humaine que vous,
Nous réunira dans la tombe.

(*Elle s'assied.*)

SCENE XI.

LES MÊMES, BAPTISTINE.

BAPTISTINE, *un peu parée.*

Me voilà!... me voilà!... comment me trouvez-vous?..... Vous ne voulez pas me dire que je suis jolie... eh bien! mon miroir a été plus aimable que vous.

FAVELET.

Chère Baptistine!...

HENRIETTE.

Sa gaîté m'ôte mon courage.

BAPTISTINE.

Eh! mais qu'avez-vous donc?..... Vous me regardez tous deux d'un air triste... Est-ce un reste de pâleur qui vous inquiète?... Oh! ne craignez rien, je ne veux plus mourir.

HENRIETTE.

Faut-il détruire toutes ses espérances?

BAPTISTINE.

Si vous saviez combien il est cruel de voir, si jeune encore, s'évanouir tous ses rêves de félicité... de voir la tombe... s'entr'ouvrir sur vous... Mais chassons ces idées qui vous affligent.

HENRIETTE.

Baptistine!...

BAPTISTINE.

Rien désormais ne peut nous désunir!... Ah! si de nouveaux malheurs nous séparaient, la mort aurait bientôt ressaisi sa proie.

HENRIETTE.

Que dit-elle?... Ma fille!...

BAPTISTINE.

Oui, maman... il est si bon, il m'aime tant... Cher Abel! Ah! je le sens, je ne puis vivre sans lui.

HENRIETTE, *à part.*

Et je ferais son malheur!... (*Bas à Favelet.*) C'en est fait, Monsieur, je me soumets à tout.

FAVELET.

Je n'attendais pas moins de votre tendresse.

BAPTISTINE.

Que dites vous donc encore? Vous avez l'air de vous cacher de moi.

---

* Baptistine, Favelet, Henriette.

FAVELET, *à Henriette.*

Je vais faire tout préparer pour votre départ.

(*Fausse sortie.*)

BAPTISTINE.

Vous nous quittez, Abel?

FAVELET.

Je reviens à l'instant.

BAPTISTINE.

Non, Monsieur, je veux savoir...

FAVELET, *tendrement.*

De grâce, un moment...

BAPTISTINE.

Non, non, vous ne sortirez pas, où vous me direz...

(*Favelet est remonté au fond. — Baptistine le rejoint, et continue à le tourmenter. — Henriette est restée sur le devant de la scène.*)

HENRIETTE, *à part.*

Allons, malheureuse mère, encore ce sacrifice.

Air de la Cocarde.

Je puis partir, ma fille, je te laisse,
Je subirai cette sévère loi;
Je puis partir et tenir ma promesse,
Car mon enfant n'a plus besoin de moi.
J'ai partagé son chagrin, sa souffrance,
Oui, j'étais là quand elle allait mourir;
Mais aujonrd'hui que son bonheur commence,
Je l'ai promis, hélas! je puis partir!

(*En ce moment la petite lutte établie entre Favelet et Baptistine cesse. — Favelet lui baise la main et sort. — Baptistine revient en scène.*)

SCÈNE XII.

BAPTISTINE, HENRIETTE.

HENRIETTE.

Eh bien, Baptistine, tu vas être heureuse, n'est-ce pas?

BAPTISTINE.

Oh oui! maman, bien heureuse!

HENRIETTE.

L'amour de M. Favelet suffira pour ton bonheur, la fortune va te sourire... Tu n'as plus rien à désirer?

BAPTISTINE.

Non. Mon mari... ma mère... puis cette bonne Huberdeau, qui est ma mère aussi... C'est tout ce qu'il faut à mon cœur.

HENRIETTE, *saisissant cette idée.*

Oh oui! madame Huberdeau..... N'oublies jamais madame Huberdeau... Les malheurs, les larmes, ont abrégé ma vie... un jour... prochain peut-être... il faudra qu'elle te tienne lieu de la mère que tu auras perdue.

BAPTISTINE.

Ah! pourquoi ces idées!...

HENRIETTE.

Pardonne, Baptistine... Mais j'éprouve en ce moment une émotion si vive... Ecoute, ma fille; aujourd'hui... dans un instant, un acte solennel va lier ta destinée à celle de M. Favelet... va te donner un nom... un nom!... Demain peut-être tu recevras, au pieds des autels, la bénédiction du prêtre, reçois aujourd'hui celle de ta mère.

BAPTISTINE.

Maman... (*Elle se précipite à ses genoux.*)

HENRIETTE.

O mon dieu! protégez-là!... Viens, viens dans mes bras... embrasses ta mère.

(*Baptistine se relève, et se jette dans les bras de sa mère.*)

SCENE XIII.

LES MÊMES, Mme HUBERDEAU, NIOBÉE, LISE, QUELQUES AUTRES DEMOISELLES ET VOISINS.

Mme HUBERDEAU.

Allons, mes enfans, tout est prêt pour la signature du contrat. Nous passerons ensuite la soirée en famille.

NIOBÉE.

Ma chère Baptistine, crois que nous partageons toutes ton bonheur.

LISE.

En attendant qu'un semblable nous arrive.

Mme HUBERDEAU.

Où donc est M. Favelet?

BAPTISTINE.

Je ne sais....le méchant a voulu sortir... Il revient à l'instant, m'a-t-il dit.

Mme HUBERDEAU, *à Henriette.*

Eh bien! ce jour répare bien des tourmens.

HENRIETTE.

Puisse-t-il n'en pas amener de nouveaux.

Mme HUBERDEAU.

Allons, chassez ces tristes pensées.

NIOBÉE.

Voici M. Favelet.

Mme HUBERDEAU, *allant à lui.*

Allons donc.

SCÈNE XIV ET DERNIÈRE.

HENRIETTE, FAVELET, LE NOTAIRE, BAPTISTINE, Mme HUBERDEAU.

FAVELET, *entrant avec le notaire.*

Je voulais amener mon notaire. (*On salue le notaire. — On lui indique à gauche un guéridon, que les demoiselles ont approché. — Il y pose ses papiers, et prépare ses plumes. — Pendant ce temps, Favelet s'est approché d'Henriette, et lui dit à voix basse :*) Au détour de la rue, une chaise de poste...

HENRIETTE.

Je vous entends.

FAVELET, *de même.*

Au premier relai, vous recevrez une lettre de moi.

Mme HUBERDEAU.

Allons, allons, les affaires d'abord, puis nous causerons après

LE NOTAIRE, *debout près de la table.*

D'après le désir de Monsieur, je n'ai dressé qu'une simple promesse, que je convertirai demain, en un acte définitif. Il suffit d'y apposer les signatures. (*A Baptistine.*) Mademoiselle, vous savez que Monsieur reconnaît que vous lui apportez en dot : cinquante mille francs ?

(*Henriette, par un geste expressif, remercie Favelet.*)

NIOBÉE, *à Lise*

Cinquante mille francs !

LE NOTAIRE, *à Henriette.*

Madame...

(*Henriette, vivement émue, s'approche de la table, et signe ; puis elle jette sur Favelet un regare expressif, en lui disant :*)

HENRIETTE.

C'est à vous, mansieur Favelet. (*Favelet va signer. — Henriette suit tous ses mouvemens. — Après avoir signé, Favelet la regarde; d'un g ste elle le remercie, et dit à part :*) Ma fille sera heureuse ! (*Baptistine signe. — Pendant ce temps, Henriette s'approche de madame Huberdeau, et lui dit à mi-voix :*) Pendant dix ans vous avez dignement tenue ma place, couronnez aujourd'hui votre ouvrage... Soyez encore la mère de ma fille.

Mme HUBERDEAU, *surprise.*

Comment !...

(*Un geste d'Henriette lui impose silence. — Baptistine a signé.*)

HENRIETTE, *avec la plus vive émotion.*

Baptistine.... mon enfant ... reçois le dernier baiser de ta mère... (*Elle l'embrasse.*) Adieu, adieu pour jamais !...

(*Au comble de l'émotion, elle sort vivement par la porte à droite.*)

BAPTISTINE, *effrayée.*

Où va-t-elle ? que veut-elle dire ?

Mme HUBERDEAU, *la retenant.*

Ce départ... en ce moment...

(*On entend le bruit d'une voiture.*)

TOUTES.

Quel est ce bruit ?... que signifie ?...

(*A travers les trois croisées du fond, on voit passer la chaise de poste, qui emmène Henriette. — Elle tend les bras à sa fille.*)

HENRIETTE.

Baptistine !

BAPTISTINE.

Ma mère ! (*La chaise disparaît.*)

FAVELET, *se jettant aux genoux de sa femme.*

Je serai tout pour toi !

FIN DU TROISIÈME ET DERNIER ACTE.

LA TOUR DU SUD,

OU L'EMBRASEMENT DU CHATEAU DE LOWINSKA,

MÉLODRAME,

EN TROIS ACTES,

A grand Spectacle, orné de chants, danses, combats, pantomime, incendies, explosions, etc.

PAR MM. BONEL ET BOIRIE,

Musique de M. LEBLANC, Ballets de M. HUS, le jeune.

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre de la Gaîté, le 20 Floréal, an XII de la République Française.

A PARIS,

Chez FAGES, au Magasin de Pièces de Théâtre, boulevard Saint-Martin, N°. 25, vis-à-vis le Théâtre des Jeunes-Artistes.

AN XII. (1804.)

PERSONNAGES.	ACTEURS.
Le Comte ROSCOF, nouveau propriétaire du château de Lowinska.	*Révalard.*
Eugène LADISLAS, son cousin.	*Martyr.*
Le Baron de LINDORF, sous le nom du Père Ambroise, et vêtu en Hermite.	*Rivière.*
CAROLINE, fille du Baron de Lindorf.	*Mlle. Moncassin.*
PÉTROUWSKA, confident du Baron de Lindorf.	*Duménis.*
RISDAL, écuyer d'Eugène Ladislas.	*Pascal.*
KREMBERG, confident et complice de Roscof.	*Lafite.*
CLARA, jeune paysanne.	*Mlle. Chabert.*
Un Homme-d'Armes parlant.	*Frédérick.*
Une Paysanne parlante.	*Mlle. Désarnault.*

Soldats, Hommes-d'Armes, Paysans et Paysannes.

La Scène est en partie en Pologne.

LA TOUR DU SUD,

MÉLODRAME.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un site sauvage ; dans le fond, des rochers ; deux tours fort élevées : un pont sert de communication entre les deux tours ; au bas du pont, un torrent, des rochers ; à la gauche du spectateur, l'entrée d'une grotte, cachée par des touffes d'arbres ; le reste du théâtre représente une forêt.

SCÈNE PREMIERE.

PÉTROUWSKA, CLARA, *portant un panier sous le bras.*

PÉTROUWSKA.

C'est vous, charmante Clara ! par le temps qu'il fait, je ne vous attendais pas.

CLARA.

Comment ! monsieur Pétrouwska, moi ! manquer d'apporter au bon hermite, le père Ambroise, ses provisions ; il n'y a pas de temps qui tienne ; mais entre nous, je crains moins le mauvais temps que l'approche de ce vilain château : on dit, comme ça, que toutes les nuits on voit, dans la tour du sud, des flammes sortir par les fenêtres ; et puis un tout grand homme, habillé de rouge, qui se promène ; et puis des cris comme si on égorgeoit quelqu'un ; et puis on fait là-dessus des histoires, que toutes les fois que je viens ici, je fais toujours un grand détour pour ne pas passer devant la grande porte du château. Mais comment, le père Ambroise et vous, pouvez-vous habiter aussi près de ce vilain endroit ?

PÉTROUWSKA.

C'est que les esprits ne nous font pas de peur, (*à part.*) et pour cause ; (*haut.*) et vous le savez, cette cabane est le seul endroit que l'on trouve habité dans cette forêt, le

père Ambroise l'a choisi exprès pour offrir un azile aux voyageurs égarés.

CLARA.

Le saint homme! mais vous, vous devez bien vous ennuyer ici, monsieur Pétrouwska?

PÉTROUWSKA.

Il est sûr que n'étant pas aussi vieux que le père Ambroise, je renonce plus difficilement que lui au plaisir de la société, sur-tout en vous voyant mademoiselle Clara; mais je suis attaché par la reconnaissance: rien au monde ne pourrait m'engager à le quitter; ainsi donc je resterai aussi longtemps qu'il vivra.

CLARA.

Tant qu'il vivra! mais ça peut-être encore très-long.

PÉTROUWSKA.

Sans doute! mais il faut bien prendre son parti, car il serait insensé de ma part, de croire qu'une femme renonçât à tous les plaisirs de la vie, pour mes beaux yeux: qu'elle consentit à venir partager une existence aussi monotone, et sur-tout dans des lieux où tous les prestiges de la terreur exercent leur empire. Je m'en rapporte à vous, mademoiselle Clara.

CLARA.

A moi! monsieur Pétrouwska, mais....

PÉTROUWSKA.

Eh bien!

CLARA.

Vous êtes un si brave homme; une femme serait si heureuse avec vous, que....

PÉTROUWSKA.

De grace! achevez.

CLARA.

Que je me sentirais capable....

PÉTROUWSKA.

De partager le sort de Pétrouwska!

CLARA.

Je n'ai pas dit cela.

PÉTROUWSKA.

Vous ne pouvez plus vous en défendre, je lis cet aveu dans vos yeux.

CLARA.

Vous êtes bien heureux de savoir lire.

PÉTROUWSKA.

J'y lis encore que vous ne seriez pas fâchée que le père Ambroise parlât de cette affaire à votre mère.

CLARA.

Monsieur, si vous continuez d'y lire, je vais les fermer.

PÉTROUWSKA.

Aimable Clara! soyez tranquille, je serai discret : mais si Pétrouwska, tel qu'il est, a eu le bonheur de vous intéresser, avant peu j'espère.... (*à part.*) Imprudent! j'allais me trahir!

CLARA.

Eh bien! à votre tour, achevez donc.

PÉTROUWSKA.

Ce secret n'est pas le mien, mais quelque chose qu'il arrive, n'importe ce que vous verrez, ne vous effrayez pas.

CLARA.

Comment! est-ce que vous sauriez?...

PÉTROUWSKA.

Encore une fois, je ne sais rien, si non que les esprits qui se sont établis dans ce château n'en veulent qu'aux traîtres et aux méchans!

CLARA.

Mais, c'est en vouloir à bien du monde!

PÉTROUWSKA.

Oui, mais vous n'êtes pas de ce nombre, et s'il vous apparaissait quelque chose, prononcez d'un ton ferme ces mots : *innocence*, *humanité*, le prestige cessera. Mais je vous amuse, entrez dans cette cabane, et disposez y, comme à l'ordinaire, tout ce qu'il faut au père Ambroise pour passer la journée, et sur-tout ne manquez pas de vous trouver ici dans deux heures, vous savez que tous les villages des environs se réunissent aujourd'hui pour célébrer l'anniversaire de son arrivée dans ces lieux, nous danserons, nous chanterons; la fête ne serait pas belle si vous n'en étiez pas. Je l'apperçois; silence.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, AMBROISE.

AMBROISE.

Bon jour, mon enfant!

CLARA.

Mon père, je vous apporte tout ce que vous m'avez demandé hier.

AMBROISE.

Je t'en remercie : entres dans cette cabane et reposes-toi, tu dois être fatiguée.

CLARA.

Moi! non, mon révérend, pas du tout; peines, travaux, fatigues : tout disparaît devant le plaisir de vous être agréable. (*Elle entre dans la cabane.*)

SCENE III.

AMBROISE, PÉTROUWSKA.

PÉTROUWSKA.

Pas vrai, monsieur le baron, que cette jeune fille est intéressante?

AMBROISE.

Sans doute! mais Pétrouwska, vous oubliez que je ne suis plus le baron de Lindorf, et que désormais mon nom est celui du père Ambroise.

PTROUWSKA.

Depuis trois ans je devrais être au fait, il y a des moments où je m'oublie.

AMBROISE.

C'est dans cet instant, surtout, que votre discrétion devient le garant de ma sûreté.

PÉTOUWSKA

Monsieur douterait-il de mon zèle;

AMBROISE,

Non, et je vais vous en donner une preuve, depuis trois ans que vous m'aidez à entretenir les habitans de cette contrée dans la persuasion où ils sont que ce château est habité par des êtres surnaturels; plein de confiance dans un maître que vous avez servi dans sa jeunesse, et que le hazard vous a fait retrouver à Varsovie, jamais vous n'avez cherché à découvrir le motif qui me faisait agir, il m'a suffi de vous dire que je n'en voulais qu'aux méchans.

PÉTROUSKA.

Je connoissais votre cœur, la preuve que je vous croyais incapable d'une mauvaise action, c'est que je vous suivis sans vous demander la cause d'une conduite aussi mystérieuse; j'ai vainement cherché dans ma tête celle du grand changement qui s'est opéré dans votre fortune; vous, baron de Lindorf, chéri respecté à Vienne, ici, dans cette cabanne, sous le vêtement grossier d'un malheureux hermite, quel étrange événement.

AMBROISE.

Tu vas le savoir, il est temps de payer ta confiance de la mienne.

PÉTROUWSKA.

Que cette marque d'attachement m'est chère, me confier vos chagrins, c'est m'imposer la douce loi de les adoucir, de les partager, c'est le plus beau droit d'un serviteur zélé.

AMBROISE.

Toi, mon serviteur ! dis plutôt mon ami tu ne m'as jamais abandonné ; va tous les honnêtes gens sont égaux, une haute naissance ne m'éblouit pas, je ne connois au-dessus de moi que dieu, au dessous que les scélérats ; je vais r'ouvrir des blessures que trois ans n'ont fait que cicatriser, je dois ce pénible effort à l'amitié. Je jouissois à Vienne du véritable bonheur, aimé d'une femme chérie qui doubla ma jouissance en me donnant une fille charmante, estimé de mes voisins, j'étais loin de m'attendre à devenir le plus malheureux des hommes, je connus le comte de Roscof, neveu de l'ancien propriétaire de ce château, il osa former l'odieux projet de séduire ma femme, elle était vertueuse, son espérance fut déçue ; sa rage alors se tourna contre moi, que te dirai-je : il m'impliqua dans une affaire de faux billets de banque, j'étais innocent : arrêté, je fus condamné.

PÉTROUWSKA.

Le monstre !

AMBROISE.

Il pénétra dans ma prison, et me proposa de me sauver la vie, à une condition, de me rendre à ma famille ; sa vue me fit horreur, je rejetai ses offres avec dédain, je préférai la mort à l'humiliante obligation de lui devoir le jour. Eh bien ! me dit-il, orgueilleux Lindorf, péris, l'échafaud t'attends ta femme, ta fille, grace à ton bizarre entêtement, languiront dans la plus profonde misère, sans appui, sans secours. Le monstre connaissait le chemin de mon cœur, je promis tout, je m'engageai, par serment, à venir ici *incognito*, à profiter de tout ce que les anciens habitans de ce château, qui avaient eu intérêt de ne pas être découverts, avaient fabriqué dans l'intérieur, d'effrayer toutes les nuits, par des prestiges, tous ceux qui auraient voulu s'en approcher.

PÉTROUWSKA.

Quel était donc le but de Roscof ?

AMBROISE.

J'ai plus que des soupçons qu'il a hâté, par le poison, les jours d'Alphonse Ladislas, son oncle, à qui appartenait ce château pendant le temps qu'Eugène Ladislas, fils de ce dernier, voyageait en France ; le bruit que Roscof fit répandre que son cousin était mort, me parait une fable adroitement inventée pour s'approprier l'héritage de son oncle, qui eut la foiblesse, dans la croyance où il était que son fils était mort, de constituer Roscof son héritier par un testament bien en forme.

PÉTROUWSKA.

Pourquoi ce fait-il que les honnêtes gens sont toujours dupes ?

AMBROISE.

Par une raison bien simple ; le scélérat calcule ; l'honnête homme suit l'impulsion de son cœur. Ce château renferme sans doute quelque dépôt précieux : de-là vient l'intérêt qu'avait Roscof d'en éloigner tout le monde. Pendant deux ans, ignoré de toute la terre, excepté de quelques affidés de ce brigand ; j'exécutai ses ordres. Des lettres que je recevais de mon épouse, apportaient seules un adoucissement à mes maux ; tout-à-coup cette consolation me fut ravie ; inquiet, je fis courir le bruit de ma mort ; Roscof, de retour à Vienne, en fut informé, et y ajouta d'autant plus de foi, que ses vues étant remplies, mon existence lui devenait inutile. Seul, et bien déguisé, j'arrivai à Varsovie, cruel moment ! souvenir douloureux ! le chagrin avait emporté ma femme au tombeau ; ma fille, sans secours, avait disparue : envain je fis des démarches pour découvrir ce qu'elle était devenue, elles furent toutes infructueuses. Ce fut alors que je te rencontrai.

PÉTROUWSKA.

Mais, pourquoi votre retour ici ?

AMBROISE.

N'ayant plus rien qui m'attachât sur la terre, je résolus d'employer le reste de ma vie, à sauver, à secourir les infortunés !

PÉTROUWSKA.

Ce dévouement prouve bien la noblesse de votre âme.

AMBROISE.

Ce château avait été le théâtre de grands crimes, je présumai qu'il pourrait bien l'être encore ; je résolus donc de me servir de la connaissance que j'ai des issues du château, pour les prévenir ; nos costumes nous rendent méconnaissables à tous les yeux ; ami, l'instant que j'avais prévu s'approche.

PÉTROUWSKA.

Comment !

AMBROISE.

Roscof est depuis trois jours au château ; la tour du nord est habitée.

PÉTROUWSKA.

Vous croyez !

AMBROISE.

J'en suis sûr, on y médite quelque nouvelle scélératesse, une jeune femme y est retenue !

PÉTROUWSKA.

Une femme ! et vous voulez....

AMBROISE.

La sauver!

PÉTROUWSKA.

Sans la connaître!

AMBROISE.

Elle est opprimée! elle est malheureuse! elle est de ma famille! sauvons là d'abord, nous la connaîtrons après!

PÉTROUWSKA.

Cette résolution peut compromettre votre vie.

AMBROISE.

Il est beau de la perdre, pour sauver une victime! je comptes sur toi.

PÉTROUWSKA.

Et vous avez raison, vous m'électrisez à un tel point, que je vous suivrais dans le fond des enfers. (*Ici l'on apperçois Ladislas et Risdal, qui descendent de la montagne.*)

AMBROISE.

Il suffit. J'apperçois deux hommes qui descendent de la montagne, ce sont peut-être des gens de Roscof, rentrons; tout aujourd'hui m'est suspect; j'ai besoin de me concerter avec toi, suis moi. (*Ils rentrent dans la cabane.*)

SCENE IV.

LADISLAS, RISDAL.

RISDAL.

Enfin, nous voilà arrivés au but de notre voyage.

LADISLAS.

Ce n'est pas sans peine.

RISDAL.

Si nous n'avions pas laissé nos chevaux dans la forêt, nous serions encore en route, les pauvres bêtes tombaient de fatigues; et moi-même....

LADISLAS.

Cher Risdal, écuyer aussi rare que fidèle, que de maux tu te serais épargnés, en abandonnant l'infortuné Ladislas.

RISDAL.

Vous abandonner! quand vous êtes malheureux! fi donc, monsieur, je suis un vieux militaire; j'eus l'honneur de recevoir, dans une affaire, trois balles qui allaient atteindre votre père; depuis ce temps, je devins l'ami de la famille; riche, heureux, vous ne m'avez pas dédaigné; pauvre, malheureux, vous me retrouvez; c'est naturel.

LADISLAS.

Le voilà donc, ce château, témoin des jeux de mon enfance.

RISDAL.

Il a diablement changé depuis le temps, si nous devons

croire les contes qu'on nous a faits dans l'auberge où nous avons passé la nuit.

LADISLAS.

C'est ici que mon malheureux père a perdu la vie, et de quelle manière encore!

RISDAL.

Tu dieu! monsieur, pour le moment, silence sur cet article; vous m'ôteriez toutes mes forces, je n'en aurais plus que pour pleurer mon ancien maître.

LADISLAS.

Perfide Roscof!

RISDAL.

Oh! si jamais je me trouve avec lui en tête à tête, par les mânes de votre père, il aura ma vie, ou j'aurai la sienne; pourquoi, lors de notre séjour, à Varsovie, ne vous ai-je pas suivi dans ce bal.

LADISLAS.

Ton secours m'était inutile; je voulais le combattre corps à corps, et ensevelir, dans l'ombre de la nuit, le secret de la mort de l'un de nous.

RISDAL.

Vous auriez eu raison, si vous aviez eu affaire à un homme brave; mais avec un pareil être, on ne peut jamais prendre assez de précautions; un brigand est toujours un lâche qui assassine, mais qui ne se bat pas; aussi, qu'est-il arrivé de tout cela, que hors de vous par sa lâcheté, au moment où vous le pressiez de près, il a saisi un de vos pistolets qu'il a tiré en l'air, qu'au même instant il a crié au meurtre, à l'assassin : qu'à ces cris on est accouru, que beaucoup de gens ont témoigné que vous étiez l'agresseur, que le pistolet a été reconnu pareil à celui dont vous étiez porteur; qu'avez-vous gagné à tout cela; une sentence qui vous exile de la Pologne : obligé de fuir, vous voulez encore vous exposer à venir ici; cependant, cette terre en dépend: arrêté dans cet endroit, votre liberté est compromise; décampons au plus vite, c'est le plus sage.

LADISLAS.

Que je m'expatrie, sans pénétrer dans ce séjour, qui renferme peut-être ma Caroline! ne l'espères pas.

RISDAL.

Pourquoi fondez-vous l'espoir que votre maîtresse est dans ces lieux, et que c'est Roscof qui l'a enlevée?

LADISLAS.

Ignores-tu que c'était à la sortie de ce bal, que Roscof devait l'enlever; si le hasard m'eût fait connaître son projet, trop grand pour réclamer un bien qu'il avait si bassement accepté, il ignorerait encore que j'existe. Le soir même, Caroline n'a-t-elle pas disparue; la personne

qui lui servit de mère, n'accuse-t-elle pas hautement Roscof d'être le ravisseur de sa fille adoptive ; l'éloignement de ce château ; les bruits que l'on répand, qu'il est habité par des esprits ; ne sont-ils pas des garans de sa sûreté : tout me porte à croire que c'est dans ces lieux que Roscof a conduit sa victime. Je veux y pénétrer.

RISDAL.

Eh bien ! mille bombes ! pénétrons-y : mais, auparavant, tâchons d'avoir quelques renseignemens plus certains ; il est vrai que si le pays n'est habité que par des revenans..., (*appercevant Clara, qui sort de la cabane.*) Morbleu ! j'en apperçois un qui me donne l'envie de faire connaissance avec les gens de l'autre monde. Eh ! la belle enfant ! comment ! diable, vous nous fuyez, nous sommes pourtant de bons vivans ; venez, venez.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, CLARA.

CLARA.

AH ! mon dieu ! monsieur le revenant, je vous en prie, ne me faites pas de mal : (*grossissant la voix.*) innocence, humanité.

RISDAL, *en l'imitant.*

Innocence, humanité : vous avez là un mot d'ordre qui vous fera toujours reconnaître des honnêtes gens.

LADISLAS.

Tranquillisez-vous, mon enfant, nous ne voulons vous faire aucun mal ; je le vois, vous nous prenez pour quelques-uns des gens qui habitent ce château, mais vous vous trompez, nous sommes des voyageurs égarés.

CLARA, *un peu rassurée.*

Pardon, messieurs, mais c'est que, voyez-vous, il se passe des choses si drôles dans ce pays, dans ce château, et sur-tout depuis quelques jours ; le bruit court qu'il est habité, et dieu sait par qui : on dit comme çà, qu'on y a vu entrer une jeune femme qui pleurait, mais qui pleurait...

LADISLAS.

Grand dieu ! une femme ! pas de doute, c'est Caroline ! ô rage ! ô fureur !

CLARA, *effrayée.*

Ah ! monsieur, pardon ! je ne disons pas çà pour vous fâcher, et ce n'est que sur des oui-dire.

RISDAL.

Vous ne nous fâchez pas, ma belle petite, au contraire, vous nous satisferez beaucoup en continuant de nous donner quelques détails.

CLARA.

Ah! mon dieu! moi je ne sais rien du tout; mais, tenez, voici le compagnon de l'hermite, dont vous voyez la cabane, il en sait bien plus long que moi.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, PÉTROUWSKA.

PÉTROUWSKA, *à Clara.*

Comment! déjà de retour.

CLARA.

Ah! mon dieu! je ne suis pas encore partie; ces messieurs m'ont retenue : (*en s'approchant de lui.*) ils m'ont fait une peur; pas vrai, qu'ils ont des figures sinistres?

PÉTROUWSKA.

Ah! ces messieurs vous ont retenue.

RISDAL.

Oui, mon camarade.

PÉTROUWSKA.

Mon camarade!

LADISLAS.

Le désir d'avoir quelques renseignemens sur ce château.

RISDAL.

Renseignemens, que vous pourrez nous donner, pas vrai, mon camarade?

PÉTROUWSKA.

Non, mon camarade!

RISAL.

Eh! pourquoi cela, mon camarade?

PÉTROUWSKA.

Parce que je suis dans l'habitude, mon camarade, de ne pas me mêler des affaires des autres, et il y a bien des gens qui devraient en faire autant.

LADISLAS.

L'hermite, dont vous êtes le compagnon, sera peut-être plus complaisant que vous.

PÉTROUWSKA.

J'en doute. Eh puis! vous ne pouvez le voir en ce moment; plusieurs paysans des environs lui préparent une fête, il faut pour y être admis, être connus, car c'est un brave homme que nous fêtons.

LADISLAS.

En ce cas, nous ne serons pas de trop; rendre hommage aux vertus est une occasion trop agréable pour ne pas en profiter.

RISDAL.

Boira-t-on, dans cette fête?

PÉTROUWSKA.

Nous n'avons pas besoin de cette ressource pour nous enivrer, la vue d'un homme de bien suffit pour cela.

RISDAL.

En ce cas, vous ne vous enivrez pas souvent : mais c'est égal, nous restons.

PÉTROUWSKA, *à part.*

Oui, je le vois, ce sont des espions de Roscof; pour les écarter, usons de notre moyen ordinaire; vite à la Tour du Sud.

LADISLAS, *à Risdal.*

Confondus dans la foule, nous pourrons mieux observer et découvrir quel est cet hermite. (*On entend des sons villageois*).

CLARA.

Voici nos amis.

PÉTROUWSKA, *aux villageois qui arrivent.*

Approchez, mes amis, le père Ambroise va paraître, (*à part*) tâchons de décamper sans qu'on s'en apperçoive.

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENS, *excepté Pétrouwska, tous les paysans et paysannes*, AMBROISE.

AMBROISE, *en sortant.*

QUELS sons joyeux, et quelle foule de villageois !

CLARA.

Ce sont tous les heureux que vous avez faits qui viennent célébrer l'aniversaire de votre arrivée en ces lieux.

UNE PAYSANNE.

Oui, respectable vieillard, reçois, par ma bouche, l'expression de la reconnaissance de tous ceux qui t'entourent; ces fleurs, ces fruits, leurs cœurs, voilà leur offrande simple comme leurs mœurs, elle est de peu de valeur.

AMBROISE.

Que dites-vous ? Cette offrande a beaucoup de prix à mes yeux, beaucoup trop : qu'ai-je donc fait pour la mériter ?

UNE PAYSANNE.

Vous le demandez ? Vos bienfaits vous répondent, sage conseil des familles, protecteur de la jeunesse, soutien des vieillards, juste pour les bons, indulgent pour les faibles; depuis trois ans que vous habitez ces lieux, chaque jour de votre vie est marqué par une bonne action, que de gens s'honoreraient du moindre de vos bienfaits.

LADISLAS.

Permettez, vieillard estimable, que deux étrangers, que le hazard rend témoins de cette intéressante fête, vous félicitent d'en être l'objet; l'homme qui inspire de pareils sentimens ne peut qu'être vertueux.

AMBROISE, *à part.*

Des étrangers ? (*Haut*). La reconnaissance de ces bonnes gens surpasse de beaucoup les services que j'ai pu leur rendre, services que tout autre leur eût rendu à ma place : il est si doux d'être bienfaisant, (*à part*). Ces hommes m'inquiettent.

UNE PAYSANNE.

Notre révérend, vous connaissez les jeunes gens, ils ont une manière de fêter assez naturelle, permettez qu'ils dansent, ça ne vous contrariera pas; pas vrai, mon père ?

AMBROISE.

Parce qu'on ne peut plus se livrer au plaisir, faut-il en priver les autres : la gaîté annonce la paix du cœur; dansez, mes amis, le bonheur de ceux qui m'entourent, ne peut que m'être agréable.

RISDAL, *bas à Ladislas.*

Avez-vous remarqué que ce grand drôle, que nous avons interrogé, est décampé : il y a du louche.

LADISLAS.

Silence.

UNE PAYSANNE.

Allons en place.

CLARA.

Eh bien ! me voilà sans danseur, où donc est Pétrouwska? Eh bien ! c'est honnête.

AMBROISE, *à part.*

Ces gens seraient-ils envoyés ici par le cruel Roscof ?

Ballet, après lequel on entend un grand bruit dans la tour du sud; on voit des flammes sortir par la croisée, un spectre y paraît un moment; on lit, au dessus de la fenêtre: MORT ET VEANGEANCE.

CLARA.

Ah! mon dieu ! sauvons-nous, ce sont les esprits; sauvons-nous. *Les paysans s'enfuient.*

LADISLAS.

Grand dieu! que vois-je ?

RISDAL.

Mort et vengeance.

LADISLAS.

Oui, oui, mort et vengeance. C'est dans ces lieux qu'on assassina Ladislas, mon père.

AMBROISE.

Ladislas, son père, quel espoir !

RISDAL, *à Ladislas.*

Imprudent ! que dites-vous ?

LADISLAS.

Je n'écoute plus rien, suis moi ; pénétrons dans ce château, et périsse quiconque osera nous en disputer l'entrée.

RISDAL.

Nous les combattrons, fussent-ils un million de diables.

AMBROISE.

Arrêtez, jeune homme; modérez cet enthousiasme, vous courrez à la mort.

LADISLAS.

Comment le sais-tu, qui est-tu ?

AMBROISE.

L'ennemi de Roscof, et sous peu, le vengeur de votre père ; car je le vois, vous êtes Eugène Ladislas.

RISDAL.

Encore une fois, qui est-tu, pour nous interroger ainsi ? parle ou ta vie me répond de notre sûreté.

AMBROISE.

Tu peux frapper, je suis sans armes.

RISDAL.

M'en crois-tu capable ; mais enfin, explique toi.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, PÉTROUWSKA.

PÉTROUWSKA, *tout effrayé, à Ambroise.*

Ah ! monsieur le baron....

LADISLAS ET RISDAL.

Monsieur le baron !

PÉTROUWSKA.

Sauvez-vous, sauvons-nous, j'ai été découvert dans la tour : Roscof, oh oui, c'est bien lui ; il me suit à la tête d'une garde nombreuse.

AMBROISE.

Rentrons au plus vite dans ma cabane ; vous, suivez-nous, je réponds de votre vie sur ma tête ; vous balancez, votre perte est certaine. Au nom d'une femme que Roscof tient malgré elle dans ces lieux ; au nom de cette malheureuse victime, que je puis sauver si vous me secondez, accordez moi confiance entière.

LADISLAS.

Une femme, dis-tu ? je te suivrais dans le plus noir des abimes.

RISDAL.

Je ne vous quitte pas ; dans tous les cas, si l'on nous trompe, nous leur vendrons cher notre vie.

PÉTROUWSKA.

Eh! vite les voici. (*ils rentrent tous dans l'hermitage.*)

SCÈNE IX.

ROSCOF, FREMBERG, GARDES.

Roscof sort de la tour du sud avec Fremberg et suivi d'hommes-d'armes, ils regardent de dessus le pont sur l'avant-scène, son action mime, et celle de Fremberg expriment l'étonnement et la crainte; ils descendent les rochers.

ROSCOF, *aux hommes-d'armes.*

AMIS, fouillez ces bois, et ramenez près de votre maître le téméraire qui a osé nous braver, une forte récompense sera le prix de votre zèle.

FREMBERG.

Marchez. (*Les hommes d'armes sortent des deux côtés.*)

SCÈNE X.

ROSCOF, FREMBERG,

ROSCOF.

LA surprise et la fureur qui se sont emparés de mon ame, absorbent mes idées : quel peut être l'audacieux qui s'expose si témérairement à pénétrer dans ces lieux?

FREMBERG.

Seigneur, je l'ignore, et mon étonnement égale le vôtre.

ROSCOF, *dans le délire.*

Serais-je découvert? L'enlèvement de Caroline, ma fausse accusation contre Ladislas, les forfaits sans nombre dont j'ai souillé ma vie, seraient-ils connus? Le fer vengeur des loix et les remords s'uniraient-ils enfin pour punir mes crimes?

FREMBERG.

Dissipez votre crainte, un voile impénétrable couvre nos actions.

ROSCOF.

Oui, Fremberg, Alphonse Ladislas n'est plus à redouter, mais, son fils existe, et.....

FREMBERG.

Que craignez-vous de ce jeune audacieux?

ROSCOF.

Tout ce que l'amour malheureux peut inspirer dans un cœur tel que le sien.

FREMBERG.

Mais, accusé d'avoir attenté à vos jours, poursuivi comme assassin, obligé de s'expatrier, vous craignez.....

ROSCOF.

Qu'il n'apprenne que son amante est en mon pouvoir, et que ces murs renferment un dépôt si précieux. Mais pour applanir tout obstacle, je prétends m'attacher Caroline par des liens indissolubles. Je te charge d'amener un ministre des environs, cette nuit même elle recevra ma main, ou ressentira les effets de ma juste vengeance.

SCENE XI.

LES PRÉCÉDENS, UN OFFICIER, GARDES

UN OFFICIER.

SEIGNEUR, nos recherches ont été infructueuses, nous avons parcouru ces bois sans pouvoir rien découvrir.

ROSCOF.

Serais-je trahi ? Mon ennemi échapperait-il à ma rage ?

(Fremberg qui pendant cette scène à remonté le théâtre découvre l'hermitage il revient près de Roscof et lui dit.)

Seigneur, cette grotte cachée par ces rochers, est sans doute la retraite de l'homme que vos ordres et nos intérêts prescrivent d'arrêter.

ROSCOF *aux hommes d'armes.*

Allez, visitez cet antre, et amenez de force ou de gré le criminel qui croit y trouver un refuge.

(Les hommes d'armes vont pour pénétrer dans l'hermitage, lorsque l'hermite paraît à l'entrée avec Ladislas et Risdal déguisés en paysans. Surprise de Roscof et de Fremberg. Tableau.)

SCENE XII.

LES PRÉCÉDENS, AMBROISE, LADISLAS, RISDAL,

ROSCOF.

QUE vois-je ! un hermite ? (*revenant de son étonnement*). Avances et réponds : qui es-tu ?

AMBROISE.

Le ministre et l'humble adorateur d'un dieu de miséricorde, l'espérance du juste, l'effroi des scélérats.

ROSCOF, *montrant Ladislas et Risdal.*

Et ces hommes, qui sont-ils ?

AMBROISE.

Mon frère et mon neveu, tous deux habitans de ces contrées.

ROSCOF.

As-tu recelé dans ton hermitage, un homme que je fais poursuivre pour infidélité?

AMBROISE.

J'ignore ce que vous voulez me dire.

ROSCOF.

Mais tes parens, qui les amène en ces lieux?

AMBROISE.

Ils sont venus pour assister à la fête dont ces bons villageois m'ont honoré en récompense de l'attachement que je leur porte; ils ont partagé mon ivresse, il est si doux d'être aimé, il est si cruel d'inspirer de la crainte.

ROSCOF.

Y a-t-il long-tems que tu ès en ces lieux?

AMBROISE.

Trois ans.

ROSCOF.

As-tu connu le Baron de Lindorf qui habitait ces contrées?

AMBROISE *avec émotion.*

J'ai reçu ses derniers soupirs.

ROSCOF, *inquiet.*

A-t-il à sa mort, dévoilé le mystère dont-il s'entourait? La cause de sa mélancolie et de sa retraite?

AMBROISE.

Il a enseveli son secret dans la tombe.

ROSCOF *à Fremberg.*

Bon.

LADISLAS.

Ciel! qu'entends-je?

AMBROISE.

Il a expiré en pleurant la perte d'une femme et d'une fille chéries, et en recevant de moi les dernières consolations qu'offre à tout honnête homme les douceurs de notre divine religion.

ROSCOF.

Je suis content de la manière franche dont tu viens de répondre à mes questions. Je t'accorde mon estime; je ferai plus, je veux te donner une preuve de la confiance que tu m'inspires. J'ai besoin de ton saint ministère, ce soir à minuit, rends-toi au château, si tu consens à ce que je désire de toi, tu mériteras ma confiance, et tu ressentiras les effets de ma générosité.

AMBROISE, *à part.*

Heureux hazard!

ROSCOF, *à Fremberg.*

Tu connais mon projet.

AMBROISE.

Seigneur, croyez que je me montrerai digne des sentimens dont vous voulez bien m'honorer; je vous donne ma parole d'être à minuit au château. Vos intérêts deviennent les miens.

FREMBERG, *à Roscof.*

Qui vous répondra de sa fidélité?

ROSCOF, *à Fremberg.*

Tu as raison (*à l'hermite*). Mais pour garant de ta parole j'exige que ton frère et son fils me suivent au château, comme ôtages.

(Aussitôt Ladislas et Risdal font un signe de joie, ils s'approchent de l'hermite.)

LADISLAS, *bas à l'hermite.*

Dieu nous favorise! Ce barbare nous donne lui-même le moyen de dévoiler sa conduite et ses crimes.

ROSCOF.

Eh bien?

AMBROISE.

Connaissant mon cœur et les soins qui l'animent, ils se remettent sans crainte entre vos mains, comme garans de ma fidélité et de mes intentions.

ROSCOF, *à Ladislas et Risdal.*

Amis suivez moi (*à Ambroise*). Ce soir à minuit.

AMBROISE.

A minuit j'y serai.

(Roscof, Fremberg, Ladislas, Risdal, et les hommes d'armes remontent au château.)

SCENE XIII.

AMBROISE.

O providence! je te rends grâce! L'indigne Roscof, a lui-même facilité au malheureux Ladislas, l'entrée de ce séjour, le théâtre de ses crimes. Mais quel peut-être son dessein lorsqu'il réclame un ministre? Quelques forfaits encore qu'il veut revêtir des autorités légales et sacrées; oui Roscof, oui je serai fidelle au rendez-vous; mais auparavant veillons à la sureté du jeune Ladislas. Prévenons quelques amis, qui depuis long-tems n'attendent que le signal. Oh! mon Dieu! dans le peu de jours que tu me destines, fais-moi jouir de celui où je dévoilerai les forfaits de ce monstre. Punir les méchans, sauver les infortunés, est le plus bel appanage de ton sacré ministère.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

Le théâtre représente une chambre antique, dans le fond du théâtre est une grande glace.

SCÈNE PREMIÈRE.

ROSCOF, FREMBERG.

ROSCOF *arrive, observe la chambre et dit à Fremberg.*

C'Est de cette chambre antique que je veux faire la nouvelle demeure de Caroline; ce silencieux azile doit soustraire à la connaissance des hommes, l'être qui seul peut faire le bonheur de ton maître.

FREMBERG.

Mais seigneur, qui peut vous avoir engagé à la tirer de l'appartement où vous l'aviez placée dans la Tour du Nord? Croyez-vous ces lieux une retraite plus impénétrable pour y renfermer un dépôt si précieux.

ROSCOF.

Oui Fremberg, je crains que les paysans de la côte voisine, n'aient appris que la Tour du Nord est habitée; alors je dois tout craindre des bruits qu'ils pourraient répandre sur ce sujet, la Tour du Sud étant l'endroit du château que ces crédules villageois redoutent le plus, j'ai pensé, avec raison, qu'aucun deux n'oserait y pénétrer.

FREMBERG.

Ne craignez-vous pas ces deux paysans....

ROSCOF.

Le hazard le plus heureux les fait servir à mes desseins; ils me répondent de la fidélité de l'hermite; ne pouvant prendre des gens à mon service, comme témoins de mon union, ils m'en serviront; d'ailleurs je te charge de les surveiller. (*On entend quelques pas d'hommes*).

FREMBERG.

Votre prisonnière est conduite vers ces lieux.

ROSCOF.

Je le sens au trouble impétueux qui s'empare de mon âme.

SCÈNE II.

ROSCOF, FREMBERG, CAROLINE, hommes d'armes.

(Caroline est amenée par deux hommes d'armes, Roscof se jette à ses pieds, il exprime son amour à Caroline, son indignation, tableau.)

ROSCOF.

Vous voyez devant vous le mortel qui a juré de consacrer sa vie à embellir tous les momens de la vôtre.

CAROLINE, *à Roscof*

Barbare! tu oses me parler d'amour? toi, mon lâche ravisseur, le délateur de mon amant; cesse tes affreuses protestations et délivre-moi de l'horreur de te voir.

ROSCOF.

Cessez, madame, des emportemens inutiles, vous êtes en ma puissance, et nul mortel ne peut vous en soustraire, tremblez, d'un mot je puis prononcer votre arrêt.

CAROLINE.

Je suis, dis-tu, en ta puissance! tu es l'arbitre de ma destinée! A quel titre? la trahison m'a mise en ton pouvoir. Tu as sur moi le droit des brigands envers leurs victimes, tu peux m'assassiner, mais me faire condescendre à tes barbares desseins, jamais.

ROSCOF.

Eh bien! ingratte, tu provoques ma colère et tu en ressentiras les effets. C'est en vain que ton Ladislas viendrait à ton secours. Tu exécuteras mes volontés, ou ces lieux deviendront pour toi un tombeau éternel. (*à ses gardes*). Amis, allez, emparez-vous des entrées extérieures du château, et observez scrupuleusement les ordres que je vous ai donnés. (*à Fremberg*). Toi, avec les deux paysans, reste dans la galerie qui avoisine cette chambre, au moindre bruit, au moindre signal, pénètre et en apprends la cause; en un mot, je te confie la garde de Caroline, tu m'en réponds sur ta tête.

FREMBERG, *à Roscof*

Seigneur, comptez sur ma fidélité. (*aux hommes d'armes*). Marchez. (*ils sortent*).

ROSCOF, *à Caroline.*

Madame, vos emportemens causeraient vos malheurs, vos dédains portent la tristesse dans mon âme, mais je vous le répète, Caroline, ce soir vous m'appartiendrez par des liens indissolubles, un ministre, des témoins, sont mandés pour cet acte religieux.

SCENE III.

ROSCOF, CAROLINE, UN HOMME D'ARME.

L'HOMME D'ARME, *à Roscof.*

Seigneur, une jeune fille, chargée d'une lettre de l'hermite que vous avez rencontré ce matin, demande à vous parler.

ROSCOF.

De l'hermite ! Que peut-il m'écrire ? Faites entrer.

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS, CLARA, *une lettre à la main.*

ROSCOF, *à Clara.*

Approchez. Eh bien ! vous tremblez, je crois.

CLARA.

Moi ? non, seigneur. (*à part*). Je n'en puis plus.

ROSCOF.

Qui vous amène en ces lieux ?

CLARA.

J'y viens de la part du père Ambroise, qui m'a dit de vous remettre cette lettre.

ROSCOF.

Donnez ; lisons.

CLARA, *bas à Caroline.*

Du courage ; on vient vous sauver.

CAROLINE.

Qu'entends-je !

CLARA.

Chut !

ROSCOF, *lisant à part.*

» Roscof, connais si je suis digne de ta confiance, et » juge du prix que j'y mets par le service que je vais te » rendre. Tantôt je n'ai pu te prévenir, nous n'étions pas » seuls, tu m'entends ; je n'ai donc pu t'apprendre que » Ladislas est du nombre des personnes qui t'entourent, » tu es prévenu, adieu, Roscof ; à minuit, tu me connaîtras » mieux ; *mort et vengeance*. Ambroise. «

Justes dieux ! Ladislas en ces lieux ; ô bonheur !

CAROLINE.

La joie brille sur son visage ; le ciel protégerait-il les scélérats !

ROSCOF, *à part.*

Cet avis serait-il un piège ? N'importe, courons prévenir Fremberg, si Ladislas est en ces lieux, il ne peut m'échapper.

CLARA.

Seigneur, j'ai exécuté les ordres du père Ambroise, permettez que je me retire.

ROSCOF.

Non la belle enfant, non, votre sexe rend vos soins utiles à madame; si la prudence m'a forcé de l'en priver jusqu'à ce jour, le hazard m'offre l'occasion de l'en dédommager, je la saisis avec empressement.

CLARA.

Mais seigneur....

ROSCOF.

Méritez mes bontés, craignez ma sévérité, j'ai parlé, obéissez; et vous madame, ne voyez dans cette action, que le desir que j'aide vous être agréable, je vous laisse, ma résolution vous est connue, votre conduite me rendra le plus respectueux des époux, ou l'ennemi le plus implacable.

SCÈNE V.

CLARA, CAROLINE.

CLARA.

EH bien! rendez donc des services aux gens, me voila bien avancée moi et ma mère! Ah! mon dieu, mon dieu!

CAROLINE.

Intéressante créature, votre douleur redouble la mienne. Je suis la cause bien involontaire de vos chagrins, mais dites moi? que vouliez-vous m'apprendre?

CLARA.

Ah! mon dieu! ce vilain homme m'a tellement fait perdre la tête; que j'oubliais... Mais c'est que voyez vous, l'idée d'être séparée de ma mère... Ah! mon dieu, mon dieu!

CAROLINE.

De grâce parlez, reprenez vos sens.

CLARA.

Eh bien, madame, je suis donc venue, comme je vous l'ai déja dit, pour vous prévenir que l'on travaille à votre délivrance.

CAROLINE.

A ma délivrance! Eh! quel est l'être généreux?

CLARA.

Le père Ambroise.

CAROLINE.

Le père Ambroise?

CLARA.

Oui, madame, le bon hermite, dont la cabane est au pied de ce château.

CAROLINE.

Qui donc a pu l'intéresser à mon malheur? Comment sait-il que je suis en ces lieux?

CLARA.

Je n'en sais rien ; mais voyez-vous, ce saint homme sait tout, si bien que voilà ce qu'il m'a dit tantôt : Bonne Clara, car c'est ainsi qu'on m'appelle, veux-tu me rendre un service ? bien volontiers, lui ai-je répondu, mon révérend ; en ce cas prends cette lettre, et porte-la au propriétaire de ce château, me dit-il, en me montrant cet endroit ; alors je vous l'avouerai, il a vu à ma pâleur, et au tremblement de tous mes membres, la répugnance que j'avais à lui obéir ; car vous savez tout ce qu'on raconte de ce vilain lieu ; mais il est si persuasif qu'il m'a rassurée, cette lettre, a t'il continué, n'est qu'un prétexte pour te donner l'entrée. Je ne doute pas que le comte ne te retienne quelques heures, emploie ce temps à découvrir une dame qu'il tient renfermée. Si tu la vois, dis-lui qu'un homme qui s'intéresse à son sort, l'engage à dissimuler, de promettre même sa main à Roscof, et de se laisser conduire à minuit à l'autel, j'y serai ; voilà ma commission faite, mais si j'en avais su les suites, ce n'est pas que je me repente, mais c'est que...

CAROLINE.

Serait-ce une ruse de Roscof ? Cruelle incertitude ! Aimable Clara, seriez-vous capable d'une perfidie ?

CLARA.

Qu'est-ce que c'est que cela, la perfidie ?

CAROLINE.

Cette réponse ingénue me prouve la pureté de votre cœur, mais peut-être êtes-vous l'instrument du crime.

CLARA.

Ah ! mon dieu, madame, voyez-vous, sauvons-nous !

(On apperçoit dans une glace une main qui tient cette inscription.)

» Le ciel protège le vertu, confiance et courage «.

CAROLINE.

Est-ce une illusion ? Dois-je en croire mes yeux ? quoiqu'il en arrive, avançons.

CLARA.

N'approchez pas, madame, ils vont nous enlever : au secours, au secours. (*tout disparaît*).

SCÈNE VI.

FREMBERG, CLARA, CAROLINE.

FREMBERG, *arrivant l'épée nue à la main.*

Que signifie ces cris ? Quelqu'un se serait-il introduit en ces lieux ?

CLARA, *appercevant Fremberg.*

Ah ! mon dieu, nous sommes perdues, voilà encore un de ces maudits coquins. (*Elle se sauve près de Caroline.*)

FREMBERG, *regardant de tous côtés.*

Je ne vois rien qui puisse me le faire soupçonner, mais tirons la vérité de la bouche de cette timide villageoise ; (*à Clara.*) mon enfant, qu'avez-vous pour vous effrayer ainsi ?

CLARA.

Ah ! monsieur le soldat, de grace, sauvez-nous.

FREMBERG.

Eh ! de qui.

CLARA.

Des esprits.

FREMBERG.

Vous rêvez ; revenez à vous.

CLARA.

Ah ! si vous l'aviez vu comme moi, dans cette glace.

FREMBERG.

Ceci cache quelque piège, ou une peur chimérique s'est emparée de ses sens. (*à Caroline.*) Madame, expliquez-moi ce que cette jeune fille veut dire ?

CAROLINE.

Elle dit la vérité, quelque chose de surnaturel s'est offert à notre vue sur cette glace.

FREMBERG.

Vains détours. Vous trahissiez mon maître, et vous voulez m'abuser par des subterfuges. Mais je vais l'avertir et vous ressentirez les effets de sa juste colère (*Aussitôt une voix se fait entendre.*)

LA VOIX.

Redoute celle du ciel.

CLARA.

Ah ! mon dieu.

LA VOIX, *chante.*

Air : *Un bienfait n'est jamais perdu.*

Vous qui gémissez en ces lieux,
Dans le ciel ayez confiance :
Bravez tout, soyez courageux,
Vous avez pour vous l'innocence.
Espérez, le règne est fini
Du scélérat qui vous outrage ;
Souvenez-vous du vieil adage :
Tôt ou tard le crime est puni.

Un fantôme apparaît au milieu des flammes.

FREMBERG, *se retire en s'écriant.*

Au secours, mes amis !

CAROLINE.

Je me meurs.

CLARA, *s'écrie en tombant à genoux.*

Innocence, humanité.

LE FANTÔME.

Qu'entends-je ? Clara, cesse de t'alarmer, je n'en veux qu'aux méchants, espérez; nous veillons sur vos jours et sur ceux de Ladislas. (*il disparaît.*)

CAROLINE.

Ladislas !

CLARA.

Comme cette voix ressemble à celle de Pétrouwska.

CAROLINE.

Ladislas !

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENS, LADISLAS ET RISDAL.

LADISLAS, *ayant entendu prononcer son nom.*

Qui m'appelle ?.. Que vois-je ? ma chère Caroline, je vous retrouve enfin ?

CAROLINE.

Ladislas ! vous dans ces lieux, ô bonheur inattendu, le ciel prendrait-il pitié de mes maux !

RISDAL.

De grace, calmez vo transports, ils pourraient nous perdre, nous sommes surveillés.

LADISLAS.

Je viens vous sauver ou périr avec vous.

CLARA.

Ce sont les étrangers qui m'ont fait tant de peur ce matin.

CAROLINE.

Généreux ami ! à quels dangers vous vous livrez ? mais si Roscof vient à vous reconnoître vous êtes perdu.

LADISLAS.

Bannissez à cet égard toute inquiétude, Roscof ne m'a vû qu'une seule fois, c'était la nuit de ce funeste bal, dans l'obscurité, il ne m'aurait pas reconnu, si je ne m'étais nommé.

RISDAL.

Imprudence qui vous a couté cher !

LADISLAS.

Mais parlez, qui a pu provoquer les cris que nous avons entendus ?

CLARA.

Ah ! monsieur ! un grand bras et puis un tout grand homme.

RISDAL.

Eh ! c'est notre jeune fille de tantôt.

LADISLAS.

Par quel hazard se trouve-t-elle en ces lieux ?

RISDAL.

Silence, j'entends les honnêtes habitans de ce château qui viennent de ce côté. Attention, les voici !

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENS, ROSCOF, FREMBERG, HOMMES D'ARMES.

ROSCOF.

Qu'on garde cette porte ; Caroline, vous avez un instant surpris ma vigilance, et vous venez de jouir d'un bien doux entretien.

CAROLINE.

Que voulez-vous dire ?

ROSCOF.

Qu'un de ces deux hommes est votre odieux amant.

RISDAL.

De faux rapports sont faits contre nous.

LADISLAS.

Les preuves.

ROSCOF, *montrant la lettre.*

Cette lettre du père Ambroise, que vous avez cru votre complice.

LADISLAS, *à part.*

Je suis trahi !

ROSCOF.

Oui, je vais connaître ce téméraire, et l'accabler de toute ma fureur.

RISDAL, *à Roscof.*

Frappes donc, je suis Ladislas.

ROSCOF.

Les rides qui sillonnent ton front démentent l'artifice que tu mets en usage pour le sauver.

RISDAL.

Eh ! bien, mon cher maître, vendons leur cher notre vie.

LADISLAS.

Parent cruel ! tu reconnoitras Ladislas aux coups qu'il va porter.

ROSCOF.

Amis, secondez ma fureur.

(Au même moment, un bruit extraordinaire se fait entendre : un homme couvert d'un suaire paraît dans le fond du théâtre, et fait un rempart de son corps à Ladislas, qu'il saisit, et que Roscof allait frapper ; le fantôme disparaît avec Ladislas.)

LE FANTÔME, *à Roscof.*

Arrêtes monstre ! n'est tu pas las de répandre du sang ?

ROSCOF, *consterné.*

O rage, l'ombre de ma victime ! (*Tableau général.*)

Fin du second Acte.

ACTE III.

Le théâtre représente une chambre souteraine dans le milieu, un pilier, auquel est suspendu une lampe.

SCENE PREMIERE.

ROSCOF, FREMBERG, HOMMES D'ARMES.

FREMBERG.

NON, seigneur, personne n'est sorti, toutes les portes du château sont attentivement gardées, la hauteur des remparts rend de ce côté la fuite impossible, votre ennemi est encore en votre puissance.

ROSCOF.

Qu'il me tarde de me venger ! je le vois, quelqu'un connait les issues de ce château, c'est de cette connaissance que quelque ennemi secret vient de se servir, pour dérober Ladislas à ma vengeance. Amis, redoublons de soins et de vigilance, que des sentinelles soyent placées dans tous les endroits suspects, cette chambre souteraine me parait convenable pour soustraire Caroline à toutes les tentatives que l'on pourrait faire pour me l'enlever.

FREMBERG.

Je le crois comme vous ; mais au paravant, il faut visiter cet appartement, celui où nous avions renfermé le compagnon de Ladislas, nous paraissait également sûr, cependant il a disparu. Camarades, visitez bien cette chambre, cherchez si quelque issue ne pourrait pas favoriser la fuite de la personne que nous voulons enfermer ici. (*Les hommes d'armes cherchent*).

ROSCOF.

J'ai une idée confuse qu'elle donne sur un souterain dont

l'entrée est au bas de cette montagne. Nous irons nous-mêmes nous en assurer; ne négligeons rien pour rendre sûr mon triomphe. O! vengeance, je vais donc goûter tes douceurs; Caroline sera ma femme, Ladislas tombera sous mes coups.

UN OFFICIER.

Seigneur, après les recherches les plus exactes, l'entrée de cet appartement nous paraît impossible.

ROSCOF.

Il suffit. (*à l'officier*). Vous conduirez Caroline et la jeune paysanne qui l'accompagne, dans cet appartement; vous placerez un homme d'armes à l'extérieur de cette porte; la moindre infraction à mes ordres sera punie de la peine la plus rigoureuse. Nous, amis, allons nous assurer du souterrain. (*Ils sortent.*).

SCÈNE II.

AMBROISE, LADISLAS, RISDAL.

AMBROISE, *paraît le premier, il sort à moitié d'une trape.*

Je n'entends plus rien, venez. (*Ladislas et Risdal montent l'un après l'autre*).

LADISLAS.

Homme généreux! Comment jamais reconnaître tant de bienfaits?

RISDAL.

Et nous avons pu vous soupçonner!

AMBROISE.

J'écouterai une autre fois l'expression de votre reconnaissance, nous avons ici quelque chose de mieux à faire, il faut encore sauver une victime.

LADISLAS.

Ma chère Caroline! Qui sait si le farouche Roscof, n'aura pas attenté à ses jours.

RISDAL.

Son amour pour elle nous répond du contraire.

AMBROISE.

Nous la sauverons; vous ignorez, Ladislas, combien cette jeune personne m'est chère? avant de la connaître je voulais la sauver, instruit par vous de son nom, mon zèle est devenu si grand, que Caroline sera libre dans deux heures où j'aurai vécu.

LADISLAS.

Quel intérêt si grand?...

AMBROISE.

Vous l'apprendrez; la longueur des détails ralentirait notre marche, nous n'avons pas un moment à perdre.

LADISLAS.

Mais, quel lieu la renferme ? Comment y pénétrer ?

AMBROISE.

Cela m'est facile : Dans les troubles de la Pologne, plusieurs proscrits vinrent s'établir dans ce château ; pour s'évader, en cas de surprise, ils firent établir des issues qu'un long laps de temps a fait oublier ; Roscof même, n'en connait qu'un très-petit nombre ; obligé par des raisons que vous connaitrez un jour, d'habiter ce château, toutes me sont connues ; je puis agir sans être vu ; si Caroline est dans cette tour le succès est certain ; si elle habite celle du Nord il n'est que retardé. Ce souterrein par lequel nous sommes sortis et par lequel nous sommes rentrés, est la seule issue extérieure ; mais je suis bien trompé si Roscof la connait ; je vais par un escalier, dont ce pilier déguise l'existence, pénétrer dans le château, Pétrouwska doit s'y rendre à la tête d'un grand nombre d'amis armés ; attendez-moi ici, si nous ne réussissons pas par la ruse, nous employerons la force. (*On entend descendre plusieurs personnes.*)

RISDAL.

Plusieurs personnes s'avançent vers ces lieux.

AMBROISE.

A cette heure ! Quel peut-être leur dessein ? Il faut le connaître ; je vais vous dérober à leurs regards, silence et attention. (*Il pousse un ressort qui fait ouvrir une porte par laquelle ils pénètrent tous les trois dans l'intérieur du pilier.*

SCENE III.

CAROLINE, CLARA, UN OFFICIER, HOMMES D'ARMES.

CAROLINE.

Barbares ! où me conduisez-vous ?

UN OFFICIER.

Madame, j'exécute les ordres de mon maître ; cet appartement est celui que vous devez habiter.

CLARA.

Et moi monsieur le soldat, estce-que....

L'OFFICIER.

Paix ! Je suis chargé de votre garde, mais sans manquer à mon devoir ; croyez, madame, que je saisirai toutes les occasions d'adoucir votre position.

CAROLINE.

Vous êtes humain, et vous servez un tyran ?

L'OFFICIER.

J'ai exécuté mes ordres, je me retire. (*Il sort, les hommes me le suivent.*).

SCENE IV.

CAROLINE, CLARA.

CLARA.

LE seigneur Roscof est bien aimable, voyez donc le joli appartement qu'il vous donne, madame, je ne sais pas si vous êtes comme moi, mais je n'ose pas me retourner, il me semble toujours voir le grand fantôme blanc qui a emporté ce beau jeune homme que vous pleurez tant.

CAROLINE.

Mon imagination s'égare; je ne puis m'arrêter à aucune idée. Ladislas est-il sauvé? Ladislas est-il la victime de quelque trahison?

LADISLAS, *entr'ouvrant la porte du pilier.*

Caroline.

CLARA.

Ah! madame, madame, entendez-vous, on vous appelle. Oh! mon dieu, mon dieu; ces maudits esprits me feront mourir.

LADISLAS.

Rassurez-vous, nous venons vous sauver.

CAROLINE.

Qu'entends-je! Je ne me trompe pas, c'est la voix de Ladislas.

LADISLAS.

Chut!

SCENE V.

CAROLINE, CLARA, AMBROISE, LADISLAS, RISDAL.

CLARA.

AH! c'est le père Ambroise, nous sommes sauvés!

AMBROISE, *a part en voyant Caroline.*

C'est elle. (*Haut.*) Silence. (*A part.*) Paix, mon cœur, paix, contenons-nous il faut la sauver.

CAROLINE, *a Ladislas.*

Par quel prodige m'est-tu rendu?

LADISLAS, *montrant Ambroise.*

Par les généreux secours de ce respectable vieillard.

RISDAL.

Sauf! meilleur avis; nous vous mettrons au fait ailleurs, décampons.

AMBROISE.

Il a raison. Partez Ladislas, les détours du souterrein vous sont connus, allez m'attendre dans ma cabane.

LADISLAS.

Eh! quoi mon père, vous ne nous suivez pas?

AMBROISE.

Je viens de te rendre ta femme, Ladislas, ce n'est pas assez, je veux te rendre ta fortune.

LADISLAS.

Etre inconcevable! Je refuse tous tes bienfaits, si tu ne me laisse partager tes dangers.

AMBROISE.

Ta présence compromettrait ma vie, et j'y tiens aujourd'hui plus que jamais; j'ai donné ma parole d'honneur à Roscof, d'être à minuit au château, j'y serai.

RISDAL.

La parole d'honneur qu'on donne à un brigand, autant en emporte le vent.

AMBROISE.

Vous vous trompez, ami, malheur à qui la donne impudemment à un brigand, mais plus encore à celui qui ne la tient pas, il devient l'égal de celui qu'il trahit; mais c'est trop retarder, partez. (*On entend une voix dans le souterrein.*)

FARENG.

Oui, seigneur, cet escalier conduit à un appartement, il nous est aisé de vérifier le fait; suivez-moi.

Tous les Acteurs en scène.

Grand dieu!

AMBROISE.

Quel contre-temps!

LADISLAS.

Nous sommes perdus!

RISDAL.

C'est le diable qui s'en mêle.

AMBROISE.

Ils approchent. (*A Clara et Caroline.*) Ne faites rien paraître, cachez votre émotion, ne craignez rien, nous veillons sur vous; vous autres, suivez-moi. (*Ils rentrent dans le pilier.*)

SCÈNE VI.

CAROLINE, CLARA, ROSCOF, FREMBERG, HOMMES D'ARMES.

FREMBERG, *ouvrant la trappe.*

Nous ne nous sommes pas trompés, voilà bien l'appartement d'où nous sortons à l'instant, la découverte est heureuse.

ROSCOF, *à ses hommes d'armes.*

Gardez rigoureusement cette issue, c'est par là que mon ennemi a échappé au supplice qui lui était réservé; toi, Fremberg, fait doubler les sentinelles, que tout enfin concourt à notre sûreté et à ma vengeance.

(Les hommes d'armes font divers mouvemens, Fremberg sort à la tête d'un peleton de gardes.)

SCÈNE VII.

CLARA, CAROLINE, ROSCOF.

ROSCOF, *à Caroline.*

Madame, vous demander des renseignemens contre mes ennemis, serait vous outrager, votre fol amour pour Ladislas vous fait un devoir de me trahir, et je n'attends de vous qu'imprécations et perfidie; mais tremblez, cet amant chéri va tomber entre mes mains, et vous serez témoin des tortures qu'éprouvera cet odieux rival.

CAROLINE.

Monstre, je te brave, Ladislas est hors de ta puissance et bientot peut-être, il viendra punir les forfaits dont tu t'es rendu coupable envers la nature et la divinité.

ROSCOF.

Redoute cet instant fatal; ta mort serait le signal du carnage, le ciel même ne pourrait te dérober au supplice qui t'attend.

Une voix se fait entendre.

Le ciel ne punit que les scélérats; tremble, Roscof.

ROSCOF.

Qu'entends-je! Quel est l'audacieux qui ose me menacer?

CAROLINE.

Tu te trompes, Roscof, en croyant cet avis émané d'un être invisible, c'est le cri de ta conscience, la voix des remords, premier supplice des criminels

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENS, UN OFFICIER.

L'OFFICIER, *à Roscof.*

Seigneur, l'hermite que nous avons trouvé ce matin, et à qui vous avez ordonné de venir à minuit, demande à vous parler.

ROSCOF, *avec joie.*

Tout réussit au gré de mes desirs.

CAROLINE, *à part.*

Tout espoir n'est pas perdu.

ROSCOF, *à l'officier.*

Qu'on l'introduise à l'instant; reconduisez cette jeune fille dans l'intérieur du château.

(L'officier remonte le théâtre, il fait un signe, l'hermite parait)

SCÈNE IX.

CAROLINE ROSCOF, AMBROISE.

ROSCOF, *à l'hermite.*

Approche, ami, je te dois ce titre pour la fidélité avec laquelle tu remplis ta promesse, et au zèle ardent que tu mets à servir mes intérêts.

AMBROISE.

Je vous l'ai déja dit, seigneur, votre cause est devenue la mienne. (*regardant Caroline*). Et dans quelques momens vous verrez ce dont je suis capable.

ROSCOF, *montrant la lettre d'Ambroise.*

Je te crois, mais avant tout explique moi le sens de cette lettre.

AMBROISE, *à part.*

Dissimulons. (*Haut*). Seigneur, je vous dois confiance entière. (*regardant Caroline et appuyant sur les mots*). Et vous allez juger de ma sincérité. Ce matin, deux hommes se présentent dans mon hermitage, me demandent l'hospitalité; mon ministère me faisait un devoir d'accueillir leur demande; leur langage, l'air mystérieux, que vous dirai-je enfin. Mille pressentimens me font naître l'idée que sous ces habits grossiers de simples paysans, ils cachaient quelques mauvais desseins, en effet, sorti sous un prétexte frivole, me croyant éloigné, j'entends l'un deux dire à l'autre: Ladislas, il faut pénétrer dans ce château, et punir le cruel Roscof d'avoir empoisonné

ROSCOF, *effrayé*.

Grand dieu! je suis découvert. (*reprenant ses sens*). Eh bien?

AMBROISE,

Sans doute, répondit l'autre, en vengeant mon père, sauvons aussi la malheureuse fille du baron de Lindorf, délivrons-la des mains du barbare qui perdit son père.

CAROLINE.

Qu'entends-je?

ROSCOF, *avec colère.*

Vieillard imprudent.

AMBROISE, *à part.*

Son supplice commence! (*haut.*) Pardonnez, seigneur, mais en vous rapportant cette conversation, j'ai voulu vous convaincre que j'étais digne de votre confiance.

ROSCOF.

Mais, ce matin, pourquoi me les avoir annoncés comme tes parens?

AMBROISE.

Vous ne connoissiez aucun de nous, vous pouviez balancer à me croire, les ayant en votre puissance, il était toujours tems de vous avertir et plus aisé de vous convaincre, je l'ai fait.

ROSCOF.

Ami, j'avais tort de te soupçonner, tes réponses loyales et franches me répondent de ta sincérité, mais ne retardons pas le moment qui doit assurer mon bonheur, tout est prêt, dans l'appartement voisin, pour cette auguste cérémonie.

AMBROISE, *à part.*

Grand dieu! Pétrouwska n'arrive pas (*montrant Caroline.*) Madame sans doute consent.....

CAROLINE.

On me trainera mourante à ce fatal autel.

ROSCOF, *prenant Caroline par la main.*

Madame, vos larmes, vos cris, rien ne peut m'attendrir, de force ou de gré, vous serez mon épouse.

AMBROISE.

Arrêtez, seigneur, où vous emporte un amoureux délire, et vous, madame, qui peut motiver une pareille résistance?

CAROLINE.

L'horreur que m'inspire ce monstre.

ROSCOF, *tirant son poignard.*

C'est trop d'humiliations! suivez-moi, madame, ou ce fer....

AMBROISE, *se jettant entre eux.*

Que faites-vous, seigneur; est-ce ainsi que vous espérez

ramener madame, à des sentimens plus doux? la terreur nous aigrit, la douceur nous entraine; différez d'un moment l'auguste cérémonie pour laquelle je suis appellé; mon caractère rend mon langage persuasif, un moment d'entretien seul, avec madame, et j'espère que vous reconnaitrez la bonté de mes conseils (*a part.*) tachons de gagner du temps.

ROSCOF.

Je consens encore, pour quelques momens à contenir les effets de ma juste colère, ce délai passé, je suis sourd à tous les conseils comme à toutes les prières, en un mot je veux être obéi, je sors.

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS FREMBERG, *entrant précipitamment.*

FREMBERG, *à Roscof.*

Arrêtez, seigneur, on vous trompe.

CAROLINE ET AMBROISE.

Grand dieu!

ROSCOF.

On me trompe! où est le coupable?

FREMBERG, *montrant Ambroise.*

Devant vos yeux.

ROSCOF.

Ce vieillard?

FREMBERG.

Lui-même. Toutes les portes du château sont exactement gardées, personne ne s'est présenté pour entrer, comment a-t-il pénétré dans ces lieux?

ROSCOF.

En effet, traître! qu'as-tu à répondre?

AMBROISE, *embarrassé.*

Seigneur....

ROSCOF, *à Ambroise.*

Tout s'explique, la disparition de Ladislas, l'enlèvement de son écuyer sont l'effet de ta perfidie, tu n'as paru me servir que pour mieux me trahir; cette voix qui tantôt semblait me ménacer, c'était la tienne.

LADISLAS, *dans le pilier.*

Tu te trompes, Roscof! c'était celle d'un dieu vengeur.

CAROLINE.

Entends-tu Roscof, le ciel même accuse vos suppositions.

ROSCOF.

C'est quelque complice de ce misérable qui voudrait employer le secours des prestiges pour le sauver, son attente sera déçue, sa trahison lui coutera la vie.

AMBROISE.

Tremble pour la tienne! cette jeune personne ne sera jamais ton épouse, le ciel s'y oppose, mes droits sur elle seconderont la volonté céleste.

ROSCOF.

Tes droits sur elle? qui donc es-tu?

(Ambroise arrache sa fausse-barbe, jette sa robe d'hermite et débarrassé de son déguisement, paraît sous son costume de baron.)

AMBROISE.

Ta victime et ton plus cruel ennemi, le baron de Lindorf.

ROSCOF ET FREMBERG.

Le baron de Lindorf!

CAROLINE, *se jettant dans les bras du baron.*

Mon père!

Le baron de LINDORF.

Viens, Roscof; viens assassiner un père dans les bras de sa fille: ce crime manque à tous les tiens; tu balances, les scélérats auraient-ils des remords!

ROSCOF.

Homme infernal, tu vas bientot apprendre si Roscof les connait, les tourmens les plus affreux vont te faire repentir de ta cruelle audace; mais quel bruit se fait entendre?

SCENE XI.

LES PRÉCÉDENS, UN OFFICIER.

L'OFFICIER.

SEIGNEUR, nous sommes perdus, un grand nombre de paysans armés s'est avancé vers ces lieux; après une opiniâtre résistance de la part de vos hommes d'armes, ils ont pénétré jusques dans la grande cour; le nom de Ladislas et d'Ambroise est dans leur bouche; tous demandent votre mort.

ROSCOF.

O rage! O désespoir!

LE BARON.

Tu trembles, Roscof, je le conçois, il ne s'agit pas ici d'assassiner, il faut combattre, tu n'as plus de forces.

ROSCOF.

Il m'en reste assez pour t'empêcher de jouir de ton triomphe; amis, secondez ma fureur, tombons sur ce couple perfide, et si ma perte est jurée, que leur mort devance la mienne.

LADISLAS et RISDAL, *sortant de la trap*

Brigands défendez vos jours.

FREMBERG.

Nous sommes perdus ! tout est contre nous.

RISDAL.

Par l'enfer ! défendez-vous ; nous n'égorgeons pas.

(Combat entre Roscof et Ladislas, Risdal et l'officier et Fremberg contre le baron ; qui soutient sa fi évanouie sur le bras gauche, tandis qu'il combat la main droite.)

SCÈNE XII ET DERNIERE.

LES PRÉCÉDENS, CLARA ET PÉTROUWSKA *suivis d'un grand nombre de soldats armés.*

CLARA.

Par ici, c'est dans cette chambre que je les ai lais

(Pétrouwska fait mettre en joue Roscof, Fremberg l'Officier, qui mettent bas les armes.)

LE BARON, *à Roscof.*

Tu le vois, Roscof ; tôt ou tard le crime est puni.

ROSCOF, *au Baron.*

Pourquoi me ménager ? si j'étais vainqueur, tu n'exterais plus.

LE BARON.

Cette assurance me détermine, il serait trop cruel de te ressembler : nous triomphons !

ROSCOF.

Tu te trompes ! des soldats dévoués à ma cause, vo unir votre sort au mien ! ces lieux sont minés, nous pe rirons ensemble.

(Roscof fait un signal, l'explosion s'effectue, et, pendan qu'une partie du château est livrée aux flammes, u nouveau combat s'engage entre les deux partis ; mêlé générale, dans laquelle Roscof et ses gens sont vaincus Le Baron unit les deux amans ; chaque personnag exprime sa situation.) Tableau général.

FIN.

LE

TRIOMPHE DE DAVID,

MÉLODRAME

EN TROIS ACTES,

Par M. CAIGNIEZ.

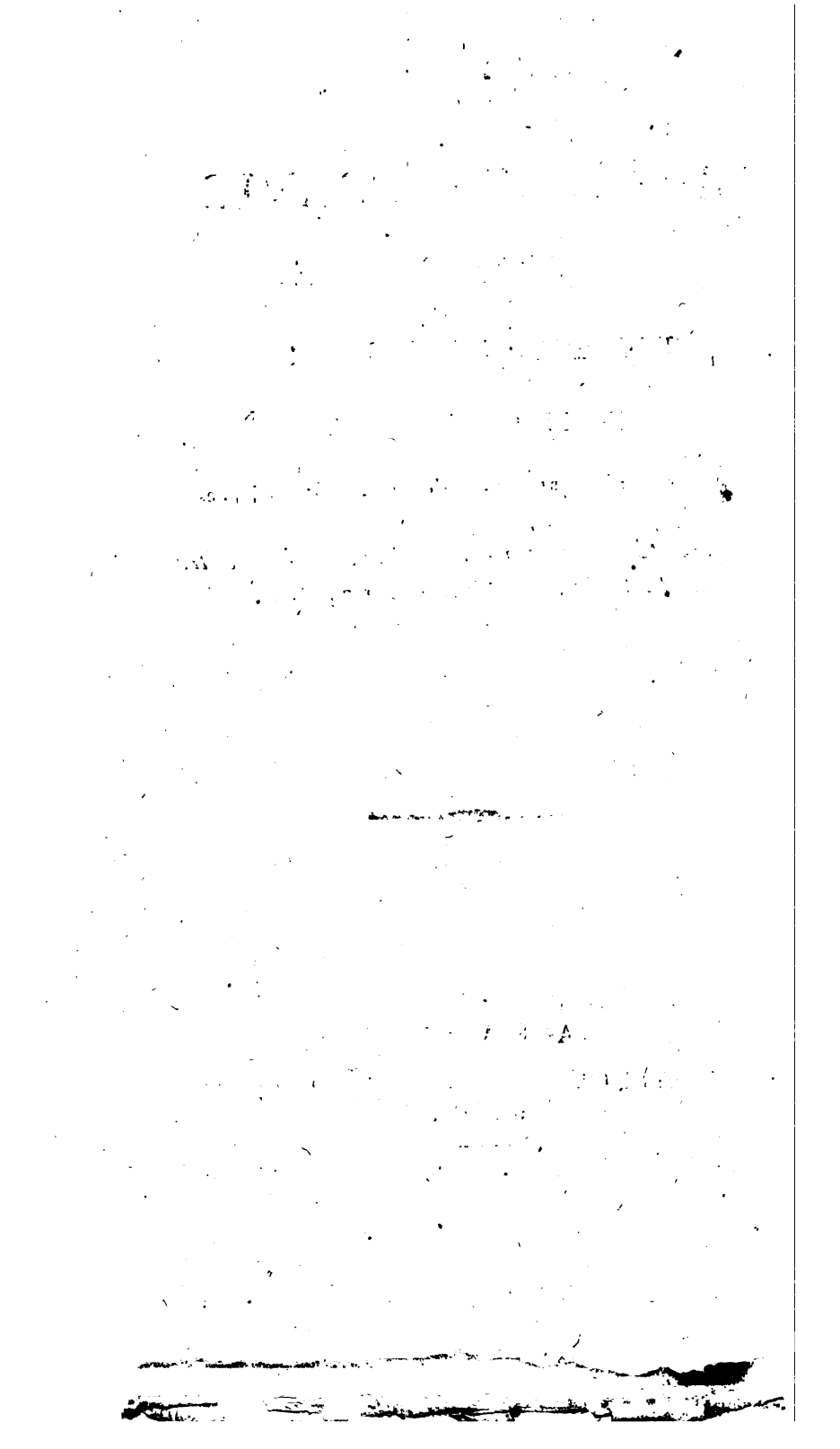
Musique de M. LEBLANC, Ballets de M. Hus le jeune.

Représenté, pour la première fois, sur le théâtre de la Gaieté, le 27 novembre, 1805.

A PARIS,

Chez BARBA, Libraire, palais du Tribunat, derrière le Théâtre Français, nº. 51.

AN XIV. (1806.)



Alfiéri, célèbre poète tragique Italien, a fait une tragédie de *Saül*. L'action de sa pièce est insuffisante pour remplir les cinq actes; aussi je doute que transportée, telle qu'elle est, sur notre théâtre, elle pût y réussir; mais elle renferme des beautés de détail du premier ordre; et j'avoue que je ne me suis point fait un scrupule d'en employer quelques-unes, lorsque mon plan, absolument différent du sien, me l'a permis. On sait que tout ce qu'on peut tirer des auteurs anciens ou étrangers est regardé comme de bonne prise.

Ce qui fait principalement que la marche de ma pièce s'écarte tout-à-fait de celle qu'à suivie Alfiéri, c'est que je me suis attaché à mettre en action ce qui n'est qu'en recit chez l'auteur italien.

L'onction sacrée donnée à David par Samuel, me sert de nœud principal. La découverte de cette circonstance qui était restée long-tems ignorée de Saül, motive les fureurs de ce dernier et toute l'action de ma pièce. J'ai été surpris que mes devanciers, Durier et Alfieri lui-même, m'ayent laissé l'entière disposition d'un si puissant moyen, que la lecture de la Bible aurait pu leur offrir comme à moi; mais on ne pense pas à tout, et voilà comme on trouve toujours à glaner après les autres.

La manière dont j'ai établi les caractères des deux filles de Saül que j'ai rendues rivales, celle dont j'ai présenté la circonstance du manteau coupé, le double songe de Saül et de son ministre, l'apparition fantastique de l'ombre de Samuel et le dénouement que je fais résulter d'une des prédictions de cette ombre, tout cela m'appartient encore.

Dans la scène 4 du 3e acte, en faisant entendre un *pizzicato* de harpe, pendant que David récite ses vers, j'ai essayé de donner l'idée de la Mélopée des Grecs, chez qui la simple déclamation était souvent soutenue par des instrumens de musique. J'ai a me féliciter d'avoir hasardé cette nouveauté aussi agréable qu'elle a produit à la représentation, me fait penser qu'il sera quelquefois possible de l'employer avec avantage.

Ne voulant point finir ma pièce par la mort de Saül, la conviction où je laisse le spectateur que ce malheureux Roi n'a plus que quelques jours à vivre, doit, si je ne me trompe, produire un effet aussi terrible et en même tems plus intéressant que si je l'avais fait mourir réellement. On frémit à l'idée qu'il mourra bientôt; mais l'on s'attendrit à celle des douceurs que les caresses de ses enfans vont au moins répandre sur ses derniers jours. Cette manière d'amener la catastrophe tragique est neuve, et le public a bien voulu m'en savoir gré.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
SAÜL, roi d'Israël.	M. *Camaille.*
DAVID.	M. *Marty.*
MÉROB, fille aînée de Saül.	Mlle *Planté.*
MICHOL, fille cadette de Saül.	Mlle *Rivet.*
JONATHAS, fils de Saül.	M. *Auguste.*
ABNER, parent de Saül et général de l'armée Israélite.	M. *Rivière.*
L'Ombre de SAMUEL.	M. *Camel.*

Jeunes Filles Israélites, chantantes.

Danseurs et Danseuses.

Officiers, Gardes et Troupes Israélites.

La scène est en Judée, près des monts Gelboë.

LE TRIOMPHE DE DAVID.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente l'intérieur de la tente royale, richement décorée. La portière du fond, quand elle s'ouvre, laisse appercevoir le camp des Israélites étendu dans une vaste campagne.

SCENE PREMIERE.

MICHOL, MÉROB.

MICHOL.

Vous me fuyez, ma sœur; un sombre chagrin paraît vous agiter et vous m'en cachez la cause.

MÉROB.

Qu'aurais-je donc à vous cacher, Michol? quand, depuis l'aube du jour, tout Israël combat contre les Philistins, quand le Roi, notre père, affaibli par l'âge, expose en ce moment sa vie comme le dernier de ses soldats; vous me demandez ce qui m'afflige!

MICHOL.

Ah! ma chère Mérob, peut-être dépend-il de vous de détourner sur nos ennemis les malheurs qui nous menacent. Que n'acceptez-vous la main de Moab, roi des Ammonites, leur plus puissant allié et celui qu'il nous importe le plus de détacher de leur cause. Moab vous aime, et quoique vos refus ayent dû l'irriter, il ne faudrait qu'un mot....

MÉROB.

Ne m'en parlez plus. Si Moab est l'appui des Philistins, David combat pour nous, tout n'est point désespéré.

MICHOL.

David?... Je le vois trop, ce que je craignais est arrivé. Saül a promis à David de lui donner l'une de nous pour épouse s'il revient aujourd'hui vainqueur. Hélas! il nous arrive à chaque instant les plus fâcheuses nouvelles du succès de la

bataille, et vous tremblez, comme moi, que cette journée ne soit fatale à nos armes. Avouez-le moi, ma sœur, nous sommes rivales ; j'aime David avec passion, et vous l'aimez de même ?

MÉROB.

Il est vrai. Je ne puis vous le cacher plus long-tems.

MICHOL.

Vous aimez aussi David ! ah ! ma sœur, tant que David fut obscur et sans gloire, vos yeux ne daignaient point s'arrêter sur lui ; moi, je l'aimais déjà, tout pauvre et fils d'un simple berger qu'il était. Vous ne m'auriez point alors envié l'avantage de lui plaire.

MÉROB, *d'un air piqué.*

J'ignore, Michol, s'il faut que je vous envie quelque chose.

MICHOL.

L'amour de David peut-être.

MÉROB.

L'amour de David ? parlez-moi franchement, savez-vous si David vous aime ?

MICHOL.

Il ne me l'a point dit.

MÉROB.

Mais vous croyez l'avoir lu dans ses yeux. Prenez y garde, Michol, il vous servirait peu d'avoir obtenu sa tendresse. Vous savez que Saül est jaloux de la gloire de David, qu'il l'a déjà, plusieurs fois chassé de sa présence ; depuis que l'esprit de Dieu s'est retiré de notre malheureux père, qu'il éprouve plus fréquemment ces accès de fureur où le plonge l'obcession de l'esprit de ténèbres, David n'est plus en sûreté auprès de lui. C'est moi, moi seule qui sus toujours empêcher mon père de se porter à quelqu'extrêmité contre David. Sachez donc, sœur imprudente, que si je disais un mot, David périrait aujourd'hui de la main même de Saül.

MICHOL, *vivement.*

Ma sœur, je ne vous ai point dit que je fusse aimée. David n'a point encore expliqué ses vœux ; et qui sait, ma chère Mérob, si ce n'est pas vous qu'il aime.

MÉROB.

Calmez un effroi qui m'outrage, ma sœur. Si David vous aime, il a près du Roi, un ennemi bien plus à craindre que moi ; c'est Abner, notre parent, Abner, à qui Saül a confié le commandement de toute l'armée d'Israël, Abner qui vous aime et déteste David.

MICHOL.

Je sais qu'Abner est un traître et l'ennemi le plus dange-

reux de Saül lui-même. Je sais aussi que David serait perdu s'il n'avait pour soutien la tendre amitié de mon frère Jonathas.

MÉROB.

N'affectez point d'oublier ce qu'il doit encore à mon appui. Mais j'entends du bruit ; c'est Saül qui revient du combat : Abner l'accompagne.

SCENE II.

MICHOL, MÉROB, SAUL, ABNER, Gardes.

(Saül entre entouré de ses gardes et va précipitamment s'asseoir à côté d'une table, avec des mouvemens de désespoir.)

MICHOL.

O ciel ! seriez-vous blessé, mon père ?

SAÜL.

Non.

MÉROB.

La bataille est donc perdue.

SAÜL.

Je l'ignore ; mais notre aile gauche a plié ; elle est en fuite, et, dans ce désordre, je me suis laissé entraîner jusqu'ici. Apprenez que votre père vient d'échapper, par miracle, au plus grand danger qu'il ait encore couru. Le fer ennemi était levé sur moi, quand un guerrier, à la tête de quelques-uns des nôtres, est venu tomber sur ceux qui m'avaient en leur pouvoir. L'éclair n'est pas plus prompt : après leur avoir fait mordre la poussière, il a disparu sans me laisser le tems de le reconnaître. Abner, je te charge de découvrir quel est ce guerrier généreux.

(*prenant les mains de ses filles.*)

Mes enfans, toute la gloire de Saül est détruite en ce jour ! il a fui devant le Philistin !

MÉROB.

Et que fait David ?

SAÜL.

David ? qu'il vienne donc réclamer le prix que j'ai promis à sa valeur.

MICHOL.

O ciel ! où est-il en ce moment ?

ABNER.

David sert nos ennemis. On le trouvera dans leur camp.

SAÜL.

Le traître !

MICHOL.

Cela est faux. Si David est parmi nos ennemis, c'est pour les combattre.

SAÜL, *sévèrement.*

Ma fille !

MÉROB.

Ma sœur a raison. Il est impossible que David soit un traître.

SAÜL.

Retirez-vous, et que ce nom détesté ne frappe plus mon oreille. (*d'un ton plus doux.*) Allez, mes enfans, j'ai besoin de m'entretenir avec le brave Abner.

(*Michol et Mérob se retirent.*)

SCENE III.

SAUL, ABNER.

SAÜL.

O jours fortunés de ma jeunesse ! qu'êtes-vous devenus ! où sont ces chants de triomphe qui me délassaient et réjouissaient mon cœur au retour des combats ? Aujourd'hui, Saül affaibli par l'âge, est réduit à fuir devant un ennemi qui, naguère encore, au seul bruit de son nom, était saisi d'épouvante. O Saül ! jadis terrible et courageux comme le lion du désert, tu trembles aujourd'hui comme la timide gazelle, au son de la trompette guerrière ! O jours fortunés de ma jeunesse ! qu'êtes-vous devenus ?

ABNER.

O Roi, pourquoi vous laisser abbattre par un revers inattendu ? nous pouvons encore arracher la victoire à l'orgueilleux Philistin. La fortune des combats varie souvent d'un jour à l'autre.

SAÜL, *se levant avec un mouvement énergique.*

Elle ne variait point autrefois ! j'avais su la fixer sous mes drapeaux. Abner, je n'ai pas seulement perdu ma jeunesse, mes malheurs viennent d'une autre source : le Seigneur m'a retiré son appui. Depuis lors un chagrin profond me ronge le cœur, tout m'irrite, tout m'impatiente, tout m'est à charge, et je le suis à tout ce qui m'entourre ; je crois voir du poison dans chaque coupe qu'on me présente ; couché sur le duvet d'Assirie, je crois rouler sur des ronces déchirantes. Mon sommeil est troublé par des songes affreux ; souvent une voix terrible et semblable au bruit des flots agités par la tempête,

me crie : *Saül, ton dernier jour approche !* et même éveillé je me sens par fois glacé d'une terreur subite et sans objet ; vois si Dieu ne m'a pas abandonné. Toi même, toi, mon ami, mon parent, je te regarde quelquefois comme un vil courtisan, un ennemi, un traître.

ABNER, *d'abord d'un air troublé.*

Seigneur, pouvez-vous... Mais la cause de tous vos tourmens vient de Samuel, ce pontife ambitieux, qui osa le premier vous dire que le Seigneur s'était séparé de vous, parce que vous avez cessé de lui être soumis. Il s'en est vengé en mourant par le trouble que ses adroites prophéties ont jeté dans votre âme.

SAÜL.

Respecte la mémoire de Samuel : c'était un saint et vénérable prophète. C'est à lui que je dois ce trône où je suis monté.

ABNER.

Mais depuis, David n'est-il point devenu le seul objet de sa prédilection ? ne vous a-t-il pas forcé de l'accueillir, de lui donner votre confiance ? qu'en est-il arrivé ? David, comme un astre naissant levé sur Israël, vous a effacé par son éclat. David, tout rempli de l'esprit de Samuel, veut monter au trône et il vous en précipitera, si vous n'arrêtez son audace.

SAÜL.

David... je le hais !

ABNER.

Roi d'Israël, croyez-moi, que David meure, vos songes, vos terreurs, vos tourmens disparaîtront avec lui.

SAÜL.

Abner, tu m'ouvres les yeux ; si David reparaît devant moi...

(On entend dans le lointain un bruit de fanfares.)

Qu'entends-je ?

ABNER, *allant regarder dans le fond.*

Quelque chose d'extraordinaire se passe dans le camp. Mais voici Jonathas, la joie brille dans ses yeux.

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS, JONATHAS, MICHOL, MÉROB.

JONATHAS.

Dieu ne vous a point abandonné, mon père. Israël triomphe, grâce à la valeur de l'invincible David.

ABNER, *avec dépit.*

David !

MICHOL, *à part.*

Je respire !

SAÜL.

C'est à David que je devrais encore une victoire que je n'osais plus espérer ?

JONATHAS.

Vous lui devez bien plus, mon père, pour avoir tantôt détourné de votre tête le fer du Philistin.

SAÜL.

Quoi ! ce guerrier que je n'ai pu reconnaître et dont le secours inattendu...

JONATHAS.

C'était David. Parcourant le champ-de-bataille, présent partout, l'œil à tout, il voit votre danger, vous sauve, passe auprès de moi, me charge de protéger votre retraite, poursuit sa course et se précipite au-devant de nos tribus dispersées. Il les rallie, et, se portant avec rapidité de l'une à l'autre, il leur souffle en passant la fureur guerrière qui l'anime. J'avais rejoint David, après m'être assuré que vous ne couriez plus de danger. Alors nous chargeons avec impétuosité les Philistins étonnés de notre audace ; bientôt ils plient de toutes parts, et la terreur qu'ils nous avaient apportée est retournée dans leur camp et les accompagne dans leur fuite.

SAÜL.

Ah ! pourquoi ai-je sitôt désespéré de la victoire ! j'aurais pu de même, tout couvert d'une noble poussière, me trouver au milieu des Philistins abbatus !

JONATHAS.

Calmez ces regrets, mon père. Les Philistins ont assez souvent senti la pesanteur de vos coups. Laissez désormais à David le soin de combattre les ennemis d'Israël. Consentez enfin à vous l'attacher par les nœuds les plus sacrés. Vous avez promis de lui donner l'une de mes sœurs pour épouse s'il revenait aujourd'hui triomphant : vous accomplirez votre promesse. (*Saül paraît réfléchir.*)

MÉROB.

Mon frère sait sans doute enfin quelle est celle de nous qu'il préfère ?

JONATHAS.

Oui, ma sœur. Ce matin, enivré du doux espoir que lui permettait la parole royale, il me dit en partant pour le combat : mon cher Jonathas, je cours mériter l'aimable Michol ou mourir.

MÉROB.

Michol !

MICHOL, *avec amour et confusion regardant sa sœur.*

Moi !...

MÉROB, *ironiquement.*

Je n'en suis point étonnée, et j'en avais déjà félicité ma sœur.

ABNER, *à part.*

Odieux David! me faut il éprouver partout tà fatale concurrence.

SAÜL, *à Jonathas.*

Mon fils, sais-tu ce que tu me demandes? connais-tu bien les projets de David?

JONATHAS.

Je sais seulement, mon père, que David est le plus soumis et le plus fidèle de vos sujets, et que rien ne peut vous dégager de la promesse que vous lui avez faite.

MÉROB.

David a mérité beaucoup sans doute; mais quant à la récompense promise, je pense que la détermination à prendre est d'une assez haute importance pour qu'il faille en peser à loisir la justice et le danger.

SAÜL.

Ma chère Mérob, ta prudence m'est connue : je ne veux me déterminer que par tes conseils.

ABNER, *à part.*

Mon espoir renaît!

MICHOL, *à part.*

Cruelle sœur! dangereuse rivale! (*Bruit de fanfares.*)

JONATHAS.

Mon père, ces fanfares qui frappent au loin les échos des monts Gelboë, nous annoncent que David vient vous apporter l'hommage de sa victoire.

(On voit passer en dehors de la tente des jeunes filles avec des corbeilles remplies de fleurs. Elles vont au-devant de David.)

ABNER, *avec malignité.*

Voyez comme tout ce peuple enivré, ces jeunes filles chargées de fleurs et en habits de fêtes, s'empressent au-devant du vainqueur et brûlent d'embellir son triomphe!

SCENE V.

LES PRÉCÉDENS, DAVID, jeunes Filles et Enfans jouant de divers instrumens, Israélites.

(David, porté sur un pavois, paraît au-delà de la tente, environné des jeunes filles, dont quelques-unes jettent des fleurs sur sa route, tandis que d'autres chantent le morceau suivant. Des Israëlites de tout âge et de toute condition augmentent le cortège. A la vue de la

tente du Roi, David fait arrêter le cortège et descend du pavoi, pour se présenter à pied devant Saül.)

CHOEUR des jeunes filles, au moment de l'arrivée de David et tandis qu'il descend du pavoi.

Chantons David et sa victoire :
A l'éclat brillant de sa gloire
On reconnaît l'élu du ciel.
Déjà célèbre, en son jeune âge,
David, en prudence, en courage,
N'a point d'égal dans Israël.

DAVID.

Grand Roi, j'ai combattu pour le peuple d'Israël, pour toi, pour ta famille ; le ciel m'a protégé, et l'insolent Philistin est tombé sous mes coups.

SAÜL.

Brave David, je te dois aujourd'hui la vie et le salut de mon armée.

JONATHAS, *embrassant David.*

Mon digne ami.

ABNER, *avec contrainte.*

David daignera-t-il recevoir mes félicitations ?

DAVID.

Abner, tu t'étais trompé dans les dispositions que tu avais arrêtées ; elles ont failli tout perdre, je te l'avais dit ; mais j'ai su réparer ta faute. J'ai ramené nos soldats dans le chemin de la victoire ; ils n'ont pas eu de peine à le reconnaître : Saül le leur avait montré si souvent.

SAÜL.

David, je t'ai cru quelquefois mon ennemi, je reconnais mon erreur et je jouis aujourd'hui de ton triomphe.

DAVID.

Roi, j'ose en reclamer le prix ; tu me l'as promis et ta parole est sacrée. J'adore Michol ; je te demande sa main.

MICHOL, *à part avec joie.*

Je suis aimée !

MÉROB, *à part.*

O rage !

SAÜL.

David, je serai reconnaissant ; mais ne nous occupons en ce moment que de la joie dont tout ce peuple brûle de t'offrir les témoignages.

ABNER, *à part.*

Faible monarque ! orgueilleux David !

MÉROB, *à part se frappant le sein.*

Affreuse jalousie, tous tes serpens sont là !

(Saül invite David à s'asseoir sur un canapé qui est à droite. David présente amoureusement la main à Michol et la conduit au canapé. Il s'assied ensuite entre Jonathas et Michol. Saül va s'asseoir sur un canapé à gauche avec Mérob et Abner. Après plusieurs entrées, les danseuses avec des branches de palmiers, viennent faire un grouppe tellement disposé, que leurs palmes réunies paraissent former un berceau de verdure au-dessus du canapé où David est assis, tandis que la principale danseuse, montée derrière lui, balance sur sa tête une couronne de roses. Saül témoigne une jalousie qu'il a peine à dissimuler. Il se lève, s'éloigne quelques pas, et regarde d'un œil sombre le tableau des hommages qu'on rend à David. Michol en témoigne son inquiétude. Mérob et Abner observent avec intérêt les mouvemens de Saül. Le grouppe se dissipe et les jeunes filles se disposent à continuer leurs danses, Saül leur crie avec une fureur concentrée.)

SAÜL.

Eloignez-vous. (*Tous les danseurs vont pour se retirer.*) (*Se reprenant.*) Non, restez. (*à part.*) O mon antique gloire ! devant David, Saül n'est plus rien ! (*il va pour sortir et dit à Abner qui veut le suivre.*) Ne me suis point, Abner, je veux être seul.

(Il sort en jetant un regard troublé sur David.)

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS, excepté SAUL.

DAVID, *à Michol.*

Mon espoir serait-il trompé ?

MICHOL.

Hélas ! je le crains.

ABNER, *aux jeunes filles et aux danseurs.*

Continuez. . .

DAVID.

Non, mes amis, laissez-nous. (*ironiquement à Abner.*) Je remercie Abner de son obligeante invitation. L'effet qu'a produit sur Saül l'éclat des hommages qu'on me rend, n'a point échappé, je le vois, à ses observations.

(Les danseurs et les jeunes filles défilent devant David. Tandis qu'ils sortent un soldat entre et donne un écrit à Abner. Abner lit l'écrit et en témoigne sa joie.)

ABNER, *bas à Michol.*

J'obtiens enfin la preuve que je cherchais. Lisez.

MÉROB, *à part après avoir lu.*

David au moins ne sera point à ma sœur !

ABNER, *bas à Mérob reprenant l'écrit.*

David périra.

MÉROB, *avec effroi.*

Que dites-vous ? Laissez-moi cet écrit.

(Elle veut reprendre l'écrit ; Abner lui retient le bras.)

ABNER.

Je vais trouver Saül.

MÉROB.

Arrêtez. *(Abner sort.)*

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENS, excepté ABNER.

JONATHAS, *à Mérob.*

Qu'y a-t-il donc, ma sœur ?

MÉROB, *à part avec agitation.*

Que faire ? dois-je, par ma jalousie... Non. *(à sa sœur qu'elle tire à l'écart.)* Ma sœur, sauvez David. Il est mort si Saül le revoit ici, quand Abner lui aura parlé. Une lettre est venue de Rama. On y dit que Samuel, avant de mourir... David, au reste, le sait mieux que personne. Usez de votre pouvoir, engagez le à fuir. Je cours auprès du Roi. *(elle sort.)*

JONATHAS.

La sûreté de David est compromise ? Je vous suis, ma sœur. *(il sort après Mérob.)*

SCENE VIII.

MICHOL, DAVID.

MICHOL.

David, il faut, dit-on, te dérober par la fuite à la fureur de mon père. Quel est ce funeste écrit qui fait triompher Abner ? que s'est-il donc passé à Rama entre Samuel et toi ?

DAVID.

Aimable princesse, je n'aurai plus rien de caché pour vous. Apprenez que le vénérable prophète, avant d'expirer, m'appela près de lui dans Rama. Il versa sur ma tête l'huile sacrée, et de la part du Seigneur il me nomma roi d'Israël ; mais j'eus soin jusqu'à ce jour de tenir secrette une circonstance dont je ne veux point profiter au détriment de Saül et de mon ami Jonathas.

MICHOL.

Ah ! sans doute, nul autre ne mérite comme David de régner sur Israël. Mais le Roi va venir, sa colère sera terrible :

fuis, mon cher David, dérobe-toi sur-tout à ses premiers transports.

DAVID.

Saül peut-il douter de la pureté de mes sentimens ? ne sait-il pas que sa famille m'est chère ? que j'aime Jonathas comme un frère, que je vous adore ? Si le lâche Abner est là pour exciter contre moi le courroux de Saül, vous, votre sœur et Jonathas n'y serez-vous pas aussi pour en modérer l'emportement ?

MICHOL.

Mérob a tremblé du danger que tu cours, et elle m'en a prévenu ; mais ne crois pas qu'elle cherche à te justifier : apprends que ma sœur est ma rivale. Elle t'aime. Fuis donc, je t'en conjure, avant qu'il ne soit trop tard.

DAVID.

Moi, que je fuie ! vous m'en pressez envain : je veux voir jusqu'où Saül poussera l'ingratitude et l'oubli de ce qu'il me doit.

MICHOL.

Il te fera périr. Ne connais-tu pas Saül ? ne sais-tu pas qu'il a trop appris à verser le sang innocent ? ne te souvient-il pas de l'affreuse vengeance qu'il a exercée dans Nobbé, parce que le grand prêtre Achiméleck t'avait remis le glaive de Goliath qui t'appartenait à si juste titre ? Le sexe ni l'âge n'ont été épargnés ; le fer et la flamme ont tout détruit dans cette malheureuse cité. Voilà pourquoi sans doute le Seigneur a abandonné mon père et l'a livré à l'esprit de ténèbres. Tu connais Saül et tu veux braver son courroux ! Ah ! par pitié, si je te suis chère, fuis, prends soin de tes jours.

SCENE IX.

LES PRÉCÉDENS, JONATHAS.

JONATHAS.

Cher ami, dérobe-toi à la fureur de mon père. Il sait que Samuel t'a donné l'onction sacrée. Abner, qui a obtenu d'un de ses affidés de Rama des informations sûres, vient de les lui communiquer. Ma sœur Mérob le retient encore sous différens prétextes. Ne perds pas de tems, viens, je vais assurer ta fuite.

DAVID.

Adorable Michol, il faut donc vous quitter au moment où je me croyais le plus près du bonheur !

MICHOL, *entendant du bruit.*

Dieu ! tout est perdu ! voici le Roi.

SCENE X.

LES PRÉCÉDENS, SAUL, MÉROB, ABNER.

SAÜL, *entrant furieux une lance à la main.*

Où est le traître qui veut m'arracher la couronne ?

MÉROB, *à part.*

Ciel ! David n'est point parti !

SAÜL, *à David.*

David, est-il vrai que tu as reçu dans Rama l'onction sacrée ?

DAVID.

Il est vrai, le Saint Prophète l'a voulu.

SAÜL, *voulant le percer de sa lance.*

Perfide ! tu vas périr de ma main.

MÉROB, *retenant Saül d'un côté*, MICHOL, *se précipitant à ses pieds de l'autre, s'écrient ensemble.*

Mon père !

JONATHAS, *retenant aussi Saül.*

Arrêtez, mon père.

SAÜL.

Laissez moi. (*il échappe à ses enfans et lève sa lance sur David.*)

DAVID, *avec tranquillité.*

Frappez.

SAÜL, *le bras levé et n'osant frapper.*

Qui retient mon bras ? quelle puissance invisible semble te protéger ?

DAVID.

Dieu, qui ne veut pas que l'innocent périsse.

SAÜL.

Orgueilleux David !

DAVID.

Moi, de l'orgueil ! dans les camps, je ne suis point un faible guerrier, devant ouvrage je suis un fils respectueux, devant Dieu, je ne suis rien.

SAÜL.

Réponds. Te prévalant de l'onction sacrilège que tu reçus de Samuel, tu as osé me mépriser, t'élever au-dessus de moi, t'emparer de mes honneurs et te couvrir de mon éclat.

DAVID.

Vous n'écoutez, je le vois, que ceux qui vous obcèdent sans cesse, et vous ne m'entendez pas, moi, quand je répète à tout le monde que je vous dois tout, que je ne suis grand que par vous, que je ne brille que de votre éclat. Abner, que ne disais-tu plutôt à Saül ; David vous sert mieux que moi,

voilà pourquoi je le hais. David me force à le craindre, voilà pourquoi je veux qu'il meure.

ABNER.

Seigneur, entendîtes-vous jamais un sujet vous parler avec cette audace ? croit-il, parce qu'un prêtre en délire l'a nommé Roi sur Israël, qu'il en porte déjà la couronne ?

SAÜL.

David porter la couronne ! chasser Saül du trône d'Israël ! qu'il meure. Gardes, saisissez-le. Je ne souillerai point mes mains de son vil sang; mais que demain, à la face du camp, son supplice épouvante quiconque oserait attenter à ma puissance.

MICHOL, *avec force.*

Ah ! mon père, vous révoquerez ce cruel arrêt !

JONATHAS.

Seigneur, est-ce là la récompense...

DAVID.

Arrêtez, Jonathas. Tout ce que j'ai fait pour Saül n'est rien, ne mérite rien si je ne l'ai point convaincu de mon dévouement sans bornes.

ABNER.

David a mérité la mort.

MÉROB.

Eh bien, mon père, si David est coupable, vengez-vous en Roi généreux : laissez lui la vie...mais chassez-le de votre présence.

MICHOL.

Le chasser quand il est innocent !

SAÜL.

Que je laisse vivre un traître qui bientôt... Jonathas, une aveugle amitié t'égare; si David respire, tu ne régneras jamais.

JONATHAS.

Eh bien, si la main qui donne ou qui ôte les empires, met la couronne sur la tête de David, je reconnaîtrai qu'il la mérite mieux que moi.

SAÜL.

Que dis-tu ? es-tu fils de Saül, toi qui méprises le trône ? mais malgré toi je te sauverai de l'humiliation où tu veux descendre. (*montrant David.*) Gardes, qu'on l'entraine et que demain, au lever du soleil, tout soit préparé pour son supplice.

(Les gardes emmènent David. Saül et les autres personnages expriment diversement par leur pantomime les sentimens dont ils sont affectés. La toile se baisse sur le tableau qu'ils forment.)

Fin du premier Acte.

ACTE II.

Le théâtre représente le camp des Israélites. Il fait nuit. On apperçoit des lumières de distance en distance, jusque dans le plus grand éloignement. Elles sont censées indiquer les tentes des chefs. Sur le devant, à droite, est l'entrée de la tente du Roi. Elle est fermée. Le devant de la scène est ombragé par de grands arbres. Cet endroit couvert, faisant partie du terrain où sont dressées les tentes royales, est séparé du reste du camp par une barrière qui traverse le théâtre au-delà de la tente.

SCENE PREMIERE.

MICHOL, DAVID, *déguisé en soldat.*

MICHOL, *à voix basse.*

Arrête.

(David se tient au bord de la coulisse. Michol s'approche doucement de la tente du Roi et entr'ouvre la portière.)

Prenons garde : Saül est là. Assis auprès d'une table, enveloppé de son manteau, il paraît plongé dans un profond sommeil. Abner n'est point avec lui. Mon cher David, tandis que Jonathas occupe adroitement tes gardes de soins étrangers à leur devoir, et après que j'ai su te soustraire à leur surveillance, c'est à ta prudence à faire le reste. Ce sentier, le seul cependant que tu puisses prendre, te conduit vers les tentes de la tribu de Benjamin. Tu ne peux la traverser en sûreté qu'à la faveur des ténèbres. N'attends pas que l'astre de la nuit se lève et vienne éclairer ta route. Je n'aurai de repos que quand je pourrai croire que tu n'es plus à la portée du camp.

DAVID.

Cher objet du plus tendre amour, faut-il vous dire un éternel adieu !

MICHOL.

Non, David, nous nous reverrons dans des tems plus heureux ; laisse-moi l'espérer ; mais fuis promptement. Nous sommes ici devant la tente du Roi. Je tremble qu'il ne s'éveille et n'en sorte inopinément !

SCENE II.

MICHOL, DAVID, MÉROB, *entrant par la gauche.*

MICHOL, *avec effroi.*

Dieu ! protège-nous !

DAVID.

Ciel ! c'est votre sœur !

MÉROB, *après les avoir regardés tous deux un instant sans parler.*

L'effroi que vous cause ma présence, m'annonce de votre part une opinion peu flatteuse de mes sentimens. David n'a point daigné réclamer mes soins pour le sauver de la fureur de Saül ; ma sœur n'a point voulu me faire concourir à son action généreuse, elle voulait en avoir seule tout le mérite, seule devenir l'objet d'une reconnaissance sans bornes ; mais pour s'être trop hâtée, elle n'a pas prévu tous les obstacles : David n'est point encore sorti du camp, et malgré son déguisement, ce n'est que par miracle qu'il pourra le traverser, sans être arrêté, interrogé, reconnu. Avant de faire tomber ses fers, moi, je voulais assurer sa fuite ; j'y avais pourvu par ce sauf-conduit que l'activité de mon zèle a su me procurer ; il est muni du sceau royal ; il porte le nom d'Osmid, et devait être expédié demain pour une mission secrette et lointaine. (*donnant le sauf-conduit à David.*) Tenez, David, vous pouvez maintenant, sous ce nom, traverser en sûreté tout le camp des Israélites.

MICHOL.

Qu'entends-je ?

DAVID.

Madame, il est au-dessus de mon pouvoir de reconnaître un si grand bienfait !

MÉROB, *à part.*

Au-dessus de son pouvoir, l'ingrat !

MICHOL, *bas à sa sœur, lui serrant la main.*

Ma sœur... je n'oublirai jamais...

MÉROB, *avec humeur.*

Epargnez-moi tous deux d'inutiles remerciemens. Je n'ai point compté sur la reconnaissance ; j'ai voulu sauver la vie à David ; mais là se borne le service que je veux lui rendre ; qu'il parte à l'instant, s'il veut m'obliger à son tour.

(Elle s'éloigne rapidement ; mais elle s'arrête au bord de la coulisse à les observer.)

MICHOL.

Adieu, David.

DAVID.

Adieu, ô la plus aimée des femmes !

(Ils se quittent avec l'expression du désespoir. David sort par la droite et Michol le suit quelque tems des yeux.)

SCENE III.

MÉROB, MICHOL.

MÉROB, *à part au bord de la coulisse.*

Il est enfin parti. Je ne vois plus au moins le triomphe de ma rivale.

MICHOL, *tendant les bras vers le ciel.*

Dieu protecteur de l'innocence, daigne veiller sur lui !

(Avec effroi, regardant vers l'endroit par où David est sorti.)

J'entends marcher. On vient par ce même sentier ! (*On entend du bruit dans la coulisse.*) Ciel ! c'est Abner ! il parle à quelqu'un. L'aurait-il rencontré ?

SCENE IV.

MICHOL, ABNER, MÉROB, *à l'écart, auprès de la coulisse.*

ABNER, *entrant par la droite et se retournant vers la coulisse.*

Je suis satisfait de votre vigilance.

MICHOL, *à part.*

Juste ciel !

ABNER, *de même.*

Recommandez sur-tout qu'on veille sans bruit autour de la tente royale, et que rien ne trouble le repos de Saül. (*appercevant Michol.*) Que vois-je ! vous ici, madame ? seule, à cette heure ?

MICHOL, *toute tremblante.*

Seigneur... j'étais venue...

MÉROB, *se montrant aussitôt.*

Ma sœur n'est point seule, Abner : il nous est permis, je crois, de venir respirer la fraîcheur qu'entretient en ces lieux l'épaisseur de ce feuillage.

ABNER.

Princesses, je suis loin d'oser vous en blâmer. Maintenant que je vous vois toutes deux, la seule chose qui m'étonne encore, c'est la confusion où je vois que ma présence vient de jeter l'aimable Michol.

MICHOL, *à part.*

Je frémis ! (*haut.*) Abner, à qui David innocent doit au-

jourd'hui sa disgrâce, se trompe, en appelant confusion l'effet qu'a produit sur moi sa présence inattendue. Il devait qualifier d'un nom moins flatteur, pour lui, l'émotion qu'il m'a causée.

ABNER.

Si ma présence vous importune à ce point, madame, je vais vous en délivrer. Cependant, personne mieux que moi ne pouvait peut-être vous servir dans ce qui vous intéresse si vivement; en m'honorant de plus d'égards, en adoucissant l'expression d'un dédain trop offensant, vous auriez pu...

MICHOL.

Que voulez-vous dire?

ABNER.

Que David est en mon pouvoir, et que demain...

MICHOL, *allarmée.*

En votre pouvoir! David?

MÉROB, *à part.*

Dirait-il vrai!

ABNER, *à Michol.*

Mais vous le savez, madame; il dépend de moi de calmer la colère de Saül, comme il a dépendu de moi de l'exciter? Si David vous est cher, dites un mot, ses fers tombent et l'arrêt de son supplice est révoqué.

MICHOL, *à part, avec joie.*

Il ne l'a pas vu!

MÉROB, *à part, d'un air satisfait.*

David est sauvé.

MICHOL, *à Abner.*

Seigneur, je vous rends grâces; vous mettez à vos services un prix dont il me serait impossible de m'acquitter. Rentrons, ma sœur. (*Michol et Mérob sortent par la gauche.*)

SCENE V.

ABNER.

Imprudente Michol, tu ne te doutes point que, parvenu bientôt au trône où j'aspire depuis long-tems, je saurai bien alors me venger de tes mépris; mais il faut auparavant que David meure; lui seul est à craindre pour moi... Jonathas m'inquiète peu, son imprévoyante jeunesse le livre à tous les pièges qu'on peut lui tendre. Quant à Saül, faible vieillard, perpétuellement tourmenté des regrets du passé, tantôt furieux, tantôt tremblant et timide, il n'est plus qu'un frêle obstacle à l'accomplissement de mes desseins. Une fois David immolé...

Mais modérons mon impatience, le courroux de Saül contre David est à son comble. Demain, . . . demain, je ne craindrai plus rien. Retournons auprès du Roi.

(*il entre dans la tente.*)

SCENE VI.

DAVID, *entrant par la droite*, SAUL, *qu'on ne voit pas dans la tente.*

DAVID, *avançant avec précaution.*

Ciel! quelqu'un vient de rentrer dans la tente royale! Je sais le danger auquel je m'expose en revenant sur mes pas. Mais pouvais-je balancer? quand les jours de Saül et le salut de son armée dépendent peut-être de l'avis que j'apporte... Si j'étais assez heureux pour parvenir, sans être vu, jusqu'à la tente de Jonathas!. . . Ecoutons... Le plus profond silence règne autour de moi. Grand dieu! j'apperçois sur mon passage des gardes dont je ne puis éviter les regards. (*Il se tient caché contre la tente et l'on voit quelques gardes qui passent silencieusement au-delà de la barrière.*) Que résoudre?... Eh! bien, si je ne puis aller jusqu'à Jonathas, allons trouver le Roi lui-même. Quand je lui aurai dit le complôt qui le menace, qu'il me fasse périr, j'aurai rempli mon devoir. (*il va pour entrer dans la tente.*)

SAÜL, *qu'on ne voit pas.*

Non, je n'écoute rien.

DAVID, *s'arrêtant.*

C'est la voix de Saül! (*il ouvre la portière de la tente.*) Que vois-je? il sommeille! Abner, auprès de lui, paraît dormir aussi! Saül sommeille et ne repose point! il est agité, des mots entrecoupés s'échappent de sa bouche. Ah! je le plains. *Il va regarder au-delà de la barrière.*) Mais ces gardes se sont éloignés. Je ne vois plus personne entre la tente de Jonathas et moi; allons le trouver et gardons-nous de réveiller son père. (*il va pour sortir.*)

SAÜL, *qu'on ne voit point.*

Non, mon fils.

DAVID, *s'arrêtant.*

Que dit-il?

SAÜL, *de même.*

David a mérité la mort, puisqu'il veut la mienne.

DAVID.

Qu'entends-je? Prince injuste ou plutôt abusé! je veux ta mort, dis-tu? s'il était vrai, qui m'empêcherait en ce moment de te la donner?... Mais ne serait-il pas possible de lui

prouver un jour que j'en ai eu le pouvoir ?... Oui, le ciel m'inspire sans doute. (*il entre dans la tente.*)

SCENE VII.

GARDES,

(Les Gardes qu'on a vus passer, repassent, et sortent par le côté opposé quand on voit reparaître David.)

SCENE VIII.

DAVID, *sortant de la tente, tenant à la main un morceau du manteau de Saül.*

Ils ne se sont point éveillés ! Dieu juste ! c'est encore une de tes faveurs ! — Saül, cette partie de ton manteau que je viens de couper avec mon glaive, est un témoin qui devra sans doute me justifier auprès de toi. Ce témoin, perfide Abner, fera voir aussi de quelle manière tu veilles sur les jours de ton Roi. Hâtons-nous d'aller avertir Jonathas du danger dont Israël est menacé cette nuit même. (*Il met dans sa ceinture le morceau du manteau et sort par la gauche.*)

SCENE IX.

ABNER, *sortant de la tente.*

Quel bruit m'a réveillé ? je ne vois personne ! Quelle importune voix est venue m'arracher à l'illusion dont me flattait un songe ? Saül avait cessé de vivre et ma main tenait le sceptre d'Israël ! (*Regardant doucement dans la tente.*) Saül sommeil encore. Qu'entends-je ? il prononce mon nom. Grand dieu ! il y joint celui de traître ! Quel étrange rapport ! Il semble qu'un génie contraire à mes desseins secrets lui montre mon songe dans le sien !... Mais il s'éveille : le courroux brille dans ses yeux. Dois-je, en ce moment, m'offrir à sa vue ? Il vient !

SCENE X.

ABNER, SAUL. *Il n'a point son manteau.*

SAÜL, *dans sa tente, criant fortement.*

Abner ? (*sortant de sa tente.*) Abner ? (*l'apercevant.*) Ah !

(Il s'arrête et considère Abner d'un œil sombre.)

ABNER.

Qu'avez-vous, seigneur? vous me paraissez troublé?

SAÜL.

Oui.

ABNER.

Je le vois, j'aurais dû suivre l'inspiration de mon zèle, lorsque, considérant tout à l'heure votre extrême agitation, j'osai concevoir la pensée d'interrompre un sommeil qui me paraissait vous être si pénible.

SAÜL.

Pour son intérêt, Abner aurait bien fait.

ABNER, *avec effroi.*

Pourquoi donc, seigneur? et d'où vient ce regard sombre que vous lancez sur moi?

SAÜL, *lui saisissant le bras et le fixant avec attention.*

Un songe te présentait à moi, sous l'aspect du plus mortel ennemi. Je voyais même briller dans ta main... Pardonne, Abner, je n'ai point été maître à mon réveil de t'appercevoir sans frémir.

ABNER, *troublé.*

Ah! pouvez-vous sur la foi d'un songe...

SAÜL.

Les illusions de mon sommeil m'ont aussi montré David. Mes enfans m'imploraient pour lui; mais il ne m'ont point fléchi; j'ai donné le signal de son supplice, et c'est au moment même où j'ai vu son sang couler, que tu t'es approché de moi, toi, Abner, un fer à la main...

ABNER.

Grand dieu! vous me glacez de terreur! m'auriez-vous quelquefois fait l'injure de me croire capable...

SAÜL.

Rassure-toi! L'image fantastique a disparu: je ne vois plus que mon ami, le fidèle Abner.

ABNER.

Ah! seigneur, vous me rendez justice! (*à part.*) Ton songe, Saül, m'avertit qu'il faut que je me hâte de le vérifier.

(On entend un bruit de trompettes.)

SAÜL.

Qu'entends-je?

ABNER.

Que signifie ce rappel? à cette heure?

(Des soldats passent au-delà de la barrière. Abner va dans le fond et parle un instant à l'officier.)

SAÜL.

Par quel ordre ces soldats...

ABNER, *revenant auprès de Saül.*

Seigneur, votre fils vient de donner l'ordre de doubler tous les postes qui veillent autour des tentes royales ; et des messages à tous les chefs des tribus, partent, dit-on, en ce moment.

SAÜL.

Quoi ! sans m'en prévenir ! qui peut autoriser cette conduite de Jonathas ?

ABNER.

Je l'ignore.

(David et Jonathas paraissent dans le fond et demeurent immobiles, en appercevant Saül et Abner.)

Tout ce que je puis soupçonner, c'est que ce mouvement est ordonné pour sauver David.

SAÜL, *avec l'accent du courroux.*

Pour sauver David !

ABNER.

Seigneur, il faut que David meure à l'instant même.

SAÜL.

Je veux voir Jonathas auparavant ; allons le trouver à sa tente.

(Il va pour sortir. Jonathas et David saisissent ce moment pour passer dans la tente de Saül. Jonathas reste à l'entrée pour observer.)

ABNER, *arrêtant Saül.*

Ne serait-il pas prudent, au moins, de commencer par s'assurer que David est encore dans les fers ?

SAÜL.

Voyons d'abord Jonathas. Suis-moi.

(*Ils sortent tous deux par la gauche.*)

SCENE XI.

DAVID, JONATHAS.

(En ce moment la lune éclaire une partie de la scène.)

JONATHAS, *sortant de la tente et après avoir regardé autour de lui.*

Viens, David. (*David sort de la tente.*) Tandis qu'ils s'éloignent pour me chercher, tu peux en sûreté reprendre ta route. Va, mon ami, nous ne serons point long-tems séparés, je l'espère. Quand la tentative des Philistins aura, cette nuit, convaincu Saül de l'importance de l'avis que tu viens de m'en donner, je l'instruirai que c'est à toi que nous le devons. Il est impossible qu'il ne soit pas touché de ton dévouement.

DAVID.

Mais si mon bras...

JONATHAS.

Cela ne se peut. Le danger d'ailleurs est moins grand, quand le piège est connu et par les ordres que j'ai déjà donnés... Mais, adieu, ne perds pas de tems.

DAVID.

Adieu, mon cher Jonathas.

(Il sort par la droite. Plusieurs détachemens d'Israélites arrivent. Jonathas leur assigne leurs postes autour des tentes.)

SCENE XII.

SAUL, ABNER, *rentrant par la gauche*, JONATHAS, Gardes et Soldats Israélites.

(Le théâtre s'éclaire tout à fait par l'arrivée de quelques soldats portant des flambeaux.)

SAÜL.

Que se passe-t-il ici? Jonathas, que signifient tous ces mouvemens ?

JONATHAS.

Mon père, je venais vous faire part de ce qui nécessite les précautions que vous me voyez prendre. Six mille Philistins doivent cette nuit attaquer la tribu d'Issachar, et tandis qu'ils jetteront l'allarme dans cette partie du camp, une centaine des leurs, déguisés sous des vêtemens Israélites, passera derrière la tribu de Benjamin, et suivra les défilés qui conduisent en ce lieu, avec le projet de vous y surprendre et de vous frapper dans le silence, n'ayant pu vous vaincre dans les batailles.

SAÜL.

Qui t'a donné cet avis ?

JONATHAS.

L'un de vos plus fidèles soldats, qui, témoin secret de la conversation de deux de leurs chefs, a pu les entendre conférant entre eux, dans l'endroit le plus obscur du bois qui couvre à l'Orient les tentes de Benjamin. Je sais aussi que l'armée entière des Philistins se tient prête à marcher, et que son mouvement ou son repos seront réglés sur le succès qu'aura cette tentative. J'ai donc donné sur-le-champ les ordres indispensables. Les chefs des tribus, et particulièrement ceux d'Issachar et de Benjamin, doivent être prévenus en ce moment : Abner, c'est à toi d'ordonner le reste.

ABNER.

Jonathas, ne serait-ce point une fausse allarme? vos informations sont-elles sûres ?

JONATHAS.

Celui dont je les tiens à toute ma confiance, et personne n'en est plus digne que lui.

SAÜL.

Ne pourrais-tu le nommer?

JONATHAS.

Je vous le nommerai, aussitôt que l'évènement aura levé tous les doutes sur la vérité de son rapport.

(On entend dans le lointain des trompettes qui se répondent à différentes distances. On voit ensuite des troupes défiler dans le fond de gauche à droite.)

SAÜL.

Qu'entends-je? les Philistins auraient-ils déjà commencé l'attaque?

ABNER.

Seigneur, je vais m'en informer moi-même. (*il sort.*)

SCENE XIII.

SAUL, JONATHAS, Gardes, Troupes, *continuant de défiler dans le fond.*

(Un officier arrive précipitamment et présente un billet à Saül.)

SAÜL, *à l'Officier.*

Donne. (*à Jonathas après avoir lu.*) Mon fils, tes informations sont exactes. Le chef des Binjamins, Phalti, m'écrit qu'environ cent Philistins déguisés, qui s'acheminaient vers ces lieux, ont été rencontrés et pris par l'un de ses détachemens.

(La marche des troupes qu'on voit passer dans le fond s'accélere. Le bruit des instrumens guerriers augmente.)

SCENE XIV.

LES PRÉCÉDENS, ABNER.

SAÜL, *à Abner qui rentre.*

Eh bien, Abner!

ABNER.

Seigneur, il faut combattre. La tribu d'Issachar est en ce moment aux prises avec les Philistins. L'obscurité de la nuit rend le combat affreux. Rentrons dans votre tente et nous distribuerons les ordres nécessaires.

SAÜL, *réfléchissant.*

Si David n'était point un traître...

ABNER.

Seigneur, méprisez-vous assez mon bras, pour craindre que sans David...

SAÜL.

Je ne pardonne point à David ; mais, sans t'offenser, Abner, je puis regretter un si vaillant guerrier.

ABNER, *à part.*

Je le vois. Il faut que David tombe cette nuit sous mes coups, si je veux prévenir...

SCENE XV.

LES PRÉCÉDENS, UN GARDE.

LE GARDE, *à Saül.*

Seigneur, David est parvenu à s'échapper.

ABNER, *à part.*

David ? ô rage !

SAÜL.

Qui donc a pu favoriser sa fuite ?

JONATHAS.

Ceux de votre maison qui chérissent le plus votre gloire, moi et mes sœurs.

ABNER.

David a pu s'échapper ! nous ne devons plus nous étonner de l'audace des Philistins.

JONATHAS.

Non, sans doute : la nouvelle de sa disgrâce a pu la faire naître. Quant à son évasion, il est impossible qu'ils en soient instruits déjà, car, au moment où je vous parle, mon ami ne peut encore être sorti du camp.

SAÜL, *avec l'accent du courroux.*

Jonathas, je t'ordonne de me dire à l'instant quelle route il a prise.

JONATHAS.

Y pensez-vous, mon père ? je vous dirai, si vous l'exigez, qu'il a pris ce sentier. (*montrant l'endroit par où David est parti.*) Mais pourrez-vous me croire, moi, son ami, moi qui sauverais sa vie aux dépens de la mienne ?

ABNER, *à Saül.*

Eh bien, seigneur, je vais envoyer à sa poursuite sur tous les points du camp.

JONATHAS, *saisissant fortement le bras d'Abner.*

Abner ! tu dois attendre que le Roi te l'ordonne.

SAÜL.

Fils téméraire, Abner l'a déjà cet ordre dont tu parles ?

JONATHAS.

Non, seigneur, il ne l'a pas, et vous ne voudrez point le lui donner, quand je vous aurai appris que David est ce soldat fidèle à qui je dois la découverte du piège des Philistins. Oui, David, échappé de ses fers et déjà en sûreté, est revenu sur ses pas, pour m'apporter, au péril de sa tête, cet avis qui sauve une seconde fois aujourd'hui les jours de mon père.

SAÜL.

David, dis-tu? aurais-je donc toujours été injuste envers lui? — Mais puis-je te croire, Jonathas, toi, son ami, toi qui sauverais sa vie aux dépens de la tienne?

(Les trompettes sonnent la charge.)

JONATHAS.

Seigneur, le danger presse; qu'ordonnez-vous?

SAÜL.

Allons nous armer et combattre.

ABNER.

Faut-il envoyer sur les traces de David.

SAÜL, *sortant.*

Allons combattre les Philistins.

(Il entre dans sa tente suivie d'Abner et de Jonathas. Les troupes continuent de défiler tandis que la toile se baisse.

Fin du second Acte.

ACTE III.

Le théâtre représente l'intérieur de la tente de Saül, comme au premier Acte ; mais cette tente n'étant plus dans le même endroit, le local qu'on apperçoit à travers la portière du fond est différent. On voit une rivière, sur le bord de laquelle la tente est dressée. Plus loin, des tentes repliées qu'on n'a point encore eu le tems d'établir et d'autres effets de campement en désordre. Une forêt dans l'éloignement.

SCENE PREMIERE.

MÉROB, JONATHAS.

MÉROB, *à Jonathas, qui entre.*

Eh bien, mon frère, n'est-il plus d'espoir pour Israël ?

JONATHAS.

Cette nuit fatale à mis le comble à nos malheurs ; nos tribus sont dispersées ; les Philistins vainqueurs les poursuivent de toutes parts. Ils nous ont chassés de la position redoutable que nous avions encore hier, près des monts Gelboë, trop heureux d'avoir pu retrancher, dans cet affreux désert, une partie de notre armée que ce torrent et les bois voisins défendent bien faiblement.

MÉROB.

Et que dit notre malheureux père ?

JONATHAS.

Hélas ! il sort d'un de ces accès de délire qui, de jour en jour, deviennent plus fréquens. Il parlait d'un phantôme debout devant lui et qu'il semblait fixer avec terreur. Un sombre désespoir a succédé à ce délire, il nous a regardés et quelques larmes ont coulé de ses yeux.

MÉROB.

Qu'allons-nous devenir ?

JONATHAS.

Il n'est qu'un remède à nos maux, c'est le rappel de David...

MÉROB.

Eh bien, que ne le propose-t-on à Saül ?

JONATHAS.

Michol et moi nous avons hazardé quelques mots en sa faveur ; mais Abner était là : Saül, dominé par l'ascendant de ce perfide ministre, a paru s'émouvoir, mais n'a rien répondu. Cependant, ma chère Mérob, si, joignant vos instances aux nôtres, vous redemandiez avec nous le rappel de David, nous fléchirions peut-être enfin notre père. Mais nous attendons plus de votre âme généreuse ; David aime Michol, le bonheur d'une sœur chérie tient uniquement au sentiment qui l'attache à ce héros. Etouffez donc un amour où nul espoir de retour ne vous est offert, et, ne considérant que l'intérêt de Saül et celui de toute notre maison, consentez à l'alliance proposée par le roi des Ammonites ; détachez par là sa cause de celle des Philistins, et votre noble dévouement rappellera la prospérité dans Israël.

MÉROB.

Je vous seconderai, mon frère ; pour obtenir du Roi le rappel de David. Si mes instances ont le succès que vous en espérez, et si David combat encore pour Israël, qu'aurai-je besoin de détacher Moab du parti des Philistins !

JONATHAS.

Vous cherchez encore à vous abuser, ma sœur. Vous devez sentir combien il importe dans tous les cas....

MÉROB.

Mon frère, je parlerai pour David. Demander son rappel, quand cette grâce doit le rapprocher de ma rivale, c'est de ma part un effort assez grand, vous ne devez point attendre de moi davantage.

SCENE II.

LES PRÉCÉDENS ; SAUL, MICHOL, ABNER.

(Il serait à propos que Saül eut un autre manteau que celui du premier Acte, sinon il ne doit point en avoir ; mais le manteau du premier Acte doit être vu sur un tabouret dans un coin de la tente.)

SAÜL.

Laisse-moi, Michol, cesse de me parler d'un traître que tu as osé soustraire à ma juste fureur ; cesse de me montrer les larmes d'un indigne amour, quand tes yeux ne devraient en verser que sur la chûte d'Israël et sur les malheurs de ton père.

MICHOL.

Et croyez-vous, mon père, que c'est pour moi que je vous implore ? je vous demande de rappeler près de vous le héros, votre plus ferme appui, le seul de vos guerriers qui, par la terreur qu'il inspira toujours aux Philistins, puisse encore aujourd'hui nous tirer de l'abîme où son absence nous a laissés tomber.

SAÜL.

David est un traître, te dis-je ; je te défends d'ajouter un mot en sa faveur.

MÉROB.

Eh bien, mon père, vous m'écouterez. David seul peut réparer tous nos maux ; vous n'avez point un instant à perdre, si vous ne voulez pas que le Philistin vienne bientôt jusqu'ici vous frapper au milieu de vos enfans égorgés.

ABNER, *à Mérob.*

Quoi ? madame...

SAÜL.

Mérob aussi ? toi qui me fis hier si bien sentir le danger de la présence de David à ma cour et dans mon armée ! toi qui me conseillas son exil !

MÉROB.

Oui, mon père ; je vous conseille aujourd'hui de le rappeler. Apprenez que je ne croyais point au danger dont je vous parlais. Je n'écoutais que ma jalousie, j'aime David, il aime ma sœur et je ne voulais que l'éloigner d'elle.

SAÜL.

S'il était vrai que David n'aspirât point en secret à s'emparer de ma couronne...

ABNER.

Seigneur, l'onction sacrée qu'il reçût à Rama n'est-elle plus à vos yeux qu'une chimère ? croyez-vous que celui à qui Samuel a dit : *Le ciel te nomme Roi sur Israël*, voudra toujours rester au rang des sujets ? quel serait donc en ce moment le motif de votre sécurité ? qui peut jamais justifier David ?

SCENE II.

LES PRÉCÉDENS, DAVID.

DAVID, *entrant inopinément.*

Son innocence.

SAÜL.

Que vois-je ?

MICHOL.

O ciel !

JONATHAS.

Qu'as-tu fait ?

ABNER.

Quelle audace !

MICHOL, *à part.*

Il est venu chercher la mort.

DAVID.

Roi, vous pouvez me faire périr ; mais je vous ai su mal-

heureux et je suis venu vous offrir mes services ; si vous ne les acceptez pas, au moins, j'aurai fait mon devoir. Choisissez de faire tomber ma tête ou d'employer mon bras pour défendre la vôtre.

SAÜL, *après un moment de silence.*

David, tant de sécurité me confond ! est-ce Dieu qui te ramène devant moi ?

DAVID.

Oui, Saül, c'est Dieu, c'est ce Dieu qui, jadis, me fit triompher du terrible Goliath, dont le bras moissonnait vos plus vaillans guerriers ; oui, Saül, c'est Dieu qui m'amène encore devant vous, pour vous rendre vainqueur ; chef ou soldat, à votre choix, je veux que vos ennemis mordent la poussière, et, quand les nuages qui se sont amoncelés autour de votre trône seront dissipés, je serai satisfait ; alors vous pourrez dire : *Que David meure*, et Abner m'immolera aussitôt.

SAÜL.

Ces paroles ont pénétré dans mon âme ! David, tu parles comme un homme généreux, et tu t'es toujours montré le même à mes yeux. (*se retournant vers Abner.*) Eh bien, Abner, crois-tu que je puisse encore. (*Abner le regarde avec une intention perfide.*)

SAÜL, *bas à Abner.*

Cruel ami, pourquoi ce regard sombre qui me remplit de trouble ?

(Saül paraît rêveur, Michol, Jonathas et Mérob l'observent avec inquiétude.)

SAÜL, *à lui-même.*

Quel nuage se répand sur ma vue... Phantôme impitoyable, pourquoi me poursuivre sans cesse ! (*il recule comme poursuivi par quelqu'un.*) Laisse-moi, par pitié, laisse-moi !

(Il tombe sur un fauteuil, soutenant sa tête de ses deux mains. Michol donne un ordre à un garde qui sort.)

JONATHAS.

Ciel ! un nouvel orage s'élève dans son sein !

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS, Jeunes Israélites.

(Des jeunes filles apportent une harpe d'or que Michol présente à David.)

MICHOL.

Mon cher David, tes chants et les accords harmonieux de

ta harpe ont souvent calmé mon père dans ses accès de noire mélancolie. Essayons s'ils ont encore aujourd'hui le même pouvoir.

(David préfude sur la harpe. Deux enfans l'accompagnent avec des flûtes. Les sons de ces instrumens soutiennent la déclamation des vers que récite David, et comme dans le récitatif obligé remplissent les repos par des traits de symphonie. Un chœur de soldats et de jeunes filles chante ensuite les derniers vers de chaque couplet.)

DAVID, *récitant.*

Dieu d'Isaël, dissipe le nuage
Dont s'obscurcit le front de ce Roi malheureux.
Et pour que son cœur se soulage,
De ses soupçons injurieux,
Qu'un rayon pur de divine lumière,
Lancé par toi du haut des cieux,
Pénètre en son âme et l'éclaire.

CHOEUR, *chantant.*

Qu'un rayon pur de divine lumière,
Lancé par toi du haut des cieux,
Pénètre en son âme et l'éclaire.

SAÜL.

Qu'entends-je? quels doux accens me font sortir de mon accablement!

DAVID, *récitant.*

Quelle est cette armée innombrable
Qui pousse des cris menaçans?
Qu'elle est cette voix formidable
Qui retentit dans tous les rangs.
C'est toi, Saül, c'est ton armée:
Tout tombe ou s'enfuit devant toi:
De débris ta route est semée,
Et la terre frémit d'effroi.

CHOEUR.

C'est toi, Saül, c'est ton armée:
Tout tombe ou s'enfuit devant toi:
De débris ta route est semée,
Et la terre frémit d'effroi.

SAÜL.

Voilà les chants de ma jeunesse! je me reconnais, je respire en les écoutant. Mais, que dis-je? pourquoi ces cris de guerre? il ne faut à ma vieillesse que la paix et l'oubli!

MICHOL, *à David.*

David, chante la paix.

DAVID, *récitant.*

Sur le bord d'un ruisseau qu'ombrage un beau laurier,
Auprès de ses enfans repose le guerrier.

L'un sur son front répand une onde pure :
Un autre par ses chants célèbre son retour,
Tandis que le plus jeune, objet de son amour,
Soulève, en se jouant, sa redoutable armure.

CHOEUR.

L'un sur son front répand une onde pure,
Un autre chante son retour,
Et le plus jeune, objet de son amour,
Soulève, en se jouant, sa redoutable armure.

SAÜL.

Heureux père ! ô paix de l'âme ! je sens couler dans mes veines un baume de consolation ! (*se levant.*) Mais que prétends-tu, David ? Saül doit-il languir dans un honteux repos ? Non, non, mon glaive est encore redoutable dans les camps. Mon bras peut encore défendre cette couronne qu'on voudrait m'arracher peut-être.

DAVID.

Seigneur, périsse le téméraire qui oserait en concevoir l'idée !

SAÜL.

Et si c'était toi ? dis-moi : dévoré d'ambition, n'as-tu pas plusieurs fois tendu des pièges à la vie de ton Roi (*) ?

DAVID.

Seigneur, s'il fut en mon pouvoir de vous la ravir impunément, et si je ne l'ai point fait, croirez-vous encore que je désire en voir arriver le terme...

SAÜL.

Que veux-tu dire ?

DAVID.

La nuit dernière, quand je revins apporter à Jonathas l'avis du complot des Philistins contre vos jours, j'entrai dans votre tente, je vous y trouvai profondément endormi, vous étiez à la merci de celui que vous veniez de proscrire. Il pouvait vous faire mourir, sans que jamais le soupçon de cet attentat pût s'arrêter sur lui.

ABNER.

Cela est faux, Abner était là pour défendre son Roi.

DAVID.

Oui, Abner était là, pour le laisser égorger. (*tirant de sa*

(*) Si faute de moyens d'exécution l'on voulait retrancher cette scène de la harpe, après ces mots de Saül, scène III *Tu t'es toujours montré le même à mes yeux.* Saül ajoute de suite : *mais dévoré d'ambition, tu voudrais me chasser du trône pour y monter à ma place. Dis-moi n'as-tu pas plusieurs fois tendu des pièges à la vie de ton Roi.* Ensuite le reste de la scène.

ceinture le morceau du manteau de Saül.) Goûtant comme vous, seigneur, les douceurs d'un profond sommeil, il n'a pu m'empêcher de vous enlever cette partie de votre manteau royal. La reconnaissez-vous, seigneur ?

SAÜL.

Oui, je la reconnais; grand dieu !

DAVID.

Voilà comme Abner sait défendre son Roi

(*Abner reste confondu.*)

SAÜL, *sévèrement à Abner.*

Abner ? tu ne réponds rien ? cette négligence... tout autre que toi l'eut déja payée de sa tête. Mais elle a fourni à David l'occasion de se justifier, je te la pardonne.

ABNER, *à part.*

Funeste contre-tems !

SAÜL, *à David.*

Oui, mon fils, tu l'emportes. Va combattre; dispose de tout à ton gré, je veux qu'Abner lui-même n'agisse aujourd'hui que d'après tes ordres. Abner le souffrira : qu'il n'y ait plus entre vous d'autre rivalité que celle de la gloire.

(Tous les officiers et les gardes qui sont dans le fond témoignent, en agitant leurs armes, qu'avec David ils sont sûrs de la victoire.)

Va, mon fils, hâte-toi de réparer nos pertes. Va, Michol est à toi, si tu reviens aujourd'hui vainqueur.

DAVID.

Je reviendrai vainqueur.

(Mérob vivement affectée par la contrainte qu'elle s'impose, se laisse tomber sur un siège.)

SAÜL.

Que vois-je ? ma chère Mérob, désaprouverais-tu ce que je fais pour David ?

MÉROB, *se relèvant.*

Non, mon père. Le salut d'Israël, la conservation de vos jours et l'intérêt de votre gloire doivent seuls m'animer en ce moment. David mérite tout ce que vous voulez faire en sa faveur; si je revenais vous dire le contraire, ne me croyez point. Persuadez-vous plutôt qu'un secret ressentiment me guide et me rend injuste envers lui. Alors, mon père, dites-moi dans votre indignation : je ne l'écoute point, Mérob; la jalousie t'égare et ne te laisse voir dans David que son indifférence qui t'outrage et non pas la grandeur et les vertus qui en font un héros. (*Elle sort.*)

SCENE V.

LES PRÉCÉDENS, excepté MÉROB, Troupes.

(On entend un tumulte dans le camp. On voit passer dans le fond des pelotons d'Israélites qui fuient ; d'autres accourent à l'entrée de la tente du Roi.)

SAÜL, *à David et aux autres chefs.*

Allez rallier nos tribus et ranimer leur courage. Vous me reverrez bientôt sur le champ de bataille.

DAVID, *à Michol.*

Adieu, ma chère Michol, je cours vous mériter.

SAÜL, *à Abner qui s'approche mystérieusement de lui.*

Que veux-tu, Abner ?

ABNER, *bas, tandis que Michol l'observe et écoute.*

Saül, nous allons vaincre ; mais cette victoire vous coûtera cher ; demain peut-être David sera Roi.

MICHOL, *à part.*

Perfide Abner !

DAVID, *prêt à sortir et avec le ton du commandement.*

Abner, je vous attends.

(David sort avec Abner, Jonathas et les autre officiers.)

SCENE VI.

SAÜL, MICHOL.

SAÜL, *se parlant à lui-même.*

Demain peut-être David sera Roi !

MICHOL.

Serait-ce par trahison, mon père ? vous ne le croyez point. Vous avez la preuve que David est le plus généreux des hommes.

SAÜL, *vivement.*

Ma fille, qui vous dit que je soupçonne David ?

MICHOL.

Vous le dissimulez en vain, votre âme est troublée, elle a reçu l'atteinte du trait empoisonné qu'on vient d'y lancer, en partant, l'infâme Abner, votre plus cruel ennemi.

SAÜL.

Abner, mon ennemi ! lui le compagnon de ma jeunesse ! non ; s'il se trompe, en accusant David, c'est l'erreur d'un fidèle sujet qu'un zèle ardent anime pour l'intérêt de son Roi.

MICHOL.

Non, seigneur ; ce n'est point votre intérêt qui le fait parler : mais bien plutôt la haine qu'il porte à David, comme à son rival d'ambition et d'amour.

SAÜL.

Sur quel fondement peux-tu croire...

MICHOL.

Quand Abner a osé m'expliquer ses vœux, quelques indiscrétions, qui échappent même aux hommes les plus prudens, m'ont fait lire dans son âme. C'est lui, lui seul qui veut votre couronne ; mais avant de vous l'arracher, il voudrait vous faire immoler le seul homme qu'il croit capable de la lui disputer.

SAÜL.

Arrête ; prétendrais-tu m'enlever la seule consolation qui me reste, cette confiance de l'amitié que le brave Abner m'a toujours inspirée ?

MICHOL.

Que dites-vous? l'amitié d'Abner, votre seule consolation ! d'Abner, grand Dieu ! voyez donc, mon père, où vous placez votre confiance et à qui vous la refusez. Tous vos maux ne viennent-ils pas d'Abner, et vos plus douces consolations de la tendresse de vos enfans ? Abner votre ami ! un véritable ami ne vous eut jamais conseillé que des choses grandes et justes ; voilà ce que fit toujours David, et non point cet Abner qui n'a jamais su que conseiller et commettre le crime.

SAÜL, *furieux.*

C'en est trop ; sors de ma présence.

MICHOL.

Mon père...

SAÜL.

Sors, te dis-je. (*Michol sort désespérée.*)

SCENE VII.

SAUL, *seul d'abord*, ensuite l'ombre de SAMUEL.

SAUL.

Cruelle fille, sois satisfaite. Grâce à tes discours, Abner ne s'approchera plus de moi, sans me glacer de crainte. M'aurait-elle dit la vérité ? Abner accuse David, quand lui seul peut-être... Mais David n'a-t-il pas déjà reçu l'onction sacrée ?... Mon sang bouillonne. (*Le théâtre s'obscurcit tout-à-coup.*) De noires vapeurs semblent m'environner. N'entends-je pas le chant des oiseaux funèbres ? des plaintes lugubres résonnent à mon oreille. Le sang coule autour de moi ! c'est ma main qui l'a versé dans Nobbé !

(La décoration se change en une sombre caverne.)

Que vois-je ? qui m'a transporté dans cette effroyable caverne ? fuyons de cet affreux séjour. (*il parcourt la scène avec effroi.*) Je ne puis trouver d'issue ! La terre s'agite sous mes pas !

(Un tombeau s'élève de dessous le théâtre, au bruit d'un tonnère souterrain.)

Un tombeau ! ah ! ces sombres voûtes sont consacrées à la mort!

(Une inscription lumineuse paraît sur le tombeau.)

Ciel ! quelle main vient de tracer ces caractères de feu ! Lisons : ICI REPOSE SAMUEL. Vénérable prophète, ah ! daigne me parler du fond de ta tombe ; dis-moi, si je puis espérer quelque terme à mes maux ?

(Le tombeau s'ouvre avec éclat. Il en sort des tourbillons de flamme et l'Ombre de Samuel s'élève au milieu d'un nuage mobile.)

Où fuir ? ombre terrible, arrête ! ô terre ouvre-toi, pour me cacher dans tes abîmes !

(Il se précipite à genoux et le visage contre terre.)

L'ombre de SAMUEL.

Saül, tu me demandes quel est le sort qui t'attend ? si tu veux connaître l'avenir, interroge le passé. Rappelle-toi que tu fus coupable et prévois ton châtiment. Tremble, Saül, déjà l'ange de la mort plane sur ta tête. Cependant, Abner qui toujours te poussa dans le crime, pour en recueillir seul tout le fruit, Abner doit mourir avant toi ; mais apprends qu'un intervalle de peu de jours séparera sa mort de la tienne.

SAÜL.

C'est assez ! c'est assez.

L'OMBRE.

Non ; David, ton véritable ami, ton second fils, doit régner après toi. Favori du Dieu des armées, David étendra l'empire d'Israël, pour le transmettre brillant et redoutable à sa glorieuse postérité.

SAÜL.

O ciel ! et mes enfans ?

L'OMBRE.

Il ne m'est pas permis de t'éclairer sur leur sort. L'incertitude où je te laisse fait partie de ton supplice.

(*l'Ombre rentre dans le tombeau.*)

SAÜL.

Dieu vengeur, épargne au moins mes enfans ! ils sont innocens de mes crimes.

(Le tonnère gronde. Le tombeau disparaît ainsi que la caverne, et le théâtre qui redevient éclairé, représente l'intérieur de la tente comme auparavant. Saül se relève dans l'agitation du plus grand effroi.)

SCENE VIII.

SAUL, MICHOL.

MICHOL, *accourant et serrant son père dans ses bras.*

Qu'avez-vous, mon père ?

SAÜL.

Ma fille ! ô secours inespéré ! viens, mon enfant, viens aider ton malheureux père à sortir de cet affreux séjour !

MICHOL.

Où voulez-vous aller, mon père ? n'êtes-vous point en sûreté dans votre tente ?

SAÜL, *regardant autour de lui.*

Dans ma tente, dis-tu ? — Que vois-je ? quelle douce clarté succède à la sombre horreur qui m'environnait ? — Cette ombre terrible... Elle était là ! sa voix menaçante retentit encore à mon oreille ! un épouvantable prestige avait donc troublé tous mes sens ?

MICHOL.

Vous n'avez point quitté ces lieux. J'ai entendu vos cris ; je vous ai vu de loin prosterné à cette place et je suis accourue près de vous.

SAÜL, *l'embrassant.*

Ah ! ma fille, tu es venue, comme un ange de lumière, dissiper autour de moi les ténèbres et les phantômes de la mort.

MICHOL.

Puisse toujours ma présence écarter les noirs chagrins de votre âme, comme le bras victorieux de David chasse en ce moment loin de ces lieux vos ennemis vaincus.

SAÜL.

Que dis-tu ? Israël triompherait encore ?

MICHOL.

Oui, mon père, depuis que David a pris le commandement de votre armée. Déjà des cris de victoire étaient parvenus jusqu'à nous, quand les vôtres m'ont fait voler vers ces lieux.

SAÜL.

Est-il bien vrai ?

MICHOL.

Notre triomphe n'est plus douteux. Les Philistins sont en fuite ; on parle même de mésintelligence entre eux et leurs alliés. Le roi des Ammonites, Moab, dit-on, n'a point voulu combattre ; retiré avec les siens sur les hauteurs voisines, il y est resté tranquille spectateur de la bataille. On ignore la cause de son étrange défection. (*Bruit de fanfares.*)

Entendez-vous ces fanfares guerrières, ce signal de la victoire ? Réjouissez-vous, mon père.

SAÜL, *à part.*

David toujours victorieux ! je le vois, c'est le Seigneur lui-même qui m'a parlé par la bouche de son prophète ! (*haut.*) Ma fille, David sera ton époux ; je résisterais en vain aux décrets éternels.

(Nouveau bruit de fanfares.)

MICHOL.

Voici, nos guerriers qui reviennent triomphans.

SAÜL.

Ah ! regarde ; ton frère est-il parmi eux ?

MICHOL.

Oui, mon père, je l'apperçois.

SAÜL.

Le ciel au moins me laisse encore mon fils !

SCENE IX.

LES PRÉCÉDENS, JONATHAS, Officiers, Gardes, MÉROB, ensuite.

JONATHAS.

Mon père, David vous avait promis la victoire, il a tenu parole.

SAÜL, *l'embrassant.*

Ah ! mon fils !

MÉROB, *entrant.*

Mon frère, est-il vrai que Moab n'a point voulu combattre avec les Philistins ?

JONATHAS.

Oui, ma sœur.

MÉROB, *à elle-même.*

Mon zèle a réussi.

SAÜL.

Comment, ma fille ?

MICHOL, *à part.*

Que veut-elle dire ?

JONATHAS.

Expliquez-vous, ma sœur.

MÉROB.

Quand j'ai vu David partir pour le combat, j'étais sûre de la victoire ; mais elle pouvait-être sanglante et long-tems disputée. J'ai voulu faciliter le succès de nos armes, j'ai donc

fait dire à Moab que s'il prétendait encore à ma main, le seul moyen de l'obtenir était d'abandonner la cause des Philistins. Il l'a fait, je lui en dois le prix.

MICHOL.

O sœur trop généreuse !

MÉROB.

Hâtez-vous, ma sœur de former les nœuds qui doivent assurer votre félicité. Quant a moi, j'enlève aux Philistins un puissant allié, je délivre Israël d'un ennemi dangereux ; l'idée du bien que j'ai pu faire satisfait mon âme, et croyez, ma chère Michol, que je ne regrette rien.

JONATHAS.

Mon père, voici David.

SCENE X ET DERNIERE.

LES PRÉCÉDENS, DAVID, Officiers de sa suite.

DAVID, *à Saül qui lui serre la main.*

Seigneur, une trève vient d'être signée sur le champ de bataille : Bethel et Engaddi vous sont restitués. Demain, nous reprenons notre position près des monts Gelboë ; dans dix jours la trève expire et le combat recommence, si l'ennemi ne se soumet aux conditions que vous lui imposerez.

SAÜL, *cherchant avec inquiétude parmi les officiers qui accompagnent David.*

Mais... je ne vois point Abner ; où est-il ? que fait-il en ce moment ?

DAVID.

Seigneur, Abner est tombé sous le fer du Philistin.

SAÜL, *avec l'expression du plus grand effroi.*

Abner est mort ! Dieu !

JONATHAS.

Vous regrettez Abner, quand David commande votre armée.

SAÜL.

Moi, regretter Abner ! non, le traître avait mérité ma haine. Mais sa mort... (*à part.*) Un intervalle de peu de jours, m'a dit l'ombre du Prophète, séparera sa mort... (*A Jonathas et à ses sœurs.*) Approchez-vous tous trois, ne me quittez plus ; serrez-vous contre mon cœur : j'ai besoin de me sentir entouré de mes enfans ! bientôt, hélas... (*il les embrasse.*)

MICHOL.

David est aussi votre fils, mon père.

SAÜL, *tendant la main à David.*

Mon cher David, tu régleras toi-même le sort des vaincus ; je t'abandonne tous les soins d'un trône, où je sais que le ciel et le vœu d'Israël t'appellent depuis long-tems.

DAVID.

Je n'ai demandé qu'un prix de mes services, c'est la main de l'aimable Michol.

SAÜL.

Ma fille est à toi, fais son bonheur ; sois toujours aussi l'appui de ton frère Jonathas ; n'abandonne jamais mes enfans ! Me le promets-tu ?

DAVID.

Je vous le jure.

SAÜL.

Les derniers jours de ma vie ne seront donc point sans quelque consolation ! David, les plus hautes destinées t'attendent ; mais que mon funeste exemple ne te laisse jamais oublier que l'injustice des Rois appelle toujours sur leurs têtes les malédictions du ciel.

FIN.

LE TROUBADOUR PORTUGAIS,

MÉLODRAME

EN TROIS ACTES, A SPECTACLE,

Par MM. C. P. DEKOCK ET THÉODORE;

Musique de MM. QUAISAIN et RENAT fils;

Ballets de M. MILLOT.

Représenté sur le Théâtre de l'Ambigu-Comique, le 7 novembre 1815.

PARIS,

Chez FAGES, Libraire, au Magasin de Pièces de Théâtre, boulevard Saint-Martin, N.° 29, vis-à-vis la rue de Lancry.

1815.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
Le Comte FERNANDÉZ, grand d'Espagne.	M. Villeneuve.
FRANCESCO VÉLASCOS, ou Rodrigue de Médinez, fils de la Marquise.	M. Adolphe.
Le Comte De CASTELLOS, Seigneur portugais, sous le nom de Henriquez, Troubadour.	M. Grévin.
ALMÉIDA, Portugais, Intendant-général des biens de la Marquise.	M. Weis.
FABRICE, attaché au service de la Marquise, et confident d'Alméida.	M. Sallé. / M. Stoxleit fils.
ANTONIO, jardinier du château.	M. Boisselot.
BAZILLOS, paysan niais.	M. Klein.
FABIO, Paysan.	M. Debray.
La Marquise de VILLARÉAS.	M.lle Leroy.
INÉS VÉLASCOS.	M.lle Lévêque.
ISABELLE.	M.lle Palmyre.
Villageois et Villageoises.	
Pages.	
Troubadours.	
Gens du château.	
Gardes.	

La Scène est en Espagne, au château de Villaréas.

Vu au Ministère de la Police générale, le 2 octobre 1815.
Signé BERTIN-DEVEAUX.

LE TROUBADOUR PORTUGAIS.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente l'intérieur du parc de Villaréas. Ce parc est fermé dans le fond par un mur à hauteur d'appui, qui traverse le théâtre. Au milieu de ce mur est une grille qui ouvre à deux battans. En dehors du mur est censé un fossé. Dans l'intérieur du parc, tout est disposé pour une fête.

SCÈNE PREMIÈRE.

ANTONIO, FABIO, PAYSANS, PAYSANNES, QUELQUES DOMESTIQUES.

La grille est ouverte. Tous les Villageois entrent en courant. Antonio arrive le dernier.

ANTONIO.

Eh ben, eh ben, où allez-vous donc?

FABIO.

Vous n' savez donc pas que Bazillos vient par ici.

ANTONIO.

Comment, Bazillos!

FABIO.

Eh! oui, il s'est présenté à la grande porte du château. Nous l'avons renvoyé. Sur ça, il a pris sa course tout le long du mur, pour entrer par cette grille.... Mais j'dis, nous sommes là, et j' l'empêcherons ben d'entrer.

ANTONIO.

Eh! pourquoi donc r'pousser ainsi c' pauvre garçon? il est gai, jovial!

FABIO.

Laissez donc, père Antonio, il brouille tout; il est en

état, par sa maladresse, de déranger la fête la mieux ordonnancée.

(*Pendant ce tems, plusieurs villageois et villageoises se sont portés au fond. Ils aperçoivent Bazillos et crient tous.*)

LES VILLAGEOIS.

Le voilà, le voilà !...

FABIO.

Vite !... vite fermez la grille.

Mouvement général. On ferme la grille. Les paysans forment une ligne oblique depuis le fond jusqu'à l'avant-scène. Bazillos arrive en courant et vient se heurter contre les barreaux.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, BAZILLOS.

TOUS RIANT.

Ah ! ah ! ah ! ah ! ah !...

BAZILLOS, (*en dehors de la grille.*)

Ah ! oui, riez !... riez ! c'est joli !... Ah! comme c'est drôle!.. V'là un fier tour que m'vous jouez là !... si j'n'entre pas par la grille, j'entrerai par dessus les murs ! v'là tout !...

FABIO.

Oui ; et l'fossé ?...

BAZILLOS.

L'fossé !... Je l'sauterai l'fossé, pardi ! c'est pas ben difficile !... Mais c'est toujours ben mal à vous de m'bannir d'vos jeux. Père Antonio, vous qu'êtes le plu s vieux d'tous, et par conséquent le plus âgé, ... l'plus raisonnable ; j'vous en prie, intercédez pour moi !...

ANTONIO, (*aux paysans.*)

Allons, mes amis, un jour de fête, faut être généreux. Laissez-le entrer, il sera tranquile, pas vrai ! ...

BAZILLOS.

Certainement. Pardine !... quand j'ferai une bétise par-ci par-là, ça vaut-il la peine d'en parler !... Décidez-vous. Vous voyez ben que j'suis grillé... par le soleil.

FABIO.

Allons, entre. (*On lui ouvre la grille.*)

BAZILLOS, (*entrant.*)

Ah ! merci, papa Antonio, (*à un paysan*) merci vous. (*A un autre.*) Merci, toi ; merci vous autres. Ah ça, eh ben, la fête ?

ANTONIO.

J'sommes prêts : j'n'attendons que l'signal.

BAZILLOS.

Eh ben, i n'tard'ra pas. D'vinez d'où je viens..... non,

n'devinez pas, j'vas vous l'dire: j'viens d'sur la grande route, là par où vient M. le comte de Fernandès et la signora Isabelle sa fille.... la future, d' not jeune maître. J'ai monté sur un arbre, j'ai regardé, j'ai regardé !... qu'est-ce que j ai vu ?... une poussière... oh ! mais une poussière d'un gris cendré....

ANTONIO.

Enfin, c'te poussière ?...

BAZILLOS.

Eh ben, c'te poussière... c'était un courrier.

TOUS.

Un courrier. !...

BAZILLOS.

Oui, un courrier. J'sommes vite revenu au château, et j'ai su qu'il apportait la nouvelle que M. le Comte et sa fille seraient ici dans deux heurs au plus tard !...

ANTONIO.

Dans deux heures !... Allons, morgué, vive la joie, j'allons nous en donner.

BAZILLOS.

Ça c'est vrai... Ah ! ça, dites moi, d'quoi m' chargez-vous ?.... j'veux faire queuqu'chose d'abord.

FABIO.

Oui !... tu fais d'belles choses quand tu t'y mets !...

BAZILLOS.

J'vois c'que c'est !... vous avez d'la rancune, parce qu'à la dernière fête de madame la Marquise, j'ai allumé les illuminations l'matin ; v'là t'i pas un grand malheur !.... eh ben elles se sont trouvées toutes prêtes pour le soir.

FABIO.

Et lorsque tu as voulu tirer au prix: te souviens-tu de ce que tu as fait ?...

BAZILLOS.

Ah ! pardine, il y a ben d'quoi s'plaindre !... à cause que j'ai ajusté un peu de travers et que j'ai envoyé mon arbalète dans l'œil du gros chien de not' concierge ? C'est pas l'embarras, d'puis c'tems là y me r'garde d'une drôle de manière.....

ANTONIO.

Ah ! tu fais de ces coups là !... Eh ben, je commence à croire qu'ils ont raison de n'pas vouloir t' souffrir avec eux.

BAZILLOS.

Soyez tranquille !.. on n'est pas bête toute sa vie.... et j'vous réponds d' moi pour aujourd'hui.

ANTONIO.

Ah ça, mes amis, tout c'que Fabrice nous a ordonné est-il fait ?...

FABIO.

Oui, oui, vous voyez tout est terminé !...

ANTONIO.

C'est bien. En ce cas, allons attendre le signal dans les cours, en nous exerçant pour la danse.

BAZILLOS.

J' vas avec vous. Aussi ben v'là l' seigneur Alméida, votre intendant avec son valet; ils ont l'air de parler d'affaires; t'nez, allons-nous en.

ANTONIO.

Pour c'te fois t'as raison : partons.

BAZILLOS.

Ah ! dites donc. J'ai envie d' prier ce Troubadour qu'est venu avec les siens pour la fête, de m' faire queuques couplets pour les dégoiser en présence d' madame la marquise. Ça n'peut pas créver les yeux d' personne, des couplets....

ANTONIO.

Non ! mais ta voix pourra bien écorcher les oreilles.

BAZILLOL.

Ah ! ben, il faut que j' m'amuse à queuqu' chose !...

ANTONIO.

Allons, en marche, partons !...

(*Antonio, Fabio, et Bazillos sortent à la tête des Villageois.*)

SCÈNE III.

ALMÉIDA, FABRICE.

ALMÉÏDA, *examinant les préparatifs.*

Je suis satisfait, Fabrice, de ces préparatifs; tu as exécuté mes ordres avec une intelligence dont je ne puis que te louer.

FABRICE.

Feu M. le Marquis de Villaréas, n'aurait pas mieux été obéi.

ALMÉÏDA.

Ne l'ai-je point remplacé dans ce château ?

FABRICE.

Mais, à-peu-près.

ALMÉÏDA.

Mon autorité n'est-elle pas la même ?

FABRICE.

Il est vrai que, grâce à la confiance que Madame la Marquise vous accorde, vous commandez ici en maître.

ALMÉÏDA.

En attendant que je le sois.

FABRICE.

Vous ?

ALMÉÏDA.

Moi.

FABRICE.

Il faudrait pour cela bien des événemens. Vous êtes Intendant-Général des biens de la Marquise et de ceux du jeune Duc de Médinez, son fils; mais il y a encore loin de ces titres à celui de propriétaire de ces riches domaines.

ALMÉÏDA.

Pas aussi loin que tu le penses, Fabrice ; quand o na su enchaîner adroitement certaines personnes à son sort, de manière à les compromettre, si ce qu'on leur propose était rejeté par elles, on est plus fort que tu ne crois. Mais tout ceci, je le vois, est une énigme pour toi . . . Je vais t'en donner le mot.

FABRICE.

Ma foi, Seigneur, vous me ferez plaisir; car j'avoue qu'en ce moment, ma pénétration est en défaut.

ALMÉÏDA.

Tu sais qu'après les troubles qui agitèrent pendant plusieurs années le Portugal, ma patrie, l'autorité cru nécessaire, pour le rétablissement de la tranquillité publique, de me faire sortir du royaume. Obligé de me soumettre aux volontés du gouvernement, j'obéis à cet ordre et je quittai Lisbonne.

FABRICE, (*avec ironie.*)

Oui, emportant, sans doute, avec vous les regrets des gens de bien et l'amour de vos compatriotes.

ALMÉÏDA, (*souriant.*)

C'est ce dont je ne suis pas bien persuadé. Je vins en Espagne, je fus présenté chez la Marquise de Villaréas, qui me prit pour son secrétaire et m'accorda une confiance sans bornes. Je te fis connaître alors l'heureuse position dans laquelle je me trouvais; tu quittas Lisbonne, et à ton arrivée je t'attachai à ma personne. La place que j'occupais me mettant à même d'avoir continuellement sous les yeux les titres et les papiers de la famille, je pris connaissance du testament du vieux Duc de Médinez, dont le jeune Rodrigue porte le nom. J'en lus avec soin tous les articles, et je vis que le Duc de Médinez, étant mort sans enfans, avait laissé ce superbe Château, toutes les terres qui en dépendent, enfin une fortune immense, au Marquis de Villaréas, à condition que son fils Rodrigue, qui était né depuis peu de temps, porterait ce titre et le nom de Duc de Médinez, et que si par hasard; (saisis bien cette clause,) le Marquis, venait à perdre son fils, toute cette riche succession passerait à une autre branche de sa famille. Le Marquis de Villaréas prit possession de l'héritage, et Rodrigue du titre de Duc de Médinez. Mais le Marquis ne profita pas longtems

de son bonheur; il mourut, et par un sort fatal, quelque tems après le jeune Rodrigue le suivit au tombeau.

FABRICE.

Comment! Le jeune Rodrigue... Eh mais, il est ici...

ALMÉÏDA.

Laisse-moi donc achever. La Marquise de Villaréas, vivement affligée de la mort de son époux, se trouva dans l'impossibilité de continuer d'allaiter son fils. Ma première mission eut pour but de chercher à Rodrigue une seconde mère; je rencontrai à quelques lieues d'ici, à Astorgal, un nommé Vélascos, qui m'avait été plus d'une fois utile en Portugal; cet homme, banni comme moi, avait eu l'art de se faire aimer de la fille d'un gentilhomme sans fortune, et l'avait épousée. Inès nourrissait le premier fruit de leur hymen; je lui confiai Rodrigue, et je revins près de la Marquise achever de gagner sa confiance.

FABRICE.

C'est fort bien, Seigneur; mais tout ceci ne me dit pas...

ALMÉÏDA.

Ce n'est que quelque tems après ces événemens, que j'eus occasion de prendre connaissance du testament du Duc de Médinès, et au moment où j'apprenais combien l'existence du jeune Rodrigue importait à la fortune de sa famille, la nouvelle me parvint qu'il etait à toute extrémité. Je courus à Astorgas, je trouvai le jeune [illegible]ic à son dernier moment; et l'enfant de Vélascos dans le [illegible]ne état. Inès était absente depuis quelque tems. Placé près des deux berceaux, j'examinai avec surprise la ressemblance qui existait entre ces enfans: je roulais dans ma tête mille projets divers, lorsque Rodrigue expira. Je me décidai aussitôt, et le dépouillant des riches langes dont il était couvert, j'en revêtis l'enfant d'Inès; quelque jours après, Inès arriva, versa d'abondantes larmes, en apprenant la mort de son fils, et ne s'en consola qu'en prodiguant au prétendu Rodrigue, des soins qui achevèrent de le rendre à la vie.

FABRICE.

Mais le père était présent, comment avez vous pu le faire consentir?...

ALMÉÏDA.

Cet homme est très-intéressé, et d'une conscience... accommodante. Une bourse d'or le détermina et m'assura de son silence.

FABRICE.

Ainsi, grâce à vos soins, la Marquise de Villaréas, continue à jouir de la brillante fortune laissée par le Duc de Médinez; et le fils d'Inès passe ici pour Rodrigue. Tous ces événemens étaient passés lorsque j'arrivai près de vous: la surprise que j'éprouve en vous écoutant, n'a donc rien d'extraordinaire.

Mais, Seigneur, que gagnerez-vous par la réussite de cette intrigue?

ALMÉIDA.

La Marquise est encore jeune, et ses charmes la mettent au nombre des plus belles femmes de l'Espagne. Aujourd'hui même je lui fais l'aveu de mon amour et je lui demande sa main.

FABRICE.

Vous!... son intendant!...

ALMÉIDA.

Son égal, quand je le voudrai.

FABRICE.

Son égal!

ALMÉIDA.

Et je puis lui en fournir la preuve.

FABRICE.

Allons!... entre nous, cela ne vous est pas possible.

ALMÉIDA.

Rien de plus aisé, au contraire... Lors de mon séjour en Portugal, le jeune Comte de Castellos, dernier rejetton d'une famille illustre, périt dans une émeute populaire. J'étais présent. Dans l'espoir de soustraire aux révoltés quelques objets précieux, je m'emparai d'une cassette que j'aperçus dans une des salles du château. Cette cassette contenait les titres de noblesse de cette famille qui se trouve aujourd'hui totalement éteinte; ces titres vont me servir: ils vont m'aider à me faire passer aux yeux de la Marquise, pour un descendant de ces illustres Portugais. Je lui dirai que des raisons politiques m'avaient forcé de déguiser mon nom et de cacher ma naissance; mais que ne ne pouvant résister à l'amour que je ressens pour elle, je n'hésite plus à me faire connaitre. Je tomberai à ses pieds, je ferai valoir le zèle que j'ai montré pour ses intérêts, et jespère enfin voir couronner mes desirs.

FABRICE.

Indigne que je suis!... je m'humilie devant votre savoir!.. mais comment se fait-il qu'avec un plan aussi vaste, aussi bien conçu, vous ayez resté si longtemps dans le poste où je vous vois placé? Quand on a tous les moyens de devenir maître, doit-on rester simple commensal?

ALMÉIDA.

Que veux-tu, Fabrice, la situation heureuse dans laquelle je me trouve, a pendant quelque temps enchaîné mes projets; mais l'événement qui se prépare me fait prévoir quelques dangers. Rodrigue épouse la fille du comte de Fernandès. Le comte devenu allié de la famille peut porter sur ma gestion une surveillance importune; il peut obtenir une partie de la confiance dont je suis revêtu, la réussite de mes projets me met à l'abri de ces malheurs futurs. Un motif bien plus puissant encore doit m'en faire presser l'exécution; je viens de re-

cevoir la nouvelle de la mort de Velascos, et l'on m'apprend qu'à ses derniers momens il a eu avec sa femme un entretien secret.... Si l'approche de la mort avait intimidé son âme.... s'il avait eu la faiblesse de révéler à Inès.... le malheureux!... il me ferait perdre en un instant le fruit des plus hardies conceptions. Il faut terminer cet état de crainte, et je vais aujourd'hui même faire connaître mes desirs à la marquise : si elle me refuse, je brise d'un seul mot le prisme enchanteur qui l'abuse; elle et son prétendu fils sont précipités du faîte des grandeurs dans la misère la plus affreuse. Des larmes de sang deviendront le partage de cette famille : je ferai plus encore; j'irai, s'il le faut, jusqu'à m'avouer l'auteur de l'échange de l'enfant; mais je saurai prouver que je n'agissais que par les ordres de la marquise, qui voulait à tous prix se conserver une fortune à laquelle elle n'avait pas le courage de renoncer. Elle et son fils, seront couverts d'ignominie; et je ne me précipiterai dans l'abîme, qu'en entraînant avec moi tous ceux qui se seront opposés à l'exécution de mes desseins.

FABRICE.

Voilà du caractère! et je ne doute pas maintenant du succès de votre entreprise. (M) Mais j'aperçois le jeune Rodrigue, tout entier à son amour; il promène lentement ses rêveries.

ALMÉIDA.

Retourne au château; je vais profiter du moment où Rodrigue est seul, pour m'assurer de lui, et le pressentir sur la demande que je compte faire à la marquise. Tu rejoindras ces troubadonrs qui sont arrivés pour la fête. (*Par réminiscence.*) Ah! leur chef est Portugais, m'as-tu dit....

FABRICE.

Oui, seigneur, il se nomme Henriquez; il est doué d'une grande gaité et d'une brillante imagination!...

ALMÉIDA.

Cet homme pourra m'être utile.... ces gens là font tout pour de l'or. — Tâche de gagner sa confiance et de sonder ses sentimens.... (M) mais Rodrigue s'approche.... éloigne-toi!

Fabrice sort. Almëida se retire dans le fond du théâtre.

SCÈNE IV.

RODRIGUE, ALMEIDA.

Rodrigue s'avance lentement, en contemplant le portrait d'Isabelle qu'il tient dans ses mains.

RODRIGUE.

Modèle de grâces et de beauté, tu vas donc enfin m'appartenir!

ALMÉÏDA, *à part.*

Il est tout occupé du portrait d'Isabelle, que le comte de Fernandez lui a envoyé.

RODRIGUE.

Heureux Rodrigue !... qu'ai-je donc fait pour mériter tant de bonheur !...

ALMÉÏDA.

Approchons.... (*Il fait du bruit.*)

RODRIGUE.

Ah !... c'est vous, Alméïda.

ALMÉÏDA

Je crains de vous avoir interrompu, seigneur; vous paraissiez si occupé ...

RODRIGUE *lui montrant le portrait.*

Regarde, et vois s'il existe rien de plus parfait !...

ALMÉÏDA.

C'est le portrait d'Isabelle ?

RODRIGUE.

Les regards de Rodrigue pourraient-ils s'arrêter sur un autre ?

ALMÉÏDA.

Encore quelques instans et vous la nommerez votre épouse.

RODRIGUE.

Ah ! cher Alméïda, ce bonheur me semble si grand, que je n'ose croire encore à sa réalité !...

ALMÉÏDA.

N'avez-vous pas la parole du comte, et ce qui vaut mieux encore, le cœur d'Isabelle ?...

RODRIGUE.

Oui, et je ne saurais douter de sa constance. Tu sais que ce fut dans mon dernier voyage à Madrid que je fis sa connaissance. Introduit chez le comte de Fernandez où se rassemblait la société la plus brillante et les femmes les plus aimables de la cour, mon cœur ne distingua qu'Isabelle !... Troublé.... interdit à sa vue.... j'éprouvai un sentiment dont j'ignorais encore la cause !... De son côté, Isabelle était émue.... nos yeux se rencontrèrent, et le même instant décida du sort de notre vie.

ALMÉÏDA.

Madame la marquise, informée de vos sentimens, ne tarda pas à demander au comte la main de sa fille. Cette union était convenable sous tous les rapports, elle fut arrêtée, et bientôt vous serez l'heureux possesseur d'une fortune brillante et de la femme que vous adorez !... Ah ! seigneur, que votre sort est digne d'envie !... jamais je ne goûterai un pareil bonheur !...

RODRIGUE.

Et pourquoi donc, Alméïda ? tu jouis près de nous d'un rang honorable ; plus d'une femme envierait ton alliance.

ALMÉIDA.

Excepté celle qui seule pourrait me rendre heureux!...

RODRIGUE.

Tu aimes, Alméida?...

ALMÉIDA.

Et je n'ose m'avouer à moi-même mon fatal amour!...

RODRIGUE.

Ton fatal amour?...

ALMÉIDA.

Le cœur calcule-t-il les distances!... il ne voit que l'objet qui le charme, et ne remarque point le rang où le sort l'a placé.... Ah! cette passion fera mon malheur!...

RODRIGUE.

Si ma fortune, mon appui, peuvent t'aider à obtenir celle que tu aimes, parle et compte sur mon amitié; il n'est rien que je ne fasse pour te rendre heureux.

ALMÉIDA.

Je sens tout le prix de tant de bontés. Permettez-moi, M. le duc, de vous rappeler cette promesse, si les circonstances l'exigent.

RODRIGUE.

Tu me trouveras toujours prêt à la remplir.

ALMÉIDA.

Combien cette assurance m'est précieuse!... mais voici madame la marquise votre mère.

SCÈNE V.

LES MÊMES, LA MARQUISE.

RODRIGUE, *allant à elle.*

Ma mère!...

LA MARQUISE.

Je te cherchais, mon cher Rodrigue: livre toi à la joie, le comte de Fernandez et sa fille arrivent dans quelques instans; un courrier dépêché par eux vient de m'en apporter l'heureuse nouvelle.

RODRIGUE.

Je suis au comble du bonheur... ô ma mère, c'est à vous que je le dois, comment pourrai-je jamais reconnaître vos bontés?

LA MARQUISE.

En aimant toujours ta mère, mon cher Rodrigue, et en ne la quittant jamais. Mais nous devons aussi des remercîmens à Alméida. C'est lui qui a dirigé les détails de la fête qui se prépare.

RODRIGUE.

Je sais ce que je dois à son amitié!... mais à propos, mon

ami avez-vous fait prévenir la bonne Inès Vélascos, ma seconde mère, afin qu'elle se trouve à la fête?...

LA MARQUISE.

J'allais vous faire la même question, Alméïda, sa présence manquait à mon bonheur; celle qui a nourrit Rodrigue a de justes droits à mon amitié et à ma reconnaissance.

ALMÉÏDA, *embarrassé.*

J'avais prévu votre desir, madame la marquise, ainsi que le vôtre, seigneur; mais.... c'est à regret que je dois vous annoncer que vous serez trompé dans votre attente; la signora Vélascos ne peut quitter Astorgas; des affaires importantes.... a-t-elle dit, l'empêchent de se rendre à la fête.

RODRIGUE.

Eh quoi! ma chère Inès ne sera point témoin de mon bonheur; son refus m'étonne! et cette indifférence de sa part....

LA MARQUISE.

Ne l'accuse pas, Rodrigue; sans doute des motifs bien puissants la retiennent loin de nous.

RODRIGUE.

Mais l'heure s'avance; permettez-moi, ma mère, de voir si les préparatifs de la fête sont terminés. Je sais tout ce que je dois dans cette circonstance à l'amitié d'Alméïda; mais je suis bien aise de m'assurer par moi-même.

LA MARQUISE.

Ton empressement est louable; va, mon fils, et sois persuadé que ta mère partage tous les sentimens que tu éprouves en ce jour.

Rodrigue baise la main de la marquise et s'éloigne.

SCÈNE VI.

ALMEIDA, LA MARQUISE.

ALMÉÏDA, *à part.*

Portons les premiers coups. (*Haut.*) Voici une belle journée pour vous, madame: il est si doux pour le cœur d'une mère d'assurer le bonheur de son fils.

LA MARQUISE.

Vous partagez ce sentiment, Alméïda, car votre amitié m'est connue.

ALMÉÏDA.

Lorsque vous éprouvez une si douce satisfaction à former des lieus sacrés, êtes-vous déterminée, madame, à ne jouir que du bonheur des autres, et lorsque vous paraissez si bien connaître les charmes d'une union assortie, avez-vous renoncé pour toujours à la félicité qu'elle procure?

LA MARQUISE.

Que voulez-vous dire? Alméïda.

ALMÉÏDA.

Vous êtes-vous condamnée à un éternel veuvage ? et lorsque votre rang, votre fortune, attirent tous les regards, resterez-vous insensible aux hommages que l'on se plaît à vous rendre, et aux sentimens que vous inspirez ?

LA MARQUISE.

Eh ! qui pourrait jamais remplacer dans mon cœur l'époux que j'ai perdu ?...

ALMÉÏDA.

Celui à qui vous donneriez ce titre, et qui sentirait tout le prix de ce choix. Parmi ceux qui briguent l'honneur de vous appartenir, n'en est-il aucun digne de vous fixer? Les comtes d'Alvar, d'Estellaros, le marquis de Lorenzo, semblent réunir toutes les qualités désirables.

LA MARQUISE.

Aucun d'eux n'a touché mon cœur. Je rends justice à leur mérite ; mais le souvenir du marquis de Villaréas remplit mon âme tout entière.

ALMÉÏDA.

Il ne faut souvent qu'une circonstance, pour faire changer les résolutions les mieux prises. Si elle se présentait, madame la Marquise ; si un amant, sachant apprécier vos vertus, déposait à vos pieds l'aveu de son amour en fesant le serment de consacrer son existence à embellir la vôtre ; si cet hymen, en donnant un maître à vos nombreux vassaux, assurait votre tranquillité, et mettait votre immense fortune à l'abri des tentations de l'envie et de la mauvaise foi : auriez vous bien raison de vous refuser à une union que tout semblerait commander ?

LA MARQUISE.

Vous êtes pressant, Alméïda, et je soupçonnerais presque que vous servez en ce moment un de ceux que vous venez de nommer... Je ne puis vous en vouloir ; mais je vous le répète, jamais je ne formerai de nouveaux liens.... mais quel est ce bruit ?

ALMÉÏDA.

C'est le seigneur Rodrigue et les ménestrels qui viennent de ce côté.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, BAZILLOS, ANTONIO, VASSAUX.

LA MARQUISE.

Que voulez-vous, mes amis ?

ANTONIO.

Vous dire, madame, que nous allons tretous au-devant de M. le comte de Fernandez et de sa fille ; et s'il plaisait à

madame de nous accepter pour escorte, nous aurions ben de la joie de vous accompagner.

LA MARQUISE.

Volontiers, mes amis; je ne saurais être mieux qu'au milieu de mes vassaux. Antonio, vous avez songé à tout? Le comte et sa suite recevront partout l'accueil qui leur est dû?

ANTONIO.

Madame peut être ben tranquille, rien n'est oublié. Le seigneur Alméida a donné ses ordres en conséquence, et il a été joliment secondé par ce ménestrel qui est, avec tous les siens, au château.

LA MARQUISE.

Des ménestrels.

ALMÉIDA.

Oui, madame. Pour rendre la fête plus complette et plus digne des illustres personnages à qui elle est offerte, j'ai fait venir quelques troubadours qui se trouvaient dans les environs; leur chef paraît doué d'une rare intelligence, de beaucoup de gaîté, et je suis persuadé que leur présence ne pourra que vous être agréable.

LA MARQUISE.

Je vous remercie de ce soin.

BAZILLOS.

Madame la marquise voudrait-elle me permettre de lui adresser une réclamation?

LA MARQUISE.

Parlez, Bazillos.

BAZILLOS.

Si madame voulait ben ordonner à ces paysans de me laisser me joindre à eux pour la fête. Ils me repoussent, ils me rebutent, et ça me chagrine....

LA MARQUISE.

Pourquoi donc ne pas admettre Bazillos à vos jeux?

ANTONIO.

Parc' que c'est un maladroit qui n' fait que des sottises!...

BAZILLOS.

C'est la jalousie qui l' fait parler, madame la marquise!...

LA MARQUISE.

Laissez-le faire, mes amis, ses intentions sont bonnes, et il se corrigera.

BAZILLOS.

Vous l'entendez, vous autres.... madame me permet de me mêler avec vous.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, RODRIGUE, HENRIQUEZ, TROUBADOURS.

RODRIGUE.

Venez, venez, ma mère ; le Comte et la charmante Isabelle sont aux portes du château.

LA MARQUISE.

Accompagnez-nous, mes amis.

HENRIQUEZ.

Oui, précédez madame la Marquise; prenez en passant vos branches de feuillages, et que les cris de vive le comte Fernandez ! vive Isabelle ! signalent leur arrivée dans cette demeure.

RODRIGUE.

Partons, ma mère,.... venez Alméïda.

HENRIQUEZ, (*à tous.*)

Allons, marche.

(*La marquise est entre Alméïda et Rodrigue ; les vassaux la précèdent et la suivent. Bazillos et Antonio sont à la tête du cortége.*)

SCÈNE IX.

HENRIQUEZ, (*seul.*)

(*Il regarde le cortège, puis se met à rire.*)

HENRIQUEZ.

Parbleu ! je ne puis m'empêcher de rire lorsque je me vois, moi comte de Castellos, dernier rejetton d'une des plus illustres familles du Portugal, chef d'une troupe de ménestrels, courant de châteaux en châteaux, de palais en palais, chantant, pour quelques misérables piastres, vingt beautés que je n'ai jamais vues, et célébrant les vertus de gens que je ne connais pas. O ma gaîté !.. que je te remercie ; grâce à toi, je prends le tems comme il vient, et je me trouve aussi heureux sur la paille que m'offre un bon paysan, que mollement couché sur le lit sompteux d'un riche Sybarite !...

Et d'ailleurs, pourquoi me plaindrai-je ?.. C'est ma faute après tout si je mène cette vie errante et fugitive ; je m'étais déjà fait reconnaître, on ne me contestait pas mon titre de descendant des Castellos .... mais des fripons s'étaient emparés des parchemins de ma famille ; il fallait faire des

recherches, avoir affaire à la justice, porter mes plaintes jusqu'au pied du Trône peut-être. Ma foi, j'ai pris gaîment mon parti, et mon luth en main, j'ai méprisé toutes les grandeurs futures pour le bien présent. Je parcours philosophiquement toutes les Espagnes; je ris des sots que je rencontre et je ris souvent; par sentiment, j'oblige quelquefois; par état je passe ma vie au milieu des fêtes et des plaisirs; et je n'ai pas encore trouvé l'occasion de regretter mes grandeurs!.. Mais, qui vient par ici..... cette démarche ... ce costume de deuil ... Voici un singulier personnage pour figurer dans une fête.

SCÈNE X.

HENRIQUEZ, INÈS.

Inès s'avance lentement, sa figure exprime la tristesse. Elle entre dans le parc et s'approche d'Henriquez.

INÈS.

Seigneur.... êtes-vous de ce château?....

HENRIQUEZ.

C'est selon, madame; j'en suis sans en être. Attiré par les fêtes qui s'y donnent en ce moment...

INÈS, *avec étonnement.*

Les fêtes, dites-vous?.....

HENRIQUEZ.

Comment, vous l'ignoriez!... vous n'êtes donc pas de Villaréas?...

INÈS.

Non, seigneur; j'arrive à l'instant.... Ce costume doit vous annoncer que je ne viens point en ces lieux pour me livrer aux plaisirs!.... Mais daignez me dire quel est le motif de ces fêtes?.....

HENRIQUEZ.

Le mariage du jeune Rodrigue; il va unir ses destinées à celles de la fille du comte de Fernandez, qui, dans ce moment, arrive au château.

INÈS, *à part.*

Rodrigue prépare une fête!... il doit épouser la fille du comte de Fermandez!... Ah! l'infortuné ne sait pas quel funeste secret je viens lui révéler!...

HENRIQUEZ, *à part.*

Cette femme paraît bien affligée.... elle m'intéresse.... (*Haut.*) Vous ne venez donc point, madame, pour assister à la fête?...

INÈS.

L'infortunée Inès doit laisser le plaisir aux gens heureux!... elle n'a plus que la douleur en partage!....

HENRIQUEZ.

Pardonnez à ma curiosité, madame ; mais si je pouvais vous être utile... croyez que mon cœur est sensible aux larmes de l'infortune..... J'ai vu couler les vôtres, et je voudrais en arrêter le cours ?....

INÈS.

Ah ! seigneur !... votre intérêt est loin de m'offenser !... Je suis seule.... sans protecteurs, sans appui !... et cependant je sens combien les soins d'un ami me seraient précieux en ce moment ! ..

HENRIQUEZ.

Parlez !... quel motif vous amène dans ce château ?...

INÈS.

J'y viens réclamer ce qu'une mère a de plus cher... mon fils, que l'on m'a ravi dès ses plus jeunes ans !

HENRIQUEZ.

Votre fils !... et qui a pu être assez barbare ?...

INÈS.

Un misérable qui jouit, dans ces lieux, de l'estime publique, parce qu'il sait cacher ses intrigues sous le voile de l'honneur et de la probité !...

HENRIQUEZ.

Son nom ?

INÈS.

Alméïda.

HENRIQUEZ, *comme frappé de ressouvenir.*

Alméïda !... ce nom ne m'est point inconnu !...

INÈS.

C'est l'intendant-général de ces vastes domaines.

HENRIQUEZ.

Ne serait-il pas Portugais ?....

INÈS.

Je le crois !...

HENRIQUEZ, *à part.*

Parbleu !.... il serait plaisant que ce fût cet homme dont on m'avait parlé, comme un des fripons qui... (*à Inès.*) Mais, revenons à ce qui vous intéresse, et daignez m'apprendre.....

INÈS.

Vous allez tout savoir, seigneur ; le but de ma démarche est trop légitime pour que je croie devoir vous en faire un mystère. J'étais fille d'un gentilhomme sans fortune, lorsque j'épousai Lopez Vélascos ; un fils naquit de cette union, et c'est à cette époque qu'Alméïda, intendant de la marquise, vint me proposer de servir de mère au jeune Rodrigue, qui venait de naître. Les bienfaits de la marquise devaient récompenser mes soins, et j'acceptai cette proposition !.. J'ignorais, hélas ! ce qu'elle devait me coûter un jour !...

Vélascos vient de mourir ; son âme, touchée par le repentir,

s'est épanchée dans la mienne.... Ecoutez l'aveu terrible qu'il m'a fait à ses derniers momens :

« Tu pleures encore notre fils que tu crois mort en bas » âge..... apprends qu'il respire sous le nom de Rodrigue, » duc de Médinez.... L'enfant qui perdit la vie en ton absence, » était le fils de la marquise..... Alméïda m'offrit une forte » récompense pour lui substituer le nôtre.... et j'eus la bas- » sesse d'y consentir..... » Il expira en achevant de prononcer ces mots.

HENRIQUEZ.

Grand dieu!... se pourrait-il!... Ainsi, le jeune duc qui doit épouser la fille du comte de Fernandez.

INÈS.

Est mon fils... mon cher Francesco.... que je pleure depuis si long-temps!...

HENRIQUEZ.

Voilà une confidence qui pourrait bien déranger la fête!.... Mais quel est votre projet en vous présentant au château?

INÈS.

De redemander à Alméïda le fils qu'il m'a ravi....

HENRIQUEZ.

Votre demande est juste... Mais vous n'avez point de preuves à fournir; peut-être la marquise est-elle d'accord.....

INÈS.

La marquise est comme moi, dupe de cet odieux stratagême. Alméïda est seul coupable.

HENRIQUEZ.

En ce cas, il faut que cet homme ait un motif bien puissant.... il faut connaître son but, ses desseins, et surtout éviter les piéges qu'il pourra vous tendre. Je ne vous cache pas que cette entreprise sera difficile... car il n'est pas toujours aisé de démasquer les fripons.... Mais votre cause est juste, votre situation m'intéresse; confiez-vous à moi, laissez-moi vous diriger dans cette affaire, et j'ose vous prédire d'avance que nous parviendrons à confondre Alméïda!....

INÈS.

Ah! seigneur, vous me rendrez la vie, et je remets, avec confiance, mon sort entre vos mains.

HENRIQUEZ.

Allons, madame, séchez vos larmes!.. les méchans seraient trop heureux s'ils parvenaient à nous attrister! C'est en ne se laissant point abattre, en conservant son adresse, sa gaîté, que l'on brave les coups du sort, et que l'on triomphe de l'intrigue et de la perfidie. Mais on vient,... c'est le cortège.... la fête.... tout le monde enfin.... suivez-moi, j'ai mon projet! Je veux vous faire paraître devant Alméïda au moment où il s'y attendra le moins, et jouir de l'effet que votre présence produira sur lui... Venez, venez.

INÈS.

Homme généreux!.... je m'abandonne à vous!...

(*Henriquez entraîne Inès par le côté opposé où vient le cortège.*)

SCÈNE XI.

LA MARQUISE, LE COMTE FERNANDEZ, ISABELLE, RODRIGUE, ALMÉIDA, FABRICE, ANTONIO, BAZILLOS, SUITE, VASSAUX, GARDES, etc.

Le cortège arrive en ordre. Le comte donne la main à la marquise, Rodrigue tient celle d'Isabelle.

LE COMTE.

En vérité, madame la marquise, nous marchons de surprise en surprise! ce séjour me paraît enchanté.

LA MARQUISE.

Nous tâcherons, M. le Comte, de vous le rendre agréable et d'offrir à l'aimable Isabelle la preuve du plaisir que nous cause sa présence...

ISABELLE.

Ah!.. madame la Marquise ne doit pas douter de celui que j'éprouve en ce moment!..

RODRIGUE.

Chère Isabelle, et vous M. le Comte, daignez recevoir l'hommage de ces bons villageois. Allons, Bazillos, que la fête commence!...

BAZILLOS.

Oui, Monseigneur!...

On prend place. Ballet.

A la fin du ballet, on forme un groupe général; les villageois avec leurs bouquets et leurs guirlandes, dessinent un cœur. Des enfans montent sur l'estrade qui sert de siége aux personnages, et suspendent une couronne de fleurs au dessus de la tête d'Isabelle. Henriquez paraît.

SCÈNE XII.

LES MÊMES HENRIQUEZ. PUIS ENSUITE INÈS.

C'est cela, mes amis, l'hommage de votre cœur, et l'innocence couronnant la vertu, mon but est rempli. Maintenant, passons à un autre tableau, qui, je l'espère, ne déplaira pas à M. le Duc. A mon signal, séparez-vous vivement de droite et de gauche et laissez le milieu libre.

ALMÉIDA, *à Fabrice en se levant.*

Que veut-il faire ?

HENRIQUEZ.

Allez.

Mouvement rapide des villageois. Inès paraît au milieu. Etonnement de la Marquise, trouble d'Alméida.

RODRIGUE, *se levant et courant à Inès.*

Que vois-je !... c'est ma chère Inès.

ALMÉIDA, *à part à Fabrice.*

Inès en ces lieux ! que vient-elle y chercher !..

HENRIQUEZ, *à part.*

Bon !.. mon tableau a produit son effet.

RODRIGUE, *amenant Inès sur l'avant-scène.*

Venez, ma chère Inès, votre présence met le comble à mes vœux.

INÈS, *à la marquise.*

Pardonnez, madame la marquise, si sans votre permission....

LA MARQUISE, *lui prenant la main.*

Ma chère Inès, que je suis charmée de vous voir... (*au comte*) c'est la seconde mère de mon fils, seigneur; (*à Isabelle*) c'est elle qui ma conservé mon cher Rodrigue.

ISABELLE.

Elle a bien des droits à notre reconnaissance.

LA MARQUISE, *à Inès.*

Mais nous n'espérions pas vous avoir aujourd'hui, mon amie; Alméida nous avait annoncé que vous ne pouviez vous rendre à la fête...

INÈS, *en fixant Alméida.*

Le seigneur Alméida ne m'y avait point invitée... il craignait peut-être que ma présence ne troublât les plaisirs de cette journée....

ALMÉIDA, *à part.*

Funeste contretems !.....

LA MARQUISE, *regardant Alméida avec étonnement.*

Comment se fait-il ?....

RODRIGUE, *à Inès.*

Mais pourquoi ce costume lugubre, ma chère Inès, et d'où vient la tristesse que je lis dans vos yeux ?

INÈS.

Ce vêtement convient à ma situation... J'ai perdu, mon époux.

RODRIGUE.

Grand dieu !

ALMÉIDA.

Un habitant d'Astorgas m'avait appris ce fatal événement.

Je devinais à la douleur d'Inès, celle que vous éprouveriez vous-même, et voilà le motif qui m'a empêché de l'inviter à venir prendre part à cette fête.

LA MARQUISE.

C'est près de ses amis, qu'Inès trouvera de véritables consolations. Mais il est tems de retourner au château. Venez avec nous Inès, nous tâcherons par nos soins et notre amitié de vous faire oublier la perte que vous avez faite. M. le comte, donnez-moi la main. Isabelle, Rodrigue près de vous ne peut songer qu'au bonheur, je vous laisse le soin de le distraire. Suivez-nous, Alméïda.

ALMÉÏDA.

J'obéis, madame.

HENRIQUEZ.

Voici tous mes personnages en présence, l'action est commencée; c'est à moi de conduire la barque à bon port.

Le comte reprend la main de la marquise, Rodrigue celle d'Isabelle, Alméïda est forcé d'offrir la sienne à Inès. Chacun d'eux exprime ses différens sentimens.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

Le théâtre représente une superbe galerie du château.

SCÈNE PREMIÈRE.

BAZILLOS, HENRIQUEZ.

BAZILLOS.

Venez, seigneur Troubadour; c'est dans c'te galerie qu'on m'a dit de vous conduire.

HENRIQUEZ.

Et quelle est la personne qui desire me parler?

BAZILLOS, *d'un ton mystérieux.*

C'est le seigneur Alméïda, rien qu'ça!

HENRIQUEZ, *à part.*

Alméïda!... que peut-il me vouloir!...

BAZILLOS.

Il m'a dit comme ça.... Bazillos! amène moi ce Troubadour portugais, il faut que j'lui parle!... vous v'là, ainsi il ne me reste qu'à lui dire que vous êtes là...

HENRIQUEZ, *l'arrêtant.*

Eh!.. un moment donc!.. le seigneur Alméïda n'est pas

aussi pressé de me voir !... et puisque nous sommes seuls, tenez causons, un peu.

BAZILLOS.

Ah !.. c'est ben de l'honneur pour moi assurément !..

HENRIQUEZ, *s'appuyant sur l'épaule de Bazillos.*

Vous m'avez l'air d'un bon garçon...

BAZILLOS.

Oh ! ça, Monsieur, c'est ben vrai ! . . J' suis si bon, si bon, que j'en suis bête !...

HENRIQUEZ.

Ne pourriez-vous pas me dire de quel pays est cet Alméïda, l'Intendant général de Madame la Marquise ?...

BAZILLOS.

De quel pays ... attendez donc .... il est .... comment appelle-t-on ça, donc ?... il est du pays des oranges .... Portugal, ainsi que son fidèle Fabrice, un sournois avec qui il est toujours à chuchoter dans les coins...

HENRIQUEZ.

Lorsqu'il est arrivé dans cette demeure, connaissait-il déjà Madame la Marquise ?...

BAZILLOS.

Ah !... ma foi !... je n' pourrai pas vous répondre au juste là-d'sus, parc'qu'alors j'étais tout p'tit, tout p'tit... et vous sentez bien que je n'me rappelle pas de c' qui s' passait au château !...

HENRIQUEZ.

Il suffit. Allez mon ami, dites au Seigneur Alméïda, que je l'attends.

BAZILLOS.

J'y vais, M. le Troubadour... (*à part*,) il est un peu curieux; mais du reste il est bon enfant... (*haut*,) j'y vais. (*Bazillos salue Henriquez et s'éloigne*)

SCÈNE II.

HENRIQUEZ, *seul.*

Que peut me vouloir Alméïda ? — aurait-il été instruit de l'entretien que j'ai eu ce matin avec Inès.. se douterait-il qu'elle m'a fait part de sa situation... oh ! non, non, nous étions bien seuls, et personne... cependant il n'a pu attribuer au hasard, la subite apparition d'Inès au milieu de la fête, et il peut croire .... oui, c'est cela, il peut croire que j'ai voulu surprendre agréablement Rodrigue, en lui présentant celle qu'il nomme sa seconde mère; voilà tout.... Si Alméïda me cherche, il est plus raisonnable de penser qu'il veut se servir de moi. Il me voit montrer de l'activité, de l'intelligence, il

me croit de ces gens capables de tout entreprendre pour gagner un peu d'or... gardons-nous bien de le détromper... entrons dans ses vues... flattons ses desirs... gagnons sa confiance.. servons de tout notre pouvoir l'intéressante Inès... et ne négligeons pas non plus d'éclaircir certain pressentiment qui me dit que cet Almeïda pourrait bien ne pas être étranger à la situation où je me trouve... le voici, attention.

SCÈNE III.

ALMEIDA, HENRIQUEZ.

ALMEÏDA.

Ah! c'est vous Henriquez.

HENRIQUEZ.

Vous avez desiré me parler, Seigneur; me voici à vos ordres.

ALMEÏDA.

Oui, je veux causer un instant avec vous... (*il regarde s'ils sont seuls.*)

HENRIQUEZ, *à part.*

Oh! oh! du mystère!... fort bien!...

ALMEÏDA, *revenant à Henriquez.*

On m'a vanté votre esprit... votre intelligence...

HENRIQUEZ, *s'inclinant.*

Seigneur...

ALMEÏDA.

La fécondité de votre génie et votre adresse dans les entreprises les plus difficiles...

HENRIQUEZ, *à part.*

Il me flatte; je l'avais bien dit, il a besoin de moi...

ALMEÏDA.

Vous êtes Portugais, c'est le pays des gens d'esprit.

HENRIQUEZ, *saluant.*

C'est sans doute le vôtre, Monseigneur.

ALMEÏDA.

Y a-t-il longtems, qu'à la tête de quelques Ménestrels et Jongleurs, vous menez cette vie errante?

HENRIQUEZ.

Depuis mon enfance; j'ai beaucoup voyagé, vu beaucoup de choses; mais malheureusement je n'ai pas encore rencontré la fortune!... si cette Déesse se fût trouvée sur mon chemin je l'eusse arrêtée pour faire route avec elle!

ALMEÏDA.

Ne faites-vous que des chansons!

HENRIQUEZ.

Je fais tout ce qui se présente pour gagner ma vie.

ALMÉIDA, *à part.*

Fort bien!...

HENRIQUEZ.

Quelquefois, dans mes courses vagabondes, je rencontre des gens qui ont besoin d'un homme adroit pour les servir dans une intrigue bien épineuse... bien embrouillée... comme vous pensez!... je ne laisse pas échapper l'occasion; je m'offre, on m'accepte, on me paye généreusement: mais ces occasions sont rares!...

ALMÉIDA, *à part, avec joie.*

C'est l'homme qu'il me faut, (*haut*) et si je vous proposais une affaire où l'on vous paierait vos services au poids de l'or?...

HENRIQUEZ, *feignant une grande joie.*

Au poids de l'or!.. Vous ne devez pas douter de ma réponse!

ALMÉIDA, *à part.*

Je le tiens!...

HENRIQUEZ, *à part.*

Il est pris!...

ALMÉIDA.

Ecoutez-moi? *il se rapproche de lui.* Je suis amoureux,

HENRIQUEZ.

Je vous plains, seigneur: à vingt ans, c'est une dette; à votre âge, c'est une faute!

ALMÉIDA

Je veux épouser la marquise de Villaréas dont la fortune...

HENRIQUEZ.

Ah! je commence à vous comprendre....

ALMÉIDA.

Mais la marquise ne saurait épouser un simple intendant; or, voici en quoi vous pouvez me servir. On ne vous connaît point ici?....

HENRIQUEZ.

J'y viens aujourd'hui pour la première fois.

ALMÉIDA.

Vous êtes Portugais, et pour ce que j'attends de vous c'est l'incident le plus heureux. Annoncez vous donc comme étant chargé depuis longtemps de la recherche d'un certain comte...

HENRIQUEZ, *vivement.*

Un comte!...

ALMÉIDA.

C'est moi qui suis ce comte....

HENRIQUEZ, *le regardant.*

Ah! vous.... et le nom de ce comte?...

ALMÉIDA.

Castellos....

HENRIQUEZ.

Cass....(*à part.*) Oh! le coquin!... il ne pouvait mieux s'adresser....

ALMÉÏDA.

Vous êtes donc à la recherche de ce seigneur depuis plusieurs années !...

HENRIQUEZ.

Comme le troubadour Blondel avec le roi Richard !...

ALMÉÏDA.

Justement.

HENRIQUEZ.

Une chanson fut le signal de leur reconnaissane.

ALMÉÏDA.

Ce n'est point avec une chanson que je veux me faire connaître, mais avec des titres bien en règle !...

HENRIQUEZ, *vivement.*

Que vous avez ?...

ALMÉÏDA.

Dans une cassette à mes armes.

HENRIQUEZ, *à part.*

Une cassette ! bon !...

ALMÉÏDA.

Je veux que vous me la remettiez au milieu d'une assemblée nombreuse; avec toute cette explosion de sensibilité !... de pathétique !... qui fait toujours un certain effet sur la multitude.... Je suis donc un grand seigneur Portugais, jadis persécuté dans les troubles qui ont agité notre patrie. Vous comprenez ?

HENRIQUEZ.

Parfaitement !...

ALMÉÏDA.

Ma tête a été mise à prix....

HENRIQUEZ.

Elle peut l'être encore si vous le desirez !...

ALMÉÏDA.

Mon château incendié !...

HENRIQUEZ.

Obligé de fuir !... Le plus beau roman possible...

ALMÉÏDA.

Mais présenté de manière qu'il s'y trouve des choses vraisemblables....

HENRIQUEZ.

Mêmes vraies !... oh ! j'y mettrai du naturel, je vous en réponds !... la scène sera piquante !...

ALMÉÏDA.

Il me semble que ce projet vous monte la tête !...

HENRIQUEZ.

En effet, seigneur, le rôle que vous me donnez entre parfaitement dans mes moyens !...

ALMÉÏDA.

Fort bien, Henriquez, vous avez du talent, je le vois, je veux vous attacher à moi...

HENRIQUEZ.

Seigneur !...

ALMÉÏDA.

Ainsi, vous me répondez du succès, je serai reconnu ?...

HENRIQUEZ.

Vous l'êtes déjà !... dans mon imagination !... mais vous m'avez parlé d'une cassette renfermant des titres....

ALMÉÏDA.

Je vous la remettrai bientôt ; vous sentez qu'il fallait avant tout que je m'assurasse de vous.

HENRIQUEZ.

C'est juste !...

ALMÉÏDA, *lui donnant une bourse.*

Tenez Henriquez, ceci n'est qu'une faible portion de la récompense que je vous promets, si je réussis dans mon projet.

HENRIQUEZ, *repoussant la bourse.*

Gardez, seigneur : il sera temps après le succès, de me témoigner votre reconnaissance.

ALMÉÏDA.

Vous pouvez y compter ; retournez à votre logement, je vais vous envoyer Fabrice, il vous donnera tous les détails dont vous pourriez encore avoir besoin....

HENRIQUEZ.

Il suffit ; je vais aussi chercher mon portefeuille ; il contient des scènes qui pourront s'adapter à la vôtre...

ALMÉÏDA.

Allez, bientôt vous commencerez votre rôle, de l'adresse, du naturel, surtout.

HENRIQUEZ.

Comptez sur moi !... (*A part.*) O fortune !... que je te remercie de m'avoir conduit dans ce château.

(*Il sort en saluant Almeïda.*)

SCENE IV.

ALMEIDA, *seul.*

Tout réussit au gré de mes souhaits !... Cet homme me servira parfaitement !... En vérité, je ne pouvais mieux m'adresser !... ainsi dans quelques instans je serai reconnu comte de Castellos !... et la marquise ne pourra me refuser sa main.... Pourquoi faut-il que l'arrivée inattendue d'Inès vienne réveiller mes craintes et troubler mon bonheur ; si mes pressentimens se réalisent.... si Vélascos a eu l'imprudence de lui révéler.... malheur à elle ! j'emploierai, pour la réduire au silence, tous les moyens qui sont en mon pouvoir...., mais on vient, c'est elle ; mettons à profit cette entrevue.

SCÈNE V.

ALMEIDA, INÈS.

INÈS.

Je vous cherchais, seigneur; il est important que j'aie avec vous un moment d'entretien.

ALMÉIDA *d'un ton affectueux.*

Je suis toujours à vos ordres, signora.

INÈS.

Vous savez que mon époux n'est plus....

ALMÉIDA.

Et vous m'en voyez, Inès, pénétré de la plus vive douleur.

INÈS, *d'un ton imposant.*

Vous devez soupçonner d'avance quel funeste secret il m'a confié à ses derniers momens!...

ALMÉIDA, *dissimulant.*

Je ne vous comprends pas....

INÈS.

Il a trompé la marquise!...

ALMÉIDA, *à part.*

Elle sait tout!... (*haut.*) Comment?

INÈS.

Rodrigue n'est pas son fils!...

ALMÉIDA.

Quel mystère!...

INÈS, *avec force.*

Homme faux et perfide!... vous feignez d'ignorer la trame horrible que vous avez conduite l'un et l'autre! l'échange coupable que vous avez concerté à mon insçu!... vous avez substitué mon fils à la place de Rodrigue!...

ALMÉIDA.

Moi!...

INÈS.

Vous!.. la ressemblance de ces enfans, leur extrême jeunesse, mon absence, tout favorisa l'exécution de ce projet infâme!... et pour un vil intérêt Velascos m'a condamnée pendant vingt ans à pleurer mon unique trésor!... Barbare!... vous n'avez pas eu pitié des larmes d'une mère!... Ah! les cœurs endurcis par l'appât des richesses sont étrangers aux doux sentimens de la nature!.., mais j'ai retrouvé ce fils que je croyais perdu, et je viens le réclamer!... Rendez-le moi, Almeida, ou craignez tout d'une mère au désespoir!...

ALMÉIDA, *à part.*

Usons d'adresse. (*haut.*) Eh bien! oui, Inès, je vois qu'il n'est plus temps de feindre, et je m'avoue coupable; donnez

un libre essor à votre tendresse je ne prétends point m'y opposer !...

INÈS.

Vous opposer !... il n'existe point de puissances sur la terre qui puissent désormais élever une barrière entre mon fils et moi.

ALMÉÏDA.

Je vous le répète, vous êtes libre de suivre vos volontés; mais avant tout, daignez m'écouter et, peut-être serez-vous la première à me pardonner....

INÈS.

Vous pardonner !... jamais, jamais !...

ALMÉÏDA.

Vous retrouvez votre fils; mais examinez dans quelle situation !... comblé des honneurs de la fortune !... décoré d'un titre respectable....

INÈS.

Il sacrifiera tous ces vains honneurs pour suivre sa mère !....

ALMÉÏDA.

Oui !..., je le connais, il n'hésitera pas; mais il est un bonheur qui est pour lui au-dessus de toutes les richesses, et que vous allez détruire. Il adore la charmante Isabelle, demain il doit la posséder : voilà l'alliance fortunée que votre indiscrétion peut rompre; vous allez porter le désespoir dans le cœur de votre fils !... il n'osera se plaindre, il vous suivra dans votre humble chaumière; il quittera ce château superbe !... il se verra dépouiller d'une fortune brillante !... il renoncera à voir celle qu'il aime !... mais il est des maux au-dessus de notre courage, l'infortuné en mourra !... et c'est vous qui en serez la cause !...

INÈS, *vivement agitée.*

Grand dieu !...

ALMÉÏDA.

Je ne vous parle point de la marquise dont vous détruisez le bonheur !... que vous plongez dans la misère, et peut-être dans l'ignominie !... car, qui prouvera qu'elle n'était point instruite de l'échange qui la rend mère de votre fils. On croira que c'est elle qui a voulu s'approprier les grands biens du Duc de Médinez !... elle sera déshonorée !... flétrie dans l'opinion publique !... abandonnée de tout le monde !... Voilà ce qui arrivera si vous parlez.... ce qu'un mot de vous peut produire.... réfléchissez, maintenant, et dites-moi si vous aurez le courage de le prononcer !...

INÈS.

Homme cruel !... quel tableau vous venez d'offrir à ma vue !... Ah !... vous connaissez bien mon cœur !... vous savez qu'Inès aimera mieux mourir sans embrasser son fils, que d'être la cause de son malheur !... O mon dieu !... je ne pourrai donc jamais me nommer sa mère !...

ALMEÏDA.

Croyez-moi, Inès ; gardez dans votre cœur un secret que le bonheur de votre fils commande.

INÈS.

O mon Francisco !... quel sacrifice on exige de moi !...

ALMEÏDA.

Je n'exige rien ; je m'adresse au cœur d'une mère, parce que je sais qu'il n'est point d'effort dont il ne soit capable !... (M) Mais on vient.... c'est votre fils....

INÈS.

Francisco !...

ALMEÏDA.

Possédez-vous !... et si vous l'aimez craignez de vous trahir !...

INÈS, *violemment agitée.*

Eh bien, oui.... je me tairai... j'en aurai le courage !...

SCÈNE VI.

LES MÊMES, RODRIGUE, ISABELLE.

RODRIGUE.

Enfin nous vous trouvons, ma chère Inès : eh quoi ! lorsque votre présence ajoute au bonheur que je dois éprouver en ce jour, vous nous fuyez !...

ISABELLE.

Rodrigue a raison, madame, et je vous dois aussi des reproches !... car je sens que je partage déjà tous ses sentimens pour vous !...

INÈS, *leur prenant la main à tous deux.*

Mes chers enfans !... Ah ! permettez-moi de vous donner ce titre !...

RODRIGUE.

Il nous est dû !... n'êtes-vous pas ma seconde mère !...

INÈS.

Oui je le suis !... je veux l'être toujours...

RODRIGUE.

En devenant mon épouse, Isabelle a aussi des droits à votre tendresse !.. O ma chère Inès ! cette union va faire mon bonheur !....

ALMEÏDA, *bas à Inès.*

Vous l'entendez....

RODRIGUE.

Je veux que tout le monde le partage ! Inès vous ne nous quitterez plus !...

INÈS.

Que dites-vous, seigneur...

ISABELLE.

Votre époux n'est plus ; nous voulons adoucir vos chagrins. C'est à votre fils, à moi, à remplacer tout ce que vous avez perdu !...

INÈS, *se jettant dans les bras de Rodrigue.*

Mon fils !...

ALMÉÏDA, *avec adresse.*

Songez, signora, que c'est aujourd'hui que se célèbrent les fiançailles de monseigneur, et que votre douleur....

INÈS.

N'est-elle pas bien naturelle ?

RODRIGUE.

Eh ! qui pourrait la condamner !... Mais dans un instant ma chère Isabelle signe l'acte qui unit nos destinées. Que l'approche de ce moment, qui assurera mon bonheur tarisse la source de vos larmes.... Allez présider à sa parure ; qu'elle reçoive de vos mains tout ce qui peut ajouter à ses charmes.

ISABELLE.

Venez, ma bonne Inès, servez de mère à Isabelle, ayez pour elle la tendresse que vous avez pour Rodrigue.

INÈS.

Oh ! oui ; personne ne peut l'aimer plus que moi... Faites le charme de sa vie, aimez-le bien.... tous mes vœux seront remplis.

ISABELLE.

Venez.

(*Isabelle emmène Inès qui cherche à cacher son trouble, et Almeïda, par ses regards, la contraint à garder le silence.*)

SCÈNE VII.

RODRIGUE, ALMEIDA.

RODRIGUE.

Cette chère Inès !.. quelle tendresse elle a pour moi !... Almeïda ne suis-je pas trop heureux de trouver dans la marquise et dans Inès deux cœurs qui me chérissent également !..

ALMEÏDA.

En effet, seigneur, peu de personnes jouissent d'un semblable bonheur. (M) Mais que nous veut Bazillos...

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, BAZILLOS.

BAZILLOS, *accourant.*

On demande M. le duc, on a besoin de lui pour des

détails de fête... des présens que l'on apporte; et puis le cortège qui va se rendre à la chapelle!...

RODRIGUE.

J'y vole... mon cher Alméïda, je compte sur tes soins pour la fête de ce soir...

ALMÉÏDA.

J'espère, seigneur, que vous serez satisfait.

RODRIGUE.

Ah !.. quelle journée!.. mon ami !.. comment pourrai-je suffire à tant de félicité !.. (*il s'éloigne. Bazillos le suit.*)

SCÈNE IX.

ALMEIDA, (*seul.*)

Heureux Rodrigue !.. si tout se prépare pour ton bonheur, le mien n'est pas moins assuré. Grâce à mon adresse, Inès gardera le silence; il ne fallait pas moins que le tableau que je lui ai fait des malheurs dont elle serait cause, pour la forcer à se contraindre; il est tems de parler à la marquise et de lui faire connaître mes desseins; je l'aperçois !...

SCENE X.

ALMÉIDA, LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

Tout est disposé pour la cérémonie! Alméïda; avez-vous vu Rodrigue?

ALMÉÏDA.

Je le quitte à l'instant, madame, Ivre de son bonheur, M. le duc, cherche à le répandre partout! Cette journée, madame, est bien intéressante pour votre cœur.

LA MARQUISE.

Ah! je vous l'avouerai c'est le plus beau moment de ma vie!

ALMÉÏDA.

Et... toujours insensible au milieu de ces images fortunées... votre cœur fier de son indépendance...

LA MARQUISE, *l'interrompant.*

Veut la conserver. Mais je m'aperçois que vous revenez sans cesse sur ce sujet! quel motif?

ALMÉÏDA.

Un bien grand, madame!..

LA MARQUISE.

Vous êtes, je le vois, chargé de protéger près de moi un de ceux dont vous m'entreteniez ce matin; mais je vous ai fait connaître mes intentions, et cette personne...

ALMÉÏDA.

Il est vrai, madame, que je m'y intéresse comme à moi-même...

LA MARQUISE.

Pourquoi donc ne pas la nommer... quelle est-elle ?

ALMÉIDA, *avec chaleur.*

Vous allez le connaître, madame, ce secret que je vous cache depuis si longtems !..

LA MARQUISE.

Parlez.

ALMÉIDA.

Un homme vivement épris de vos charmes, de vos vertus, a juré de vous obtenir... Il ne peut plus taire la flamme qui le consume... ni vivre sans vous posséder... et cet infortuné... il est devant vous, madame...

(*Il met un genou en terre devant la marquise.*)

LA MARQUISE.

Qu'entends-je... vous vous oubliez Alméida ; songez à la distance qui nous sépare...

ALMEÏDA, *se relevant.*

Il y en aurait sans doute, madame, si je laissais subsister plus longtems l'erreur qui vous abuse !.. mais il est tems de vous faire connaître qui je suis...

LA MARQUISE.

Que voulez-vous dire ?..

ALMÉIDA.

Que ma naissance est égale à la vôtre : forcé par des ennemis puissans de quitter le Portugal ma patrie, lorsque ma tête était proscrite ; je vins dans ce pays, où j'eus soin de cacher mon rang et mes malheurs ; mais je puis me faire reconnaître enfin ; mes persécuteurs ne sont plus, je vais reprendre le titre qui m'appartient. Cessez donc, madame, de voir en moi Alméida ; c'est le comte de Castellos qui réclame aujourd'hui le don de votre main.

LA MARQUISE, *avec étonnement.*

Le comte de Castellos !... tout ce que j'entends...

ALMÉIDA.

Vous étonne, sans doute, mais rien n'est plus vrai et dans peu j'espère vous le prouver. Oui, madame, je suis cet illustre Portugais, riche de toutes les faveurs de la fortune et de la naissance, et je n'attends qu'un mot de vous pour voir couronner mon bonheur.

LA MARQUISE.

Je veux bien, seigneur, ajouter foi à ce que vous venez de me dire ; mais que vous soyez ou non le comte de Castellos, vous ne m'en trouverez pas moins inébranlable dans ma résolution. J'ai refusé l'hommage des plus grands seigneurs de l'Espagne ! je ne puis ni ne dois vous en accorder davantage.

ALMEÏDA, *cachant son dépit.*

Cette détermination...

LA MARQUISE.

Est irrévocable !

ALMEÏDA.

J'ose espérer le contraire.

LA MARQUISE.

Je vous ai dit ma dernière volonté !.. Quant à vous, seigneur, comme le nom et le titre que vous venez de prendre ne sont pas faits pour l'intendant de mes domaines !.. je vous engage à quitter une place qui ne vous convient plus.. et à sortir de ce château où l'on ne vous rendrait pas les honneurs que vous méritez...

ALMEÏDA, *avec fureur.*

Moi !.. sortir de ce château ! où plus maître que vous....

LA MARQUISE.

Q'osez-vous dire ?...

ALMEÏDA.

La vérité !.. femme orgueilleuse, vous allez apprendre tous les malheurs qui peuvent fondre sur votre tête...

LA MARQUISE.

Les malheurs...

ALMEÏDA.

Votre refus insultant les appèle !.. eh bien, puisque rien ne peut vous toucher, puisque vous rejettez mes vœux, vous allez l'entendre cet arrêt terrible... un mot va briser les liens les plus chers !..., les douces illusions de la nature, les jouissances que la fortune vous donne, les rêves de l'ambition et de l'orgueil, tout va s'évanouir...

LA MARQUISE, *avec effroi.*

Alméïda...

ALMEÏDA.

Ce Rodrigue qui vous est si cher... et à qui vous devez votre brillante fortune...

LA MARQUISE.

Eh bien !

ALMEÏDA.

Il n'est pas votre fils.

LA MARQUISE.

Grand dieu !

Inès parait dans le fond.

ALMÉÏDA.

Non, celui qui se pare si fastueusement du titre de Duc de Médinez est le fils...

LA MARQUISE.

Achevez...

ALMEÏDA

D'Inès Vélascos.

LA MARQUISE, *douloureusement.*

Malheureuse!

ALMÉÏDA.

C'est pour le réclamer, c'est pour l'arracher de vos bras et le presser dans les siens, qu'elle est en ces lieux, et c'est à moi que vous devez le silence qu'elle a gardé jusqu'à ce moment.

LA MARQUISE.

Qu'ai-je entendu!

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENS, INÈS.

INÈS, *s'avançant.*

Il n'est que trop vrai, Madame... j'avais promis le secret.. mais Alméïda me rend mon titre de mère... Ah! Franciso, je puis maintenant te prodiguer mes caresses... te nommer mon fils!...

LA MARQUISE.

Arrêtez.

ALMÉÏDA.

Demeurez, Inès.

INÈS.

Eh quoi! lorsque vous venez d'instruire Madame, lorsque par vos révélations, vous venez de me dégager de ma promesse, vous voudriez me priver des embrassemens de mon fils.. non, non, depuis trop longtems mon cœur retient les doux élans de la nature... je cours...

LA MARQUISE.

Inès... non, non, ne croyez point... ce traître nous abuse, et pour se venger d'un refus qui l'humilie, il veut jetter dans mon cœur la plus terrible des inquiétudes... il nous trompe toutes deux.

INÈS.

Non, Madame, il vous a dit la vérité... vous auriez tout appris de ma bouche, si je l'avais su plus tôt. Ce n'est qu'au lit de la mort que mon époux m'a fait connaître l'échange de nos deux enfans. Votre fils étant mort pendant mon absence, Alméïda transporta le mien dans le berceau de Rodrigue et vous le présenta à sa place.

LA MARQUISE.

Il est donc vrai!... ô mon dieu!...

ALMÉÏDA.

Eh! bien, Madame, payez-vous assez cher le refus que vous faites de mon hommage; je n'ai qu'un mot à dire, et demain votre fils peut être forcé de descendre du faîte des grandeurs: obligé de rendre la fortune du Duc de Médinez à ses héritiers légitimes, et vous, accablée par ce revers inattendu, humiliée aux yeux du Comte de Fernandès, que vous paraîtrez avoir

voulu tromper ; pleurant un fils dont, jusqu'à ce jour, vous avez ignoré la perte, vous passerez, loin du monde que vous serez obligée de fuir, des jours empoisonnés par la douleur.

LA MARQUISE.

Quel horrible tableau!

INÈS.

Que dis-tu? misérable! tu aurais l'audace d'accuser Madame, lorsque toi seul est coupable! Je t'avais promis le secret, et ce serment arraché par ton adresse devient sacré pour moi ; c'est en vos mains, Madame, que je renouvelle la promesse de garder le silence. Qu'il aille, maintenant, divulguer cet affreux mystère : je dévoilerai à mon tour ses trames abominables, et c'est sur lui que retombera le juste mépris des hommes et le châtiment des lois.

ALMÉIDA.

Que m'importe ma perte, si elle doit entraîner la vôtre... mais tout peut encore s'arranger : que Madame la Marquise soit assez généreuse pour m'accorder sa main, et nous gardons notre secret. Rodrigue épouse Isabelle et conserve son titre et sa fortune ; Inès reste au château ; elle est témoin du bonheur de son fils; la mémoire de Velascos n'est point compromise, et des jours heureux et tranquilles deviennent le prix du sacrifice que je demande. Voyez, réfléchissez, Madame ; je reviendrai bientôt connaître votre détermination. (*Il sort en les regardant toutes deux avec une intention bien marquée.*

SCÈNE XII.

LA MARQUISE, INÈS.

LA MARQUISE.

Dans quelle affreuse anxiété il me laisse... cruelle incertitude !.. illusion trop chère et détruite pour jamais... je n'ai plus de fils!... Ah! Inès, vous ne sentez pas la douleur que j'éprouve.

INÈS.

Que dites-vous, Madame, le sacrifice que je fais en ce moment pour assurer votre repos et le bonheur de Rodrigue, n'est-il pas aussi déchirant pour mon cœur? Depuis vingt ans je pleure la perte d'un fils adoré; et au moment où j'apprends que ce fils existe... où je puis espérer le serrer dans mes bras, et recevoir de lui ces caresses si douces pour le cœur d'une mère, je consens à garder le silence; je vous cède mes droits et je m'interdis les plus doux sentimens de la nature... Ah ne soyez pas injuste... mesurez l'étendue de mon sacrifice et que le courage que je montre, vous guide dans vos résolutions.

LA MARQUISE.

Mais tromper le Comte de Fernandès! unir Rodrigue à sa

fille, maintenant que je sais qu'il n'est pas... non, non, je ne pourrai jamais.

INÈS.

Rodrigue adore Isabelle, elle partage ses sentimens; en brisant ces nœuds prêts à se former, vous ferez leur malheur.

LA MARQUISE.

Que faire! que résoudre?

INÈS.

Garder le silence... En voyant Rodrigue heureux, j'oublierai qu'il aurait pu me nommer sa mère... On vient... ce sont eux: du courage, Madame.

LA MARQUISE.

Oh ciel! les forces m'abandonnent.

SCENE XIII.

LES PRÉCÉDENS, LE COMTE DE FERNANDES, RODRIGUE, ISABELLE, SUITE, PUIS ALMEIDA.

[*Des Pages entrent portant sur des coussins, le voile et le bouquet virginal. D'autres portent des carreaux.*]

LE COMTE.

Nous vous cherchions, Madame; on n'attend plus que vous pour se rendre à la chapelle du château.

RODRIGUE.

O ma mère! c'est de votre main que ma chère Isabelle veut voir placer sur sa tête, ce bouquet virginal, symbole de la pureté de son cœur.

[*M.*] *Un Page s'avance, place un coussin auprès de la Marquise; Isbelle amenée par son père, vient se mettre à genoux; pendant ce temps, la Marquise dit avec la plus vive émotion.*]

LA MARQUISE.

Non... je ne pourrai jamais...

INÈS, *bas à la Marquise.*

Du courage, Madame, encore un instant et vous assurez leur bonheur.

LA MARQUISE, *à part.*

O mon dieu! donne-moi la force de ne pas me trahir.

RODRIGUE.

Ma Mère!..

[*La Marquise attache le bouquet nuptial sur la tête d'Isabelle et l'embrasse sur le front: Isabelle se lève et se jette dans les bras de son père.*]

RODRIGUE.

Ce jour comble tous mes vœux.

ISABELLE.

O mon père! voilà ma plus belle parure...: daignez y joindre votre bénédiction.

RODRIGUE.

O la plus tendre des mères !... bénissez aussi votre fils.

LA MARQUISE, *à part.*

Que dit-il ?

INÈS.

Cruel moment !

[*Isabelle est inclinée devant son père qui élève ses bras au-dessus de sa tête. Rodrigue, les yeux sur ce tableau, semble attendre que le Comte ait fini de parler pour prendre la même position devant la Marquise.*]

LE COMTE.

O mon dieu, daigne exaucer les vœux que je t'adresse en ce moment pour le bonheur de ma fille !.. la félicité de nos enfans est la récompense des pères dont la vie fut sans reproches.

LA MARQUISE.

Sans reproches.... arrêtez, je ne puis résister...

INÈS.

Qu'allez-vous faire ?

LA MARQUISE.

C'est à moi de vous découvrir. [*Alméïda paraît à la porte du fond et avance lentement. La Marquise l'aperçoit.*] Alméïda !.. je me meurs !.. [*elle tombe évanouie.*]

LE COMTE.

Grand dieu !

RODRIGUE.

Ma mère ?

INÈS.

Secourez-la, secourez-la !

(*Alméïda témoigne la joie qu'il éprouve de son triomphe. On s'empresse autour de la Marquise ; la toile tombe sur ce tableau.*) *Fin du deuxième Acte.*

ACTE III.

Le théâtre représente l'intérieur d'une grotte ; l'entrée qui est au fond, laisse voir une épaisse forêt. Des morceaux de rochers s'avancent en saillie de divers côtés, plusieurs presque détachés de la voûte semblent prêts à tomber. Sur le devant à gauche, est une espèce de table formée par un bloc de rocher.

SCÈNE PREMIÈRE.

HENRIQUEZ, FABRICE.

[*Henriquez conduit par Fabrice, entre dans la grotte.*]

HENRIQUEZ.

Où diable me conduisez-vous ?

FABRICE.

Dans la grotte abandonnée ; on nomme ainsi cet endroit retiré, parce qu'il est rare que l'on pénètre sous cette voûte de rochers vieillis par le temps, et qui semblent menacer de tomber sur la tête de ceux qui oseraient s'arrêter dans cette enceinte.

HENRIQUEZ, *regardant en l'air.*

En effet.... ce lieu est tout-à-fait pittoresque !...

FABRICE,

Cette grotte située au fond du parc, par conséquent assez éloignée du château, était la retraite ordinaire du marquis de Villaréas.... Ce motif en éloigne sa veuve, qui ne peut y venir sans renouveler ses douleurs.... C'est donc un endroit sûr ; mon maître m'a ordonné de vous y amener, et bientôt il viendra nous rejoindre.

HENRIQUEZ.

Quel est donc son projet en nous envoyant ici ?

FABRICE.

Je l'ignore ; mais il a, m'a-t-il dit, de nouvelles instructions à nous donner.

HENRIQUEZ.

Ah ! ah !... mais dites-moi, que s'est-il donc passé au château pendant le peu de temps que je me suis absenté ? à mon retour tout avait changé de face !... au lieu des fêtes, des danses, et du mariage que l'on y préparait, j'ai trouvé tout le monde en alarmes !... la cérémonie suspendue, et madame la marquise retirée au fond de son appartement ?

FABRICE.

Oui.... il est vrai que l'on ne songe plus à se réjouir.

HENRIQUEZ, *à part.*

Inès aura parlé. [*haut.*] Et quelle peut-être la cause de ce prompt changement ?

FABRICE.

Vous la connaîtrez.

HENRIQUEZ, *à part.*

Le coquin ne se doute pas que j'en sais autant que lui !...

FABRICE.

Mais j'aperçois mon maître....

HENRIQUEZ, *à part.*

Il me tarde de tenir la cassette.

SCÈNE II.

LES MÊMES, ALMEIDA.

ALMEÏDA.

Ah ! vous voilà, mes amis, je suis charmé de votre exactitude.

HENRIQUEZ.

Le seigneur Fabrice m'a dit que vous aviez de nouveaux ordres à nous donner, et....

ALMÉÏDA.

Oui, mon cher Henriquez, et je compte sur votre dévouement. Mais avant tout, il faut que je vous remette la précieuse cassette dont je vous ai parlé ce matin.

HENRIQUEZ, *à part.*

Fort bien !... [*haut*] En effet, seigneur, cela est indispensable pour le rôle que je dois jouer.

ALMÉÏDA, *à part.*

Fabrice, veille à l'entrée de cette grotte.

FABRICE.

Oui, seigneur....

[*Fabrice va se placer à l'entrée de la grotte. Almeïda s'avance vers une cavité de rochers à gauche.*]

HENRIQUEZ, *à part.*

Que va-t-il faire !... (M)

[*Almeïda pousse une pierre qui fait bascule, et qui laisse voir l'entrée d'une espèce de caveau.*]

HENRIQUEZ.

Que vois-je !...

ALMÉÏDA.

Une retraite inconnue aux habitans de ce pays, et que le hasard me fit découvrir il y a quelques années; jugeant qu'elle pourrait un jour m'être utile, je me gardai bien de la faire connaître à personne, excepté à Fabrice. C'est là que j'avais déposé la précieuse cassette.

HENRIQUEZ.

Ma foi, seigneur, j'avoue que j'aurais eu beaucoup de peine à la trouver ! [*Almeïda entre dans le caveau.*]

HENRIQUEZ, *à part.*

Remarquons bien où est situé ce caveau; sa connaissance peut m'être utile.

[*Almeïda sort du caveau avec la cassette sous le bras. Il repousse le rocher, et ferme l'entrée du caveau.*]

ALMÉÏDA, *à Henriquez.*

Se douterait-on maintenant que ce rocher cache l'entrée d'un caveau ?

HENRIQUEZ.

Non vraiment !... il n'y a que vous, seigneur, capable de découvrir ces choses là.

ALMÉÏDA, *à Henriquez.*

Prenez cette cassette, Henriquez, vous savez ce qu'elle contient, et l'usage que vous en devez faire ?

HENRIQUEZ, *prenant la cassette.*

Oui, seigneur; oh ! je vous réponds que vous ne pouviez la remettre en de meilleures mains !... [*A part.*] Je la tiens enfin !...

ALMÉIDA.

Vous saisirez l'instant favorable, et alors....

HENRIQUEZ.

Soyez tranquille..... J'ai déjà dressé mon plan....

ALMÉIDA.

De la vérité dans votre récit.

HENRIQUEZ.

Oh ! pour la vérité, vous serez surpris, seigneur, de m'en voir autant !...

ALMÉIDA.

C'est fort bien; voilà une affaire terminée; occupons-nous maintenant d'une autre non moins importante.

FABRICE.

Nous vous écoutons, seigneur.

ALMÉIDA.

Il ne me suffit pas d'être reconnu comte de Castellos; je veux, vous le savez, devenir l'époux de la marquise, c'est le seul moyen de me rendre maître de son immense fortune. Ce matin je lui ai déclaré mon amour, elle a rejeté mon hommage. Croyant l'intimider et lui faire changer de langage, j'ai eu l'imprudence de lui avouer que Rodrigue n'était pas son fils...

HENRIQUEZ, *feignant de l'étonnement.*

Quoi ! le seigneur Rodrigue n'est pas....

ALMÉIDA.

Tu sauras plus tard tout ce mystère; apprends seulement que si la marquise révèle ce secret, elle perd toute sa fortune.

HENRIQUEZ.

Diable !... et vous l'espérance de vous l'approprier.

ALMÉIDA.

Voilà ce que je veux empêcher.

FABRICE.

Cela ne sera pas aisé, maintenant que la marquise est instruite.

ALMÉIDA.

D'autant plus que la véritable mère de Rodrigue est au château, cette femme a confirmé tout ce que j'ai dit, et a donné à ma révélation un caractère d'authenticité difficile à détruire, voici cependant ce que j'ai imaginé : la nuit ne va point tarder à paraître, je vais retourner au château. Je ferai remettre à Inès un billet anonyme, par lequel on lui dira que son fils instruit du secret de sa naissance, désire la voir et l'embrasser sans témoin, et qu'il l'attend dans cette grotte solitaire. Elle y viendra !... Une mère ne balance pas lorsqu'il s'agit de presser son fils dans ses bras !... Vous devinez déjà que c'est nous qu'elle trouvera en ce lieu à la place de Rodrigue; toi, Fabrice, tu auras soin de tenir une chaise de poste prête à l'entrée de ce parc. Une fois Inès en notre

pouvoir, je la force à signer un écrit adressé à la marquise, et dans lequel elle lui fera un désaveu formel de ce qu'elle lui a dit ce matin. Muni de cette déclaration, j'irai retrouver la marquise, et je lui dirai : Voyez, madame, de quoi est capable un amour tel que le mien : Inès est venu réclamer son fils, et la vérité de ses accens n'a pu vous laisser de doutes sur ses droits ; eh bien, j'ai vaincu sa tendresse, j'ai obtenu d'elle un désaveu de ses prétentions. Au moyen de cet écrit, vous restez en possession de l'immense fortune du duc de Médinez, Rodrigue est toujours votre fils, son hymen n'éprouve plus d'obstacles ; enfin, vous n'aurez vu le péril que pour mieux sentir le prix de votre bonheur. Si, pour tant de soins, vous croyez me devoir de la reconnaissance, cédez à mes prières, unissez vos destinées à celles du comte de Castellos, et tous les jours de ma vie seront consacrés à embellir les vôtres. Eh bien, mes amis, que dites-vous de ce projet ?

FABRICE.

Ma foi, il est admirable !..

HENRIQUEZ.

Fabrice a raison, seigneur, il est difficile de mieux se tirer d'embarras. Si cependant Inès refusait de signer ?..

ALMEÏDA.

Non !.... elle n'osera nous résister... Aussitôt qu'elle aura consenti à ce que je lui demande, elle montera dans la chaise de poste, Fabrice s'y placera avec elle, et la conduira dans une retraite d'où elle ne sortira plus. Si elle refusait d'obéir nous aurons des armes... et nous pourrons en faire usage pour la réduire au silence !... ce caveau servira ensuite à dérober à tous les yeux les traces de ma vengeance !...

HENRIQUEZ, *à part.*

Le scélérat !..

FABRICE.

Vous avez raison... ainsi de toute manière la réussite est certaine.

ALMEÏDA.

Hâtons-nous d'agir ; la soirée s'avance. Henriquez, allez mettre en sûreté cette cassette et revenez nous trouver ici ; toi, Fabrice, va préparer la chaise de poste que tu amèneras près de la petite porte du parc qui avoisine cette grotte. Allez, mes amis, et soyez avant une heure, de retour en ces lieux.

HENRIQUEZ.

Comptez sur moi, seigneur, je vous jure d'être exact au rendez-vous.

ALMEÏDA.

Je retourne au château. Vous verrez dans peu qu'Almeïda sait récompenser ceux qui le servent avec fidélité. — Prenons garde d'être aperçus. (*Almeïda, Fabrice et Henriquez sortent de la grotte, et lorsque les villageois sont entrés ils achèvent leur sortie.*)

SCÈNE III.

BAZILLOS, ANTONIO, FABIO, VILLAGEOIS, VILLAGEOISES.

[*Fabio à la tête des villageois entre dans la grotte. Bazillos entre le dernier.*]

BAZILLOS.

Eh ben... eh ben, où allez-vous donc, vous autres ?...

ANTONIO.

Nous voulons nous arrêter ici un moment, et pendant que nous v'là tous ensemble, exàminer c'te grotte qu'on dit si curieuse ; car tu sais ben que quand nous passons seuls dans la forêt, j'n'osons jamais entrer ici...

BAZILLOS.

Tiens !.. y'là-t-il pas queuqu'chose de bien amusant que de regarder c'te grotte à d'mi ruînée !... nous ferions bien mieux de continuer not' chemin pendant qu'il fait encore un peu jour. Ah ! ah ! mon dieu ! mon dieu !... qu' c'est vexant d'être obligé d'aller se coucher tout bêtement un jour comme aujourd'hui !.. tandis que nous devions danser toute la nuit !..

ANTONIO.

C'est vrai qu'la fête est flambée... plus de danse au château !.. plus de noce ! tout y est sans d'sus d'sous !..

BAZILLOS.

Et j'aurai mis mon bel habit cloux d' gérofle pour rien !... faut avouer que madame la marquise s'est trouvée mal, bien mal... à propos...

ANTONIO.

Ah ! dame, on dit qu'il y a du mystère, vois-tu.

BAZILLOS.

C' mystère là n'aurait pas dû nous empêcher de goûter du repas qu'on devait nous donner dans l' parc.

ANTONIO.

Comment, imbécille, tu voulais que nous fussions à nous réjouir et à boire, tandis que tout le monde était en alarmes au château.

BAZILLOS.

Pardine, ça vous est bien aisé à dire à vous, père Antonio !.. mais moi qui n'avais pas déjeuné c' matin afin de mieux souper au château !..

TOUS LES VILLAGEOIS.

Ah !.. ah ! ah ! ce pauvre Bazillos !...

BAZILLOS

Allons riez !.. riez !.. vous n'êtes bons qu'à ça !.. Mais dites donc avez-vous bientôt assez vu c'te grotte ?..

FABIO.

Mais tu es bien pressé de sortir d'ici !..

BAZILLOS.

Ah ! c'est que franchement je n'aime pas c' t' endroit ci !.. ces rochers !... c'te voûte sombre, ces endroits obscurs... tout ça est d'un noir !.. t'nez, croyez-moi, allons-nous-en. V'là la nuit qui vient, il ne serait pas prudent d' rester ici.

FABIO, *bas à Antonio.*

Dites donc, père Antonio ?

ANTONIO.

Quoi que c'est ?

FABIO.

J'imagine un bon tour à lui jouer.

ANTONIO.

Comment ça ? [FABIO *lui parle à l'oreille.*]

Ça va. Chut ! laissez-moi faire [*haut.*] Dites donc, mes amis, m'est avis, tandis que nous voici tous rassemblés, de nous amuser à quelque chose ; et puisque nous n'avons pas pu danser au château, eh bien ! il faut nous en consoler ici !..

FABIO.

Ah il a raison, père Antonio.

BAZILLOS, *les contrefaisant.*

Il a raison !.. il a raison !.. dieu ! qu'ils sont jeunes !.. et à quoi jouer, j' vous l' demande ?

FABIO, *ayant l'air de chercher.*

Eh bien... au colin maillard !...

ANTONIO.

Oui, c'est ça, au colin maillard !...

BAZILLOS.

Allons, soit, au colin maillard !.. Vous savez que je suis un peu malin à ce jeu là !...

FABIO.

Tant mieux, c'est toi qui le seras pour commencer.

BAZILLOS.

Eh ben, c'est dit !... mais prenez garde à vous !... Je n' vous dis qu' ça !.. (*On lui attache le bandeau sur les yeux.*)

BAZILLOS, *à Fabio.*

Là... pas si fort, tu m'aplatis le nez.... là, bon, j' n'y vois pas.

ANTONIO.

C'est bien ce qu'il faut (*Bas.*) Venez-vous-en, vous autres. (M.) (*Fabio fait signe aux villageois qui sortent tous en silence de la grotte. Fabio conduit Bazillos au milieu.*)

FABIO, *lâchant Bazillos.*

Voilà ce que c'est.

(*Il rejoint les villageois, et ils s'éloignent en se moquant de Bazillos.*)

SCÈNE IV.

BAZILLOS, *seul.*

(*Il fait nuit tout-à-fait.*)

BAZILLOS.

Ah çà, y êtes-vous.... bon, ils ne disent rien, c'est qu'ils y sont. Prenez garde à vous !... (*Il étend les bras, et court à droite et à gauche.*) Vous avez beau vous sauver.... vous serez pris.... (*Il va se cogner contre un rocher.*) Ah !... criez donc casse-cou ! C'est bête çà !... c'est drôle que je ne puisse pas en attraper un !... Ils ont fièrement peur !... ils n'osent pas souffler !... Gare au premier que j' rencontrerai !... (*Il continue à chercher. Fabrice entre dans la grotte. Il est enveloppé dans son manteau, et tient une lanterne sourde à la main.*)

SCÈNE V.

BAZILLOS, FABRICE.

(*Fabrice s'avance sans voir Bazillos qui est toujours à chercher du côté opposé.*)

FABRICE, *se parlant à lui même.*

Les ordres de mon maître sont exécutés.

BAZILLOS, *à part.*

Ah ! j'en entends un de ce côté là !.. [*il approche doucement de Fabrice.*]

FABRICE.

La chaise de poste est à vingt pas ; le postillon est un homme qui fait tout pour de l'or ; il est adroit, audacieux et fripon.

BAZILLOS, *le saisissant au bras.*

C'est vous qui l'êtes !..

FABRICE. *revenant de son effroi.*

Qu'entends-je! malheureux que veux-tu dire?

BAZILLOS, *il ôte son bandeau et regarde Fabrice qui avance sa lanterne contre son visage.*

Que vois je!.. c'est le Seigneur Fabrice.

FABRICE, *le repoussant.*

Eh! c'est cet imbécile de Bazillos.

BAZILLOS.

Moi-même, Seigneur.

FABRICE.

Que fesais-tu ici?

BAZILLOS.

Vous l'voyez bien, j' fesais l' Colin-Maillard. Mais où sont-ils donc? .. (*il regarde de tous côtés.*) Ah mon dieu! ils sont partis!..

FABRICE.

Qui donc ?

BAZILLOS.

Les camarades qui jouaient avec moi... c'est donc ça qu' je ne pouvais attraper personne.

FABRICE, *à part.*

Tâchons d'éloigner cet importun.

BAZILLOS.

Eh bien! c'est joliment tricher... me laisser seul... et il fait nuit tout-à-fait à c't'heure...

FABRICE.

Crois-moi, je te conseille d'aller les rejoindre.

BAZILLOS.

Aller les rejoindre... c'est ben aisé à dire... traverser la forêt....

FABRICE, *à part.*

On vient... serait-ce déjà mon maître.

BAZILLOS, *tremblant.*

Ah mon dieu!.. entendez-vous, seigneur Fabrice ?

FABRICE.

Allons, silence!..

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, HENRIQUEZ.

(*Henriquez entre dans la grotte ; il est couvert d'un large manteau qui cache entièrement ses habits de dessous.*)

FABRICE.

Ah! c'est Henriquez....

HENRIQUEZ.

Moi-même, Seigneur Fabrice.

BAZILLOS, *à part.*

Tiens, c'est le Troubadour de ce matin.

HENRIQUEZ, *bas à Fabrice, montrant Bazillo*

Que fait ici Bazillos ?

FABRICE, *de même.*

Je l'ai trouvé dans cette grotte; nous allons le renvoyer (*haut.*) Eh bien, Bazillos, tu ne vas pas rejoindre tes camarades ?

BAZILLOS.

Dame, Seigneur, j'aimerais mieux vous attendre que d' m'en aller seul..

FABRICE.

Je n'aime pas les poltrons... va-t-en !

BAZILLOS.

Allons, n' vous fâchez pas ... j'm'en vas, (*s'approchant d'Henriquez*,) et vous, M. le Troubadour, vous restez ici ?

HENRIQUEZ.

Oui, je reste. (*bas et vite en lui mettant une bourse dans la main*,) va rejoindre tes camarades, et amène-les tous aux environs de cette grotte.

BAZILLOS, *avec étonnement, et regardant Henriquez qui lui fait signe de se taire.*

Ah !... ah ben !.., puis que c'est comme çà... c'est dit... je pars !... (*à part en regardant la bourse*) allons, en vlà une sur laquelle je n' comptais guère !....

FABRICE.

Partiras-tu ?

BAZILLOS.

Je pars. (*il s'éloigne, en regardant tour-à-tour Fabrice et Henriquez.*)

SCÈNE VII.

FABRICE, HENRIQUEZ.

FABRICE.

Nous en sommes enfin débarrassés !

HENRIQUEZ.

Ce n'est pas sans peine.

FABRICE.

La nuit est noire en diable !.. mon maître ne tardera pas à venir.

HENRIQUEZ.

Pourquoi donc avez-vous pris cette lanterne ?

FABRICE.

Ne faudra-t-il pas voir clair, pour faire signer cette femme?

HENRIQUEZ.

Ah! c'est juste.

FABRICE.

J'ai aussi sur moi tout ce qu'il faut pour écrire.

HENRIQUEZ.

Vous êtes un homme prévoyant !

FABRICE.

Ah ! je n'oublie rien !.. en outre, j'ai des armes, cela est l'essentiel ; et vous ?

HENRIQUEZ.

Me croyez-vous capable de les oublier !.. les miennes sont d'une bonne trempe et vous pourrez peut-être en juger.

FABRICE.

Tant mieux, car cette Inès est une femme opiniâtre !.. elle est capable de refuser de signer !

HENRIQUEZ.

Vous croyez ?...

FABRICE.

En tous cas je ne lui conseille pas de nous résister ; car alors... on en viendrait aux grands moyens.

HENRIQUEZ.

C'est cela !.. [M] mais j'entends marcher... c'est sans doute le seigneur Alméïda.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, ALMÉIDA.

ALMEÏDA *s'avance avec précaution.*

Etes-vous là...

FABRICE.

Oui, seigneur, avancez sans crainte. (*Alméïda s'approche d'eux*)

ALMEÏDA.

Le moment de ma vengeance approche. Pendant que Rodrigue était auprès de la marquise, Inès a reçu le billet anonyme ; elle ne doute pas qu'il ne soit de son fils. Je l'ai vue sortir du château et s'enfoncer dans le parc ; je l'ai devancée pour vous prévenir. Elle me suit et ne peut tarder à paraître !..

HENRIQUEZ.

Nous sommes préparés à la recevoir.

ALMEÏDA.

Vous êtes armés.

FABRICE.

Oui, seigneur.

ALMEÏDA.

Et la chaise de poste ?

FABRICE.

Elle est près d'ici et en état de partir sur-le-champ.

ALMEÏDA.

Fort bien. Toutes nos mesures sont prises. Voici l'écrit qu'Inès doit signer ; malheur à elle si elle refuse de m'obéir !.. La voilà ; tenons-nous à l'écart et laissons la pénétrer dans cette grotte avant de nous montrer.

(*Ils se cachent derrière les rochers. La musique annonce l'arrivée d'Inès. Elle paraît dans les jardins, s'arrête un moment, puis entre dans l'intérieur de la grotte.*)

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, INÈS.

INÈS.

Dans la grotte, au bout du parc; c'est bien cet endroit que l'on m'a indiqué. Je dois y trouver mon fils, me livrer sans crainte aux doux élans de l'amour maternel!.. Ah! ce moment me dédommagera de toutes mes souffrances... cher Rodrigue! je garderai ensuite le silence si tu me l'ordonnes; j'aurai joui, du moins, du bonheur de t'appeler mon fils... Mais je ne le vois point encore... me serais-je trompée?

ALMÉIDA, *paraissant tout-à-coup devant elle.*

Non, Madame.

INÈS.

Grand dieu!.. Alméida... ah fuyons. (*elle veut s'éloigner. Henriquez se place devant elle; elle reste immobile; elle ne peut reconnaître Henriquez, dont la figure est presque cachée par son manteau*) malheureuse!.. je suis perdue!..

ALMÉIDA, *la ramenant.*

Je vois avec plaisir que vous êtes exacte au rendez-vous que je vous ai donné; mais pourquoi vouloir nous quitter si brusquement?

INÈS.

Homme perfide!.. dans quel piège vous m'avez fait tomber! mais parlez, quel est votre dessein en me faisant venir en ces lieux? qu'exigez-vous de moi?

ALMÉIDA.

Vous allez le savoir. Vous êtes en ma puissance... cette grotte est éloignée, vos cris seraient superflus. Consentez à signer cet écrit; (*il le lui présente*) une chaise de poste vous attend à l'entrée de la forêt, vous partirez de suite. Une fois assez loin de ces lieux, vous serez libre, et Fabrice vous remettra une forte somme pour récompenser votre obéissance. Si vous refusez mes propositions... tremblez!.. ma vengeance est prête, et rien ne pourra vous y soustraire.

INÈS.

Que contient cet écrit?

ALMÉIDA.

Lisez. (*Il le lui donne. Fabrice approche sa lanterne d'Inès.*)

INÈS, *lisant.*

» A la Marquise de Villaréas : Madame, je confesse que tout ce que je vous ai dit au sujet du Duc de Médinez, n'était qu'une fable inventée par moi dans l'espoir d'obtenir de vous une forte récompense. Le Seigneur Rodrigue est bien votre fils; l'ambition avait égaré ma raison, pardonnez-moi, Madame, et croyez à mon sincère repentir.

ALMÉÏDA.

Eh bien ?....

INÈS [*avec force.*]

Misérable !.... et tu me crois capable de commettre une telle bassesse !.... Non, jamais !.... reprends cet écrit ; plutôt la mort que de signer une telle infamie.

ALMÉÏDA [*avec fureur.*]

Femme opiniâtre !.... ne croyez pas m'échapper. Oui, vous périrez ou vous signerez ce papier !....

[*Il s'avance avec Fabrice près de la table de rocher, sur laquelle ils placent le papier, la lanterne, l'encre et la plume ; pendant ce tems Inès est près d'Henriquez.*]

INÈS [*à elle-même.*]

Ah !.... mon cher Rodrigue ! je ne te verrai plus !.... mais je mourrai digne de toi.

HENRIQUEZ [*en lui découvrant sa figure et tournant le dos aux autres.*]

Ne craignez rien !.... je veille sur vous.....

INÈS [*le reconnaissant.*]

Qu'entends-je....

HENRIQUEZ [*reprenant son rôle et la poussant brusquement vers Alméïda.*]

Silence..... Allons !.... vos plaintes sont inutiles !.... il faut obéir, vous dis-je.

ALMÉÏDA [*présentant la plume à Inès.*]

Voici tout ce qu'il faut pour écrire ; signez Inès, et ne nous forcez pas à employer la violence.

INÈS.

Je vous l'ai déjà dit, et ma résolution est inébranlable ; c'est en vain que vous espérez m'effrayer, je ne céderai point à votre odieuse proposition.

ALMÉÏDA.

Eh bien, nous verrons qui l'emportera !.... [*La menaçant*] Pour la dernière fois consentez-vous à signer cet écrit ?

INÈS.

Non !.... jamais !....

[*Alméïda fait un mouvement de fureur ; on entend du bruit dans la forêt ; effroi d'Alméïda et de Fabrice.*]

ALMÉÏDA.

Grand Dieu !.... quel est ce bruit !.... [*Fabrice court au fond.*]

INÈS.

Tremble, scélérat !.... le Ciel va punir tes forfaits !....

FABRICE [*avec effroi.*]

J'aperçois dans l'éloignement des gens portant des flambeaux.... Ils viennent de ce côté.

HENRIQUEZ [*à part avec joie.*]

Ce sont eux !....

ALMÉIDA.

Il n'y a pas un moment à perdre ; il faut enfermer cette femme. Venez, Inès ; toute résistance serait inutile.

[*Il pousse le rocher. Fabrice enlève le papier, l'encre, etc. Ils font entrer Inès dans le caveau qu'ils referment sur elle.*]

ALMÉIDA.

Vous, Henriquez, quittez cette grotte, il ne faut pas que l'on nous trouve ensemble. Vous reviendrez en ces lieux, lorsque vous verrez tout le monde s'éloigner.

HENRIQUEZ.

Il suffit, Seigneur. [*Il sort.*]

ALMÉIDA.

Nous, Fabrice, restons, ne nous troublons pas !.... et sachons quelles sont les personnes qui viennent déranger mes projets.

SCÈNE X.

LA MARQUISE, LE COMTE, ALMÉIDA, FABRICE, RODRIGUE, ISABELLE, *gens du château, portant des torches allumées.*

Tout le monde arrive en désordre et avec précipitation, Rodrigue à la tête.

ALMÉIDA, *à part.*

Que vois-je... la Marquise, Rodrigue, sauraient-ils !...

RODRIGUE, *avec feu.*

Alméida, ma mère était en ces lieux, qu'en avez-vous fait ? Rendez la moi, ou craignez ma fureur....

ALMÉIDA, *feignant l'étonnement.*

Votre mère... seigneur ?.. que voulez-vous dire... madame la marquise n'est-elle pas près de vous ?...

LA MARQUISE.

Il n'est plus temps de feindre, Alméida, Rodrigue connaît le secret de sa naissance ; je lui ai révélé, ainsi qu'à M. le comte, vos trames abominables ; n'espérez plus retirer aucun fruit de cette intrigue, et rendez nous Inès que nous savons être en votre pouvoir.

ALMÉIDA.

En vérité, madame la marquise, je ne comprends rien à ce discours. Quant à cette femme que vous réclamez j'ignore ce qu'elle peut être devenue, et je ne conçois pas par quel motif vous vous adressez à moi pour la retrouver.

RODRIGUE.

Quel excès d'audace !

LE COMTE, *aux gens.*

Visitez cette grotte et tous les environs de cette enceinte.

ALMÉIDA, *à part.*

Ils seront bien adroits s'ils la retrouvent!...

LE COMTE.

Alméida, le secret que madame la marquise nous a révélé nous prouve que l'ambition vous a rendu l'auteur de toute cette intrigue. Tremblez que cette trame dévoilée ne vous soit funeste, si vous persistez à nous cacher la retraite de la véritable mère de Rodrigue.

ALMÉIDA.

Je ne crains rien, M. le comte, et puisque madame la marquise vous a si bien instruit, elle aurait dû vous dire aussi que je puis braver vos menaces, et que le comte de Castellos ne doit pas trembler devant vous!...

RODRIGUE.

Toi, comte de Castellos! misérable! oui, madame la marquise nous a fait part de cette nouvelle imposture avec laquelle tu prétendais aspirer à sa main.... (M) Mais quel est ce bruit? aurait-on découvert....

SCÈNE XI.

LES MÊMES, BAZILLOS.

BAZILLOS, *accourant.*

Pardon... seigneur.... mais il y a là notre troubadour qui demande le seigneur Alméida; il a, dit-il, des choses importantes à lui communiquer, et il voudrait lui parler de suite.

[*Étonnement général.*]

ALMÉIDA, *à part.*

Il ne pouvait choisir un plus heureux moment. [*A Bazillos*] Faites venir cet homme, je suis prêt à l'entendre.

[*Bazillos sort.*]

LA MARQUISE, *à part.*

Serait-il vrai...

LE COMTE, *à part.*

Que signifie....

ALMÉIDA, *au comte.*

Oui, M. le comte, je suis cet illustre Portugais; des malheurs m'avaient forcé de taire mon nom et ma naissance; mais le sort se lasse enfin de me persécuter, et j'espère bientôt pouvoir reprendre tout à la fois, et mon titre et mon rang dans la société. (M.)

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENS, HENRIQUEZ, *villageois, villageoises.*

Henriquez arrive enveloppé dans son manteau, sous lequel il tient la cassette.

HENRIQUEZ, *s'avançant.*

Est-il vrai, seigneur, que vous soyez le comte de Castellos?

ALMÉÏDA.

C'est moi-même, que voulez-vous?

HENRIQUEZ.

Cette nouvelle me comble de joie et je suis désespéré de n'en avoir point été instruit plutôt.... Le nom d'Alméïda que vous portez m'a privé de remplir une mission importante dont je suis chargé depuis longtemps par le comte de Villaflor.

ALMÉÏDA.

Le comte de Villaflor, ce digne ami, dont les sentimens pour moi n'ont jamais changé.

HENRIQUEZ.

Lui-même; il n'a pas cessé de s'occuper de vos intérêts, et après des recherches incroyables, il est enfin parvenu à retrouver vos titres, et tous les actes qui constatent vos droits à l'héritage des Castellos. Ils sont renfermés dans cette cassette, qu'il m'a chargé de vous remettre, si, dans les fréquens voyages que ma profession exigent j'avais le bonheur de vous rencontrer.... J'apprends seulement à présent que vous êtes cette victime du sort, et je m'empresse de m'acquiter de mon devoir.

ALMÉÏDA.

Qu'entends-je! ô bonheur!

HENRIQUEZ.

Ce n'est pas tout, le comte de Villaflor m'avait remis aussi une lettre pour vous.

ALMÉÏDA, *étonné.*

Une lettre!... (*Bas à Henriquez.*) Mais il n'y en avait pas dans la cassette.

HENRIQUEZ, *de même.*

Laissez-moi faire,... c'est pour ajouter à la vérité de cette scène. [*Haut.*] Oui, seigneur, elle pourra vous servir, m'a-t-il dit, à prouver qui vous êtes, dans le cas où l'on oserait douter de votre bonne foi!...

ALMÉÏDA, *se remettant.*

Ah! fort bien. [*s'avançant vers le comte.*] M. le comte, cette lettre contient, je n'en puis douter des preuves qui ne vous laisseront plus de doutes sur la validité de mes droits;

veuillez la lire à haute voix, afin que tout le monde, ici, soit témoin de ma justification.

[*Le comte prend la lettre.*]

HENRIQUEZ, *à part.*

Je m'y attendais.

LE COMTE, *lisant.*

» Au comte de Castellos.

ALMÉIDA.

Vous entendez....

LE COMTE, *lisant.*

» Mon ami, forcé de quitter ta patrie dans les troubles qui » l'ont agitée, tu fus fort étonné à ton retour d'apprendre que » l'on t'avait soustrait tes titres, et de ne pouvoir rentrer dans » tes biens. Réjouis-toi, j'ai découvert enfin le fripon qui est » l'auteur de ce vol, c'est un misérable déjà connu dans ce » pays par ses intrigues et ses désordres. Il s'est réfugié en » Espagne, chez la marquise de Villaréas, dont il est inten- » dant.... son nom est Alméïda.....

Mouvement général.

ALMÉIDA, *à part.*

Grand dieu! [*Haut*] *s'avançant vers le comte.*] Que signifie.....

HENRIQUEZ, *au comte.*

Continuez, seigneur....

LE COMTE, *lisant.*

» Non content d'abuser des biens de la marquise, il a » trompé cette famille respectable, en substituant le fils de « la signora Vélascos à la place du jeune Rodrigue. Il a voulu » forcer la malheureuse Inès à renoncer à tous ses droits sur « son fils. Il veut se parer de ton nom, et de ton titre pour for- » cer la marquise à l'épouser. Hâte-toi, mon ami, d'arriver » assez à temps pour déjouer les complots de ce scélérat. »

LA MARQUISE, *à Rodrigue.*

Le monstre!

ALMÉIDA, *à part.*

Je suis perdu!...

HENRIQUEZ, *ouvrant l'entrée du caveau.*

Venez, madame, venez embrasser votre fils, et achever de confondre cet imposteur.

RODRIGUE.

Grand dieu!... qu'entends-je...

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENS, INÈS.

INÈS, *sortant du caveau.*

Mon fils.... il me serait rendu!...

RODRIGUE, *se jetant dans ses bras.*

Oui, ma mère, et pour toujours!...

ALMÉIDA, *à Henriquez.*

Malheureux! vous m'avez trahi.

HENRIQUEZ.

Seigneur, votre rôle de comte de Castellos est fini, et le mien commence.

[*Il jette son manteau et paraît dans un costume brillant.*]

TOUS.

Se pourrait-il!

ALMÉIDA.

Qu'entends-je?

CASTELLOS.

Oui, mons Alméida, je suis ce comte de Castellos dont vous espériez prendre le nom sur le faux bruit de ma mort. Je vous permets maintenant de garder cette cassette, j'ai repris les titres qu'elle renfermait et qui m'appartiennent; il ne me manquait que cela pour me faire reconnaître, et je vous remercie d'avoir bien voulu me les restituer.

ALMÉIDA, *à part.*

Je suis anéanti!...

INÈS, *à Castellos.*

Ah! seigneur, je vous dois la vie.

CASTELLOS.

Cet homme n'est plus à craindre pour personne! [*Aux villageois.*] Mes amis, emparez-vous du faux comte de Castellos, la justice a quelque chose à terminer avec lui.

ALMÉIDA.

J'ai voulu briller au premier rang, mon entreprise est manquée!... Je saurai subir mon sort!...

[*Les gens du château emmènent Alméida et Fabrice.*]

SCÈNE XIV et dernière.

CASTELLOS, LA MARQUISE, LE COMTE, ISABELLE, RODRIGUE, INÈS, BAZILLOS, *villageois.*

LA MARQUISE, *à Castellos.*

Ah! seigneur! combien nous vous devons de reconnaissance.

CASTELLOS.

Permettez avant tout que je m'en rende digne, madame la marquise; le sort, en vous privant de votre fils, vous enlève tous les biens du duc de Médinez, tandis qu'il me rend des richesses sur lesquelles je ne comptais plus; vous m'avez aidé à démasquer l'imposteur qui voulait usurper mon titre, permettez-moi donc de vous en témoigner ma reconnaissance en

adoptant Rodrigue pour frère. Je n' attacherais aucun prix à ma fortune, s'il ne consentait à la partager avec moi.

RODRIGUE.

Ah ! seigneur, comment ai-je mérité tant de bienfaits ?

CASTELLOS.

Devenez mon ami, et vous ne me devrez rien.

ISABELLE, *au comte.*

Mon père, Rodrigue a retrouvé sa mère, voudrais-tu qu'il manquât quelque chose à son bonheur ?

LE COMTE.

Non, ma chère Isabelle. [*l'unissant à Rodrigue.*] Le comte de Castellos l'adopte pour frère, et moi je veux qu'il soit toujours mon fils.

RODRIGUE.

O bonheur !...

CASTELLOS.

Heureux Rodrigue ! bénissez cette journée, elle vous rend une mère, sans vous priver des caresses de celle à qui vous donniez ce nom.

FIN.

De l'Imprimerie d'ABEL LANOE, rue de la Harpe, n.° 78.

LES TROIS TALISMANS,

MÉLODRAME

EN TROIS ACTES ET A GRAND SPECTACLE,

Paroles de M. LEBLANC,

Musique de MM. GERARD-PROPIAC et LEBLANC;

BALLETS DE M. HULLIN.

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre de la Gaîté, le 9 mars 1814.

PARIS,

Chez BARBA, Libraire, Palais-Royal, derrière le Théâtre Français, nº. 51.

De l'Imprimerie de HOCQUET, rue du Faubourg Montmartre, nº. 4.

1814.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
AZAEL, Génie. (Jolie petite fille de dix à douze ans.)	*Mlle. Adèle Soisson*
Un PETIT GENIE. (Enfant de cinq à six ans.)	*Mlle. Louise.*
ALMANZOR, gouverneur de Casgar.	*M. Ferdinand.*
ZULMA, fille d'Almanzor.	*Mlle. Dumouchel.*
ODEIDE, nourrice de Zulma.	*Mad. Clément.*
ITOBAL, favori d'Almanzor.	*M. Genét.*
NOUREDDIN, jeune pêcheur.	*M. Darcourt.*
ISOUF, cousin de Noureddin.	*M. Duménis.*
AMINE, sœur d'Isouf.	*Mlle. Emilie Hugens.*
ABDALLAH, capitaine de navire.	*M. Edouard.*
ORCAN, chef de Pirates.	*M. Chéri.*
OLKAR, lieutenant d'Orcan.	*M. Héret.*
OSMAN, officier d'Almanzor.	
Suite d'Almanzor.	
Suite de Zulma.	
Soldats.	
Pirates.	
Matelots d'Abdallah.	
Danseurs, danseuses, musiciens, etc.	

La scène se passe :

Au premier acte, près de Casgar.
Au second acte, à Casgar.
Au troisième acte, d'abord près de Casgar, ensuite dans une contrée éloignée de cette ville.

LES

TROIS TALISMANS.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente un site pittoresque, mais sauvage ; à droite, à gauche, des rochers qui s'ouvrent dans le fond pour laisser voir la mer. A gauche, sur le devant, une chaumière.

SCENE PREMIERE.

NOUREDDIN, AMINE, ISOUF.

(Amine et Noureddin, assis sur des quartiers de rochers, raccommodent des filets de pêcheurs. Isouf debout, appuyé sur une bêche, les regarde sans rien faire.)

ISOUF

Comment, mon cousin, tu vas encore jeter tes filets ?

NOUREDDIN

Oui, mon cher Isouf.

NOUREDDIN

En vérité, Noureddin, je t'admire !

AMINE

Tu ferais bien mieux de nous aider.

NOUREDDIN

Amine a raison.

ISOUF

Ma sœur ne sait ce qu'elle dit. A quoi bon toute la peine que tu rends ! Depuis une heure tu as jeté tes filets deux fois, deux fois n'as rien pris. Dieu sait ce que tu prendras la troisième fois !

AMINE

Il est vrai, mon cousin, que vous n'êtes pas heureux aujourd'hui.

NOUREDDIN

Amine, ce n'est pas seulement aujourd'hui, mais tous les jours ncore. Réduit au pénible état de pêcheur, ma condition me paraît 'autant plus cruelle, que je me sens digne d'un meilleur sort. De otre côté, cette chaumière et son petit jardin suffisent à peine à otre existence. Cependant après la mort de nos parents, vous vez desiré que je vinsse unir ma pauvreté à la vôtre : j'ai cédé à

vos instances, mais j'ai eu tort de ne point exécuter mon projet de voyage; j'aurais dû chercher le bonheur loin de ces lieux.

ISOUF

Pour chercher le bonheur, il faut au moins soupçonner où il est: le soupçonnes-tu, toi?

NOUREDDIN

Chaque fois que je vais à Casgar, la beauté de cette grande ville, la gaîté de ses habitans, les plaisirs sans nombre dont ils jouissent, l'éclat de la cour du gouverneur Almanzor, les honneurs qu'on lui rend, les hommages qu'on lui prodigue, tout me dit que le bonheur est dans la puissance et la richesse.

AMINE

Noureddin, n'écarterez-vous jamais de votre esprit ces pensées dangereuses? Tourmenté sans cesse d'une vaine ambition, vous ne voyez que les inconvéniens de notre indigence, et vous fermez les yeux sur ses avantages. Mais croyez-moi, mon cousin, nous sommes plus près du bonheur que ceux dont vous enviez les trompeuses destinées!

ISOUF

Ma sœur est un vrai philosophe femelle!

AMINE

Avec le temps, le travail et l'économie, nous acquérerons une douce aisance, seule ambition du sage! En attendant, rien ne nous empêche de jouir dès-à-présent des sentimens de notre cœur. Il en est un surtout, Noureddin, que vous affectez de dédaigner, et qui seul suffirait pour vous rendre heureux.

NOUREDDIN

Lequel donc, ma cousine?

AMINE, *en rougissant.*

L'amour?

ISOUF

Bah! l'amour rend heureux?

AMINE

Je me souviens d'avoir souvent entendu chanter par mon père:

COUPLETS.

Aimez, et la triste indigence
Pour vous dépouille sa laideur!
Le travail a sa jouissance,
Et la fatigue sa douceur.
Un prix charmant vous dédommage
Pendant les heures du loisir;
Par lui le cœur chérit l'ouvrage:
Avec l'amour tout est plaisir.

Aimez! dans la classe commune
Ainsi qu'au faite des grandeurs;
Comblé des dons de la fortune,
Ou victime de ses rigueurs;
Dans tous les lieux, en toute affaire,
Quand notre printemps vient s'ouvrir,
Sans l'amour rien ne peut nous plaire,
Avec l'amour tout est plaisir.

ISOUF

Je ne suis donc pas amoureux, moi, car je n'ai pas encore de goût pour le travail.

NOUREDDIN

Chère Amine, quelle femme voudrait s'associer à mon sort?

AMINE

Vous la trouverez..... quand vous voudrez.

NOUREDDIN

Non, non, ma résolution est prise, j'exécuterai mon projet de voyage. Mon père avait parcouru les pays les plus célèbres de l'Europe et de l'Asie. Son esprit était bien au-dessus de sa profession. Il m'a donné des connaissances et des talens, qui, dans une grande ville, peuvent me faire parvenir à tout.

AMINE

Mon cousin, mon cousin, voulez-vous être heureux? ne sortez pas de l'état où le ciel vous a fait naître.

NOUREDDIN

Cet état m'est insupportable. Une vague inquiétude, un désir indéfinissable me tourmentent; il me semble que je ne suis pas à ma place, et qu'une destinée supérieure m'appelle et m'attend! Ces contrées, de tous temps habitées par les fées et par les génies, sont fréquemment le théâtre des plus étonnans prodiges! Qui sait si je ne suis pas réservé à quelqu'aventure extraordinaire?

ISOUF

Ma foi, c'est possible, et quand je te compare à moi, quand je réfléchis que tu es instruit, entreprenant, sobre et brave, tandis que je suis, il faut en convenir....

NOUREDDIN

Un peu ignorant, paresseux, gourmand et poltron.

ISOUF

J'en conclus que l'un de nous deux fera son chemin dans le monde; mais lequel?

NOUREDDIN

Voilà mes filets raccommodés, et je cours de nouveau...

AMINE

Noureddin, ne cherchez pas au loin cette félicité que vous pouvez trouver ici.

NOUREDDIN

Amine, laissez-moi croire à mes doux pressentimens.

(Il s'éloigne dans le fond, emportant ses filets. Isouf le conduit des yeux.)

SCENE II.

AMINE, ISOUF.

AMINE, *à part.*

Il ne m'entend pas! Insensible aux charmes de l'amour, il ne s'aperçoit pas seulement que je l'aime. Que de tourmens il me pré-

parè! (*à Isouf, qui s'est approché d'elle.)* Je tremble que toutes ces idées de fortune et de grandeur ne fassent perdre l'esprit à notre cousin.

ISOUF

Ecoutes-donc, ma sœur, s'il allait réussir à la ville, çà serait bien heureux pour nous; il nous appellerait près de lui; nous partagerions ses richesses, ses honneurs, et alors...

AMINE

Ah! mon Dieu, mon frère, est-ce que sa maladie te gagnerait aussi?

ISOUF

Moi! perdre l'esprit. Sois tranquille, ce malheur-là ne m'arrivera jamais... Je dis seulement que si nous allions à la cour d'Almanzor...

AMINE

A la cour d'Almanzor!... Tiens, mon frère, tu sais combien je t'aime et combien je chéris Noureddin! cependant, s'il fallait choisir, ou d'habiter la cour, ou de me séparer de vous, je resterais ici, bien persuadée que tôt ou tard vous reviendriez près de moi jouir de ce bonheur, dont vous vous faites une si fausse idée!... Mais l'heure nous rappelle au travail; retourne au jardin, tandis que je vais à deux milles d'ici porter à la pauvre Zobéide ce panier de fruits que, malgré notre indigence, nous pouvons encore offrir à l'amitié.

ISOUF

Va, ma bonne petite sœur, va.

(Il l'aide à placer le panier sur sa tête. Amine sort par la droite et par une coulisse de devant. Isouf la suit des yeux, en lui faisant des signes d'amitié.)

SCENE III.

ISOUF, *seul.*

Va, va porter ton panier à l'amitié; moi, je porte ma bêche à la maison. (*Il met en effet sa béche dans la chaumière.*) Reposons-nous, je suis fatigué... de les entendre. (*Il s'assied sur les rochers.*) Quand une fois ils se mettent à parler du bonheur, ils me rendent malheureux; ils se perdent dans des raisonnemens où je ne comprends rien. Mon Dieu! c'est donc bien difficile d'être heureux! Je ne sais pas, moi, si je suis une bête, mais il me semble que dans quelque situation que je me trouve, je suis heureux, excepté quand j'ai peur ou faim.

SCENE IV.

NOUREDDIN, ISOUF.

NOUREDDIN, *apportant avec peine un vase d'airain de moyenne grandeur.*

Isouf! Isouf!

ISOUF

Que diable apportes-tu là ?

NOUREDDIN

Le produit de ma pêche.

ISOUF

Le drôle de poisson !

NOUREDDIN

En retirant mes filets, j'ai trouvé ce vase enveloppé par eux.

ISOUF, *soulevant le vase.*

Comme il est lourd !

NOUREDDIN

Il renferme quelque chose de précieux, si j'en juge par la beauté du travail et par le sceau mystérieux, dont les caractères me sont inconnus.

ISOUF

Ouvre-le donc vite.

NOUREDDIN, *essayant d'ouvrir le vase.*

Attends : m'y voilà.

(Il ouvre le vase ; tous deux se penchent avidement pour regarder dedans.)

ISOUF

Il n'y a rien.

NOUREDDIN

Quelle fatalité me poursuit donc aujourd'hui ? Cependant d'où vient ce vase ; pourquoi ce sceau magnifique ?

ISOUF, *se penchant de nouveau sur le vase.*

Oui, que fait là ce sceau ?

(Des tourbillons de flammes et de fumée sortent du vase. Isouf recule épouvanté. Noureddin est vivement surpris. Les flammes cessent. Azaël paraît, et semble sortir du vase ; il est vêtu en génie, sous la forme d'un beau jeune-homme. De sa baguette il touche le vase, qui s'abîme aussitôt.)

SCENE V.

AZAEL, NOUREDDIN, ISOUF.

AZAEL

Rassurez-vous, mortels ! ma vue est-elle donc si effrayante ?

NOUREDDIN

Tu ne me causes aucun effroi.

ISOUF, *tremblant.*

A moi non plus ; mais on n'est pas maître d'un premier mouvement ! vous arrivez par un chemin si étrange !

AZAEL

Approchez ! venez recevoir la récompense que je vous dois : lequel de vous deux est mon libérateur ?

NOUREDDIN

Esprit céleste, car tout annonce que tu es un génie, comment pouvons-nous être tes libérateurs ?

AZAEL

Il y a dix ans que je fus enfermé dans ce vase par ordre du roi des génies.

ISOUF

Dix ans dans ce vase! sans boire, ni manger: je ne m'étonne plus si vous n'êtes pas grandi.

AZAEL

Je m'étais avisé de lui faire une espièglerie, qu'il prit fort mal.

ISOUF

Effectivement, vous avez la mine d'un espiègle!

AZAEL

Afin de m'empêcher de sortir du vase, il y attacha son sceau redoutable, me fit précipiter dans la mer, et abandonner au gré des flots, jusqu'à ce qu'une main charitable brisât le lien de ma prison. Je vous ai cette obligation. L'un de vous m'a rendu la liberté; je veux le connaître et le récompenser.

ISOUF

Seigneur Génie, puisque c'est pour le récompenser que vous désirez connaître celui à qui vous devez ce bon office, je vous avouerai que c'est... nous, qui vous avons pêché et apporté jusqu'ici; mais ce n'a pas été sans peine! Je n'aurais jamais imaginer qu'un génie fût aussi lourd!

AZAEL, *avec malice.*

Ainsi vous êtes tous deux mes libérateurs.

ISOUF

Oui, seigneur, tous deux.

AZAEL, *d'un ton terrible.*

Vous allez donc périr tous deux à l'instant.

ISOUF, *effrayé.*

Périr à l'instant!

AZAEL

Vous devez mourir de ma main!

(*Il fait un mouvement pour saisir Isouf.*)

ISOUF

Un moment donc! un moment! comme vous êtes expéditif!

NOUBEDDIN

Génie, quel motif peut t'engager à payer si cruellement le service que l'on vient de te rendre?

ISOUF, *tristement.*

Oui, dites-nous çà! Quand on meurt, encore est-on bien aise de savoir pourquoi?

AZAEL

Les trois premières années de ma disgrace, je jurai d'accorder diverses récompenses magnifiques à celui qui ouvrirait ma prison; mais personne ne vint à mon secours. Désespéré de me voir si long-tems captif, je jurai alors de tuer impitoyablement quiconque, dans la suite, me rendrait à la liberté.

ISOUF

Pourquoi jurer aussi? pour un génie, vous montrez bien peu

d'éducation! Mais si je ne vous avais pas tiré de prison, vous ne me tueriez donc pas?

AZAEL

Non, sans doute!

ISOUF

Ouf! je respire!... Seigneur Génie, l'honneur et la délicatesse ne me permettent pas de vous cacher que je n'ai aucune part à votre délivrance; et que s'il n'y avait que vous et moi dans le monde...

AZAEL, *avec colère.*

Si tu me trompes, je jure...

ISOUF

Oh! vous allez encore jurer! Vous avez là une bien vilaine habitude!

AZAEL, *à Noureddin.*

C'est donc toi?...

NOUREDDIN, *avec fermeté.*

Oui, c'est moi qui t'ai retiré du sein des flots, et qui ai brisé ta prison.

AZAEL, *avec douceur.*

C'est donc à toi seul qu'est due ma reconnaissance.

ISOUF

Jolie reconnaissance!

NOUREDDIN

Génie, je suis prêt à subir mon sort. Je quitterai la vie sans regret! je n'en ai connu que les chagrins et la misère. L'avenir ne m'offre qu'un vain espoir! et ta reconnaissance, cruelle pour tout autre, devient un bienfait pour moi.

AZAEL

Tu es donc bien malheureux?

NOUREDDIN

Autant qu'un mortel puisse l'être!

ISOUF

C'est assez, j'espère!

AZAEL

Eh bien, demande moi tel grace que tu voudras, je te l'accorderai.

ISOUF

A quoi lui sarvira-t-elle, si vous le tuez après?

AZAEL

Qui te parles de le faire mourir?

NOUREDDIN

Mais ton serment...

AZAEL, *souriant.*

N'est qu'une plaisanterie, dont j'ai puni le mensonge d'Isouf, en même tems que j'aprouvais ton courage.

ISOUF

Comment, seigneur, vous saviez que ce n'est pas moi qui vous ai repêché?

AZAEL

En quelque lieu que je me trouve, je vois et je sais tout.

ISOUF

Vous pouvez vous vanter d'avoir de bons yeux et d'en savoir long! (*à part.*) Si je m'en étais doute!

AZAEL, *à Noureddin.*

Oui, je sais qui vous êtes Je n'ignore rien de tout ce qui vous intéresse, et sans l'avoir vu encore, je connais déjà la jeune, la charmante Amine. Parle donc en assurance! quelle faveur exiges-tu de moi?

NOUREDDIN

Une seule! mais elle les renferme toutes, donne moi le bonheur!

ISOUF

Mon cousin n'est pas difficile.

NOUREDDIN

Dans cette multitude de sentiers, qui semblent tous conduire. mais dont un seul conduit en effet à la félicité, quel est celui que je dois suivre? le choix est au-dessus de mes lumières! j'ai donc recours aux tiennes, génie bienfaisant, dont l'essence supérieure à la nôtre, connaît à-la-fois nos besoins et nos erreurs; ce que nous souhaitons le plus et ce qui nous convient le mieux!

AZAEL

Ton bonheur est est en toi-même. Il tient à tes goûts; il dépend surtout de la sagesse de ton esprit et de l'expérience de ton cœur. Ce que ferais aujourd'hui pour te rendre heureux, demain pourrait tourner contre mon attente!

ISOUF,

Autant vaudrait dire que vous ne voulez rien faire pour lui.

AZAEL, *à Noureddin.*

Mais si je ne puis te donner le bonheur même, je puis du moins mettre à ta disposition les élémens qui le composent; tu en feras l'usage que tu croiras le plus propre à t'assurer ce bien suprême!

(Azaël au milieu de la scène, fait un geste de commandement. Un petit génie sort de terre et présente successivement à Azaël les trois Talismans que celui-ci donne à Noureddin.)

1°. Une boite pleine de poudre d'or.

En semans autour de toi cette poussière brillante, tu seras à l'instant environné de richesses et comblé d'honneurs.

2°. Une rose.

Si tu respires cette rose, tu éprouveras aussitôt le besoin d'aimer, et ton cœur s'attachera sans retour à la première femme qui s'offrira ensuite à tes regards.

3°. Un flacon plein d'une liqueur bleue.

Enfin, malgré tant de moyens d'être heureux, si tu n'éprouves qu'ennui, revers et souffrances, cette liqueur t'offrira un sûr remède à tous les maux. Après en avoir bu, tu n'auras plus rien à redouter du sort: tu ne formeras plus de vains désirs, et le repos le plus profond, le plus durable...

ISOUF

Ça s'entend de reste! c'est du poison.

NOUREDDIN

Etre charmant, dont la forme céleste annonce si dignement la bonté, daigne mettre le comble à toutes les faveurs, en m'apprenant à qui je les dois!

AZAEL

Parmi les génies, mon nom est *Azaël*. Te voilà possesseurs de tous les moyens d'être heureux! c'est à toi d'en faire un bon usage! Songes y bien! ces trois talismans ne produiront leur effet qu'une seule fois! bien ou mal employés, ils ne reprendront plus leur vertu première.

NOUREDDIN

Tu n'auras pas à rougir de tes bienfaits.

ISOUF, *au petit génie.*

Joli petit génie, n'auriez-vous pas à me donner aussi quelque talisman pour être heureux?

LE PETIT GÉNIE

Tu possèdes le plus puissans de tous.

ISOUF, *avec joie.*

Bah!... lequel donc?

LE PETIT GÉNIE

La sottise.

ISOUF, *à part.*

Qu'il est malhonnête!

NOUREDDIN

Isouf, repose-toi sur moi du soin de ton bonheur.

AZAEL

Bien, Noureddin! j'espère avoir à m'applaudir de ce que je fais pour toi. (*à part.*) Eloignons-nous un instant, et, sous des traits empruntés, revenons achever mon ouvrage!... (*haut.*) Adieu, Noureddin! nous nous reverrons bientôt!...

(Un char, porté par des nuages, paraît à gauche derrière la chaumière. Azaël et le petit Génie se placent sur le char, qui traverse la scène, et sort par la droite.)

SCENE VI.

NOUREDDIN, ISOUF.

NOUREDDIN, *avec la plus grande joie.*

Enfin, mon cher Isouf, tous mes désirs sont accomplis! le sort cesse de m'être contraire et la vie s'embellit pour moi de tous ses charmes!

ISOUF

Il est sûr que si le génie ne s'est pas moqué de toi, comme il a pris la liberté d'en user à mon égard, tu as de quoi faire une belle fortune.

NOUREDDIN

Je brûle d'employer les dons magnifiques d'Azaël, et cependant j'éprouve un certain embarras...

ISOUF

A ta place, je ne serais pas embarrassé, moi, je commencerais par me donner des richesses immenses. Tranquille ensuite sur tout le reste, j'aurais un superbe palais, de brillans équipages, de nombreux domestiques et sur-tout un excellent cuisinier; je me coucherais de bonne heure, je me leverais tard, je ferais quatre repas par jour, rien autre chose, et je vivrais ainsi un siècle, plus ou moins.

NOUREDDIN

Isouf, je veux me rendre plus instruit, plus habile, plus capable de grandes choses que je médite.

ISOUF

Chacun a ses plaisirs, je trouverais plus de gens de mon goût que du tien.

NOUREDDIN, *ouvrant la boite.*

Commençons par me donner l'opulence, elle mène à tout.

ISOUF

C'est cela, fais-toi riche, bien riche, plus riche qu'Almanzor. Quand il ne faut que désirer, il n'en coute pas plus de désirer beaucoup.

NOUREDDIN, *secouant la boite.*

Sois tranquille, il ne restera pas un grain de poussière dans la boite.

ISOUF

Prends donc garde, le vent emporte toutes les fortunes dans la mer.

Un navire, richement décoré, sort de derrière les rochers, du fond de la scène, à droite; il s'approche du rivage. Le capitaine et l'équipage, en habits élégans, descendent à terre. Quelques matelots restent sur le pont.

Ah! mon dieu! quel est donc ce beau navire qui sort de derrière les rochers?

NOUREDDIN

Nous allons le savoir, l'équipage se dispose à descendre à terre.

SCENE VII.

NOUREDDIN, ISOUF, ABDALLAH, Matelots.

Abdallah, à la tête de ses matelots, s'avance respectueusement vers Noureddin.

ABDALLAH, *à part, à un matelot.*

Sous les traits que je viens de prendre, Noureddin pourrait-il reconnaître Azaël? (*haut,*) Seigneur...

ISOUF

A qui parlez-vous donc? Est-ce à nous?

ABDALLAH

Seigneur Noureddin!...

ISOUF, *à Noureddin.*

Il sait ton nom !

ABDALLAH

Vos fidèles serviteurs viennent recevoir vos ordres, sur la destination qu'il vous plaira de donner à votre navire.

NOUREDDIN

Mes serviteurs ! mon navire ! où tout cela est-il, s'il vous plaît ?

ABDALLAH.

Seigneur, voilà le navire et son équipage, commandé par moi. Abdallah vous jure obéissance et dévouement.

NOUREDDIN

Capitaine, que renferme mon navire ?

ABDALLAH

Les diamans de Golconde, les perles d'Ormuz, le corail de Tunis, l'or du Potose, les laines de Cachemire, les soieries de France, les tissus du Bengale : en un mot, des richesses dignes du plus grand monarque.

ISOUF

Le corail de Golconde, les soieries du Bengale et les cachemires de France ! je ne m'étonne plus s'il t'appelle seigneur !

NOUREDDIN

O généreux Azaël, je te rends grace !

ABDALLAH

En effet, seigneur, c'est lui qui nous envoie.

ISOUF

Eh bien ! le talisman n'a pas tardé à opérer.

ABDALLAH, *à Noureddin.*

Ces richesses vous appartiennent, nous devons les conduire dans le lieu que vous désignerez, et rester près de vous, si notre présence vous est agréable.

ISOUF

Certainement, messieurs, lorsqu'on se présente, comme vous, les mains pleines, on est toujours sûr d'être bien accueilli.

NOUREDDIN

Abdallah, pour mieux honorer les bienfaits d'Azaël, je dois leur choisir un théâtre digne d'eux. Nous irons à Casgar.

ISOUF

Oui, allons à Casgar. Mais notre toilette est un peu négligée pour paraître dans cette grande ville ; mon cousin, si nous mettions quelques habits d'or ou de diamans ?

ABDALLAH

Seigneur Isouf...

ISOUF

Tiens ! il sait aussi mon nom !

ABDALLAH

Le navire contient des habillemens tout prêts et de toute espèce.

ISOUF

Ce que c'est qu'un génie ! çà prévoit tout.

NOUREDDIN

Allons donc, cher Isouf, prendre des vêtemens plus convenables à notre nouvelle situation Mon ami, tu ne me quitteras jamais.

ISOUF, *lui prenant la main.*

Jamais. Tu es si riche !

ABDALLAH, *à Noureddin.*

Partons, seigneur.

NOUREDDIN

Hâtons-nous de goûter, enfin, ce bonheur que j'ai tant désiré.

Fausse sortie. On entend dans l'éloignement une musique guerière.

D'où viennent ces sons harmonieux et que nous annoncent-ils?

ISOUF

J'aperçois là-bas, là-bas, un grand cortège, qui semble venir de notre côté.

ABDALLAH

C'est Almenzor, le gouverneur de Casgar; la jeune et belle Zulma, sa fille cherie, l'accompagne.

ISOUF

Ah! çà, capitaine, vous connaissez donc tout le monde ?... Ah! c'est juste, le génie! je n'y pensais plus.

NOUREDDIN

Abdallah, je vais habiter Casgar, et probablement paraître à la cour d'Almanzor. Si je profitais de cette occasion pour faire connaissance avec lui ?

ISOUF

C'est une très-bonne connaissance à faire, mais, si tu m'en crois, nous ne lui dirons pas qui nous sommes.

ABDALLAH

Votre cousin a raison, seigneur; Almanzor ressemble au plus grand nombre des hommes; fier de sa naissance, enivré de son pouvoir et de sa fortune, il dédaigne tous ceux qui ne possèdent pas les mêmes avantages, et sa fille partage ses sentimens.

NOUREDDIN

Almanzor approche, entrons dans le navire, là, nous concerterons ce que nous avons à faire.

La musique guerrière se fait entendre de nouveau et plus rapprochée. Isouf, Noureddin, Abdallah et les matelots entrent dans le navire, quelques matelots restent sur le pont, occupés aux manœuvres. Le cortège d'Almanzor arrive par le fond à gauche.

SCENE VIII.

ALMANZOR, ZULMA, ODEIDE, ITOBAL, Suite, Gardes, etc.

Almanzor, Zulma et leur suite sont en habits de chasse.

ALMANZOR

Oui, c'est bien le vaisseau dont l'extrême élégance et le pavillon inconnu, ont excité, de loin, toute mon attention.

ITOBAL

Seigneur, peut-être fait-il partie de la flotte de ces pirates, qui depuis quelque tems, infestent ces rivages.

ZULMA

Ce navire est trop riche et parait trop faiblement armé, pour donner lieu à un pareil soupçon.

ALMANZOR

Itobal, interrogez ces matelots, je veux savoir qui ils sont et d'où ils viennent.

Itobal s'incline avec respect et s'approche du navire.

ITOBAL, *aux matelots.*

Etrangers, le puissant, le redoutable Almanzor, gouverneur de la grande cité de Casgar, daigne s'informer de quel pays vous sortez, et à quel peuple vous appartenez?

ABDALLAH

Seigneur, vous allez être satisfait.

Isouf sort du navire et descend à terre suivi d'Abdallah et de quatre matelots, il est grotesquement vêtu d'une étoffe de soie et d'or par-dessus ses habits de jardinier.

SCENE IX.

Les Précédens, ISOUF, ABDALLAH, Matelots.

Isouf salue tout le monde gauchement et en se donnant de grands airs.

ALMANZOR

Approchez, jeune etranger, car à ce vêtement extraordinaire, je juge qu'un climat lointain vous a vu naître.

ISOUF

Comment! mon habit vous semble extraordinaire? Ah! c'est que je me suis un peu pressé pour m'habiller. J'étais en petit surtout, quand nous vous avons aperçu, et pour me présenter plus decemment, j'ai jeté, à la hâte, sur mes épaules, ce léger tissu du Potose. Mais, seigneur gouverneur, en quoi puis-je vous être utile? Vous avez l'air si bonne personne, que je serais bien aise de faire quelque chose en votre faveur.

ALMANZOR, *à Zulma.*

Ce ton familier, est nouveau pour moi..

ZULMA

Son ingénuité m'amuse.

ODÉIDE

Sa jeunesse le rend tout-à-fait intéressant.

ALMANZOR

Quelle région habitez-vous, ordinairement?

ISOUF

Quelle région?.... Qu'est-ce que c'est que...

ABDALLAH

Quel pays?...

ISOUF

Ah! quel pays! Seigneur, nous demeurons ordinairement sur le bord de la mer, pas loin d'ici.

ABDALLAH

L'île de Serindib, fameuse dans tout l'Orient, et sans doute connue de vous, seigneur, est notre patrie.

ISOUF

Oui, seigneur, l'île de... (*à Abdallah.*) Comment dis-tu donc?

ABDALLAH

L'île de Serindib.

ISOUF

C'est cela, précisément.

ITOBAL, *à Isouf.*

Mais vous disiez que votre demeure est peu éloignée d'ici?

ISOUF

Eh bien! est-ce que cette île n'est pas tout près?

ITOBAL

Elle est à plus de douze cents milles de cette côte.

ISOUF

Douze cents milles!... c'est possible! il me semble pourtant que nous etions encore chez nous il n'y a qu'un moment.

ABDALLAH, *à Isouf*

Nous avons fait ce trajet avec un vent si favorable et une telle rapidité, que vous n'avez pu, seigneur, vous faire une juste idée du chemin.

ISOUF, *riant.*

Il est vrai que tu nous fais voyager d'une fière vitesse.

ALMANZOR

A qui appartient ce navire? sa construction recherchée, ses riches ornemens annoncent un maître au-dessus de la classe commune.

ISOUF

Oui, seigneur, ce navire est à moi: quand je dis à moi, c'est-à-dire que c'est comme s'il m'appartenait, puisqu'il est à mon cousin Noureddin.

ABDALLAH, *à Almanzor.*

Tel est, seigneur, le nom de notre maître.

ALMANZOR

Quels motifs vous attirent sur ces bords? Est-ce le commerce?

ISOUF

Fidonc! fi donc!

ALMANZOR

L'envie de vous instruire?

ISOUF

Ah! bien oui, ça ne m'occupes gueres; nous venons, tout bonnement nous établir à votre cour.

ALMANZOR

Vous établir à ma cour! vous êtes donc d'une naissance, d'un rang?...

ISOUF

Pour une naissance, nous en avons une; c'est facile à prouver. Quant au rang, nous en avions un aussi; mais nous l'avons quitté, parce qu'il n'était plus digne de nous.

ABDALLAH

Seigneur, notre maître se réserve le soin de vous faire, lui-même, le récit des événemens qui le forcent à changer de demeure. Décidé à fixer, désormais, son séjour à Casgar, il apporte avec lui, sur ce navire, ses richesses égales, en valeur, à celles des rois. Mais avant de les confier à sa nouvelle patrie, il veut obtenir l'agrément du magnanime Almanzor.

ALMANZOR, *à Abdalah.*

Si ta bouche n'altère point la vérité, ton maître recevra, en ces lieux, un accueil digne de lui.

ZULMA

Pourquoi ne s'offre-t-il pas à notre vue?

ISOUF

Il fait un peu de toilette.

ALMANZOR

Je brûle de le voir.

Noureddin sort du vaisseau.

ABDALLAH

Seigneur, il va se rendre à vos désirs.

Noureddin, richement habillé, descend à terre, suivi des matelots, dont deux portent des présens sur des coussins.

ISOUF, *bas à Abdallah*

Comme cette dame, à côté de la fille du gouverneur, me regarde tendrement.

SCENE X.

Les Précédens, NOUREDDIN, Matelots.

NOUREDDIN, *s'avançant avec grâce.*

Félicité constante au sage Almanzor, que toutes les faveurs du ciel se répandent sur sa belle Zulma. Seigneur, je vous demande l'hospitalité. Un jour, lorsque mon zèle à vous servir, et peut-être quelques succès, m'auront acquis votre estime et votre amitié, je vous dirai par quel étrange événement j'ai quitté ma patrie, pour les lieux où vous commandez. Je pouvais choisir parmi toutes les cours de l'Orient; mais la glorieuse réputation d'Almanzor ne m'a pas permis d'hésiter, et je mets sous sa puissante protection, mes futures destinées. Permettez, seigneur, que les faibles gages de mon estime, pris dans les richesses dont je puis disposer, servent d'interprète aux sentimens qui remplissent mon cœur.

Il donne à Almanzor une aigrette et un poignard enrichi de diamans, à Zulma un écrin des plus brillantes pierreries.

ISOUF, *à part, en fouillant dans sa poche.*

Ah! diable! je n'ai pas songé aux présens, qu'est-ce que je pourrais donner à cette dame, qui me fait d'aussi jolies mines? Ah! justement, j'ai trouvé ce matin, sur le rivage... (*Il offre à Odéide un coquillage.*) Madame, daignez accepter ceci, dans mon pays, c'est une chose très-rare!... Tenez, prêtez-moi l'oreille.

ODÉIDE

Je vous écoute, seigneur.

ISOUF

Ce n'est pas ça!.... Tenez, entendez-vous?

Il approche la coquille de l'oreille d'Odéide.

ALMANZOR, *à Noureddin.*

Le Prophète ne serait pas plus magnifique dans ses présens.

ZULMA

Il ne mettrait pas plus de grâce à les offrir.

ODÉIDE

Ils sont vraiment curieux.

ALMANZOR

Seigneur, au milieu de la chasse, dont je prenais le plaisir, j'ai aperçu, de loin, le vaisseau qui vous portait. Un mouvement insurmontable de curiosité, m'a contraint, en quelque sorte, de m'en approcher. C'était, je le vois, un secret pressentiment de l'heureuse rencontre que j'allais faire. Soyez le bien venu parmi nous, regardez ce pays comme votre terre natale; puissiez-vous y passer des jours longs et fortunés.

NOUREDDIN

Vous me permettez donc, seigneur, de chercher un azile dans Casgar?

ALMANZOR

Un azile! mon palais est le seul qui me paraisse digne de vous.

ZULMA

Nous tâcherons de vous en rendre le séjour assez agréable, pour qu'il vous fasse oublier celui que, sans doute, vous avez abandonné.

ISOUF.

Çà ne vous sera pas difficile.

ALMANZOR

Seigneur, le capitaine de votre navire peut le conduire dans le port, où j'ordonne qu'il soit reçu avec les plus grands honneurs. Vous, daignez nous accompagner jusqu'au rendez-vous de chasse, où nos palanquins nous attendent; votre jeune cousin voudra bien se joindre à nous.

NOUREDDIN

Vous obéir, seigneur, sera toujours ma première loi.

ISOUF

Et moi, je ne demande pas mieux que de ne plus vous quitter.

Tous se préparent à se remettre en marche.

ITOBAL, *à part, à Odéide.*

Quel excès de faveur pour des étrangers.

ODÉIDE, *bas à Itobal.*

Convenez, Itobal, qu'ils sont bien séduisans.

ITOBAL, *de même.*

Je les attends au palais.

ISOUF, *à part.*

Ça prend une jolie tournure, le gouverneur me trouve plaisant, sa fille me trouve amusant, et je gagerais bien que cette grande dame me trouve adorable.

Le cortège se met en marche : Zulma entre Almanzor et Noureddin, Itobal à la tête des gardes. Après quelques lazzis, Isouf présente la main à Odéide, qui l'accepte en minaudant. Le cortège défile, Abdallah et ses matelots remontent sur le navire et déploient les voiles au moment où le cortège sort. Le vaisseau lève l'ancre et part. La toile tombe sur ce tableau.

Fin du premier acte.

ACTE II.

Le Théâtre représente une magnifique galerie du palais d'Almanzor, à Casgar. Sur l'un des côtés, une estrade sous un dais, avec trois fauteuils. A droite, à gauche de l'estrade, des sièges.

SCENE PREMIERE.

ODEIDE, ITOBAL.

(Ils entrent par le fond; ils sont revêtus des habits de cour.)

ITOBAL

Hé quoi! madame, le sort nous envoie le rival le plus dangereux : ses richesses et son ambition doivent nous faire trembler pour la faveur dont nous jouissons dans cette cour. L'intérêt qu'il inspire déjà au gouverneur, nous présage ses rapides succès; et vous êtes charmée d'un événement dont vous avez tout à craindre?

ODÉIDE, *minaudant.*

Craint-on jamais ceux à qui l'on sait plaire?

ITOBAL

Comment, madame, vous vous flattez que Noureddin...

ODEIDE

Non, non; je n'ai pas un amour-propre assez aveugle pour cela.... Mais ce jeune cousin, si je ne me trompe, éprouve en

ma faveur un sentiment qu'il ne tiendrait qu'à moi d'appeler de l'amour.

ITOBAL

De l'amour! vous l'aurait-il déjà déclaré?

ODEIDE

Pas encore, mais mon cœur a deviné le sien, et toujours trop sensible...

ITOBAL

Au nom de notre intérêt commun, madame, écartez ces vaines pensées: unissons-nous contre ces étrangers.

ODEIDE

Ah! si je m'unis à quelqu'un, ce sera sous de plus doux auspices et dans de plus riants projets.

ITOBAL, *à part.*

Laissons cette vieille folle à ses rêveries, et ne nous reposons que sur nous-même du soin de perdre Noureddin.

(Il veut sortir; Almanzor et Zulma entrent par le fond à gauche.)

SCÈNE II.

ALMANZOR, ZULMA, ODEIDE, ITOBAL, Gardes.

(Almanzor et Zulma en habits magnifiques.)

ALMANZOR

Itobal, mes ordres sont-ils exécutés? vous êtes-vous assuré de tout ce qui concerne mes nouveaux hôtes?

ITOBAL

Oui, seigneur. Sous prétexte de pourvoir aux besoins de l'équipage, j'ai visité leur navire qui est entré dans le port; leurs richesses surpassent en nombre et en variétés ce que l'imagination peut concevoir de plus étonnant; il faut en convenir, seigneur, mais...

ALMANZOR

Il suffit.

(Almanzor fait un geste, Itobal et Odeide s'éloignent au fond de la scène.)

Ma fille, depuis que Noureddin est près de nous, je l'observe avec la plus grande attention; ta vue a produit sur lui une impression favorable, que ta conversation a dû augmenter.

ZULMA

Je pourrais le penser, si j'en croyais toutes les choses galantes qu'il n'a cessé de m'adresser pendant notre retour de la chasse.

ALMANZOR

Ce jeune étranger est instruit, spirituel, aimable; ses immenses richesses me persuadent que sa naissance est des plus élevées; et la noblesse de ses manières, ses grâces et sa générosité, tout en lui confirme cette opinion. Mes vœux seraient comblés, s'il pouvait te plaire et te paraître digne de ta main.

ZULMA

Guidée par vos leçons, seigneur, votre fille sait qu'elle ne doit pas se laisser éblouir par des qualités frivoles, ni surprendre par l'amour. Une passion plus noble et moins aveugle, l'ambition, plaît à mon cœur et le remplit ! C'est elle seule que je consulterai sur le choix d'un époux : elle seule me déciderait en faveur de Noureddin, s'il est, en effet, d'un rang au moins égal au vôtre.

ALMANZOR

J'approuve tes sentimens, ma fille, et j'espère que mon attente ne sera pas trompée. Itobal, qu'une fête brillante, préparée par vos soins, témoigne à Noureddin toute la joie que me cause son arrivée en ces lieux.

ITOBAL

Seigneur, avant de lui prodiguer les marques de votre faveur, ne serait-il pas prudent d'attendre qu'il fût mieux connu de vous ?

ALMANZOR

J'ai parlé, c'est à vous d'obéir. Attendez ici Noureddin, et dites-lui que je ne tarderai pas à revenir dans cette galerie.

(Il sort avec Zulma et Odeide.)

SCENE III.

ITOBAL, *seul.*

Appelons la ruse à mon secours, et disposons tout pour amener la ruine de cet odieux étranger.

SCENE IV.

NOUREDDIN, ISOUF, ABDALLAH, ITOBAL.

ITOBAL

Seigneur, Almanzor vous engage à l'attendre un moment en ces lieux, et je m'acquitte avec empressement d'un message aussi flatteur pour vous. (*Il sort.*)

SCENE V.

NOUREDDIN, ISOUF, ABDALLAH.

NOUREDDIN

Que mon sort est digne d'envie ! Azaël, tu m'as rendu le plus heureux des hommes !

ABDALLAH

Il me semble, seigneur, qu'il manque encore quelque chose à votre bonheur ?

ISOUF

Quoi donc ?

ABDALLAH

D'en assurer la durée.

NOUREDDIN

Par quel moyen ?

ABDALLAH

Il en est un que je crois infaillible, la main de sa fille est libre encore.

ISOUF

C'est cela, épouse Zulma.

NOUREDDIN

Je vous l'avouerai, mes amis, plus d'une fois déjà cette pensée a frappé mon esprit... Mais comment oser demander à Almanzor...

ABDALLAH

Seigneur, le gouverneur et sa fille sont dans l'enthousiasme de vos richesses, vous n'avez pas à craindre un refus.

NOUREDDIN

Je me rends à vos sages avis : puisse le succès répondre à notre espérance.

ISOUF

De mon côté, je pourrais bien me marier aussi, j'ai donné dans l'œil à certaine dame....

ABDALLAH, *souriant.*

Comment, seigneur Isouf, déjà une conquête ?

ISOUF

Et une fière ! Cet amour-là est poussé tout-à-coup comme un champignon; mais je vous conterai cela quand il sera plus mûr.

NOUREDDIN

Zulma s'avance vers nous.

ISOUF

Afin de te laisser plus libre avec elle, Abdallah et moi, nous allons rentrer dans notre appartement.

ABDALLAH

Seigneur, sachez profiter du moment.

NOUREDDIN

J'y suis décidé.

(Isouf et Abdallah rentrent dans leur appartement; Zulma et Odeïde entrent par le fond à gauche.)

SCENE VI.

ZULMA, NOUREDDIN, ODEIDE.

ZULMA

Hé quoi, seigneur, seul en ces lieux! Fuyez-vous notre présence, ou quelque charme secret arrête-t-il ici vos pas?

NOUREDDIN

La belle Zulma doit croire en effet qu'un charme bien puissant peut seul retarder le plaisir qu'on éprouve à la voir.

ZULMA

Seigneur, j'attribue à votre galanterie ce qu'un pareil discours a de flatteur pour moi.

NOUREDDIN

Ah! madame, que ne puis-je parler plus librement.

ZULMA, *montrant Odeide.*

Seigneur, vous n'avez ici que des amis.

ODEIDE

Assurément, assurément.

NOUREDDIN

Hé bien, apprenez, madame, que mon bonheur dépend maintenant d'une femme charmante, à laquelle j'hésite cependant d'offrir mes vœux.

ZULMA

Seigneur, il n'est point de femme qui ne doive s'applaudir de vous plaire.

NOUREDDIN

Aimable Zulma, parlez-vous d'après vous-même?.... Et si je vous disais que vous êtes cette femme charmante.....

ZULMA

Seigneur, j'aime à penser que votre naissance vous donne le droit de me tenir un pareil langage; mais je ne dois pas l'entendre sans l'aveu de mon père.

NOUREDDIN

Et s'il était en ma faveur?....

ZULMA

Je vous en ai dit assez avant de savoir votre secret.

NOUREDDIN

Belle Zulma, quel espoir enchanteur!...

ZULMA

Seigneur, allons rejoindre mon père.

(Zulma et Noureddin sortent. Odéide les suit, Isouf sort de l'appartement où il était entré. Odéide s'arrête en le voyant.)

SCENE VII.

ODEIDE, ISOUF.

ISOUF

Mon cousin, mon cousin.

ODEIDE

Seigneur, cessez d'appeler votre cousin; vous lui rendriez un mauvais service, en l'arrachant aux soins de son amour. Il aime la belle Zulma: son exemple n'a-t-il rien de séduisant pour vous?

ISOUF

Si fait, si fait, il y a bien quelque chose....

ODEIDE, *soupirant.*

Oh! oui, l'amour a tant de charmes!

ISOUF

Bah ! ce n'est pas cette sottise-là qui me séduit.

ODEIDE

Comment, seigneur, l'amour une sottise !

ISOUF, *à part.*

Je crois que je viens d'en dire une. (*Haut.*) Je veux dire que l'amour ne mène pas à grand' chose. Or, j'ai toujours pensé très-solidement, et si je m'attache jamais à une femme, elle sera jeune, belle, aimable, bonne....

ODEIDE

Seigneur!...

ISOUF

Ou elle ne le sera pas, çà m'est égal, pourvu qu'elle m'aime un peu.

ODEIDE

C'est facile.

ISOUF

Qu'elle soit très-riche.

ODEIDE

C'est nécessaire.

ISOUF

Et qu'elle me fasse avoir une bonne place à la cour.

ODEIDE

Seigneur, vous avez en effet une façon de penser très-solide.

ISOUF

Mais où trouver un pareil trésor ?

ODEIDE, *timidement.*

Mais il vous suffirait, seigneur, de jeter les yeux autour de vous.

ISOUF

Autour de moi! je ne vois que vous, madame.

ODEIDE

Et si ma présence était un de ces coups du ciel, qui disposent de notre destinée?

ISOUF

Ah! mon Dieu, seriez-vous encore fille?

ODEIDE

Seigneur....

ISOUF

Pardon, le mot *encore* m'est échappé.

ODEIDE

Je suis maîtresse de ma main; veuve pour la troisième fois...

ISOUF

Seulement !

ODEIDE

Une autre en tirerait vanité pour son mérite.

ISOUF

Ca dépend de la manière de voir les choses.

ODEIDE

Je possède une fortune considérable.

ISOUF

Parlez-moi de çà.

ODEIDE

Nourrice de Zulma, et, en quelque sorte, sa seconde mère....

ISOUF

Voilà des titres respectables!

ODEIDE

J'ai assez de crédit à la cour pour obtenir les plus grandes faveurs.

ISOUF

Et vous ne dédaigneriez pas un pauvre diable comme moi?

ODEIDE

Cette expression ne vous convient nullement.

ISOUF

C'est une manière de vous dire que je n'ose pas....

ODEIDE

Osez, seigneur, osez! la fortune aime les audacieux!

(Isouf tombe grotesquement aux genoux d'Odéide.)

ISOUF

Hé bien, madame, je vous avoue que là-bas, sur le bord de la mer, vous ne m'avez pas inspiré d'amour; je ne crois pas qu'il m'en soit venu depuis. Le sentiment que j'éprouve n'a rien de léger; il est le fruit de la réflexion, et par conséquent il est bien plus flatteur pour vous.

ODEIDE, *le relevant.*

Et moi, seigneur, je ne dissimulerai pas que je n'ai pu me défendre de vous aimer.

ISOUF

Pauvre petite! comme ce mot lui coûte à prononcer. Ah! çà vous consentez donc à devenir ma femme?

ODEIDE

Après le pénible aveu que je viens de faire...

ISOUF

C'est juste! je ne réfléchissais pas. Faut-il que j'aille demander votre main à monsieur votre père?

ODEIDE, *tristement.*

Hélas! seigneur, je l'ai perdu.

ISOUF

Que je suis bête! j'aurais dû m'en douter. Allons, allons, ne pleurez pas, je n'ai pas voulu vous faire de la peine, c'est la joie qui m'ôte l'esprit. Dites-moi, qu'avons-nous à faire pour nous marier?

ODEIDE

L'usage est de faire approuver le mariage par le gouverneur.

ISOUF

Ah! diable! et s'il allait me désaprouver de vous épouser?

ODEÏDE

Il n'en fera rien.

ISOUF

A la bonne heure! je vais donc le trouver...

ODEÏDE

Laissez-moi d'abord prévenir sa fille.

ISOUF

Comme vous voudrez... A propos, je ne sais pas encore votre nom!

ODEÏDE

Et le vôtre, seigneur?

ISOUF

Isouf.

ODEÏDE

Isouf, c'est un nom bien peu distingué.

ISOUF

Comment donc! dans l'île de... l'île de chose... d'où je viens, c'est un nom superbe!

ODEÏDE

Adieu, belle Odéïde, faites ensorte d'être bientôt madame Isouf.

(Odéïde sort. Lazzis entre elle et Isouf.)

SCENE VIII.

ISOUF, *seul.*

Je vais donc avoir une fortune, un rang, un nom, de tout. Je ne me sent pas d'aise d'avoir si courageusement pris mon parti

COUPLETS.

Dans tous les tems, j'ai vu les belles
Dédaigner l'offre de ma main,
De l'une à l'autre allant en vain,
Je ne trouvais que des cruelles.
Nulle fille pour favori,
N'aurait voulu me reconnaître,
J'ai pourtant ce qu'il faut pour être
Ce qu'on appelle un bon mari.

2.

Il est bien vrai que ma future
N'est pas un objet enchanteur,
Et que, déjà loin de sa fleur,
Sa jeunesse est un peu trop mure.
Mais aussi je suis à l'abri
Des craintes que beauté fait naître,
Et je suis sûr de ne pas être
Ce qu'on appelle un bon mari!

(A chaque couplet Isouf danse sur la ritournelle de l'air. Noureddin et Abdallah entrent par le fond. Ils s'approchent doucement d'Isouf.)

SCENE IX.

NOUREDDIN, ISOUF, ABDALLAH.

ABDALLAH

Seigneur Isouf?

ISOUF, *surpris.*

Prends donc garde! tu m'as fait peur, j'ai cru que c'était quelqu'un.

NOUREDDIN

Cher Isouf, Zulma reçoit mon hommage, Almanzor l'approuve, et tout succède au gré de mes vœux. Cependant, vous le dirai-je, mes amis, une pensée attriste ce moment délicieux! malgré tout l'éclat de sa beauté, Zulma n'a point fait de véritable impression sur mon cœur. Je ne sais quoi d'impérieux dans ses manières et de froid dans ses sentimens, me déplaît et me repousse! La raison enfin m'engage bien à solliciter la main de Zulma; mais la raison peut-elle me tenir lieu de l'amour que je ne ressens pas pour elle.

ISOUF

Tu es bon avec tes scrupules! est-ce qu'on a besoin d'amour pour se marier?

ABDALLAH

Qui vous empêche, seigneur, de vous servir du second talisman d'Azaël.

ISOUF

C'est vrai! puisque tu veux être amoureux, respire la rose!

NOUREDDIN

Dans le trouble qui m'agite, j'oubliais son pouvoir?

ABDALLAH

Hâtez-vous, seigneur: Zulma, vous le savez, doit bientôt s'offrir à vos yeux. (*Nourreddin prend la rose dans son sein.*)

NOUREDDIN

Fleur charmante, le plus cher, le plus grand des bienfaits, tu peux seule donner du prix à tous les biens dont le sort me permet de jouir! heureux emblême du sentiment, aimable rose, ne trahis pas mon attente! (*Il respire la rose à plusieurs reprises.*) Quelle douce chaleur pénètre dans tous mes sens! quel charme jusqu'à présent inconnu, se répend sur tout ce qui m'environne (*Il jette la rose. Isouf la ramasse et la respire fortement.*)

ISOUF

Elle ne sent plus rien!

ABDALLAH

Que faites-vous donc, seigneur Isouf?

ISOUF

Je tâche de faire opérer le talisman en ma faveur! j'en ai furieusement besoin; car j'épouse demain, peut-être madame Odéïde!

ABDALLAH, *souriant.*

C'est donc là cette conquête dont vous nous parliez tantôt?

ISOUF

Justement! elle m'a dit qu'elle est la seconde mère de Zulma; çà m'a décidé, parce qu'en l'épousant... (*à Noureddin:*) je deviendrai ton second beau-père!

SCENE X

NOUREDDIN, ISOUF, ABDALLAH, OSMAN.

OSMAN, *à Noureddin.*

Seigneur, une femme se présente aux portes du palais, et demande avec instance la faveur de vous parler.

ABDALLAH

Quelle est cette femme?

OSMAN

Elle paraît être d'une classe commune.

ISOUF

Bah! c'est quelqu'infortunée qui aura déjà entendu parler de notre fortune.

NOUREDDIN, *à Osman.*

Conduisez-là sur-le-champ dans ces lieux. (*Osman salue et sort.*)

SCENE XI.

NOUREDIN, ABDALLAH, ISOUF.

NOUREDDIN.

Je veux que l'indigence ait toujours un libre accès auprès de moi. Les besoins du pauvre ne s'ajournent pas! et la bienfaisance ne connaît point de retard!

SCENE XII.

Les Précédens, AMINE, OSMAN.

(Amine est vêtue en paysanne.)

ISOUF

Tiens! c'est ma sœur!

NOUREDDIN

Chère Amine!

AMINE

Mon frère, mon cousin! je vous revois donc encore?

OSMAN, *à part.*

Son frère, son cousin! courons prévenir Itabal. (*Il sort.*)

SCENE XIII.

NOUREDDIN, AMINE, ISOUF, ABDALLAH.

ISOUF, *riant.*

Bonne petite sœur! nous l'avions joliment oubliée! mais oubliée au point que nous n'y pensions pas plus que si elle eût été morte. O honte!

NOUREDDIN

Le cœur peut-il avoir de pareils torts?

AMINE

Quel éclat! quelle magnificence! est-ce une illusion, et suis-je bien éveillée! (*Elle exprime tout avec surprise.*)

NOUREDDIN, *à Isouf.*

Que de grâces! qu'elle est belle!

ISOUF

On dirait que tu t'en aperçois pour la première fois.

NOUREDDIN

Jamais sa beauté ne m'avait fait une aussi vive impression!

ISOUF, *à Abdallah.*

Est-ce que la rose agirait en faveur d'Amine?

AMINE

Est-ce bien vous, mes amis? vous, ce matin encore pauvre et sous le chaume, maintenant vêtus d'habits somptueux et dans le palais d'Almanzor!

NOUREDDIN

Oui, chère Amine! oui, c'est nous, dans une situation bien différente de celle où vous nous aviez laissés; mais toujours avec le même cœur.

ISOUF

Toujours. (*Il lui présente une poignée de diamans.*) Tiens, ma bonne petite sœur, tiens.

AMINE

Qu'est-ce que cela?

ISOUF

Une petite poignée de diamans! ce n'est pas grand' chose, mais nous t'en donnerons encore bien d'autres; mets toujours çà dans ta poche. (*Il met les diamans dans la poche d'Amine.*)

AMINE

En revenant à notre chaumière, je vous ai vainement cherchés; me rappellant alors vos projets de voyage, je ne doutai plus que vous n'ussiez porté vos pas à Cusgar, entraînant avec vous mon frère, séduit par vos rêves ambitieux! j'accours aussitôt, je pénètre pour la première fois dans cette grande ville, la rumeur publique m'apprend que le gouverneur vient d'y rentrer avec deux jeunes étrangers, auxquels il prend un vif intérêt, et qu'il a même logés dans son palais! votre nom frappe mon oreille;

je conçois qu'un événement imprévu peut vous avoir mérité la faveur d'Almanzor ; je vole vers ce palais, je demande à vous voir, on m'admet en votre présence, et le ciel permet que mon espoir soit réalisé !

NOUREDDIN

Charmante Amine, vous n'avez fait qu'accélérer notre réunion, le premier vœu de mon cœur !

AMINE.

Notre réunion ici, mon cousin ? non, non, jamais ! Tranquille désormais sur votre sort et sur celui de mon frère, je retourne dès ce moment à la chaumière, où quoique vous en puissiez dire, j'ai passé près de vous tant de jours fortunés ! Là résident la paix et le contentement. Là des nuits sans inquiétude succèdent à des jours sans orages ! Là enfin, on peut se livrer sans contrainte aux leçons de la nature et aux mouvemens de son cœur. Il m'en coûtera sans doute de m'éloigner de vous ; mais si j'emporte des regrets, mon cousin, gardez-vous de les attribuer à d'autres motifs qu'à ma vive amitié.

ISOUF, *pleurant.*

Bonne petite sœur ! elle me fait presque pleurer.

NOUREDDIN.

Amine, chère Amine, partagez les richesses, les honneurs, la félicité dont nous allons jouir à la cour d'Almanzor ? pouvez-vous comparer l'obscur bonheur dont vous exagérez envain les délices, à celui qui nous est réservé dans ces lieux ?

AMINE.

Le mien est moins brillant, mais il est plus stable.

ABDALLAH, *à Noureddin.*

Songez-vous, seigneur, que la présence d'Amine peut faire découvrir votre naissance ; et vous enlever la faveur d'Almanzor ?

NOUREDDIN.

Plutôt cent fois perdre cette faveur, que trahir plus long-tems la nature et la voix de mon cœur !

AMINE.

Noureddin, ne me retenez plus, et souvenez-vous, mon cousin, que si jamais un nouveau caprice du sort vient détruire ce qu'un de ses caprices a créé, il vous reste dans Amine une sincère amie, et près d'elle, une asyle asuré contre les revers ! adieu ! adieu ! (*Elle veut sortir*, Noureddin *l'arrête.*)

NOUREDDIN.

Amine, vous ne vous éloignerez pas, votre présence est désormais essentielle à mon bonheur ! c'est par vous seule que je puis en goûter la douceur, c'est pour vous seule que je veux le posséder, apprenez par quel événement surnaturel. . .

(*Un bruit tumultueux interrompt Noureddin.*)

ABDALLAH

Almanzor s'avance avec précipitation.

SCENE XIV.

Les Précédens, ALMANZOR, ZULMA, ODEIDE, ITOBAL, Gardes.

ITOBAL, *à Almanzor.*

Seigneur, vous pouvez juger par vous même, de la vérité de mon récit.

ZULMA.

Aurais-je donc à redouter une telle humiliation.

ALMANZOR.

Noureddin, est-il vrai que cette jeune paysanne soit votre cousine?

NOUREDDIN.

Oui, seigneur.

ISOUF.

C'est tout simple, puisqu'elle est ma sœur.

ZULMA, *avec colère.*

Puis-je le croire!..

ALMANZOR.

Ainsi malgré la bassesse de votre origine, vous avez eu l'audace de vous présenter à ma cour, et d'aspirer à la main de ma fille?

ISOUF, *à Almanzor.*

Permettez-donc seigneur, c'est vous qui nous avez le premier, honnêtement engagés à venir demeurer chez vous! et je crois que nous n'y sommes pas déplacés, avec nos richesses, nous serions recherchés partout.

ALMANZOR.

Ces richesses, dont vous prétendez être légitimes possesseurs, par quels moyens pouvez-vous les avoir acquises?

ABDALLAH *à Noureddin, qui fait un mouvement pour parler.*

Laissez-moi répondre, ou nous sommes perdus! (*haut*) Seigneur, loin d'être d'une naissance obscure, mon maître est parent du roi de l'isle de Seimdib; tout à son amour pour la belle Zulma, flatté de lui plaire sans avoir fait connaître son rang, le prince pour mieux jouir de ce plaisir délicat, différait encore un aveu, qui peut-être le contrarie, mais que vos soupçons rendent indispensable.

ZULMA, *avec joie.*

Quoi! prince, vous seriez parent du roi de l'isle de Seimdib!

ISOUF.

Oh! parent un peu éloigné, il faut être vrai.

ALMANZOR.

Mais cette jeune paysanne.....

ABDALLAH.

Seigneur, la princesse, (car telle est cette prétendue paysanne) la princesse était avec nous dans le navire, lorsque par vos ordres j'y suis rentré sans le prince, j'ai vainement essayé de calmer son

inquiétude ; à peine dans le port avais-je quitté le vaisseau pour me rendre au palais, que la princesse a voulu s'assurer par elle-même de tout ce que je lui avait dit, et pour exécuter ce projet, sans fixer sur elle une attention fatigante, madame a pris ces modestes vêtemens, qu'elle ennoblit par ses grâces et ses attraits!

ALMANZOR

Elle est, en effet charmante!

ISOUF, *bas à Abdalah.*

Tu brodes joliment une histoire.

ALMANZOR, *à Noureddin.*

Seigneur, je ne pouvais concilier les doutes jetés sur votre naissance, avec l'opinion que m'ont donné de vous vos richesses et vos brillantes qualités. Je remets à un autre moment les éclaircissemens plus détaillés, que j'attends de votre propre bouche. Je m'empresserai, alors, de vous rendre les honneurs dûs à votre illustre origine ; admis à tous vos conseils, vos avis règleront ma conduite, ou plutôt je ne gouvernerai plus que par vous.

NOUREDDIN

Seigneur, tant de bontés me pénètre de la plus vive reconnaissance.

ALMANZOR

Quant à votre jeune cousin...

ISOUF

Oh! moi, seigneur, je n'exige pas tant de choses.

ALMANZOR

Il ira à la tête de mes braves soldats, chercher au sein des combats, les périls et la gloire.

ISOUF

Non, seigneur, non, si cela vous est égal, je n'irai pas au sein des combats. J'ai toujours eu les inclinations très-pacifiques et je ne suis bon que pour le conseil.

ALMANZOR, *à Noureddin.*

Prince, tout ce qui m'entoure partage la joie que me cause votre présence.

ZULMA

Permettez-nous de vous la peindre dans une fête, dont l'intention fera tout le prix.

NOUREDDIN

C'est moi, madame, qui ai besoin de toute votre indulgence.

Almanzor et Zulma donnent, dans le fond de la scène, leurs ordres pour la fete

ITOBAL, *à part.*

Ils échappent à ce premier coup ; mais ils n'éviteront pas celui que je vois leur porter. *(Il sort.)*

AMINE, *bas à Ninreddin.*

Ah! mon cousin, vous ne m'aviez pas dit tous les liens qui vous attachent ici.

(La musique se fait entendre.)

ALMANZOR, *à Noureddin.*

Prince, daignez prendre place à mes côtés.

Noureddin donne la main à Zulma, Almanzor à Amine, Isouf à Odéide. Almanzor s'asseoit entre Zulma, Noureddin et Isouf, de chaque côté de l'estrade, Odéide près d'Isouf. Pendant le ballet Isouf a, de tems en tems, des lazzis avec Odéide.

BALLET.

Le ballet est brusquement interrompu par l'arrivée d'Osman.

SCENE XV.

Les Précédens, OSMAN.

OSMAN

Seigneur, les pirates, sous la conduite d'Orcan, ont osé débarquer à quelques milles seulement de Casgar.

ALMANZOR

Que ma garde se dispose à marcher contre eux, je me mettrai, moi-même, à leur poursuite. (*Osman sort.*)

SCENE XVI.

Les Précédens, excepté OSMAN.

NOUREDDIN

Je sollicite pour moi, seigneur, et pour les miens, l'honneur de marcher avec vous et de combattre à vos côtés!

ALMANZOR

Prince, votre courage sera satisfait.

SCENE XVII.

Les Précédens, ITOBAL.

ITOBAL, *à Almanzor.*

Seigneur, c'est avec le plus vif regret, que je vais blesser votre cœur dans ses nouvelles affections; mais le ciel qui veille sur vos jours, à pris, lui-même, le soin d'écarter le danger dont vous étiez ménacé.

ALMANZOT

A quel péril suis-je exposé?

ITOBAL, *lui présentant une lettre.*

Cette lettre vient d'être interceptée au moment où l'on cherchait à la faire parvenir à Noureddin; elle vous apprendra qu'à l'aide d'un récit imposteur, et de circonstances adroitemens ménagées, ces perfides étrangers ont abusé de votre généreuse confiance. Noureddin est l'un des chefs de ces pirates nombreux et redoutables, qui, sous les ordres du farouche Orcan, dévastent les environs de

Casgar. Des avis multipliés et dignes de foi, que j'ai déjà soumis à votre conseil, confirment de toutes parts cette lettre dans laquelle Orcan donne à Noureddin ses dernières instructions.

Almanzor lit la lettre

ISOUF

Est-ce que ce grand vilain sournois perd la tête avec ses conseils et ses pirates? Je vous demande, seigneur, si j'ai la mine d'un pirate?

ALMANZOR

Et moi qui le comblait d'honneurs!

NOUREDDIN

Quoi! seigneur, vous donneriez croyance à cette odieuse accusation?

ITOBAL

Et quel autre moyen que le brigandage, peut avoir mis à votre disposition les richesses étonnantes que renferme votre navire? (*à Almanzor.*) et dont Orcan, d'après mes ordres, doit s'être emparé en votre nom, seigneur.

ALMANZOR

Malheureux! quels sinistres desseins vous ont conduits en ces lieux?

ITOBAL

Ils voulaient, sans doute, enlever votre fille, seigneur, attenter à vos jours, et, à la faveur du tumulte, introduire leurs compagnons dans Casgar et livrer la ville aux horreurs du pillage.

ALMANZOR

Que l'on arrête ces misérables.

AMINE

Seigneur, nous ne sommes point de vils criminels.

NOUREDDIN

Si j'étais un des complices d'Orcan, serais-je venu me livrer en votre puissance, avec des richesses qui surpassent toutes celles que vous pouvez disposer? Cette seule réflexion, seigneur, doit vous convaincre de la pureté des motifs qui m'ont amené à Casgar.

SCENE XVIII.

Les Précédens, ORCAN.

ORCAN, *à Almanzor.*

Seigneur, le bruit de la découverte de leurs projets était sûrement parvenu jusqu'aux complices de ces brigands; ils se sont hâtés de lever l'ancre et de fuir avec une telle rapidité, qu'on a vainement tenté de les poursuivre. Leurs richesses vous échappent avec eux. (*Consternation d'Amine et de Noureddin.*)

ALMANZOR

Fourbes insignes! vous voilà confondus, vos compagnons eux mêmes vous trahissent. Itobal, qu'ils soient jettés en prison.

AMINE

O Noureddin! Noureddin, qu'avez-vous fait?

ISOUF, *à Abdallah.*

Toi qui parlais si bien tout-à-l'heure, tu ne dis rien pour nous défendre.

ABDALAH, *à Zulma.*

Madame, un seul mot de vous en nôtre faveur....

ZULMA

Misérable! oses-tu bien me parler encore.

ISOUF, *à Odéide.*

Jeune, charmante, sensible Odéide, si vous intercédiez pour nous.

ODÉIDE

Scélérat! ne m'approches pas.

ISOUF

Hum! qu'elle est laide!

AMINE, *aux pieds d'Almanzor.*

Grâce, grâce, pour mon frère et pour mon cousin.

ZULMA

Mon père, point de pitié.

ALMANZOR

Qu'on les entraîne.

ITOBAL

Je triomphe.

On sépare Amine de Noureddin et d'Isouf, on les entraîne d'un côté. Almanzor Zulma, Odéide, etc. sorteit de l'autre. Tableau. La toile tombe.

Fin du second acte.

ACTE III.

Le théâtre représente une forêt. Il est nuit.

SCENE PREMIERE.

ORCAN, OLKAR, Pirates.

(Orcan est assis au pied d'un arbre. Olkar est debout près de lui. Les pirates dorment, épars çà et là.)

ORCAN

La profonde obscurité de la nuit nous favorise; mais elle exige de nous les plus grandes précautions pour n'être pas surpris. As-tu fait placer des sentinelles dans tous les endroits nécessaires?

OKAR

Oui, brave Orcan, personne ne peut approcher de ces lieux, sans que nous en soyons avertis.

ORCAN

A-t-on reconnu le château voisin? Sait-t-on à qui il appartient?

OLKAR

A une vieille dame, nourrice de la fille d'Almanzor.

ORCAN

Bon! cela confirme tout ce qu'on m'a dit des richesses qu'il renferme. Dans une heure nous l'attaquerons, il faut brusquer cette entreprise, qui n'est pas sans danger pour nous, à cause de la proximite de Casgar.

OLKAR

En effet, le bruit de notre expédition peut y parvenir promptement.

ORCAN

Avant le jour nous aurons regagné nos vaisseaux.

On entend, dans l'éloignement, un son de cor qui se répète de proche en proche. Orcan se lève, les pirates se réveillent.

OLKAR

On aperçoit dans l'éloignement un riche palanquin, entouré d'une suite nombreuse, il s'avance de ce côté, à la lueur des flambeaux.

ORCAN

Je vais reconnaître moi-même, quels sont ces voyageurs. Olkar, approche-toi du château, observe bien si la tranquillité y règne, et si l'on n'y soupçonne pas notre attaque.

Les pirates se partagent en deux troupes, l'une suit Orcan, l'autre suit Olkar. Elles sortent par les côtés opposés. Abdalah et Isouf entrent en ce moment, ils sont couverts de mauvais habits. Isouf glisse le long d'un rocher et tombe.

SCENE II.

ISOUF, ABDALLAH.

ISOUF

Ah! mon dieu!

ABDALLAH

Isouf, que faites-vous donc?

ISOUF

Je m'asseois, et si bien, que le diable m'emporte si je me relève. Faut-il être obligé de courir comme çà la campagne pendant la nuit, sans y voir clair? çà vous donne des peurs!....

ABDALLAH

Aimeriez-vous mieux être resté dans le cachot où Almanzor nous avait fait jetter?

ISOUF

Non, parbleu! il était frais ce cachot-là, si j'y étais resté une heure de plus, j'aurais gagné un fier rhûme. Mais comme ils nous

ont traités; ils n'ont pas été long-tems à nous déshabiller. Trop heureux qu'ils nous aient donné, en échange de nos beaux habits, ces misérables guenilles, çà me fait une peine !... ce que je regrette surtout, c'est ce léger tissu du Potose que j'avais mis d'abord, il m'allait bien, j'étais bel homme !

ABDALLAH

Mon cher Isouf, la fortune est inconstante.

ISOUF

Mon cher Isouf ! ne te gênes pas, tu ne m'appelles plus seigneur maintenant que je n'ai plus rien... Mais qui est-ce qui a donc pu attendrir tout d'un coup ce geolier, qui paraissait si méchant, et le déterminer à nous rendre la liberté ?

ABDALLAH

Je n'en sais rien, il ne nous a pas donné le tems de le lui demander. Mais Amine et Noureddin ne viennent pas, qui peut donc retarder marche ?

ISOUF

Pardine, il est aisé de s'égarer quand on va sans connaître les chemins, à travers les bois, les rivières, les précipices; car je ne sais pas tout ce que tu nous a fait traverser. Pour moi, j'en ai assez et mes habits en pièces, ne me défendent plus contre les épines et les ronces, qui m'ont piqué partout.

Noureddin et Amine arrivent par le même endroit qu'Isouf et Abdallah.

SCENE III.

NOUREDDIN, AMINE, ISOUF, ABDALLAH.
(*Noureddin est aussi en haillons.*)

NOUREDDIN

Isouf, Abdallah, est ce vous ?

ISOUF

Certainement, c'est nous, qui diable veux-tu que ce soit, à cette heure-ci et dans ce lieu-ci ?

NOUREDDIN

Chère Amine, combien je suis coupable envers vous ! c'est moi qui vous cause tant de peines, qui vous expose à tant de périls. Que notre situation serait différente, si, plus docile à vos leçons, et rendant plutôt justice à vos attraits, je vous eusses toujours consacré mon amour et ma vie !

AMINE

Pourquoi vous affliger, Noureddin ? Partager vos chagrins et recevoir de vous la double assurance que Zulma vous est odieuse et que vous m'aimez, n'est-ce pas pour moi un bonheur qui fait de ce jour, le plus beau de mon existence.

ISOUF

Vos réflexions sont fort belles; mais il fallait les faire ce matin. Dans ce moment, songeons à sortir de cette maudite forêt,

pleine, j'en suis sûr, de lions, de tigres de léopards; et où j'ose à peine parler, tant j'ai peur d'entendre une bête.

NOUREDDIN

Dans quelle misère profonde nous sommes tombés!

ISOUF

Heureusemens, j'ai mis tantôt quelques diamans dans la poche de ma sœur, il y en a bien assez pour vivre à notre aise, après les avoir vendus.

AMINE

Hélas! je ne les ai plus.

ISOUF

Est-ce qu'ils te les ont pris aussi?

AMINE

Non, mon frère, mais je les ai donnés au geolier pour l'engager à favoriser notre évasion; ce sont eux qui l'ont gagné.

ISOUF

Tu n'en as pas seulement gardé un petit?

AMINE

J'en aurais eu cent fois davantage, que je les aurais sacrifiés pour vous sauver la vie.

NOUREDDIN

Chère Amine!

ISOUF

Toute réflexion faite, tu as eu raison. Sans la vie qu'importe d'être riche. Mais qu'allons nous devenir?

ABDALLAH

Eloignons ces funestes idées, nous avons besoin de toute notre énergie, nous sommes encore trop près de Casgar, pour n'avoir plus rien à craindre. Profitons de la nuit et poursuivons notre route.

NOUREDDIN

J'entends du bruit!

AMINE

On vient de ce côté.

ISOUF

Bonté divine! au lieu de poursuivre, je crois que nous sommes poursuivis. *(Olkar et les pirates entrent par le fond.)*

SCENE IV.

Les Précédens, OLKAR, Pirates.

OLKAR

On parle! attention!.., Qui va là?

ISOUF, *tremblant.*

Oh! quelle voix!

AMINE

Qui que vous soyez, venez à notre secours.

NOUREDDIN

Nous sommes de pauvres voyageurs égarés.

ISOUF, *tremblant.*

N'ayez pas peur ! approchez !

OLKAR

Nous, avoir peur ! jamais.

ISOUF, *toujours tremblant.*

Vous êtes bien heureux.

OLKAR, *aux piretes.*

De la lumière ! (*Les pirates allument des flambeaux, le théâtre s'éclaire.*) D'où venez-vous ?

NOUREDDIN

De Casgar.

OLKAR

Qui vous oblige à marcher la nuit sous de tels vêtemens, et loin des routes frequentées ?

NOUREDDIN

Nous fuyons l'injuste colère du gouverneur Almanzor.

OLKAR

Vous aviez donc à vous plaindre de lui ?

ISOUF

Oh ! je vous en réponds ! il s'est conduit assez mal pour ça Imaginez-vous . . .

OLKAR

C'est bon. Quelle est cette femme ?

ISOUF

Cette femme, c'est ma sœur.

NOUREDDIN

Et ma cousine.

AMINE

Soyez touchés de l'embarras où nous sommes, aidez-nous à en sortir.

OLKAR

Rendez grace au hasard qui vous adresse à moi. Je vais vous venger d'Almanzor. Je vous fait l'honneur de vous engager sous nos drapeaux.

NOUREDDIN

Sous vos drapeaux ! qui êtes-vous donc pour parler ainsi ?

OLKAR

Nous servons sous le brave Orcan.

ABDALLAH

Ce sont les pirates.

OLKAR

Nos exploits ne vous sont peut-être pas inconnus ?

ISOUF

Je vous conseille de parler de vos exploits, ils vous ont mis en mauvaise réputation. Si jamais Almanzor vous attrape, vous serez tous pendus !

OLKAR, *menaçant Isouf.*

Pendus! misérable!

ISOUF

Je ne dis pas tous! il y en aura de décapités, d'autres empallés, d'autres...

OLKAR

Tais-toi.

NOUREDDIN

Vous êtes la cause de nos malheurs, on nous a accusés de faire partie des vôtres.

OLKAR

Je ne vois pas un si grand malheur à cela. Qu'on leur donne des armes.

NOUREDDIN

Quoi! vous prétendez nous contraindre à vous suivre?

OLKAR

Point d'observations. Quand j'accorde une faveur, je veux qu'on l'accepte.

ISOUF

Quelle faveur!

NOUREDIN

Nous n'y consentirons jamais...

OLKAR *aux pirates.*

Cette femme me répondra de leur obéissance. Que l'on s'empare d'elle.

AMINE

Cher Noureddin, cédez à la nécessité.

ABDALLAH, *bas à Noureddin.*

Nous saisirons l'occasion de nous échapper.

NOUREDDIN, *à Amine.*

Il n'est rien d'impossible à l'amour! donnez-moi des armes! (*les pirates leur donnent des armes.*)

ISOUF

Ne comptez pas sur moi, je vous en préviens. Je ne pourrai jamais me résoudre à me battre!

OLKAR

Tu fais le mutin! pour commencer ton apprentissage, tu vas rester ici en sentinelle perdue.

ISOUF

Miséricorde! je suis perdu!

OLKAR, *aux pirates.*

Cachez-vous dans l'épaisseur des bois, et veillez sur ces nouveaux venus. Moi je vais au-devant d'Orcan.

(Olkar et les pirates sortent en emmenant Amine, Noureddin et Abdallah. Isouf se met au dernier rang. Olkar l'aperçoit et le repousse.)

Tu abandonne ton poste, je crois?

ISOUF

Je crains de m'ennuyer seul! j'aime la société.

OLKAR

Si tu fais un pas de plus, je te fends la tête!

ISOUF

Puisque vous m'en priez, je reste.

(Les pirates sortent par le même point où ils sont entrés. Le théâtre redevient obscur, Olkar sort du côté d'Orcan.)

SCENE V.

ISOUF, *seul.*

Quelle rage ont-ils donc tous de me mettre les armes à la main? et encore je fais joliment mon chemin. Ce matin, le gouverneur me faisait du moins général; à présent me voilà simple pirate! Mais quelqu'un approche!... Ah! mon dieu! je n'ai plus de voix... (*il crie avec peine.*) Qui va là?

ORCAN, *dans la coulisse.*

Amis.

ISOUF

Tant mieux! je commençais à avoir peur.

SCENE VI.

ORCAN, OLKAR, ODEIDE, ISOUF, Pirates.

(Les pirates ont des flambeaux. Le théâtre s'éclaire. Odéide a un grand voile. Elle est presque évanouie et ne paraît reprendre ses sens que vers la fin de cette scène.)

ORCAN

Camarades, la prise de cette femme est d'un bon augure pour nous! mais ceux de sa suite, qui ne sont pas tombés sous nos coups, vont sonner l'alarme dans Casgar. Hâtons-nous d'exécuter notre entreprise.

OLKAR, *montrant Isouf.*

Orcan, voici un de nos nouveaux compagnons.

ORCAN

C'est bien, partons.

ISOUF

Est-ce que vous allez me laisser encore tout seul?

OLKAR, *à Orcan.*

Il n'est pas très-brave!

ORCAN

Il le sera peut-être assez pour garder cette femme?

ISOUF

Oh! une femme ne m'a jamais fait peur?

ORKAN

Je te confie celle-ci, tu m'en réponds sur ta tête!

ISOUF

Çà suffit.

(Orcan, etc. sortent du même côté que les autres pirates. Le théâtre devient obscur.)

SCENE VII.

ODEIDE, ISOUF.

ODEÏDE, *à part.*

Où suis-je? et que viens-je d'entendre! quelle situation pour une femme d'honneur! tête à tête avec un pirate!

ISOUF, *à part.*

C'est sans doute quelque jolie femme que ce coquin d'Orcan se réserve!... elle m'intéresse! rassurons-la. (*Il adoucit sa voix.*) Madame, vous êtes dans un terrible danger! mais aussi pourquoi voyager à cette heure-ci?

ODEÏDE

(*A part.*) Il ne paraît pas méchant. Si je pouvais le gagner! (*haut.*) Des raisons puissantes me forçaient à quitter brusquement la cour d'Almanzor.

ISOUF, *à part.*

Quel son de voix!

ODEÏDE

Je me retirais dans un château qui m'appartient et qui est voisin de ces lieux.

ISOUF, *à part.*

Me tromperais-je? (*haut.*) Quelles sont donc ces raisons si puissantes?...

ODEÏDE

Une aventure bien désagréable!... un monstre...

ISOUF, *à part.*

C'est elle! (*haut.*) Votre nom?

ODEÏDE

Odeïde.

ISOUF, *avec sa voix naturelle.*

Ah! c'est toi, vieille simpiternelle! me reconnais-tu?

ODEÏDE

L'obscurité est si profonde!

ISOUF

Heureusement elle m'empêche de te voir!... je suis Isouf.

ODEÏDE

Vil brigand!

ISOUF, *la menaçant.*

Qu'est-ce que c'est que brigand! du respect! entends-tu?

ODEÏDE, *à part.*

Tâchons de l'attendrir!... seigneur!...

ISOUF

A la bonne heure!

ODEÏDE

Avez-vous déjà oublié votre amour pour moi?

ISOUF

Je ne me rappelle que tes cinquante-neuf ans, tes trois maris et ton titre de nourrice.

ODEÏDE

Seigneur, l'humanité...

ISOUF

L'humanité ! en as-tu montré pour nous, quand nous étions menés en prison, et que je t'implorais ! Méchante vieille, tu ne t'attendais pas que je prendrais sitôt ma revanche !

ODEÏDE

Eh ! quoi ! rien ne peut vous toucher.

ISOUF, *la contrefaisant.*

Scélérate ! ne m'approche pas !

ODEÏDE

Va, cet excès d'insensibilité ne m'étonne pas dans un pirate, un écumeur de mer.

ISOUF

Ecumeur de mer ! oh ! la peur lui fait perdre l'esprit ! comme si j'allais m'amuser à écumer la mer ! que c'est puéril !

ODEÏDE

Mais que vois-je !

ISOUF

Des flambeaux ! des soldats !

ODEÏDE

Je reconnais Almanzor ! Stobal est avec lui ! (*à Isouf.*) Attends, malheureux, attends ! tu vas me payer tes injures.

ISOUF

Moi ! attendre ! pas si bête ! ils viennent par là ; je me sauve par ici.

(Il sort du côté d'Orcan. Almanzor et sa suite viennent du côté opposé.)

(Le théâtre est éclairé.)

SCENE VIII.

ALMANZOR, ODEIDE, ITOBAL, Soldats.

ODEÏDE

Ah ! seigneur, c'est le ciel qui vous envoie au secours de ma vertu !

ALMANZOR

Vous en ces lieux, Odéïde ?

ODEÏDE

Je me rendais sans défiance à mon château, lorsque je suis tombée entre les mains de ces infâmes pirates, parmi lesquels j'ai reconnu l'un de ces traîtres, qui ce matin s'étaient introduits près de vous !

ITOBAL

(*A part.*) Quel heureux hasard ! (*haut.*) Seigneur, il ne doit maintenant vous rester aucun doute ? A peine échappés de leur

prison, par la négligence du geolier, ils vous fournissent eux-mêmes la preuve de leurs forfaits.

ALMANZOR

Ils ne tarderont pas à les expier!

ITOBAL

Seigneur, Orcan vient à nous!

ALMANZOR

Faisons-le repentir de sa témérité.

(Les pirates arrivent. Combat aux flambeaux. Noureddin et Abdallah se battent. Isouf tremble et fait divers lazzis. Orcan attaque Almanzor, Noureddin, Itobal, etc. Après une vive résistance, Itobal est tué par Noureddin; mais les pirates fuyent. Noureddin et Abdallah sont désarmés et pris ainsi qu'Isouf.)

SCENE IX.

ALMANZOR, NOUREDDIN, ABDALLAH, ISOUF, ODEIDE, quelques soldats d'Almanzor.

ALMANZOR

Perfides! vous vous flattiez d'échapper à ma puissance?

NOUREDDIN

Le sort se plaît à m'accabler! mais je souffrirai toute sa rigueur sans me plaindre?

ALMANZOR

Itobal est tombé sous vos coups, je saurai le venger.

ISOUF, *à Noureddin.*

Ce vilain Itobal est mort? tant mieux!... tu as bien fait de le tuer! c'est lui qui est cause de tout le mal qui nous arrive.

ODEIDE

Tu vas le suivre de près!

SCENE X.

Les Précédens, OSMAN, AMINE, Soldats.

OSMAN

Seigneur, en poursuivant les pirates, cette femme est tombée entre nos mains.

NOUREDDIN

Chère Amine, je n'ai pu vous sauver! à quel excès d'infortune vous ai-je réduite!

AMINE

Noureddin, je ne songe qu'à vos dangers.

ALMANZOR

Que cette femme soit conduite dans mon palais, et que leur supplice ait lieu à l'instant même ici!

AMINE

Seigneur! ah! par pitié, faites-moi partager leur sort.

ALMANZOR

Que mes ordres soient exécutés.

(On charge de chaînes Noureddin, Isouf et Abdallah. Deux sentinelles sont placés dans le fond du théâtre. Almanzor et toute sa suite s'éloignent. Le théâtre redevient de la plus grande obscurité.)

SCENE XI.

NOUREDDIN, ISOUF, ABDALLAH.

ISOUF

Pour le coup, nous n'en reviendrons pas!

NOUREDDIN

Azaël, quel fol usage ai-je fait de tes dons!

ISOUF

Azaël aurait tout aussi bien fait de nous laisser où nous étions. Depuis qu'il nous a donné le moyen d'être heureux, nous avons été de malheur en malheur!

ABDALLAH

Seigneur Isouf!...

ISOUF

Oui, joli seigneur!..

ABDALLAH

De quoi vous plaignez-vous?

ISOUF

Parbleu de mourir si jeune, et quand j'ai si bonne envie de vivre.

ABDALLAH

Vous formez de vastes projets, l'intrigue les renverse. Vous êtes riches et comblés d'honneur, l'envie et la méchanceté s'attachent à vous! N'est-ce pas le sort de tous les hommes?

NOUREDDIN

Je ne forme aucune plainte; j'ai mérité mon sort! Loin d'adresser des reproches au génie, ma reconnaissance pour lui est plus vive que jamais. Il m'avait prévenu que ce monde n'est qu'erreurs, chagrins et souffrances. Ne m'a-t-il pas offert, dans le dernier de ses dons, le seul remède à tant de maux?

(Il tire de son sein le flacon bleu.)

Généreux Azaël, je te rends grâce de la prévoyante bienveillance! et je n'hésite pas à faire usage de ton plus grand bienfait!

(Il veut boire de la liqueur, Isouf l'arrête.)

ISOUF

Comment! tu vas boire du poison!

NOUREDDIN

Je t'engage à suivre mon exemple!

ISOUF

Moi! jamais je ne me déciderai à mourir volontairement.

NOUREDDIN

Songe que nous allons périr dans quelques instants !

ABDALLAH

Sans espoir d'éviter la mort !

NOUREDDIN

Evitons du moins l'infamie du supplice.

ISOUF

Je conçois bien tes raisons ; mais boire du poison, çà doit être mauvais !

ABDALLAH

Noureddin, nous imiterons ton courage !

ISOUF

Buvez donc le premier, çà me donnera peut-être du cœur.

NOUREDDIN

O toi ! qui, dans cet instant suprême, cause mon unique regret, chère Amine, reçois ma dernière pensée !

(Il boit de la liqueur du flacon bleu. Aussitôt le théâtre change à vue ; la forêt obscure fait place à une vallée riante, où tout annonce la culture et la fertilité. Dans le fond, la mer, doucement agitée, porte des jolies barques de pêcheur. A droite, à gauche, des arbres, des jardins, des fleurs ; à droite sur le devant, une maison élégante. Des paysans, des paysanes, des enfans, couvrent la scène, les uns habillés en jardiniers, les autres en pêcheurs ; ils forment des danses variées. Amine, vêtue en paysane, avec simplicité et goût, est au milieu d'eux, un sistre à la main, et préside à leurs jeux. Noureddin et Isouf se trouvent tout-à-coup habillés, l'un en pêcheur, l'autre en jardinier. Abdallah s'éloigne en souriant et sans être aperçu. Il entre dans la maison. On danse.)

SCENE XII.

NOUREDDIN, AMINE, ISOUF, Paysans et Paysannes.

AMINE

COUPLETS.

Sans daigner écouter son cœur,
Dupe d'une folle espérance,
On dit qu'un jeune voyageur
Crut enfin trouver le bonheur
Loin du toit qui vit son enfance !
Un doux succès flatte ses vœux,
Mais c'est l'éclair que suit l'orage !
Mes bons amis, pour être heureux,
Ne quittons pas notre village.

(Pendant la ritournelle, on danse. Noureddin et Isouf écoutent avec surprise, et semblent reconnaître la voix d'Amine ; mais les groupes de paysans la cachent à leurs yeux jusqu'à la fin du second couplet.)

D'abord, prodigue de faveurs,
Le sort lui donne la richesse ;
Bientôt dans le sein des grandeurs,
Des plus dangereuses erreurs
Il éprouve toute l'ivresse.
Mais un revers trompe ses vœux !
Il fait le plus cruel naufrage.
Mes bons amis, pour être heureux,
Ne quittons pas notre village.

NOUREDDIN

Amine, chère Amine, est-ce vous ? j'ose à peine en croire mes yeux.

ISOUF

Mais qui est-ce donc qui nous a tout d'un coup transportés de cette noire forêt, où je croyais bien rester, dans cette belle vallée dont je voudrais bien ne pas sortir ?

SCENE XIII.

Les Précédents, AZAEL.

AZAEL

C'est moi qui vous réunis. Noureddin, tu m'as demandé le bonheur. Pour te le donner, il m'a fallu éclairer ton esprit et ton cœur. Moi-même, sous les traits d'Abdallah, j'ai hâté par des conseils qui flattaient ton erreur, une expérience dont j'attendais les plus heureux résultats.

ISOUF

C'était vous qui étiez Abdallah ! Ah ! bien, vous ne vous ressembliez guère !

AZAEL

Cette maison vous appartient. Isouf y trouvera un jardin digne de ses soins. Ces barques de pêcheurs attendent Noureddin. L'union d'Amine et de son cousin mettra le comble à votre félicité. Ne craignez pas la vengeance d'Almanzor. Vous êtes ici à plus de six cents milles de Casgar.

ISOUF

Pour cette fois, le voyage n'a pas été long.

NOUREDDIN

Aimable génie, de toutes les faveurs, la main d'Amine et la plus chère à mon cœur !

AZAEL

Je suis quitte envers toi, et je m'éloigne désormais tranquille sur ton sort.

NOUREDDIN

Je suis bien guéri des vapeurs de l'ambition.

ISOUF

Et moi, de la fantaisie d'épouser une vieille femme!

AMINE, *à Azael.*

Devons-nous renoncer au bonheur de te revoir!

AZAEL

Je reviendrai quelquefois parmi vous, car je veux toujours être votre bon génie.

(Azael s'élève doucement dans les airs; les nuages qui le portent, laissent voir en s'ouvrant autour de lui, des grouppes de petits génies, etc. Tous se groupent avec respect. La toile tombe sur ce tableau.)

Fin du Troisième et dernier acte.

LE TYRAN DOMESTIQUE,

OU

L'INTÉRIEUR D'UNE FAMILLE,

COMÉDIE EN CINQ ACTES, EN VERS,

PAR M. ALEXANDRE DUVAL,

Représentée sur le Théâtre Français, le 27 pluviôse an 13. (Samedi 16 février 1805.)

.....

Lui qui, dans ses foyers, tyran sombre et jaloux,
Pour un vase détruit déchaînant son courroux,
Frappe sur ses valets, rugit contre sa fille,
S'alimente des pleurs de toute la famille;
Et troublant le quartier de ses cris éternels,
Change en Dieux infernaux les lares paternels.

Traduit de JUVÉNAL, par R. D. FERLUS.

PRIX, 1 franc 50 centimes. (30 sols.)

A PARIS,

Chez VENTE, Libraire, Boulevart des Italiens, N°. 340, près la rue Favart.

AN XIII. — 1805.

PERSONNAGES.

M. VALMONT, Banquier. . .	M. FLEURY.
PICARD, vieux domestique de Valmont.	M. DAZINCOURT.
Mad. VALMONT, épouse de M. Valmont.	Mad. TALMA.
EUGÉNIE, fille de M. Valmont.	Mlle. MARS.
CHARLES, frère d'Eugénie. . .	M. ARMAND.
DERBAIN (1), frère de Mad. Valmont.	M. ST.-FAL.
M. DUPRÉ, parent de Valmont. .	M. MICHOT.
Mad. DUPRÉ, parente de Valmont.	Mlle. MÉZERAY.

La Scène est à Paris.

NOTA. *Les noms des personnages sont imprimés en tête des scènes dans l'ordre où ils doivent être à la représentation. Les changemens de situations sont indiqués par des renvois.*

(1) Ce rôle doit être joué par un second-premier rôle, ou un jeune père-noble.

LE TYRAN DOMESTIQUE.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente un riche Salon : à l'un des côtés du Théâtre, on voit un Piano, un Métier à broder ; à l'autre, une Table à déjeûner.

SCENE PREMIERE.

DERBAIN, PICARD.

PICARD.

C'est vous que je revois ! Ma surprise est extrême ;
Le fils de mon bon maître.....

DERBAIN.

Oui, Picard, c'est moi-même.
Après vingt ans passés, je reviens dans les lieux
Qui de mes premiers ans, ont vu les jours heureux,
Pour y couler en paix le reste de ma vie,
Auprès de ma famille, au sein de ma patrie.

PICARD.

Vous renoncez à vivre en pays étranger ?

DERBAIN.

Oui, mon cher, j'ai perdu le goût de voyager.

Si l'homme qui possède une fortune immense,
Connaît l'art d'en jouir, il faut qu'il vienne en France;
J'ai, comme tu le sais, couru tous les pays,
Et ne me suis jamais amusé qu'à Paris.

PICARD.

Vous étiez un gaillard, et monsieur votre père
Vous grondait.....

DERBAIN.

Ah! combien sa mémoire m'est chère!

PICARD.

C'était un si digne homme; il est mort dans mes bras.

DERBAIN.

J'ai donné bien long-temps des pleurs à son trépas.
Cette perte à ma sœur.....

PICARD.

Parut bien douloureuse.

Et son hymen.....

DERBAIN.

Je sais qu'elle n'est pas heureuse,
Et pourtant son époux est plein de loyauté.

PICARD.

Nul banquier, plus que lui, n'a de la probité.

DERBAIN.

Tous ceux qui l'ont connu, dans mainte circonstance
M'ont vanté son esprit, ses mœurs et sa prudence.

PICARD.

Pour tous les étrangers, c'est un homme charmant;
Pour qui dépend de lui, c'est un diable, vraiment:
Demandez-le à ses gens, aux enfans, à leur mère.

DERBAIN.

A quoi cela tient-il?

PICARD.

Mais, à son caractère,
Qu'on ne peut définir, tant il est singulier:
Il fait des malheureux pour se désennuyer.
Tantôt brusque, sévère, il réprimande ou gronde;

Tantôt malin, caustique, il décourage ou fronde ;
Tout est bien chez un autre, et tout est mal chez lui ;
Ce qu'il blâmait hier, il l'approuve aujourd'hui.
Est-on triste, il s'en plaint ; veut-on rire, il se fâche ;
Jamais un de ses gens n'a bien rempli sa tâche ;
Tout est fait de travers, n'a pas le sens commun ;
Si l'on montre du zèle, on devient importun ;
Si l'on est doux et bon, il vous nomme hypocrite ;
Femme, enfans et valets, tout l'obsède ou l'irrite,
Et jamais je n'ai vu s'écouler un seul jour
Sans qu'il ne les ait fait enrager tour à tour.

DERBAIN.

Par le brillant portrait qu'ici tu viens de faire,
Je vois qu'on m'a dit vrai sur les torts du beau-frère ;
Il a, dans cet instant, besoin de mes avis,
Et c'est aussi pour lui que je revois Paris.

PICARD.

Vous y perdrez vos soins.

DERBAIN.

Par son ame angélique,
Ma sœur n'a pu dompter ce tyran domestique,
Et depuis dix-huit ans.....

PICARD.

Elle verse des pleurs,
Et jamais ne se plaint à nous de ses malheurs.
Si sa fille ou son fils, dans la fougue de l'âge,
Murmurent en secret contre leur esclavage,
Elle calme aussitôt leur vif ressentiment,
Des vertus de leur père, offre un tableau touchant,
Le peint sous les grands traits d'un honnête homme austère,
Remplissant les devoirs et d'époux et de père,
Si bien que ses enfans, tremblans à son aspect,
Au défaut de l'amour, lui montrent du respect.

DERBAIN (*réfléchissant.*)

Ne puis-je, en qualité de frère de sa femme,
Adoucir sa rudesse, enfin, changer son ame ?

PICARD.

J'en doute. Il fait le mal sans s'en apercevoir,
Et croit qu'il doit user ainsi de son pouvoir.

DERBAIN.

Mais si par la raison.....

PICARD.

Non, Monsieur, impossible.

DERBAIN.

On peut le corriger.....

PICARD.

Il est incorrigible;
Il doit tous ses défauts à l'éducation,
Et ne peut supporter la contradiction.
Si, dès ses jeunes ans, il fut brusque, sévère,
L'âge n'a fait qu'aigrir ce fâcheux caractère;
Et c'est pourtant, Monsieur, comme je vous l'ai dit,
Un parfait honnête homme.....

DERBAIN.

Oui, que chacun maudit.
Avec un tel esprit, il doit voir peu de monde;
On fuit avec raison l'homme qui toujours gronde.

PICARD.

Mais nous avons aussi peu de société;
Hors madame Dupré, chacun a déserté.

DERBAIN.

Quelle dame Dupré?

PICARD.

Mais c'est votre cousine.
Chose étrange! Monsieur lui fait très-bonne mine;
C'est un diable pourtant, qui, soit dit entre nous,
Gouverne en vrai tyran, le meilleur des époux.

DERBAIN.

Je conçois qu'à Valmont, la cousine ait dû plaire;
Mais parmi ces démons, dis-moi, que vais-je faire?
Moi, je ne souffre pas qu'on me fasse enrager.

PICARD.

On s'observerait plus avec un étranger.

DERBAIN (*rêvant.*)

Qui m'empêche de l'être. — Oui, ce moyen m'enchante;
Comme ami de Derbain, ici je me présente.....
Et porteur d'un écrit..... Je vais quitter ces lieux,
Et sous un autre nom, me montrer à vos yeux.

PICARD.

Quoi! vous pourriez revoir une sœur aussi chère.....?

DERBAIN.

Je la servirai mieux à l'abri du mystère:
D'ailleurs, je veux, avant de m'établir ici,
Savoir si je puis vivre avec le cher mari.
Aux regards de ma sœur, je puis, je crois, paraître,
Et mes traits bien vieillis.....

PICARD.

Elle, vous reconnaître!
Ah! ne le craignez pas: elle n'avait qu'onze ans
Quand vous avez quitté vos vertueux parens.
Je me rappelle encor ce départ avec peine.

DERBAIN.

Mais je crains que quelqu'un ici ne nous surprenne.
Je te quitte: tu peux annoncer ce matin,
Qu'un étranger viendra de la part de Derbain;
Mais ne dis rien de plus.

PICARD.

Je commence à comprendre.....

DERBAIN.

Et demain nous verrons le parti qu'il faut prendre.
(*Il sort.*)

SCENE II.

EUGÉNIE, PICARD.

PICARD.

Que diable prétend-il, et quel est son projet?
C'est un homme de tête: il pourrait, en effet,

En donnant à Madame un avis salutaire.....

EUGENIE (*accourant.*)

Dis-moi, mon bon Picard, tu n'as pas vu mon frère?

PICARD.

Non, pas encor.

EUGENIE.

Mon Dieu! que Charle est déplaisant;
Il veut me révéler un secret important,
Il fixe un rendez-vous, je m'y rends avec zèle,
Et c'est moi qui l'attends, moi, moi la demoiselle.
Il est bien impoli.

PICARD.

Je le blâme très-fort.

EUGENIE.

Faire attendre sa sœur.

PICARD.

Mais c'est un très-grand tort.

EUGÉNIE.

Il me doit des égards, et mon sexe et mon âge.....
Je saurai le punir.....

PICARD.

En l'aimant d'avantage.

EUGENIE (*avec humeur.*)

C'est que s'il tarde encor, mon père pourra bien
Venir nous interrompre, et je ne saurai rien.

PICARD (*apercevant Charles.*)

(*A part.*)

Comme elle est curieuse! Ah! voilà le coupable.

SCENE III.

EUGÉNIE, CHARLES, PICARD.

EUGENIE (*à Charles.*)

Vous êtes, à vrai dire, un homme insupportable.

CHARLES (*riant.*)

Tu commences aussi par gronder le matin?

EUGENIE.

Vous m'avez fait rester plus d'une heure au jardin :
Retirez-vous, Monsieur.

CHARLES.

C'est le ton de mon père,
Je reconnais sa voix, et cet air si sévère.....
Ah! ne l'imite pas, il est trop rigoureux;
(*Avec sentiment.*)
Voudrais-tu, comme lui, me rendre malheureux?

EUGENIE.

Je m'en garderai bien.

PICARD.

Enfans, de la prudence;
Sur ses torts, quels qu'ils soient, imposez-vous silence;
Imitez votre mère, elle souffre tout bas,
Elle plaint son époux et ne l'accuse pas.

EUGENIE.

Notre mère est si bonne!

CHARLES.

Ah! dis que c'est un ange.

PICARD.

C'est le nom que chacun prononce à sa louange;
Mais aussi votre père est un homme d'honneur,
Son caractère seul fait oublier son cœur;
Et quand sur ses défauts, tout le monde raisonne,
(*Appuyant.*)
Il fait beaucoup de bien, sans le dire à personne.

CHARLES.

Je suis de ton avis; mais il a tort pourtant
De vouloir me traiter encor comme un enfant;
Pour peu que je réponde, il croit que je le brave;
En vain, de ses desirs je me montre l'esclave,
Ce que je dis est mal, j'agis tout de travers;
Si je veux déclamer, j'ai tort d'aimer les vers;
Si je lis d'un savant quelqu'ouvrage célèbre,

Je suis un lourd pédant, tout barbouillé d'algèbre;
Si je fredonne un air d'un nouvel opéra,
Il prétend qu'au théâtre un jour on me verra;
Et soit que je lui parle arts, plaisirs, paix ou guerre,
Je ne puis obtenir la faveur de lui plaire.

PICARD (*à part.*)

Dans tout ce qu'il nous dit, il n'a que trop raison.

CHARLES.

Je ne puis m'amuser que hors de la maison.

EUGENIE.

Qu'un garçon est heureux! il peut courir le monde;
La pauvre fille reste, et c'est elle qu'on gronde.

CHARLES.

Ah! j'ai tiré ma sœur de plus d'un embarras.

EUGENIE.

Hier, mon père, sans moi, ne se fâchait-il pas?

CHARLES.

L'autre jour tu fis mal, et j'en portai la peine.

EUGENIE.

J'ai pleuré pour toi seul pendant une semaine,
Ingrat!

CHARLES.

Je sais cela, je connais ton bon cœur;
Aussi, je t'aime bien; embrasse-moi, ma sœur.

PICARD.

(*A part.*)
Ces chers enfans! Je vais rejoindre votre père;
Je vous laisse causer de l'important mystère.....

CHARLES.

Tu le sauras aussi.

PICARD.

J'y compte bien, vraiment;
Je suis de la maison le premier confident.

EUGENIE.

Si mon père arrivait, fais le signal d'usage.

PICARD.

Je tousserai bien fort.

CHARLES.

Et nous plierons bagage.

(*Picard sort.*)

SCENE IV.

EUGÉNIE, CHARLES.

EUGENIE.

ALLONS, Charles, dis-moi quel est ton grand secret?

CHARLES.

Je suis sous-lieutenant; j'en aurai le brevet
Peut-être ce matin.

EUGENIE.

Que me dis-tu, mon frère?
Quoi! sans me consulter, tu t'es fait militaire?

CHARLES.

C'est grace à notre ami, le colonel Valcour;
Tu sais qu'il a pour toi, ma sœur, beaucoup d'amour;
Il me l'écrit, au moins.

EUGENIE (*affligée.*)

Il me l'a dit de même,
Et ce méchant Valcour, pour me prouver qu'il m'aime,
Veut t'éloigner de moi, te fait sous-lieutenant,
Et te fera tuer peut-être au régiment.

CHARLES.

Non, non, je reviendrai près d'une sœur si chère.....

EUGENIE (*naïvement.*)

On peut donc quelquefois revenir de la guerre?

CHARLES.

Mais sans doute. Voici ce que Valcour m'écrit;
Vois, pour moi, comme il sut employer son crédit.

» J'ai reçu, mon cher Charles, une réponse du ministre de

» la guerre. Vous aurez le brevet que j'ai sollicité en votre » faveur. Présentez-vous avec ma lettre, et l'on ne tardera pas » à vous l'expédier. Rappelez-moi au souvenir de votre aima- » ble sœur, de votre tendre mère; elles connaissent toutes » deux mes sentimens, et j'espère que, quels que soient les » obstacles qui s'opposent à mes vœux, je pourrai vous ap- » partenir un jour par d'autres liens que ceux de l'amitié. »

VALCOUR.

EUGENIE (*d'un ton piqué.*)

C'est tout : plus longuement il n'a pu vous écrire ?
Il pouvait bien avoir autre chose à me dire.

CHARLES.

Toujours un militaire écrit brièvement.

EUGENIE.

Leur style et leur amour se ressemblent souvent.

CHARLES.

Pour moi, je lui dois bien de la reconnaissance.

EUGENIE.

A son souvenir, moi, je fais la révérence.

CHARLES.

De quitter la maison, je lui dois la faveur.

EUGENIE (*avec sensibilité.*)

Il me prive d'un frère et trouble mon bonheur.

CHARLES (*avec enthousiasme.*)

Ah ! mon nouvel état me paraît plein de charmes ;
J'étais né ; je le crois, pour le métier des armes.
Je dois, aujourd'hui même, acheter un cheval ;
On doit me procurer le plus bel animal.....
Tu me verras bientôt sous ma nouvelle forme ;
Pourvu qu'on ait bien fait mon habit d'uniforme !
Mon corps est à Strasbourg ; je suis dans les hussards ;
Je veux, tout équipé, paraître à tes regards ;
Je prendrai le dolman, pelisse et sabretache ;
Mais il me manque encor....

EUGENIE.

Et quoi donc ?

CHARLES (*en riant.*)

La moustache.

EUGENIE (*avec finesse.*)

Mais, sans doute, en hussard tu viendras voir papa ?

CHARLES.

Non : je me garderai parbleu bien de cela ;
Tout brave que je suis, je craindrais l'aventure.
Il prétend me lancer dans la magistrature ;
Je lui prouverais mal, sous mon nouvel habit,
Que je veux être un sage, un parfait érudit.

EUGENIE.

Quoi ! sans faire d'adieux.....?

CHARLES (*à voix basse.*)

Je ferai ma retraite
En délogeant de nuit, sans tambour ni trompette.

EUGENIE.

Et de ma mère, hélas ! quel sera le chagrin ;
En la quittant ainsi, c'est lui percer le sein.

CHARLES.

Non, non, je dois la mettre en notre confidence ;
A sa tendre bonté, je dois ma confiance.

EUGENIE.

Tu ne te fais soldat que pour fuir la maison ?

CHARLES.

Oh ! j'ai pour ce métier quelque vocation :
Pour ne pas te tromper, il est vrai que mon père,
En contraignant mes goûts, change mon caractère ;
Je ne songe peut-être à prendre cet état,
Que parce qu'il a voulu que je fusse avocat.
Moi, je n'aimai jamais ni Cujas, ni Barthole,
Et je ne suis pas fait pour les bancs d'une école.
Le devoir d'un soldat n'est pas si dangereux ;
On ne peut l'accuser, s'il fait des malheureux :
En garnison, s'il est exact à son service,

Il fait l'amour le soir, le matin l'exercice:
Il boit, chante, et se bat toujours avec gaîté;
Il courtise la gloire et plaît à la beauté;
Il est timide et doux, s'il est près de sa belle;
C'est un lion terrible au combat qui l'appelle;
Et si dans la bataille, il périt vaillamment.....
On n'a point à payer des frais d'enterrement.

EUGENIE.

N'entens-je pas tousser?

CHARLES (*voulant s'enfuir.*)

C'est peut-être mon père;
Allons, sauve qui peut!

EUGENIE.

Le brave militaire!
Mais pour le déjeûner, Charles tu reviendras?

CHARLES.

Non, je monte à cheval, et tu m'excuseras.

EUGENIE.

Mais, mon père irrité.....

CHARLES.

Trouves quelque défaite
Dis au hazard ce qui te viendra dans la tête.
Dis que je suis allé ce matin promptement,
Pour mon instruction consulter un savant;
Cherche-le parmi ceux ou de Rome et d'Athènes.
Prends *Sénèque* ou *Platon*, *Cicéron*, *Démosthènes*,
Je ne te gêne point, et sans crainte tu peux
De ces messieurs choisir qui te plaira le mieux.

(*Il sort.*)

SCENE V.

EUGÉNIE (*seule.*)

Allons, il faut mentir, afin que tout s'arrange;
Il sait pour l'excuser, que je ments comme un ange.

Ah! quand on craint quelqu'un, on s'entr'oblige ainsi,
Et pour moi dès demain, il peut mentir aussi;
Mais, mon frère est parti. Bon Dieu! que je suis sotte,
Il devait en secret m'apprendre la gavotte.
J'ai déjà deux leçons. Répétons quelques pas.
(*Elle chante et danse.*)
Si mon père venait? C'est sa faute, en tous cas;
Pourquoi congédier notre maître de danse?
(*Gravement.*)
C'est un tort; moi, j'aimais beaucoup cette science.
(*Elle reprend sa gavotte. Picard tousse, mais elle ne l'entend pas.*)

SCENE VI.

VALMONT, EUGÉNIE, PICARD.

VALMONT.

(*Sévèrement, à sa fille.*)
Que faites-vous donc là?

EUGENIE.

(*Apercevant son père, court à une table, s'assied et prend un livre.*)
Mon père, je lisais.

VALMONT.

Vous lisiez en chantant?

EUGENIE.

(*Toute interdite.*)
Non, c'est que j'arrivais.
(*Bas, à Picard.*)
Tu ne m'avertis pas.

PICARD.

Pardon, mademoiselle,
J'ai toussé.

VALMONT.

(*Après avoir rangé quelques papiers sur la table.*)
D'arriver, la manière est nouvelle.
On ne me trompe pas, vous sautiez en chantant;
C'est avoir, pour la danse, un furieux penchant.

EUGENIE.

Mon père.....

VALMONT.

Je le sais, toute fille bien née
Dans cet art si brillant, est perfectionnée;
Il faut que dans un bal son talent soit cité,
Qu'on admire sa grace et sa légéreté,
Et j'en connais certaine, à bon droit si fameuse,
Qu'elle peut au théâtre entrer comme danseuse.

PICARD.

(*A part.*)
Fille qui danse bien, ne me plaît pas aussi,
Ce n'est pas en dansant que l'on trouve un mari.

VALMONT.

(*Regardant la pendule.*)
Il est déjà très-tard. — Sur ma tête, je gage
Qu'au bureau les commis ne sont pas à l'ouvrage :
C'est le ton d'à présent; ils aiment beaucoup mieux
Dans les sociétés faire les merveilleux.
(*Décachetant des lettres.*)
Ah! voyons ces papiers. — Eh! quoi? ce misérable
Demandera toujours; oh! c'est insupportable;
Il établit vraiment un impôt sur mon bien;
(*Brusquement.*)
Il faut bien lui donner; le malheureux n'a rien.
(*A Picard.*)
A quoi donc rêvez-vous? N'avez-vous pas affaire?
Pourrai-je déjeûner à mon heure ordinaire?

PICARD.

Oui, monsieur.
(*Il sort.*)

SCENE VII.

VALMONT, EUGÉNIE.

VALMONT.

(*D'un ton mocqueur.*) (*A Eugénie.*)
C'est heureux! — Que lisez-vous donc là?
Est-ce quelque roman dont le titre est en *a*?

Aujourd'hui votre mère est des plus mal apprises,
De laisser dans vos mains de pareilles sottises,
Triste production d'un misérable auteur,
Qui gagne quelqu'argent aux dépens de l'honneur.

EUGENIE.

Non; je lisais l'histoire, et j'étais en Loraine,
Où je faisais un siége avec le grand *Turène*.
Ah! quel général!

VALMONT.

Rien ne vous est étranger;
Il est vraiment plaisant de vous voir le juger.
Ce petit ton tranchant, malgré moi me fait rire;
A nous livrer combat, voulez-vous vous instruire?
Voulez-vous savoir l'art de prendre un bastion?
Ce livre vous convient, et votre choix est bon.

EUGENIE.

(*A part.*)
Il m'ordonnait hier de lire cette histoire.

VALMONT.

Bien plus utilement chargez votre mémoire;
Apprenez *Lafontaine*, ou lisez *Fénélon*;
Tous deux forment le cœur, l'esprit et la raison.

SCENE VIII.

Mme VALMONT, M. VALMONT, EUGÉNIE.

Mme. VALMONT.

Mon cher Valmont!

VALMONT.

(*A sa femme.*) (*A sa fille, qu'il continue de réprimander.*)
Bonjour.—Selon votre caprice,
Il faudra donc toujours que votre tête agisse.

Mme. VALMONT.

(*Avec bonté.*)
Vous avez bien dormi?

VALMONT.

Jamais on ne vous vit

De livres instructifs occuper votre esprit.
(*Plus il avance dans la scène, plus il s'échauffe.*)

Mme. VALMONT.

Et vous vous portez bien?

VALMONT.

(*A sa femme.*)
Très-bien, ma bonne amie.
(*A sa fille.*)
Toujours de votre part, c'est nouvelle folie;
De vous rendre plus sage, il n'est aucun moyen;
Vous avancez en âge, et vous ne savez rien.

EUGENIE.

Chère maman!

Mme. VALMONT.

Ma fille!

VALMONT.

Il est encore unique
Qu'à ce point vous ayez négligé la musique;
N'avez-vous pas un maître au moins depuis six ans?

Mme. VALMONT.

Elle est au piano.
(*Eugénie commence aussitôt à préluder.*)

VALMONT.

C'est bien prendre son temps
Pour jouer.....

Mme. VALMONT.

Pour vous plaire, ici, son zèle éclate.

VALMONT.

Afin de m'étourdir de la même sonate;
Moi, je suis de l'avis d'un auteur très-connu,
Qui s'écriait toujours : *Sonate que veux-tu?*

Mme. VALMONT (*à sa fille.*)

Cesse.

VALMONT (*à sa fille, qui s'est levée.*)

Mais, à propos! où donc est votre frère?
Et pourquoi manque-t-il au devoir ordinaire,
Qu'envers moi, tous les jours, un enfant doit remplir?

Mme. VALMONT.

Est-il malade?

EUGENIE.

Mais...

VALMONT (*vivement.*)

Il faut le secourir.
A son appartement je vais d'abord me rendre.
Ah Dieux! ce cher enfant! Allons, sans plus attendre.....

EUGENIE.

Rassurez-vous, mon père, il est très-bien portant.

VALMONT (*en colère.*)

Enfin, où donc est-il?

EUGENIE.

Je crois qu'il est absent.....

VALMONT.

Pour courir...

EUGENIE.

Pour aller à la bibliothèque.

VALMONT.

Bah! pour y voir quelqu'un?

EUGENIE.

Oui, pour y voir... Sénèque.

VALMONT (*après un silence.*)

Quelle preuve de goût! choisir un écrivain
Qui sut mal élever un empereur romain;
Qui nous montra toujours la richesse importune,
Aussitôt qu'à la cour il eut fait sa fortune.

EUGENIE.

Sénèque a tort, mon père.

VALMONT.

Allons, laissons cela.

SCENE IX.

VALMONT, Mme VALMONT, EUGÉNIE, PICARD.

PICARD.

Un étranger, monsieur, vous demande; il est là,
Et de M. Derbain il apporte une lettre.

Mme. VALMONT.

De mon frère?

PICARD.

Et c'est lui qui veut vous la remettre.

VALMONT.

J'en suis parbleu charmé! mon frère m'est connu,
Et je l'aime beaucoup sans l'avoir jamais vu;
Naguères de ses biens faisant le sacrifice,
Derbain m'a retiré d'un affreux précipice.
Je ne puis oublier ce service important,
Et mon cœur en sera toujours reconnaissant.

Mme. VALMONT.

Si c'était son ami, que dans notre demeure.....

EUGENIE (*à part.*)

Je puis, pour ma gavotte, escamoter une heure.

VALMONT.

Il faut d'abord, je crois, l'inviter à dîner.
(*A sa fille.*)
Mademoiselle, allez au plutôt dessiner.

EUGENIE (*faisant une mine.*)

Ouf!

VALMONT.

Au repas, donnez quelques soins, je vous prie;
Tout n'en ira pas moins de travers, je parie.
Mais cela vous regarde; et vous, monsieur Picard,
N'allez pas, comme hier, nous faire dîner tard.
(*Il sort.*)

EUGENIE.

Oh! j'ai bien des secrets à te dire, ma mère.

Mme. VALMONT (*avec dignité.*)

Soit; mais obéissons d'abord à votre père.

(*Elles sortent.*)

SCENE X.

PICARD (*seul.*)

Oh! que je suis content du bon monsieur Derbain!
Du but de ses projets je ne suis pas certain :
De tourmenter Valmont je vois qu'il se propose.....
Ah! s'il réussissait, quelle métamorphose!....
Je puis bien, sans remords, secondant son projet,
Rendre à monsieur ma part du chagrin qu'il nous fait.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

Mme. VALMONT, DERBAIN.

DERBAIN.

Ah! je suis enchanté de tant de politesse.

Mme. VALMONT.

C'est un devoir bien doux qu'à remplir l'on s'empresse,
Et c'est le moindre accueil que l'on doive à l'ami
D'un frère qui de nous sera toujours chéri.

DERBAIN.

Arrivé dans Paris depuis à peine une heure,
Votre époux m'a prié d'habiter sa demeure;
Mais tout en acceptant cet honneur, ce plaisir,
Peut-être avant deux jours, je puis m'en repentir.

Mme. VALMONT.

Et quel est donc, monsieur, l'objet de votre crainte?

DERBAIN.

Vous allez le savoir : je dois parler sans feinte.
Monsieur Valmont, sans doute, est un homme d'honneur;
Mille traits, dans sa vie, ont prouvé son bon cœur;
Mais il a, m'a-t-on dit, un certain caractère,
Qui cause le malheur de sa famille entière.

Mme. VALMONT.

Qui peut contre Valmont vous avoir prévenu?

DERBAIN.

Mais, quelqu'un qui prétend l'avoir beaucoup connu;
Il a, sur ce sujet, écrit à votre frère;
Mon ami m'a chargé d'éclaircir ce mystère.....
Oui, ce frère gémit qu'avec tant de douceur,
Vous ayez pour époux l'homme dur.....

Mme. VALMONT.

Eh! monsieur,
Cessez, je vous en prie; osez-vous de la sorte?....

DERBAIN.

Oui, j'ai tort, j'en conviens; mais le zèle m'emporte.

Mme. VALMONT.

Non, Valmont, n'eut jamais aucun tort envers moi;
D'être un époux fidèle il s'est fait une loi :
S'il est constant époux, il est excellent père;
L'amour de ses enfans remplit son ame entière.
C'est pour leur assurer des destins plus heureux,
Que nuit et jour il est aussi laborieux.
Dans ses moindres projets, cette espérance brille;
Dans tout on voit l'amour qu'il a pour sa famille :
Bon père et bon époux, autant qu'homme de bien.....

DERBAIN.

Il fait votre malheur..... mais vous n'avouerez rien.
Ce zèle qui vous porte à défendre un coupable,
En augmentant ses torts, vous rend plus estimable.
Mais, quel bruit!.....

SCENE II.

PICARD, VALMONT, Mme. VALMONT, DERBAIN.

VALMONT (*en dehors.*)

Moi, je dis qu'il fallait m'obéir.

DERBAIN.

Quelqu'un est en courroux. Quoi! je vous vois rougir?

VALMONT (*entrant.*)

Bon Dieu! qu'un vieux valet est une sotte espèce!

PICARD (*de la porte.*)

Vous n'avez point d'égard, monsieur, pour ma vieillesse.

VALMONT.

Tais-toi..... Cours préparer cet autre appartement.

(*Apercevant Derbain.*)
Pardon; je m'occupais de votre logement (*).

DERBAIN.

Je souffre que pour moi vous preniez tant de peine.

VALMONT.

C'est un plaisir, monsieur, bien loin d'être une gêne.

Mme. VALMONT.

Mais, j'avais ordonné.....

VALMONT (*avec une humeur contrainte.*)

N'avais-je donc pas dit
Que cet appartement me semblait trop petit;
L'autre, plus agréable, est aussi plus commode,
Et son ameublement est bien plus à la mode.
En y réfléchissant, madame aurait dû voir
Que c'était celui-là que vous deviez avoir.

DERBAIN (*souriant.*)

Moi, je me trouve bien, dès que je suis tranquille.

VALMONT.

Soit; vous n'entendrez pas tout le bruit de la ville.
Il faut que ce soit moi qui songe à ce détail;
Femme, enfans et valets me laissent ce travail.

DERBAIN.

(*A part.*)
Ah! quel homme!

VALMONT (*toujours à sa femme.*)

Et pourtant d'une amitié sincère
Nous devons accueillir l'ami de votre frère,
Du généreux Derbain. Mais peut-être aujourd'hui
Votre esprit n'a-t-il plus nul souvenir de lui.

Mme. VALMONT.

Vous m'accusez, monsieur, d'une injustice extrême.
Derbain doit le savoir, depuis long-temps je l'aime,
Et quelque jour peut-être.....

DERBAIN.

Il le sait maintenant.

(*) Mme. VALMONT, VALMONT, DERBAIN.

VALMONT.

Non, votre cœur n'est pas assez reconnaissant;
Moi, je saurai du moins réparer votre faute,
En aimant son ami, qui daigne être notre hôte.

DERBAIN.

Ah! c'est trop de bonté!

VALMONT.

Si vous n'êtes pas bien,
De grâce, excusez-moi; j'ignore le moyen
De me faire servir, et c'est ce dont j'enrage;
Mais je prétends pour vous me mêler du ménage,
Et sur tous vos desirs je vous préviendrai tant,
Que vous serez chez moi libre, heureux et content.

DERBAIN (*regardant sa sœur.*)

Oui, nous serons heureux, j'en forme l'espérance.
(*A Valmont.*)
Déjà vos droits sont sûrs à ma reconnaissance :
Je vois bien qu'on m'a dit, sur vous, la vérité.....
De vous avoir connu, je m'éloigne enchanté.

VALMONT.

A votre appartement il faut que je vous mène.

DERBAIN.

Je suis de la maison; entre nous point de gêne.

VALMONT.

Je vous laisse partir; adieu, jusqu'au revoir.

DERBAIN.

De revenir bientôt je me fais un devoir.

SCENE III.

Mme. VALMONT, VALMONT.

VALMONT.

C'est un homme charmant! je l'aime comme un frère;
Nous sympathiserons, je crois, de caractère.

Mme. VALMONT.

(*Timidement.*)
Moi, je ne le crois pas.

VALMONT (*avec aigreur.*)

Je vous reconnais bien;
De personne, jamais, vous ne pensez du bien;
Et moi, je vous soutiens que notre hôte est aimable,
Que sa société nous peut être agréable.

Mme. VALMONT.

Je lui crois de l'esprit, il est observateur;
Mais je ne puis encor bien juger de son cœur.

VALMONT.

Bien juger de son cœur! Ah! quel propos de femme!
C'est l'ami de Derbain, l'ignorez-vous, madame?
Par votre frère même il nous est adressé;
N'est-ce pas nous prouver qu'il en a bien pensé?
Derbain peut-il avoir un ami méprisable?
Par de pareils soupçons, c'est vous rendre coupable;
Mais, des femmes tel est le penchant trop fatal,
Que toujours du prochain elles parleront mal.

Mme. VALMONT.

Mais vous mettez, monsieur, beaucoup trop d'importance
A tout ce que m'inspire une sage prudence;
Derbain, dans cet ami, fit sans doute un bon choix,
Je lui dois des égards; mais c'est bien tout, je crois.

VALMONT (*avec beaucoup de chaleur.*)

Je ne vous conçois pas, et votre ton tranquille,
Même en dépit de moi, veut m'échauffer la bile.
Avez-vous oublié qu'un malheureux destin
Compromit ma fortune et mon honneur enfin?
Que votre frère alors, du pays qu'il habite,
Apprit mon infortune, empêcha ma faillite,
Et de ses capitaux me rendant possesseur,
Me sauva ma fortune, et plus encor l'honneur?

Mme. VALMONT.

Il sait, à ce sujet, ce que mon ame pense;
Il ne doute pas, lui, de ma reconnaissance.
J'écrivis ce seul mot : « Ce service est bien grand,
» Pour mon frère Derbain, j'en aurais fait autant. »

VALMONT.

Oui, vous portez dans tout votre froide manière,
Et comme votre époux vous aimez votre frère;
Là, tout tranquillement, c'est très-bien; mais pour moi,
D'être reconnaissant je me fais une loi.
Je voudrais en donner la preuve convaincante;
Aux regards de notre hôte, Eugénie est charmante;
Ses yeux étaient tournés sur elle à tout moment,
Et de sa beauté rare il m'a fait compliment;
Il se pourrait qu'un jour.....

Mme. VALMONT.

Eh! mais, à vous entendre,
Il n'aurait qu'à vouloir, pour être votre gendre.

VALMONT.

Il nous ferait honneur.

Mme. VALMONT.

Vous riez, entre nous.

VALMONT.

Qu'il demande Eugénie, il sera son époux.

Mme. VALMONT.

Eh quoi! sans consulter le goût de votre fille.....

VALMONT.

Il suffit qu'il convienne à toute sa famille.

Mme. VALMONT.

Ainsi d'un étranger arrivé ce matin.....

VALMONT.

Cet étranger, madame, est l'ami de Derbain.

Mme. VALMONT.

Mais réfléchissez-y, l'âge et la convenance.....

VALMONT.

J'acquitte le tribut de ma reconnaissance.

Mme. VALMONT.

Obligez-vous mon frère en formant de tels nœuds?

VALMONT (*en colère.*)

Que je l'oblige ou non, il suffit, je le veux.

Mme. VALMONT.

Je ne réponds plus rien.

VALMONT (*d'un ton moqueur.*)

Et ce serait dommage!
On ne saurait, je crois, en dire davantage.
Mais laissons tout cela, c'est un parti bien pris;
Je ne changerai pas, tout faible que je suis.
A propos, à dîner nous serions seuls à table,
Egayons ce repas de quelque femme aimable;
Invitez les amis qui vous plairont le plus,
Je ne veux point gêner votre goût là-dessus.

Mme. VALMONT.

Eh bien! prions Dorlis.....

VALMONT.

Depuis qu'il est en place,
Quand on parle d'affaire, il vous fait la grimace,
Et vous jure, d'un ton politiquement fat,
Qu'en disant son avis on peut troubler l'État.

Mme. VALMONT.

Mais madame Versac....

VALMONT.

Elle se croit trop belle;
Il faut, quoiqu'on en ait, toujours s'occuper d'elle.

Mme. VALMONT.

La jeune Orphise, au moins.

VALMONT.

Avec tout son esprit,
Elle ne peut parler qu'autant qu'elle médit.

Mme. VALMONT.

Choisissez maintenant.

VALMONT.

C'est pour me contredire.
C'est vous qui refusez : et puis vous irez dire
Que de mes volontés je vous ai fait des lois,
Quand de tous vos plaisirs je vous laisse le choix.

Mme. VALMONT.

Vous connaissez bien peu quel est mon caractère;
Sur vous, sur ma maison, je sais toujours me taire.

SCENE IV.

EUGÉNIE, Mme. VALMONT, VALMONT.

EUGENIE (*accourant en sautant comme un enfant.*)

Ah! maman, je venais..... Dieu! mon père est ici.

VALMONT.

Est-ce encore quelques pas que l'on répète ainsi?

EUGENIE (*embarrassée.*)

C'est madame Dupré! Moi, j'ai vu sa voiture.....

VALMONT.

Elle arrive à propos. Quelle heureuse aventure!
Nous voulions une femme aimable à ce repas;
Elle est notre cousine, et vous n'y songiez pas.

Mme. VALMONT.

Je l'estime beaucoup.

VALMONT.

Et vous ne l'aimez guère.
Je sais qu'elle n'a pas le talent de vous plaire;
Dites la vérité?

Mme. VALMONT.

Je vous en fais l'aveu;
Oui, par mille raisons, nous nous convenons peu:
Elle parle beaucoup; et soit excès de zèle,
Chez les autres, chez moi, de tout elle se mêle.

VALMONT.

Oh! ce n'en est pas moins une femme de bien;
Qui connaît sa maison, qui la gouverne bien.
Mais je l'entends, je crois.

SCENE V.

EUGÉNIE, Mme. VALMONT, Mme. DUPRÉ, VALMONT.

Mme. DUPRÉ (*à mad. Valmont.*)

Eh! bonjour, ma très-chère;

Vous allez tous les deux me trouver singulière.....
Ce n'est pas à midi qu'on doit venir vous voir ;
Mais de faire autrement je n'ai pas le pouvoir ;
(apercevant Eugénie.)
Car je suis obsédée..... Ah! l'aimable Eugénie!
Elle devient, je crois, tous les jours plus jolie.

EUGENIE.

Madame, vous croyez ?

Mme. DUPRÉ.

Quand la marions-nous ?
Valmont, il faut songer à trouver un époux.

VALMONT *(bas, à mad. Dupré.)*

Nous y pensons aussi.

Mme. DUPRÉ.

Mais, vraiment, c'est très-sage ;
La petite sourit au mot de mariage.
Mais à propos d'époux, le mien n'arrive pas,
Avec quelques cartons, je l'ai laissé là-bas :
Ce matin, avec lui, j'ai fait beaucoup d'emplettes.
(Dupré arrive avec un domestique, qui porte des cartons.)
(A Valmont.)
Je veux savoir de vous si je les ai bien faites.
Eh! mais, que fait-il donc? Ah! pourtant le voilà ;
(A Dupré, qui aide un domestique à mettre les cartons sur une table.)
Mon ami, n'allez pas me gâter tout cela.

SCENE VI.

EUGÉNIE, Mme. VALMONT, Mme. DUPRÉ, VALMONT, DUPRÉ.

DUPRÉ

Voila tous vos chiffons, vos schâles, vos dentelles.

Mme. DUPRÉ.

Mais vous traitez cela comme des bagatelles.

DUPRÉ.

Des bagatelles : non; et je sais bien, parbleu!
Quand il faut les payer, que ce n'est pas un jeu.

Mme. DUPRÉ (*souriant.*)

Lorsque Dupré plaisante, il est vraiment aimable;
Aidez-moi, mon ami, vous serez adorable.
(*Dupré ouvre ses cartons.*)

EUGENIE.

Ah! je brûle de voir.....

Mme. DUPRÉ.

Non, ce n'est presque rien;
Mais je crois qu'à mon teint ce schâle ira très-bien.

EUGENIE.

Maman, qu'il est joli! Cette fleur est divine.

Mme. DUPRÉ.

C'est pour un négligé.

DUPRÉ (*avec humeur.*)

Cette fleur me ruine.
Voilà dans ces cartons, deux mille écus placés.

Mme. DUPRÉ (*riant.*)

Bon, vous ne dites pas tout ce que vous pensez.
C'est un très-bon marché.

DUPRÉ.

Soit dit sans vous déplaire,
Tous ces bons marchés-là ne m'enrichissent guère.
(*Madame Dupré le regarde*)
Je ne vous blâme pas.—Pourtant six mille francs,
C'est ce que m'ont coûté vos négligés charmans (*).

Mme. DUPRÉ.

Eh quoi! sur mes chiffons vous me cherchez querelle?
Mais, moi, de vos habits jamais je ne me mêle :
Voulez-vous imiter, monsieur, certains maris,
Et vous faire montrer au doigt dans tout Paris?

VALMONT.

Ma cousine a raison, et sans être coquette,

(*) EUGÉNIE, Mme. DUPRÉ, Mme. VALMONT, VALMONT, DUPRÉ.

Il faut que l'on s'occupe un peu de sa toilette.
Moi, j'ai dit à madame, elle le sait très-bien,
Achetez, dépensez, vous avez le moyen;
Mais de ce que je dis on ne tient aucun compte;
Et c'est un ridicule, ou plutôt une honte
Qu'elle jette sur moi par sa discrétion :
D'un avare on me fait la réputation.

Mme. VALMONT.

Mais je n'ai point ces goûts, rarement je me pare.

VALMONT.

Tant pis!

DUPRÉ (*bas à Valmont.*)

Vous possédez une femme bien rare.

VALMONT.

Vous avez du plaisir en me contrariant.
(*En s'emportant.*)
Vous devez m'obéir; dépensez de l'argent,
Achetez aujourd'hui cachemire et dentelle,
Je le veux.

Mme. DUPRÉ (*à son mari.*)

Des maris écoutez le modèle.

Mme. VALMONT.

(*Timidement.*)
J'y consens.

EUGENIE (*à part.*)

Mais mon père a de très-bons momens.

VALMONT (*d'un air de bonhomie.*

Un peu d'art est permis..... Des outrages du temps
Il faut, par quelques soins, préserver sa figure;
Vous êtes belle encore..... avec de la parure.

Mme. VALMONT.

(*A part.*)
Compliment de mari! Je promets que demain.....

VALMONT (*sèchement.*)

Et pourquoi donc, ce soir, et même ce matin,
Ne vous verrai-je pas élégamment vêtue?

Mme. DUPRÉ (*d'un air important.*)

Il suffit, cher cousin, la chose est entendue.

(*Bas à madame Valmont.*)
Ma chère, commencez par obéir d'abord;
Un époux est un maître, eut-il mille fois tort.

Mme. VALMONT (*noblement.*)
Je connais mes devoirs.

Mme. DUPRÉ (*d'un ton faux de bonne femme.*)
Hélas! ma bonne amie,
C'est notre lot, à nous, de céder dans la vie;
Le cher Valmont, d'ailleurs, est un si bon époux!
Vous n'avez pas raison; mais, soit dit entre nous :
Aux droits de mon mari jamais je ne déroge.
(*A Dupré, d'un ton impérieux.*)
Mon ami, vous irez m'arrêter une loge;
Je veux aller passer une heure à l'Opéra.

DUPRÉ (*avec humeur.*)
Oh! j'ai bien autre chose à faire que cela.

Mme. DUPRÉ.
Qu'y donne-t-on, mon cher?

DUPRÉ.
Quelle nouvelle envie!.....

Mme. DUPRÉ.
Réponds-moi donc?

DUPRÉ.
Hécube et la *Dansomanie.*

Mme. DUPRE.
Ce spectacle est charmant!

EUGENIE (*à part.*)
Oh! charmant en effet.

Mme. DUPRÉ.
La musique m'en plaît..... nous verrons le ballet.

VALMONT.
Très-bien. Mais avec nous, dînez, je vous en prie.

Mme. DUPRE.
Volontiers.

DUPRÉ.
Je ne puis.

Mme. VALMONT.

Là, sans cérémonie?

DUPRÈ.

Non, je suis engagé.

Mme. DUPRÉ.

Vous vous dégagerez;
Avec nos bons amis ici vous dînerez,
Et puis après, mon cher, nous irons au spectacle.
(Dupré fait un geste d'approbation.)

EUGENIE *(bas à madame Dupré.)*

J'y voudrais bien aller.

Mme. DUPRE *(à Eugénie.)*

Mais, je vois un obstacle;
Valmont.....

EUGENIE *(bas.)*

Invitez-moi; je connais le moyen
De décider papa sans qu'il en sache rien.

Mme. DUPRE *(à madame Valmont.)*

A l'Opéra je puis emmener Eugénie?

Mme. VALMONT.

J'y consens, si son père.....

VALMONT.

Ah bon! quelle folie!

EUGENIE.

Je n'y veux point aller, il ne m'amuse pas;
Moi, je baille toujours à ces longs opéras.

VALMONT.

Quoi! vous qui vous vantez d'aimer tant la musique?

EUGENIE.

Eh! mais c'est pour cela.

VALMONT.

La chose est trop comique!

EUGENIE.

J'ai peut-être tort, mais.....

VALMONT.

Il vous sied bien vraiment
De venir critiquer un spectacle charmant.

Mme. VALMONT.

Elle n'en connaît pas la dangereuse amorce.

EUGENIE.

Oh! je n'irai jamais, à moins qu'on ne m'y force.

VALMONT.

Vous irez dès ce soir, car tel est mon desir;
Je vous ordonne encor d'y prendre du plaisir.

EUGENIE.

Mais, mon père, songez.....

VALMONT.

Je veux qu'on m'obéisse.

EUGENIE.

Pour vous plaire, monsieur, je fais un sacrifice.
(*A part, à madame Dupré.*)
Quel plaisir! avec vous je verrai l'Opéra.

Mme. DUPRÉ.

Allons, petite espiègle, on vous emmenera.
(*A Dupré.*)
N'oubliez rien, Dupré, de tout ce qu'il faut faire.
Mais vous devez d'abord passer chez ma lingère;
Certain mémoire est là qu'il vous faut acquitter.

VALMONT (*à sa femme.*)

Hin! comme elle a de l'ordre, il la faut écouter.

DUPRÉ.

Je paierai le mémoire.... Eh! mais allons ensemble.

Mme. DUPRÉ.

Et que dites-vous donc? vous rêvez, ce me semble.
A madame Forlis vous savez que je dois
Une visite au moins depuis plus d'un grand mois.
Son destin malheureux est fait pour toucher l'ame,

Et je vais un instant voir cette aimable dame.
Adieu, mon cher Valmont.

DUPRÉ.

Mais, de grâce, un instant;
Vous viendrez donc ici me reprendre en passant.

Mme. DUPRÉ.

N'y comptez pas, mon cher.

DUPRÉ.

Je n'ai point de voiture.

Mme. DUPRÉ.

Mais vous irez à pied.

DUPRÉ.

La maudite aventure!
Mais vos commissions.....

Mme. DUPRÉ.

Cela vous fait du bien (*),
Et de vous mieux porter c'est là le vrai moyen.
Le docteur me l'a dit : « Rendez-nous un service,
» Faites au bon ami prendre de l'exercice. »

VALMONT.

Le docteur a dit vrai; le moyen est très-bon.
Suivez dès aujourd'hui la consultation.

Mme. DUPRÉ (*donnant un petit coup sur la joue de M. Dupré.*)

Petit ingrat! — Cousine.....
(*Madame Valmont se dispose à la reconduire.*)
Oh! sans cérémonie.

Mme. VALMONT.

Je vous reconduirai.

Mme. DUPRÉ.

Volontiers, bonne amie.
(*Les trois femmes sortent.*)

(*) EUGÉNIE, Mme. VALMONT, VALMONT, Mme. DUPRÉ, DUPRÉ.

SCENE VII.

VALMONT, DUPRÉ.

DUPRÉ *(avec humeur.)*

ALLONS, il faut qu'à pied je coure tout Paris.

VALMONT.

Ah! vous êtes le plus injuste des maris.

DUPRÉ.

Et pourquoi donc?

VALMONT.

Dupré, vous avez une épouse
Qui de votre santé me semble si jalouse,
Que bien loin de vouloir lui montrer de l'humeur,
Vous devez l'adorer au fond de votre cœur.

DUPRÉ.

Mais je l'adore aussi...; beaucoup..., je dois le dire.

VALMONT.

Elle est bonne, douce.....

DUPRÉ.

Oui; mais de me contredire
Elle se fait souvent un passe-temps malin.

VALMONT.

C'est pour vous égayer quand vous êtes chagrin.
(En soupirant.)
Pour m'arracher, hélas! à la mélancolie,
Je voudrais bien qu'ainsi l'on amusât ma vie!

DUPRÉ.

Soit. Mais madame aussi m'amuse trop souvent;
Je lui donne raison toujours en enrageant.

VALMONT.

C'est qu'en votre maison, tantôt triste ou sévère,
Vous traitez mal, peut-être, une femme aussi chère.

DUPRÉ.

Moi? Je suis un mouton.

VALMONT.

Mais entendez-vous bien
Cet art d'intéresser par un mot, par un rien?

DUPRÉ.

La leçon me surprend, cousin, dans votre bouche,
Vous qui, dit-on, avez l'humeur brusque et farouche.....

VALMONT.

Oh! c'est très-différent! toujours contrarié,
On me force au regret de m'être marié.

DUPRÉ.

Mais vous êtes heureux?

VALMONT.

Non, non, tout m'importune;
Il faut de mes enfans songer à la fortune,
Des amis indiscrets, des valets insolens,
D'un cœur né trop sensible accroissent les tourmens.

DUPRÉ.

Mais de qui donc enfin avez-vous à vous plaindre?
Vos enfans sont charmans.

VALMONT.

Il faut s'en faire craindre.

DUPRÉ.

Il faut s'en faire aimer. — Votre jeune garçon
Est aimable au possible.....

VALMONT *(après avoir regardé si on ne l'écoute point.)*

Et sur-tout il est bon.
A l'esprit le plus vif, il unit la science;
Il raisonne de tout, même avec éloquence.
Ce jeune homme ira loin, je l'ai prédit toujours;
Il sera, j'en suis sûr, l'honneur de mes vieux jours.

DUPRÉ.

Mais votre fille aussi?

VALMONT.

Ma petite Eugénie!
Heureux cent fois l'époux à qui je la marie!

Dans tout ce qu'elle fait, elle a de la gaîté;
C'est un mélange heureux, de grâces, de bonté.
De beaucoup de talens elle est déjà pourvue;
Sans l'adorer, je crois, on ne peut l'avoir vue.

DUPRÉ.

A votre éloge aussi, votre épouse a des droits.

VALMONT.

Ah! j'ai fait, j'en conviens, le plus heureux des choix.
Mon épouse n'est point une femme à la mode;
Elle ne trouve point sa maison incommode.
De nos sociétés dédaignant les plaisirs,
Ses enfans, qu'elle adore, occupent ses loisirs;
Toute entière aux seuls soins dont son ame est jalouse,
Elle est mère sensible autant que bonne épouse.

DUPRÉ.

Vous me faites d'eux tous un éloge charmant,
Et vous les gronderez peut-être dans l'instant.

VALMONT.

Je ne gronde jamais qu'autant qu'on le mérite;
Mais quand chacun ici me tourmente et m'irrite,
Dois-je donc le souffrir? Moi, je fais tout pour eux,
Et les ingrats pourtant me rendent malheureux!
On me l'a déjà dit, je suis brusque, sévère;
Et c'est ainsi d'abord que l'on condamne un père :
Mais si je n'avais pas employé ce moyen,
De mes enfans jamais pourrais-je parler bien?
Non, non, j'ai fait pour eux ce que je devais faire;
Ils doivent m'obéir et chercher à me plaire;
J'ai voulu leur bonheur, et ma sévérité
Prouve plus mon amour qu'une sotte bonté.

SCENE VIII.

VALMONT, Mme. VALMONT, DUPRÉ.

Mme. VALMONT.

Dites-moi, mon ami, savez-vous la nouvelle?

VALMONT (*brusquement.*)

Eh! non, je ne sais rien.

DUPRÉ.

Quoi donc, et quelle est-elle?

Mme. VALMONT.

Derlhem vient de manquer.

VALMONT.

Quel est l'impertinent?...

Mme. VALMONT.

Votre premier commis me l'a dit à l'instant.

DUPRÉ.

Ma cousine a raison. La chose est répandue;
Sa réputation dans le monde est perdue.

VALMONT (*avec chaleur.*)

C'est à tort. Ce Derlhem est un homme de bien,
Et tous ses créanciers, monsieur, ne perdront rien.
Sa conduite en affaire est exempte de blâme;
Il ne fera jamais une faillite infâme :
Peut-être en ses paimens est-ce quelque embarras,
Et ses amis pourront l'ôter d'un mauvais pas.

DUPRÉ.

Vous croyez!

VALMONT (*réfléchissant.*)

J'ai touché ce matin une somme.....
Je puis, sans me gêner, aider cet honnête homme.
Si deux cent mille francs peuvent le secourir,
Il les aura ce soir, je cours l'en prévenir.

Mme. VALMONT.

Un trait si généreux console votre femme.....
Mon cœur charmé, surpris.....

VALMONT (*revenant sur ses pas avec colère.*)

Surpris! comment, madame?
Pouvez-vous m'adresser un pareil compliment?
Quand j'oblige quelqu'un, qu'y voit-on d'étonnant?
Vous ne me croyez pas une ame assez honnête,
Pour aider mon semblable au fort de la tempête.
Ah! votre étonnement, en outrageant mon cœur,
Doit me rendre suspect à tous les gens d'honneur.
Je suis donc un méchant?

Mme. VALMONT.

Je n'ai rien à répondre;
Vous savez trop bien l'art, monsieur, de me confondre.

VALMONT.

(*à Dupré en sortant, d'un ton bas et chagrin.*)

Que disais-je tantôt? Vous voyez par vos yeux;
Puis, jugez maintenant si je suis malheureux!

(*Ils sortent.*)

SCENE IX.

Mme. VALMONT, EUGÉNIE.

Mme. VALMONT.

Aurais-je dû m'attendre à sa brusque réponse!
Désormais à parler il faut que je renonce.

EUGENIE (*accourant en pleurs.*)

Ah! ma chère maman! sais-tu tous nos malheurs?

Mme. VALMONT.

Qu'as-tu, mon Eugénie? Eh quoi! je vois tes pleurs.....
Qu'est-il donc arrivé?

EUGENIE.

Je suis d'une colère!

Mme. VALMONT.

Et quel en est l'objet?

EUGENIE.

Charles, ce méchant frère.....

Mme. VALMONT.

Qu'a-t-il fait?

EUGENIE.

Il prétend nous quitter cette nuit.

Mme. VALMONT.

Je ne te comprends pas.

EUGENIE.

Il a son bel habit,
Son bonnet et son sabre.....

Mme. VALMONT.

Eh ! quelle mascarade !

EUGENIE.

Non, c'est pour tout de bon.

Mme. VALMONT.

D'où vient cette incartade ?

EUGENIE (*en pleurant.*)

Il est là dans sa chambre, et, l'épée à la main,
Il veut faire la guerre à tout le genre humain :
A ses beaux livres même il n'a point fait de grace ;
Il a mis en morceaux Virgile ainsi qu'Horace.
Il dit que ces messieurs ont causé ses chagrins,
Et qu'il veut à son tour corriger les Latins.
Puis, prenant son brevet, qu'il a mis dans sa poche,
Ma place, m'a-t-il dit, est retenue au coche.
Je pars : si je péris au milieu des combats,
(*En sanglottant.*)
Tu feras mes adieux à tous les avocats.

Mme. VALMONT.

Je prétends éclaircir cet étrange mystère.

EUGENIE.

Hélas ! comment peut-on abandonner sa mère ?

Mme. VALMONT.

Ah ! rejoignons mon fils. Le trouble de mes sens.....
Que deviendrai-je, hélas ! si je perds mes enfans ?

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

Mme. VALMONT (*en grande parure.*)

CHARLES veut me prouver combien je lui suis chère;
Il ne partira pas d'une semaine entière :
J'espère, avant la fin du temps qu'il a fixé,
Changer tous les projets de ce jeune insensé.
(*Elle se regarde dans une glace en souriant.*)
J'ai, pour plaire à Valmont, pris soin de ma figure;
Il va me trouver belle..... avec de la parure,
Si de tous mes apprêts son esprit irrité,
Ne me rappelle pas à ma simplicité.

SCENE II.

DERBAIN, Mme. VALMONT.

DERBAIN.

ENFIN, je vous revois; mon heureuse fortune.....

Mme. VALMONT.

Monsieur.....

DERBAIN.

Trouvez-vous donc ma présence importune?

Mme. VALMONT.

Vous ne le croyez pas, et l'ami de Derbain.....

DERBAIN.

Gémit plus que jamais du malheureux destin.....

Mme. VALMONT.

Encore! Et quel est donc le motif qui vous presse?
Des torts de mon époux vous me parlez sans cesse.

Ce zèle curieux est beaucoup trop ardent,
Et mon frère, je crois, n'en dirait pas autant.

DERBAIN.

Eh bien! je veux aussi remplacer votre frère;
Comme une sœur déjà vous me devenez chère!
Vous apprendrez bientôt qu'un fortuné lien.....

Mme. VALMONT.

(*A part.*)
Il parle de ma fille, ah! je le vois trop bien!
(*Avec sang-froid,*)
De ce grand intérêt, monsieur, je suis surprise.
A dire vos secrets rien ne vous autorise :
Quant aux miens, je veux bien répéter entre nous,
Ce que je vous ai dit tantôt sur mon époux.
Il fit, dans tous les temps, son bonheur de me plaire;
Et si l'on veut enfin juger son caractère.
Il a quelques défauts; quel homme n'en a pas!
Mais il craindrait, monsieur, d'être au rang des ingrats;
Et si le sort jamais le met à votre place,
Son hôte à ses regards obtiendra quelque grace;
Il ne se fera point un devoir d'arracher
Les secrets importans que l'on veut lui cacher.

DERBAIN.

Pour connaître aujourd'hui le malheur qui vous touche,
Ah! je n'ai pas besoin d'aveu de votre bouche.
Ne vous ai-je pas vue, et vous et votre enfant,
Aux yeux de votre époux n'arriver qu'en tremblant?
Valmont est un tyran, la preuve en est trop claire.
Enfant, je n'ai jamais tremblé devant mon père.

Mme. VALMONT.

Ah! de mon père aussi la bonté, la douceur.....

DERBAIN.

Comme vous près du mien j'ai connu le bonheur.

Mme. VALMONT.

Chaque jour je cherchais le moyen de lui plaire;
Je connaissais ses goûts, son ame toute entière;
La moindre bagatelle, ou la plus simple fleur,
Lui peignaient mon amour dans toute sa candeur.

DERBAIN.

Un jour, je m'en souviens, on préparait sa fête;
Moi, pour la célébrer, aussitôt je m'apprête.
Pour la première fois, outrageant Apollon,
Je fis, sans son aveu, des vers, une chanson;
Et voulant que ma sœur, encor dans son enfance,
Fût l'organe naïf de ma jeune éloquence,
Je l'exerçai dès-lors, en orgueilleux auteur,
A réciter les chants inspirés par mon cœur.

Mme. VALMONT.

Oh! Dieux! que dites-vous? Ainsi faisait mon frère;
Mon cœur fut de ses chants premier dépositaire.

DERBAIN (*avec la plus grande sensibilité.*)

Ah! de ma sœur encor j'entends la douce voix;
Mon père m'est présent, il est là, je le vois;
A nos vœux, nos transports, son ame est attendrie...
Il semblait respirer une nouvelle vie;
Et nous pressant tous deux de ses bras défaillans,
Les yeux baignés de pleurs, il bénit ses enfans.

Mme. VALMONT.

Sa voix, ses traits!..... Derbain!

DERBAIN (*lui tendant les bras.*)

Ah! malgré moi, mes larmes...

Mme. VALMONT (*se jetant dans ses bras.*)

Mon frère! mon ami!

DERBAIN.

Quel moment plein de charmes!

Mme. VALMONT.

C'est toi!

DERBAIN.

Ma sœur, revois, dans un frère chéri,
Ton premier défenseur et ton premier ami.
Aujourd'hui près de toi je veux être le même :
En vain de ton époux la rigueur est extrême;
Je veux en triompher, et finir les malheurs
Qui, depuis dix-huit ans te font verser des pleurs.

Mme. VALMONT (*avec l'accent de la plus grande douleur.*)

Oui, je suis malheureuse! et des larmes amères
Ont souvent, en secret, innondé mes paupières.
N'espère pas, Derbain, désormais les tarir;
Je ne sais maintenant que me taire et souffrir.
La contradiction, qui m'était étrangère,
M'ôte toute énergie. Enfin mon caractère,
Dont toi-même souvent admirais la gaîté,
A changé tout-à-fait dans mon adversité.

DERBAIN.

Ah! le cœur se flétrit toujours dans l'esclavage :
Ma sœur, tu dois tes maux à ton peu de courage.
Les défauts de Valmont tiennent à son esprit;
Par un cœur juste et droit il croit être conduit :
Mais ta faiblesse aussi le trompe et l'encourage;
Jamais tu n'aurais dû supporter un outrage :
Il fallait à ses torts, opposant ton bonheur,
Corriger son esprit en attaquant son cœur.
Mais, dis-moi, ton mari, dans le fond de son ame,
Aime-t-il tendrement ses enfans et sa femme?

Mme. VALMONT.

Il cache son amour sous un front ténébreux,
Et paraître sensible, est faiblesse à ses yeux.

DERBAIN (*vivement.*)

Il suffit. Je saurai le rendre à la nature.

Mme. VALMONT.

Et quel est ton projet?

DERBAIN.

Que ton cœur se rassure.
Mais il faut que l'on m'aide, et j'exige de toi,
Qu'en parlant à Valmont, tu bannisses l'effroi.
Il faut au dernier point pousser son caractère;
Je ne puis te servir, s'il n'est bien en colère :
Cherche, pour l'irriter, une forte raison.

Mme. VALMONT.

Je n'en ai pas besoin. — Charles, de la maison
Veut partir cette nuit. Bientôt cette nouvelle
Va causer entre nous une affreuse querelle.

DERBAIN.

Mais, sur-tout, garde bien mon secret aujourd'hui.....
Je veux, comme étranger, rester auprès de lui.
Je ne suis plus Derbain. Allons, reprends courage.
Je prétends ramener la paix dans ton ménage.
Tu sauras mes projets; mais pour les bien servir,
Ce n'est plus qu'à moi seul que tu dois obéir.

Mme. VALMONT.

Depuis long-temps ce cœur, flétri par la souffrance,
Près de mon seul ami, renaît à l'espérance.
Ah! Derbain, à son gré, peut disposer de moi.

DERBAIN.

Mais voici ton époux, je le laisse avec toi.
Adieu!

SCENE III.

VALMONT, Mme VALMONT.

Mme. VALMONT.

(*A part.*)
Pour obéir aux ordres de mon frère,
Montrons, s'il est possible, un peu de caractère.

VALMONT (*en entrant.*)

C'est le plus sot cocher, les plus maudits chevaux!
Il semble qu'on ait fait pour moi ces animaux;
Et du Marais enfin jusques à ma demeure,
Je veux être pendu, s'ils n'ont pas mis une heure.

Mme. VALMONT.

Avez-vous accompli le projet généreux?

VALMONT (*avec humeur.*)

Sur de pareils objets, je fais ce que je veux.

Mme. VALMONT.

Mais, à Derlhem?.....

VALMONT.

Encor!

Mme. VALMONT.

Si mon cœur s'intéresse....

VALMONT.

Non, vous ne devez pas vous mêler de ma caisse.

Mme. VALMONT.

Pardon!

VALMONT (*regardant sa femme*).

Vous passez en éclat, à mes regards surpris,
Les plus riches beautés que l'on cite à Paris.

Mme. VALMONT (*avec douceur.*)

N'avez-vous pas voulu que, songeant à moi-même,
J'eusse dans mes habits une richesse extrême?

VALMONT (*avec amertume.*)

Je ne vous ai point dit d'avoir ces diamans,
De dépenser, que sais-je? au moins vingt mille francs.
Vous eussiez dû, je crois, montrer quelque scrupule,
D'étaler aux regards ce luxe ridicule,
Et ne pas acheter, dans ces malheureux temps,
Un collier qui pourrait nourrir cent indigens.

Mme. VALMONT.

Rassurez-vous, monsieur.

VALMONT (*s'échauffant.*)

Moi, que je me rassure!
Quand vous osez porter une telle parure!

Mme. VALMONT.

Monsieur, vous avez tort.....

VALMONT.

(*En riant amèrement.*)

Soit; je suis un bavard,
Qui, sans aucun motif, parle et gronde au hazard.
(*Gravement.*)
Faites à votre tête. Ajoutez au contraire
A l'éclat qui vous rend et plus belle et si fière;
Portez dans vos cheveux et topaze et rubis;
Que les perles et l'or brillent sur vos habits;
Que tout respire enfin votre magnificence,
Et soyez à Paris reine de la finance.
S'il m'arrive un revers, je perdrai mon crédit,
Et l'on dira de moi ce que toujours l'on dit :

« Quoi! Valmont a manqué? la chose devait être;
» Sa femme, sans brillans ne pouvait pas paraître :
» Le destin a puni leur sotte vanité;
» Je ne plains point leur sort, ils l'ont bien mérité. »
Voilà ce qu'on dira.

Mme. VALMONT.

Dans cette circonstance,
Je ne crains pas, monsieur, qu'ainsi de moi l'on pense.
Je n'ai, vous le savez, pour parer mes attraits,
En frivoles bijoux, rien dépensé jamais.

VALMONT.

Eh quoi! ces diamans?

Mme. VALMONT.

Ce sont ceux de ma mère,
Qu'aux jours de notre hymen m'avait donnés mon père.
Je ne les porte plus au moins depuis quinze ans,
Et je dois craindre peu les propos médisans.

VALMONT (*étonné.*)

Ah! ah! c'est différent!

Mme. VALMONT (*à part.*)

La raison qui l'éclaire
Une fois cependant l'a contraint à se taire.

VALMONT (*d'un ton goguenard.*)

Vous croyez que j'ai tort; mais, soit dit entre nous,
C'est montrer peu de goût qu'avoir de tels bijous.
Ils sont, pour la plupart, d'une façon antique;
Je me trompe de mot, je veux dire *gothique;*
Et tous vos diamans, quoique très-précieux,
Ont servi de parure à tous vos bons ayeux

Mme. VALMONT.

Monsieur.....

VALMONT (*brusquement.*)

Vous vous fâchez d'une plaisanterie;
Vous avez aujourd'hui certain ton d'ironie.....

Mme. VALMONT.

Je me tairai, monsieur; c'est-là le seul moyen
Que je puisse trouver de vous paraître bien.

VALMONT.

Pas toujours; et je sais qu'il est certain silence
Plus expressif encor qu'un mot d'impertinence.

Mme. VALMONT (*avec beaucoup de douceur.*)

Je veux vous obéir; mais je ne puis pourtant
Répondre sans parler, ou me taire en parlant.

VALMONT.

Eh! mais, vous devenez tout-à-fait raisonneuse!

Mme. VALMONT (*avec sensibilité.*)

C'est que vous me rendez tout-à-fait malheureuse;
Et de mon caractère.....

VALMONT.

Il est plaisant, ma foi,
Que je m'entende faire un tel reproche, à moi!

Mme. VALMONT.

Que ne m'est-il, monsieur, permis de vous répondre?

VALMONT.

Répondez, je vous prie, et daignez me confondre.

Mme. VALMONT.

Je prétends seulement.....

VALMONT.

D'une feinte douceur
Vous savez avec art colorer votre humeur.

Mme. VALMONT.

J'attends.....

VALMONT.

Moi, j'aime mieux une franche colère;
On sait à qui répondre, et comment il faut faire.

Mme. VALMONT.

De grace, permettez.....

VALMONT.

Oui, ce ton doucereux
Cache, le plus souvent, un retour dangereux :
Au défaut de la force, on se sert de l'intrigue;
Et jusques aux valets, contre moi tout se ligue;

Le maître qui, chez lui, veut que tout aille bien,
De se faire obéir n'a plus aucun moyen.

Mme. VALMONT.

Mais, cependant, je vois qu'à la moindre parole,
Afin de vous servir, chacun s'empresse, vole.....

VALMONT (*avec un air de regret.*)

Mais, de quelle manière, et comment le fait-on?
On me craint : aussitôt que j'entre à la maison,
Je vois fuir vos valets, et Charle et votre fille :
(*Avec un peu de sensibilité.*)
Est-ce ainsi qu'on accueille un père de famille?

Mme. VALMONT
(*avec sensibilité et avec l'apparence de la fermeté.*)

Il est vrai : dans ces lieux vous portez la terreur;
A vous craindre, monsieur, vous contraignez le cœur,
Et ceux qu'à vous aimer destina la naissance,
D'un père rigoureux évitent la présence;
Ils savent qu'une erreur, sur le plus simple objet,
D'un courroux violent peut exciter l'effet.
Vous ne pardonnez rien à la fougue de l'âge;
Leur gaîté vous attriste, et leur jeu vous outrage;
Et s'ils n'ont pas pour vous un esprit confiant,
C'est que jamais, pour eux, vous n'êtes indulgent.
Qu'arrive-t-il de là? Par crainte de leur père,
Vos enfans, de leurs goûts, vous ont fait un mystère,
Et, tremblans d'encourir votre sévérité,
Pour des torts très-légers, blessent la vérité;
Mais, hélas! du mensonge on prend trop l'habitude :
Sachez quel est l'objet de mon inquiétude;
Ils ont su trop long-temps vous le dissimuler;
Mais, je me détermine à vous le révéler.

VALMONT.

Quel langage?

Mme. VALMONT.

Valcour adore votre fille,
Et souhaite, monsieur, d'être de la famille.

VALMONT.

Ma fille l'aimerait?

Mme. VALMONT.

Hélas! déjà son cœur
Desire cet hymen, qui ferait son bonheur.

VALMONT.

Elle n'épousera jamais un militaire;
Je redoute pour eux les hasards de la guerre.
Je veux un gendre, moi, qui reste à la maison,
Que je puisse aller voir quand je serai barbon.

Mme. VALMONT.

Vous n'êtes pas au bout; sur-tout que la colère.....

VALMONT.

Aujourd'hui je vous trouve un certain caractère.....

Mme. VALMONT (*avec effroi.*)

Moi, de votre courroux, je crains que les éclats.....

VALMONT (*en fureur.*)

Non, non, je vous promets de ne m'emporter pas;
Mais, de grace, parlez, qu'avez-vous à me dire?

Mme. VALMONT.

Du plus cruel malheur, je voulais vous instruire:
Charles, qu'on destinait au rang de magistrat,
En dépit de votre ordre, a laissé cet état.
(*Valmont fait un mouvement.*)
Oui, de tous ses projets je viens d'être informée;
Il veut partir ce soir pour se rendre à l'armée.

VALMONT.

(*Avec sensibilité.*)
Me quitter, moi, qui l'aime! Ah! déjà ma fureur.....
Avant les ennemis, monsieur l'homme de cœur,
Je prétends, par ma foi, tâter votre courage;
Voyons si, devant moi, vous ferez bon visage.
Picard!

Mme. VALMONT.

Valmont, calmez de votre emportement.....

VALMONT.

(*Appelant.*)
Picard! Et quel est donc son grade au régiment?

Mme. VALMONT.

Officier de hussards. — Valcour, qui l'en croit digne,
Vient d'obtenir pour lui cette faveur insigne.

VALMONT.

C'est un très-grand honneur, grand merci pour ma part:
Charle, ou j'y périrai, ne sera point hussard.

Mme. VALMONT.

Il faut, par la douceur, qu'un père le ramène.

VALMONT.

S'il m'y force, en sa chambre aujourd'hui je l'enchaîne.

Mme. VALMONT.

Grands Dieux!

VALMONT.

Mais ce vieillard veut-il donc arriver?
(*Toujours plus en courroux.*)
Picard!

SCENE IV.

PICARD, VALMONT, Mme. VALMONT.

PICARD.

(*Arrivant.*)
Me voilà!

VALMONT.

Traître! — Allez vîte trouver
Et mon fils et ma fille. — Allez, sans plus attendre;
Dans cet appartement qu'on les fasse descendre.

PICARD.

(*A part.*)
Il suffit. — Je vois trop à son air, à ce ton,
Que pour nos deux enfans il ne fera pas bon.

SCENE V.

VALMONT, Mme. VALMONT.

VALMONT (*tenant sa colère.*)

De tout ce qui se passe on me fait un mystère;
Vous-même la première avez bien su vous taire.

Mme. VALMONT.

Je ne le cache pas, sans la nécessité,
De moi vous n'eussiez point appris la vérité.
Oui, l'on pardonne à ceux que le malheur rassemble,
De s'avouer leur peine et de pleurer ensemble.
Je n'ai pu de leurs torts blâmer mes deux enfans :
Il est permis de craindre et de fuir ses tyrans.

VALMONT.

Madame, c'est pousser un peu trop loin le zèle;
Et je dois.....

SCENE VI.

EUGÉNIE, VALMONT, Mme. VALMONT.

EUGENIE (*en tremblant.*)

Est-il vrai que mon père m'appelle?

VALMONT.

Et que trouvez-vous donc d'étonnant à cela?

EUGENIE.

Puisque vous m'appelez, mon père, me voilà.

VALMONT.

Vous vous avisez donc, chère petite amie,
D'aimer à mon insçu?

EUGENIE.

C'est une calomnie!
Qui, moi? je n'aime rien.

VALMONT.

Voyez comme elle ment!
Quoi! certain colonel.....

EUGENIE (*à part.*)

Il sait tout maintenant.

Mme. VALMONT.

Allons, avec franchise avouez, Eugénie,
Qu'à Valcour, par l'hymen, desirant d'être unie.....

EUGENIE.

Ah! d'un espoir si doux mon cœur est enchanté;
Valcour est plein d'esprit, de graces, de bonté!
De l'air le plus aimable, il m'a dit : Je vous aime;
Et moi, tout franchement, j'ai répondu de même.

VALMONT.

Comment de cet aveu flattant sa vanité.....

EUGENIE.

Je crois qu'il faut toujours dire la vérité.

VALMONT.

Soit; mais je ne vous vis jamais aussi sincère,
Et vous savez très-bien mentir à votre père.
Je vous en veux bien moins, malgré tous vos défauts,
Qu'à ceux qui n'ont pas su vous reprendre à propos.
Quant à ce bel amour pour ce beau militaire,
Vous aurez la bonté d'y renoncer, ma chère.
Moi, qui me fais honneur d'avoir les goûts bourgeois,
A ma fille, je donne un époux de mon choix.

EUGENIE (*à part.*)

Il doit être du mien.

VALMONT (*s'échauffant peu à peu.*)

Je crois pouvoir prétendre
Au droit qui m'appartient de me choisir un gendre.

Mme. VALMONT.

Vous en avez le droit.

VALMONT.

Il serait trop plaisant
Que je prisse d'abord le conseil d'un enfant.

EUGENIE (*à part.*)

Il se fâche, j'ai peur.

VALMONT.

Pour vous, mademoiselle,
Ne vous avisez pas de faire la rebelle.
Ayant peu, vous aurez un époux de ma main.
Je veux, comme il me plaît, vous marier enfin.

EUGENIE (*d'un ton tremblant.*)

J'épouserai tous ceux que vous voudrez, mon père.

VALMONT,

Celui qu'on vous destine est digne de vous plaire.
Vous aurez avec lui des jours très-fortunés.
Et vous l'aimerez bien?

EUGENIE (*faisant la révérence.*)

Oui, si vous l'ordonnez.

VALMONT.

Mais je vois à-propos arriver votre frère!

Mme. VALMONT (*à part.*)

Ah! c'est sur lui que doit éclater sa colère.

SCENE VII.

EUGÉNIE, CHARLES, VALMONT, Mme. VALMONT.

VALMONT (*à Charles, qui n'ose pas approcher.*)

Eh bien! que craignez-vous?

CHARLES.

Mais, rien assurément.

VALMONT.

Je sais vos beaux projets conçus tout récemment.

EUGENIE (*à part, à Charles.*)

De mentir maintenant ne fais pas la sottise.

VALMONT.

Ils ont dû, j'en conviens, exciter ma surprise;
Mais, sans vous approuver, je ne puis cependant
Vous blâmer tout-à-fait d'un pareil changement.
Vous quittez le barreau pour le métier des armes,
Et Mars, plus que Thémis, vous présente des charmes :
C'est bien. Suivez, monsieur, votre nouvel état;
Un hussard aujourd'hui vaut bien un avocat.

EUGENIE (*à part.*)

Parle-t-il tout de bon?

Mme. VALMONT (*à part.*)

Il se moque, je pense.

CHARLES.

Quoi! vous ne blâmez pas ma subite inconstance?

VALMONT (*d'un air moitié sérieux et ironique.*)

Non, vos petits enfans seront tous glorieux
De citer un héros parmi leurs bons ayeux.

CHARLES (*noblement.*)

Je ne sais pas quel sort le hasard me destine;
Mais si pour les combats mon goût me détermine,
A servir mon pays je prétends réussir.
De l'état que je prends, je puis m'énorgueillir :
Tant d'hommes ont prouvé qu'il était honorable !
Je veux les imiter, et je m'en sens capable.

VALMONT.

A cette noble ardeur, je reconnais mon sang!
Allons, nous vous verrons un jour au premier rang.
Etre sous-lieutenant! Peste! c'est un beau grade!
(*Après l'avoir reçu.*)
Montrez-moi le brevet.—... Très-bien, mon camarade!

EUGENIE (*à part.*)

Il donne son brevet; que mon frère est donc sot!

Mme. VALMONT (*à part.*)

Au ton plaisant, les pleurs vont succéder bientôt.

VALMONT (*après avoir lu.*)

Cet acte est, en tout point, conforme à l'ordonnance;
De vous faire tuer vous avez la licence;
Le ministre y consent, moi, je n'y consens pas,
Et veux bien, cette fois, vous sauver du trépas.
(*Il déchire le brevet.*)

CHARLES (*en colère.*)

Vous déchirez l'écrit que ma main vous confie!

VALMONT (*avec fermeté.*)

Autrement vous pouvez servir votre patrie;
Et pour remplir, mon cher, cette commission,
Il ne vous manque rien... que ma permission.

CHARLES (*avec chaleur.*)

Monsieur, je suis inscrit, et comment vais-je faire?

VALMONT.

Je me rendrai demain au bureau de la guerre,
Je verrai le ministre, il m'entendra très-bien,
Et de vous affranchir, je connais le moyen.
De servir sa patrie, il est mille manières;
Oui, l'on peut s'illustrer dans toutes les carrières;
Artiste, commerçant, guerrier et magistrat,
S'ils se sont distingués, ont droit au même éclat.

CHARLES (*vivement.*)

Moi, je prétends servir; c'est en vain qu'on espère.....

VALMONT (*plus vivement.*)

J'aime autant vous voir mort, que vous voir militaire.

CHARLES,

Je saurai m'affranchir d'un si pénible état;
J'aurai ma liberté!—Je me ferai soldat!

VALMONT (*furieux.*)

Quoi! vous osez ainsi me braver?.....

Mme. VALMONT.

Ah! de grace!

EUGENIE.

Oh! mon frère!

Mme. VALMONT.

Mon fils!

VALMONT (*plus furieux.*)

Un enfant me menace!

CHARLES.

Je n'y puis plus tenir.

VALMONT.

Mais, voyez donc quel ton?

CHARLES.

Je trouverai moyen de quitter la maison.

VALMONT.

Je t'en empêcherai; tu vas le voir sur l'heure.
Oui, je t'enfermerai plutôt dans ma demeure.

Mme. VALMONT.

Accordez-nous sa grace.....

VALMONT (*troublé.*)

Eh! mais j'entends du bruit!
Oui, j'aperçois notre hôte... Ici qui l'a conduit?...
Aux yeux d'un étranger... les troubles de famille.....
Allons, qu'en vos regards la tranquillité brille.

SCENE VIII.

EUGÉNIE, CHARLES, VALMONT, Mme. VALMONT, DERBAIN.

DERBAIN (*à Valmont.*)

Au jardin vous avez de la société;
Et madame Dupré, livrée à sa gaîté,
Attend votre famille avec impatience.
(*Avec affectation, en regardant tout le monde.*
Mais, pour bien s'amuser, il faut votre présence.

Mme. VALMONT (*à part.*)

Le temps est bien choisi.

VALMONT (*souriant.*)

Oui, nous allons bientôt.....
(*Bas, à sa femme.*)
Ayez donc un autre air.

DERBAIN (*à part.*)

On a grondé tantôt.

VALMONT (*bas, à son fils.*)

Voulez-vous dérider cette sotte figure?
Riez, soyez aimable, ou bientôt, je vous jure,
Vous vous repentirez de votre entêtement.

CHARLES (*bas, à son père.*)

Oui, pour vous obéir, je paraîtrai content.
(*A part.*)
La colère m'étouffe, et j'en serai malade!

VALMONT (*bas, à Eugénie.*)

Quitterez-vous enfin ce petit air maussade?
Commencez, s'il vous plaît, par essuyer vos yeux.

EUGENIE (*bas, à son père.*)

Pour vous faire plaisir, j'aurai le ton joyeux.

(*Pendant ces à-partés, Derbain et madame Valmont causent tout bas.*)

VALMONT (*d'un air gai.*)

Allons, mes chers amis, joindre la compagnie;
Portons-y la gaîté, seul charme de la vie.
(*A Derbain, en sortant.*)
Le jour qu'on vous possède, est un jour de plaisir.....

EUGENIE (*en sanglotant.*)

Oui, nous sommes en train de nous bien divertir.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

PICARD, DERBAIN.

DERBAIN.

NON, je ne vis jamais de dîner plus bizarre;
Mon beau-frère est, à table, un homme vraiment rare.
Pour tous les étrangers adoucissant ses yeux,
Il cherche des bons mots, veut paraître joyeux;
Tandis qu'au même instant, pour une bagatelle,
Il gourmande ses gens, sourdement les querelle.
De tout son embarras j'aurais ri de bon cœur,
Si je n'avais pas vu le chagrin de ma sœur.

PICARD.

Mais il n'a pas été pourtant trop redoutable;
Il avait l'humeur gaie et le ton agréable;
Il nous a régalés de petits juremens
Sept ou huit fois à peine, encor entre ses dents.
Ah! c'est là sa douceur!

DERBAIN.

Cette douceur étrange
Me prouve que ma sœur a les vertus d'un ange.
Combien elle a souffert! Mais, grace à ton secours,
Je prétends embellir le reste de ses jours.
Mes ordres sont remplis?

PICARD.

Oui, même avec finesse,
Et vous serez content, monsieur, de mon adresse.

DERBAIN.

Ma sœur n'a point, tantôt, au gré de mes souhaits,
Irrité son époux; ils sont encore en paix.

PICARD.

Non, monsieur, grace au ciel! mon maître, tout à l'heure,
De ses cris violens, remplissait la demeure.
(*Avec joie.*)
Je les ai tous les deux rencontrés disputant.

DERBAIN.

Très-bien. — Valmont viendra dans cet appartement;
Nous devons aux échecs jouer une partie.

PICARD.

Mais je l'entends, je pense; écoutez comme il crie!
(*On entend un bruit confus de voix.*)

DERBAIN.

Je sors. — Je ne veux pas gêner les combattans;
Je reverrai ma sœur quand il en sera temps.
(*Derbain sort. — Picard laisse la scène libre, allume les bougies du salon, et sort après son dernier à-parté.*)

SCENE II.

Mme. VALMONT, VALMONT.

Mme. VALMONT (*du ton de la supplication.*)

Ai-je commis un crime, en demandant sa grace?

VALMONT.

Oui, d'un jeune insensé j'ai dû punir l'audace,
Et pour plus de deux mois, je le tiens en prison.

PICARD (*à part, allumant les bougies.*)

Il ne tient rien.

Mme. VALMONT.

De grace! écoutez la raison!
Vous perdrez votre fils par cet ordre sévère.

VALMONT.

Nous verrons s'il se fait malgré moi militaire?

Mme. VALMONT.

Craignez tout d'un jeune homme en proie au désespoir!

PICARD (*à part.*)

Elle est trop douce encore.

(*Picard sort.*)

VALMONT.

Il fera son devoir,
Ou, morbleu! malgré lui, je saurai l'y contraindre.

Mme. VALMONT.

Vous voulez donc toujours, monsieur, vous faire craindre?

VALMONT.

Oui, puisqu'ici chacun se plaît à me blâmer,
On me craindra du moins, si l'on ne peut m'aimer.

Mme. VALMONT.

Révoquez, pour mon fils, cette horrible maxime;
Craignez qu'il ne résiste à la main qui l'oprime!
Vous le verrez, monsieur, il enfreindra vos lois;
S'il cherche à vous quitter, il use de ses droits;
Et si le sort m'offrait un pareil avantage,
Je romprais, comme lui, le plus triste esclavage.

VALMONT (*avec la plus grande surprise.*)

Est-ce vous qui parlez?

Mme. VALMONT.

Oui, ce cœur s'est lassé;
Pour souffrir plus long-temps, vous l'avez trop blessé.
Ah! depuis dix-huit ans, que de notre hyménée
Je traîne, avec douleur, la chaîne infortunée,
Je n'ai pas vu, je crois, s'écouler un seul jour
Sans entendre des pleurs dans ce triste séjour.
Je n'ai point un époux, mais un rigoureux maître;
A ses yeux, malgré moi, je tremble de paraître :
Pour obtenir la paix, à son opinion
De mon être j'ai fait toute abnégation;
Je parle, je me tais, selon qu'il le desire :
Mais trop heureuse encor, dans mon cruel martyre,
Lorsqu'après avoir fait toutes ses volontés,
Il ne m'outrage pas par quelques duretés.
Tous les jours, je le sens, de la mélancolie,
Les langoureux ennuis obscurcissent ma vie;

Et je verrais sans peine approcher le trépas,
Si ma fille et mon fils ne me consolaient pas.
Pour comble de malheurs, je les perdrai peut-être!
Que deviendrai-je seule avec ce cruel maître?
Les maux que mes enfans m'aidaient à supporter,
Viendront à chaque instant sur moi seule éclater.
Ah! déjà je frémis à cet affreux présage!
Pour souffrir sans appui, je n'ai plus de courage;
Et si la mort bientôt ne finit mes tourmens,
Je romps tous mes liens, et je suis mes enfans.

VALMONT (*du ton le plus étonné.*)

Ce langage hardi doit beaucoup me surprendre;
Pour la première fois, vous l'avez osé prendre;
Il est dans votre bouche à tel point étonnant,
Que je ne sais quel ton prendre en vous répondant.
(*Avec chaleur.*)
Quoi! de tant de malheurs vous m'accusez, madame?
Je suis, à vous entendre, un méchant, un infâme;
Je marche environné de chagrins, de terreur;
A vous, à mes enfans, je dois donc faire horreur?
Vous osez m'accuser! et quels sont donc mes crimes?
Et comment ai-je pu faire autant de victimes?
Joueur désespéré, vais-je sur des brelans
Hasarder d'un seul coup le bien de mes enfans?
M'a-t-on vu me livrer à la honteuse ivresse,
Que produit les vapeurs d'une liqueur traîtresse?
Épris de nos Laïs, vous ai-je fait l'affront
De couvrir de bijoux leur impudique front?
Moi, je connais mes torts, et je vais vous les dire:
D'aimer trop des enfans, nés pour me contredire;
De travailler sans cesse, afin de parvenir
A pouvoir leur former le plus doux avenir.
Je n'ai qu'un seul desir, qu'un but, qu'une espérance;
Je veux vous assurer la noble indépendance
Que donne la fortune à tous ses favoris;
Et c'est pour vous enfin, votre fille et mon fils,
Que dans de longs travaux je consume ma vie;
Et de votre malheur, même de barbarie,
Vous osez accuser ce cœur trop généreux?.....
Ah! j'ai fait des ingrats, et non des malheureux.

Mme. VALMONT.

Sans doute, vous avez ces qualités louables,
Qui vous mettent au rang des hommes estimables;
Vous avez les vertus que donne un noble honneur;
Mais, hélas! ces vertus font peu notre bonheur :
Un esprit indulgent, un caractère aimable,
Les égards que l'on doit toujours à son semblable;
Enfin, cette douceur, cette paix.....

VALMONT.

Eh! morbleu!
D'exciter mon courroux vous faites-vous un jeu?
Retenez cet avis, il part du fond de l'ame :
J'ai beaucoup de respect pour vos conseils, madame;
Mais, à l'âge où je suis, je ne saurais changer;
Il faut de mes défauts savoir vous arranger.

Mme. VALMONT.

Non, monsieur; je prétends.....

VALMONT (*en fureur.*)

Ah! finissons, de grace!
Je consens, par prudence, à vous céder la place;
Je sors. Redoutez tout d'un époux irrité,
Et malheur à quiconque enfreint ma volonté!
(*Il sort.*)

SCENE III.

DERBAIN, Mme. VALMONT.

M. VALMONT.

Grands Dieux! quel est mon sort? — Ni larmes, ni prière,
Ne pourront donc jamais désarmer sa colère?
(*A Derbain, qui entre.*)
Ah! mon frère! combien mon époux est cruel!

DERBAIN.

Ah! j'ai tout entendu. Je serais criminel,
Si je t'abandonnais, ma sœur, à ce barbare :

A suivre mes projets, que ton cœur se prépare.
Tu ne peux maintenant refuser mes secours.

Mme. VALMONT.

Mais si j'allais, mon frère, empoisonner ses jours?
Si de son désespoir.....

DERBAIN.

Tu balances encore!
Est-ce pour mon bonheur qu'aujourd'hui je t'implore?
Ma sœur, penses-y bien : oui, c'est de ce moment
Que tu peux espérer la fin de ton tourment;
Mais si dans mes desseins ton cœur me contrarie,
Abandonne aux chagrins le reste de ta vie.

Mme. VALMONT.

Eh bien! je t'obéis; et dussé-je avoir tort,
A l'instant, à ton gré, dispose de mon sort.

SCENE IV.

PICARD, DERBAIN, Mme. VALMONT.

DERBAIN (*à Picard, qui entre.*)

Tu nous viens à-propos; tu sais ce qu'il faut faire;
Exécute cet ordre avec un grand mystère.
Tu m'entends.....

PICARD.

Vous pouvez, monsieur, compter sur moi.

DERBAIN.

Adieu, ma chère sœur.

Mme. VALMONT.

Je m'abandonne à toi.
(*Elle sort avec Picard.*)

DERBAIN (*seul.*)

A Valmont, en ces lieux, j'ai promis de l'attendre;
Pour jouer aux échecs, il doit bientôt s'y rendre.
(*Il arrange les échecs.*)
Préparons-nous, je vois que tout ira très-bien,

Et plus j'y réfléchis, plus j'aime ce moyen;
S'il ne réussit pas, Valmont est incurable,
Et restera toujours un homme insupportable.

SCENE V.

DUPRÉ, Mme. DUPRÉ, DERBAIN.

DERBAIN (*à madame Dupré.*)

Quoi! madame, c'est vous?

DUPRÉ.

Oui, nous venons vous voir.

Mme. DUPRÉ.

Nous venons à Valmont souhaiter le bonsoir.
Il agit avec nous de façon singulière,
Et je vais le gronder de la bonne manière.
Mais, je ne le vois pas?

DERBAIN.

Il est dans ses bureaux.

Mme. DUPRÉ.

Je vais l'aller trouver, et lui dire en deux mots.....

DERBAIN (*l'arrêtant.*)

Non, demeurez; je cours l'avertir, pour vous plaire,
Et de votre arrivée, et de votre colère.

(*Il sort.*)

SCENE VI.

Mme. DUPRÉ, DUPRÉ.

Mme. DUPRÉ.

Nous envoyer chercher sa fille à l'Opéra!

DUPRÉ.

C'est un homme bizarre.

Mme. DUPRE.

Oui, mais il le paira.

DUPRÉ.

Je lui dois tout l'ennui que j'ai pris au spectacle.

Mme. DUPRÉ.

Ah! peut-on s'ennuyer, quand de l'art un miracle.....

DUPRÉ.

Le miracle pourtant ne m'a point amusé.

Mme. DUPRÉ.

Sur les arts vous auriez déjà le cœur blasé!
Je pense mieux de vous; il serait impossible
Qu'à leurs charmes divins vous fussiez insensible.

DUPRÉ (*se mettant un peu en colère.*)

Quoi! vous me prouverez!.....

Mme. DUPRÉ.

Monsieur, laissons cela;
L'homme de goût toujours s'amuse à l'Opéra.

DUPRÉ (*avec humeur.*)

Je m'y suis diverti, si cela peut vous plaire.

Mme. DUPRÉ (*sèchement.*)

Vous le dites d'un ton à me mettre en colère.

DUPRÉ

Je vois que c'est ma faute; et sans doute ce soir,
Je me suis amusé sans m'en apercevoir.

Mme. DUPRÉ.

Ah! c'est Valmont!

SCENE VII.

VALMONT, Mme. DUPRÉ, DUPRÉ.

Mme. DUPRÉ (*à Valmont.*)

Je viens pour vous dire à vous-même,
Que je suis contre vous dans un courroux extrême.

VALMONT.

Qu'ai-je donc fait, madame?

DUPRÉ.

Eh! vous le savez bien.
Pourquoi le demander?

VALMONT.

Non, je ne conçois rien.....

Mme. DUPRÉ.

Votre fille peut bien, je crois, sous ma tutelle,
Paraître à l'Opéra?

VALMONT.

C'est un honneur pour elle.

Mme. DUPRÉ.

Mais d'où vient donc, monsieur, ce caprice étonnant,
Qui vous fait envoyer la chercher.....

VALMONT.

Et comment?...
Ma fille est revenue!... Ah! je ne puis comprendre....
Et qui donc est allé de vos mains la reprendre?

Mme. DUPRÉ.

Votre fils est venu tantôt de votre part,
Pour ramener sa sœur et presser son départ.

VALMONT (*vivement.*)

Eh quoi! Charles, mon fils!

DUPRÉ.

Mais oui; tout vous étonne.

VALMONT (*en colère.*)

Le petit scélérat! je la lui garde bonne.

Mme. DUPRÉ.

Eh bien! qu'a-t-il donc fait?

VALMONT.

Ce qu'il a fait, vraiment!
Je l'avais enfermé dans son appartement,
Pour certaine sottise à moi trop bien connue;
Et le traître s'enfuit!..... Si jamais à ma vue
Il ose se montrer!...

Mme. DUPRÉ.

Vous parlez de prison....
Traiter comme un enfant, cet aimable garçon!

VALMONT (*inquiet.*)

Mais où sont-ils?..... Sortons de cette incertitude.

Mme. DUPRÉ.

Vous paraissez avoir beaucoup d'inquiétude?
Votre épouse sans doute.....

VALMONT (*appelant.*)

Holà! quelqu'un ici!
(*A un domestique qui entre.*)
Qu'on appelle Picard!—Je vais être éclairci;
Je connaîtrai par lui cette énigme importante
Qui déjà, malgré moi, m'irrite et me tourmente.
Quoi! mes enfans, ce soir, ne sont pas de retour?
A cette heure? aussi tard?..... Voilà le premier jour.
Mais, madame Valmont ne peut être sortie?
Elle ne m'a rien dit... Est-ce quelque partie?
Quelque bal arrangé pour se bien divertir?
Y serait-on allé sans daigner m'avertir?

Mme. DUPRÉ.

Où serait le grand mal? Pourquoi cette colère?
Mais vous êtes, Valmont, un homme trop sévère.

DUPRÉ.

C'est bien mon sentiment; il se fâche de tout.

VALMONT.

C'est qu'aujourd'hui chacun veut me pousser à bout.

SCENE VIII.

VALMONT, PICARD, Mme. DUPRÉ, DUPRÉ.

VALMONT.

ARRIVEZ donc, Picard, vous vous faites attendre.
Me ferez-vous, monsieur, le plaisir de m'apprendre
Comment Charle, enfermé par ma juste rigueur,

Se rend à l'Opéra pour y chercher sa sœur?
(*Avec un peu d'emportement.*)
Apprends-moi le moyen dont s'est servi le traître.

PICARD (*froidement.*)

C'est qu'il aura, monsieur, sauté par la fenêtre.
Un vieillard garde mal un jeune prisonnier;
Et puis par goût, monsieur, je suis mauvais geolier.

VALMONT.

De tout ce qui se passe avertissez ma femme.

PICARD.

A l'instant, toute en pleurs, j'ai vu sortir madame,
Seule et sans suite.

VALMONT.

Seule?

PICARD.

Oui, je l'ai déjà dit.

Mme. DUPRÉ.

J'entrevois du mystère; il est tout interdit.

VALMONT (*réfléchissant.*)

Eh! mais je viens de voir sa voiture à ma porte,
Et comment, seule, à pied, se peut-il qu'elle sorte?

PICARD.

Vous savez que madame à pied ne sort jamais?

VALMONT (*avec fureur.*)

Elle est pourtant sortie?

PICARD.

Oui, mais....

VALMONT (*plus en fureur.*)

Eh bien! mais, mais!...

PICARD.

Mais elle a fait venir un carosse de place.

Mme. DUPRÉ (*à part.*)

Afin que de sa fuite on perdit mieux la trace.

VALMONT.

(*Soupirant.*)
Ah! — Tu ne pouvais pas soudain me prévenir
Que madame aussi tard desirait de sortir?

Mme. DUPRÉ (*à Valmont.*)
Mais que dites-vous donc? votre délicatesse.....

PICARD.

Monsieur veut plaisanter. — Il connaît ma maîtresse;
Sur tout ce qu'elle fait on peut porter les yeux,
Et tous les vils propos des valets curieux,
Ne pourront outrager cette femme estimable.

VALMONT. (*durement.*)
Il suffit, taisez-vous.

PICARD.

Que je me donne au diable!
Pour vous servir, monsieur, faites un autre choix;
Espion et geolier, c'est trop de deux emplois.

VALMONT.

Le drôle!

DUPRÉ.

Mais pour rien vous vous montez la tête.

PICARD (*à part.*)
Le baromètre encor n'est pas à la tempête.

VALMONT (*à part.*)
Je ne sais que penser; mille soupçons nouveaux.....
(*Haut.*)
Qu'un valet, à l'instant, monte un de mes chevaux;
Qu'il se rende d'abord..... qu'un autre l'accompagne;
Que l'un chez mes amis... que l'autre à ma campagne...
(*A part.*)
Ah! Valmont, que fais-tu? Ce serait faire tort.....
(*Haut.*)
Que l'on n'ordonne rien, je veux attendre encor.
(*A Picard.*)
Sortez.

PICARD (*à part.*)

Bon, son courroux se lit sur son visage.
Allons, tout va très-bien, il étouffe de rage.
(*Valmont s'assied accablé. — Picard va pour sortir, madame Dupré l'arrête.*)

Mme. DUPRÉ (*bas.*)

La mère a fui sans doute avec les deux enfans?

PICARD (*bas.*)

Oui, madame, on le dit.

Mme. DUPRÉ.

A ses emportemens
Qui pourrait résister? une femme si douce!
Oh! le méchant époux! son aspect me courrouce;
Je m'en vais lui parler de la bonne façon.

PICARD (*en sortant.*)

Bien, je le laisse en guerre avec un vrai démon.

SCENE IX.

VALMONT, Mme. DUPRÉ, DUPRÉ.

VALMONT (*se levant.*)

Ma cousine, pardon! mais mon ame oppressée,
Ne sait sur quels objets arrêter sa pensée.
L'absence de ma fille et celle de mon fils,
M'étonnent à tel point.....

Mme. DUPRÉ (*sèchement.*)

Vous en êtes surpris?
Je vais, si vous voulez, éclaircir le mystère.
Vos deux enfans, monsieur, sont auprès de leur mère.
Votre rigueur contre elle, abusant du pouvoir,
Lui fit de vous quitter un pénible devoir.
Ses enfans, par amour pour cette infortunée,
Auront chez ses parens suivi sa destinée.
Voilà le juste effet que produit la terreur,
Et vous-même, monsieur, faites votre malheur.

VALMONT (*piqué.*)

Ce que vous m'apprenez me surprend fort, madame;
Et pourquoi donc ainsi jeter sur moi le blâme?
Je suis, à vous en croire, un homme sans raison,
Qui force tous les miens à quitter la maison.
Qui vous a donc si bien tracé mon caractère?

Mme. DUPRÉ.

Et pouvez-vous forcer une ville à se taire?
Vous êtes bien connu, monsieur, de tout Paris,
Et de l'événement on sera peu surpris.
Dans votre intérieur on sait ce qui se passe;
Le public à vos torts ne fait aucune grace.

VALMONT (*avec un courroux concentré.*)

Madame, ce public qui me traite si mal,
De la méchanceté n'est que l'écho banal.
Vous appelez public, quelques femmes méchantes,
Qui courent exercer leurs langues médisantes,
Et qui, dans vingt maisons, s'en vont dire tout bas
Ce qu'on fait dans une autre, et ce qu'on n'y fait pas.

Mme. DUPRÉ.

Je ne prends point pour moi cette épigramme amère :
Tout Paris sait combien ma cousine m'est chère;
Et je crois que toujours il doit m'être permis
De venger mes parens, ainsi que mes amis.

DUPRÉ (*à sa femme, bas.*)

Vous allez, je le vois, vous faire une querelle.

Mme. DUPRÉ.

Ne vous en mêlez pas.

VALMONT.

C'est montrer trop de zèle;
Ma femme peut très-bien se passer de vengeur,
Et de tant d'intérêt réclame peu l'honneur.

DUPRÉ.

Valmont, oubliez-vous?

Mme. DUPRÉ.

Laissez, je vais répondre.
D'un mot, si je voulais, je pourrais le confondre;
Mais, dans cet instant-ci, je songe moins à moi,
Qu'à ces infortunés qui vivent sous sa loi.

VALMONT (*ayant peine à se contenir.*)

Vous m'offensez, madame; et déjà la colère.....
(*A Dupré.*)
De grace, à votre femme ordonnez de se taire.

Mme. DUPRÉ (*riant.*)

M'ordonner de me taire? ah! le tour est trop bon!

VALMONT.

Dupré!

DUPRÉ.

Que voulez-vous? elle a quelque raison.

Mme. DUPRÉ.

Quoi! vous vous avisez de m'imposer silence!
Cela ressemble trop à de l'impertinence.
Au reste, je crains peu cet ordre rigoureux,
Et je ne me tais, moi, qu'autant que je le veux.
Voilà monsieur Dupré; c'est un homme estimable,
D'un caractère doux, d'un commerce agréable;
De toutes ses vertus je fais un très-grand cas;
Je fais tout ce qu'il veut, mais il n'ordonne pas.
Si l'hymen par hasard à vous m'eut réservée,
Je n'aurais pas été de chagrins abreuvée.
Oui, dès le premier mois, m'expliquant avec vous,
J'aurais fixé mes droits et ceux de mon époux;
Et vous eussiez en vain voulu faire le maître;
Vous seriez, avec moi, ce qu'un mari doit être.

VALMONT (*avec une fureur concentrée.*)

Vous voulez, je le vois, exciter mon courroux.

DUPRÉ (*à sa femme.*)

Mais, madame Dupré?

Mme. DUPRÉ.

Mon ami, taisez-vous.

DUPRÉ.

Madame, il est très-tard; il faut que l'on se quitte.

VALMONT.

Oui; vous me direz tout dans une autre visite.

Mme. DUPRÉ.

Vous me congédiez, il suffit, je le veux;
Mais avant de partir, je vous dois des adieux;
Et je vous dirai donc, mortel opiniâtre,
Que vous fûtes toujours injuste, acariâtre;

Que vous avez rendu vos enfans malheureux;
Qu'ils ont fait sagement de vous quitter tous deux;
Que votre femme, hélas! si digne qu'on l'estime,
A bien fait, en cessant d'être votre victime.
Vous vous trouverez seul, grace à cet abandon :
Qui voudrait aujourd'hui venir dans la maison?
Oui, lorsqu'on a, monsieur, votre affreux caractère,
On vit seul dans les bois, isolé sur la terre;
On renonce aux parens dont on est le bourreau,
A la société dont on est le fléau.
J'ai parlé franchement, vous m'avez entendue.
Allons, partons, mon cher.— Monsieur, je vous salue.

DUPRÉ (*bas, à Valmont, en sortant.*)

Avec regret, cousin, je vous quitte ce soir;
Mais demain, en secret, je reviendrai vous voir.

SCENE X.

VALMONT (*seul.*)

QUELLE femme! et tantôt, j'osai, comme un modèle,
L'offrir à mon épouse, et dire du bien d'elle.
Eh quoi! serais-je donc injuste malgré moi?
Que je plains son mari de vivre sous sa loi!
Ma femme, ce matin, en proie à la colère,
Avec aigreur n'a point heurté mon caractère.
M'a-t-elle abandonné? Non, son cœur est trop bon.
Sa menace pourtant de quitter la maison,
D'avoir recours aux lois..... Je vais courir la ville;
Je prétends cette nuit découvrir leur asile.
Oui, dussé-je sur moi provoquer les revers,
J'irai, pour me venger, au bout de l'univers.
(*Apercevant Derbain.*)
Mais ils vont revenir.—Importune visite!
Cachons à tous les yeux le trouble qui m'agite.

SCENE XI.

DERBAIN, VALMONT.

DERBIAN.

Vous m'attendiez, je crois?

VALMONT (*froidement.*)

Non, comme il était tard.

DERBAIN.

De madame Dupré j'ai guetté le départ.

VALMONT.

Elle sort à l'instant.

DERBAIN.

C'est une aimable dame.

VALMONT (*vivement.*)

Dieu vous garde d'avoir une semblable femme!

DERBAIN.

Mais où donc est madame, et vos deux chers enfans?
Sont-ils déjà rentrés dans leurs appartemens?

VALMONT.

Ah! voilà le sujet de mon inquiétude!
D'être en ville aussi tard ils n'ont pas l'habitude,
Et je crains.....

DERBAIN.

Calmez-vous.

VALMONT (*plus agité.*)

Ciel!

DERBAIN.

A votre frayeur,
D'un père trop sensible on reconnaît le cœur.

VALMONT.

Ils ne reviennent point!

DERBAIN.

Mais qu'avez-vous à craindre?
D'une heure de retard avez-vous à vous plaindre?
Le plus simple motif a pu les retenir,
Et dans l'instant sans doute ils vont tous revenir.

VALMONT (*vivement.*)

Vraiment, vous le croyez? Ah! mon ame ravie....

DERBAIN.

Mais, en les attendant, faisons notre partie :
J'avais tout arrangé.

VALMONT.

Je serais trop distrait,
Et dans un autre instant, nous jouerons, s'il vous plaît.

DERBAIN.

Tout comme vous voudrez.

VALMONT.

Vous pardonnez un père....

DERBAIN.

De vos sombres chagrins j'ai voulu vous distraire.
Vos regards inquiets me prouvent en ce jour,
Combien, pour sa famille, un père a de l'amour.
Ah! pourquoi n'ai-je pas d'une femme estimable
Partagé dès long-temps le destin favorable?
Bon père comme vous, ainsi que bon époux,
Mon sort, comme le vôtre, aurait fait des jaloux.
Chéri de mes enfans, adoré de ma femme,
Nous n'eussions eu jamais qu'un sentiment, qu'une ame;
Près de ces êtres chers, en faisant leur bonheur,
J'aurais pu défier tous les traits du malheur :
En effet, en est-il qu'un père puisse craindre!
Souffre-t-il? chacun vient le secourir, le plaindre;
Sa femme de ses soins, vient alléger ses maux;
Ses enfans, dans la nuit, veillent à son repos;
Et sacrifiant tout, jusques à leur jeunesse,
Ils changent en plaisirs sa pénible vieillesse.

VALMONT (*cachant son agitation.*)

Ce tableau trop cruel!..... Ah! reprenons mes sens.

DERBAIN (*appuyant.*)

Ainsi dans vos vieux jours vous verrez vos enfans.

VALMONT.

Je le crois.—Détournons l'entretien qui m'accable.
(*Valmont approche la table des échecs.*)

DERBAIN.

Est-ce donc pour jouer qu'approchant cette table?.....

VALMONT.

Oui, si vous le voulez, cela me distraira.

DERBAIN (*s'asseyant.*)

Sans doute, commencez.

VALMONT (*voulant se donner un air de sang-froid.*)

Il suffit, m'y voilà.

DERBAIN.

C'est un superbe jeu! là, sans aucune chance.....

VALMONT (*dans la plus grande inquiétude.*)

Une heure sonne!

DERBAIN.

Bon! cette pendule avance.

VALMONT.

Une heure du matin!

DERBAIN.

Faites attention.

Je fais échec au roi.

VALMONT (*prêtant l'oreille.*)

Ecoutez, j'entends..... Non.

DERBAIN.

(*Avec finesse.*)

Vous perdrez. — J'ai si bien arrangé ma partie,
Que je vous ferai mat ce soir, je le parie.

VALMONT (*se levant vivement.*)

Cette fois, jen suis sûr... Oui, quelqu'un vient à nous;
Ce sont eux! S'il se peut, montrons-leur du courroux.

DERBAIN.

C'est Picard!

SCENE XII.

VALMONT, PICARD, DERBAIN.

PICARD (*à Valmont.*)

Oui, monsieur, et j'apporte une lettre
Qu'un valet étranger m'a dit de vous remettre.

VALMONT.

Elle est de mon épouse! ah! je tremble en l'ouvrant.

(*Il lit.*)

PICARD (*bas à Derbain.*)

Comment cela va-t-il?

DERBAIN.

J'en suis assez content.
Il a plus de chagrin encor que de colère.

PICARD.

Bon, s'il est affligé, je réponds de l'affaire.

VALMONT.

Est-ce elle qui m'écrit? en croirai-je mes yeux?....
Ah! sachons réprimer mes transports furieux.
(*Il lit des fragmens de la lettre avec la plus grande agitation.*)
Hum... hum... « Tous les moyens de rapprochemens » que vous pourriez tenter deviendraient inutiles...» Hum... hum... « J'habite une maison... respectable; là, je vais » me mettre sous la protection des lois; elles seules décide- » ront de mon sort et de celui de mes enfans.»
(*Avec fureur.*)
Vous recourez aux lois! Ah! tremblez, que ma rage.....
(*Il reprend la lettre.*)
» Par votre affreux caractère, vous avez fait le malheur de » toute votre famille. Si vous avez cru avoir le droit de la » traiter en esclave, elle n'a dû voir en vous qu'un tyran, » et vous fuir pour jamais.»
(*Il tombe accablé sur un fauteuil.*)
Pour jamais!... J'en mourrai!

DERBAIN (*bas, à Picard.*)

Déjà sur son visage
La douleur est unie au plus sombre courroux.

VALMONT (*d'un ton de voix étouffée.*)

Craignez le désespoir d'un père et d'un époux!
Et puisque tous les maux deviennent mon partage,
Ingrats! puisque ma mort doit être votre ouvrage,
Celui que vous livrez au plus triste abandon,
Peut au moins vous maudire! — Ah! mes enfans, pardon!
Non, ce cœur est bien loin de vous être contraire;
Revenez, revenez, et je vous rends un père.

PICARD.

Il paraît accablé!

VALMONT.

Reprenons mes esprits.
Que feraient à mon sort et la plainte et les cris?
(*A Derbain.*)
Il faut se résigner. — Pardon, si je vous quitte;
D'un malheur imprévu la nouvelle subite.....
Mon cœur est oppressé. — Picard, vous me suivrez.

DERBAIN.

Je prends part à la peine.....

VALMONT (*avec la plus vive douleur.*)

Ah! vous la connaîtrez,
Et vous saurez demain combien elle est amère.
Rentrons. — Hier encor, de mon fils, de sa mère,
Dans cet appartement j'ai reçu les adieux;
Aujourd'hui, sans les voir, j'aurai quitté ces lieux.
(*Il rentre dans son appartement.*)

DERBAIN (*vivement à Picard.*)

Nous devons espérer; il a l'ame d'un père;
Ne l'abandonne pas à sa douleur amère.
Moi, de mes prisonniers je vais calmer la peur,
Et leur porter l'espoir de les rendre au bonheur.

(*A la fin de l'acte, des domestiques entrent, et éteignent les bougies du salon. La nuit est entière.*)

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

(*Le lendemain matin, grand jour.*)

PICARD (*seul.*)

Plus tranquille chez lui, je laisse enfin mon maître.
Eh! mais, monsieur Derbain tarde bien à paraître?.....
Il n'importe, attendons.—Oui, mais en l'attendant,
En ordre remettons ce salon promptement.

SCENE II.

DERBAIN, PICARD.

DERBAIN.

Je te cherchais, Picard. Eh bien! quelle nouvelle?
Verrons-nous le succès couronner notre zèle?
Qu'a dit, qu'a fait ton maître?

PICARD.

Il a passé la nuit
Plongé dans la douleur, et sans se mettre au lit;
Tantôt à son courroux abandonnant son ame,
Il appelait ingrats ses enfans et sa femme;
Tantôt se reprochant ses tragiques fureurs,
Il fixait leurs portraits, et répandait des pleurs.
Plus calme cependant au retour de l'aurore,
Il s'est mis au travail; vous l'y verrez encore.
Il a fait appeler son principal commis:
Le soin de sa maison à lui seul est remis;
Et voulant pour jamais quitter cette demeure,

Il vient de commander des chevaux pour une heure;
Mais, quoique son départ m'ait causé d'embarras,
J'ignore en quel endroit il veut porter ses pas.

DERBAIN.

Il part; à ce projet j'étais loin de m'attendre;
Mais aujourd'hui d'abord où prétend-il se rendre?...
N'importe, tu sauras l'empêcher de partir?

PICARD.

J'entends, et j'agirai selon votre desir.

DERBAIN.

Ta maîtresse est toujours dans une impatience.....
Rends-toi vîte auprès d'elle, et calme sa souffrance.

PICARD.

Vous êtes maintenant connu de nos enfans?

DERBAIN.

Ils m'ont tous deux pressé de leurs bras caressans:
Tout semblait les porter, dans leur douleur amère,
A chercher dans mon sein la tendresse d'un père.
Ils savent mon projet, et que pour leur bonheur.....
Mais profitons du temps, et va trouver ma sœur.

(*Picard sort.*)

SCENE III.

DERBAIN (*seul.*)

En vain elle accusait son époux d'injustice,
Son absence pour elle était un vrai supplice.
L'habitude est pour nous un remède à nos maux;
Le mercenaire oisif regrette ses travaux;
Et souvent un captif, en proie à mille peines,
Tout en devenant libre, a pleuré sur ses chaînes.
Une femme qui sut, d'un esprit généreux,
Supporter d'un tyran les caprices affreux,
Ne peut, en estimant cet époux qui l'outrage,
Rompre, sans en gémir, son pénible esclavage.

SCENE IV.

DERBAIN, VALMONT.

DERBAIN.

Eh bien! votre chagrin, qu'hier j'ai partagé,
Doit être un peu calmé?

VALMONT (*en habit de voyage.*)

Je vous suis obligé.
Pour toute la maison, ce n'est plus un mystère;
Ma peine ne saurait vous paraître étrangère.
Vous le savez, monsieur, je suis abandonné;
Des pères vous voyez le plus infortuné.

DERBAIN.

J'ai su que vos enfans.... ainsi que votre femme.....

VALMONT.

Ils n'ont pas redouté de me déchirer l'ame,
De livrer ma vieillesse au plus triste abandon.

DERBAIN.

Contre un coup si cruel, armez votre raison.

VALMONT.

Et que peut la raison sur la douleur d'un père!

DERBAIN.

Mais peut-être trop tôt votre cœur désespère.
Attendez tout du temps.

VALMONT.

Non, je n'ai plus d'espoir.
Mon épouse, toujours fidèle à son devoir,
D'un caractère doux et d'un esprit timide,
Contre moi doit avoir un méchant qui la guide:
Oui, sa faiblesse même est encore un motif
Qui prouve qu'elle a pris un parti décisif;
Et dès qu'à cet éclat son ame est entraînée,
C'est qu'elle a, pour jamais, fixé sa destinée.

DERBAIN.

Je ne veux point percer d'un regard curieux
La cause d'un départ qui vous rend malheureux;
Mais dans cet instant-ci, pour vous, je vous engage,
A la rigueur du sort, d'opposer le courage.
A votre place, moi, pour charmer mes ennuis,
Je verrais le grand monde, et ferais des amis.

VALMONT.

Sur cet espoir, monsieur, est bien fou qui se fonde;
A-t-on jamais trouvé des amis dans le monde?
La nature a voulu, dans ses dons bienfaisans,
Me donner des amis, et c'étaient mes enfans.

DERBAIN.

Vous aimiez votre épouse?.....

VALMONT (*avec chaleur.*)

Ah! jamais dans la vie,
Une femme ne fut plus tendrement chérie!

DERBAIN.

Soit. Mais vos deux enfans, par leur coupable erreur,
Ont maintenant perdu leurs droits à votre cœur?

VALMONT (*s'emportant.*)

Leurs droits! Eh! non, monsieur, eh! non, je vous assure;
Le croire un seul instant, serait me faire injure.

DERBAIN (*souriant.*)

Ne vous emportez pas.

VALMONT.

Croyez-en mes aveux,
Un père n'eut jamais d'enfans plus vertueux.

DERBAIN.

Je n'y comprends plus rien, à vous parler sans feindre,
Quand des vôtres ici vous ne pouvez vous plaindre.
Vous seul vous avez donc mérité votre sort;
Car s'ils ont eu raison, vous devez avoir tort.

VALMONT (*embarrassé.*)

Qui, moi? je ne crois pas.

DERBAIN.

Au point où nous en sommes,
Je puis vous parler franc. Tenez, nous autres hommes,
A de strictes vertus bornant notre devoir,
Nous sommes toujours prêts d'abuser du pouvoir.
Oui, j'ai vu trop souvent un époux estimable,
Dans ses emportemens devenant implacable;
Maltraiter, dans l'accès d'un transport furieux,
Le respectable objet d'un amour vertueux.
Hélas! bientôt après il se maudit lui-même,
D'avoir pu se livrer à sa fureur extrême.
Mais ses remords sont vains : l'être faible offensé
Pardonne rarement quand son cœur est blessé.
Quelques instans peut-être, il se résoud à feindre;
Mais aime-t-on jamais celui que l'on peut craindre!
Non, tous les jours le trait s'enfonce plus avant.
A son tour cet époux s'aigrit en vieillissant,
Et ses torts s'entassant, ainsi que les années,
Sur le bord du tombeau changent ses destinées;
On l'abandonne enfin!

VALMONT.

Vous me faites rougir.

DERBAIN.

Cet imprudent époux n'aurait point à gémir,
Si, dès le premier temps, se montrant moins sévère,
Il eut à la douceur plié son caractère.
Ah! pour se faire aimer il en coûte si peu!
Pour l'épouse qu'on aime, un confiant aveu;
Pour de jeunes enfans, les jeux, la complaisance;
Pour des valets, montrer souvent de l'indulgence;
Un mot à chacun d'eux, mais dit avec bonté,
Sur leurs traits à l'instant va porter la gaîté :
Quand du maître, à leurs yeux, le contentement brille,
Le charme se répand sur toute la famille.
Chacun veut, par amour, prévenir ses desirs;
Tous les jours on voudrait lui créer des plaisirs;
Et ce bon maître, objet de la reconnaissance,
Dans les heureux qu'il fait, trouve sa récompense.

VALMONT (*accablé.*)

Mon ami, quel tableau vous offrez à mes yeux!.....
Je suis coupable, hélas! j'ai fait des malheureux.

SCENE V.

DERBAIN, VALMONT, PICARD.

VALMONT.

Que voulez-vous, Picard?

PICARD.

Je venais vous instruire....
(*A part.*)
Je ne sais trop comment m'y prendre pour lui dire.

VALMONT.

Mes chevaux sont-ils prêts?

PICARD.

Oui, monsieur, dans l'instant.

VALMONT.

C'est très-bien, il suffit.

PICARD (*à part.*)

Il faut parler, pourtant.
(*Haut.*)
Monsieur.....

VALMONT (*vivement.*)

Que me veux-tu?

PICARD.

Pardonnez à mon zèle.

VALMONT.

Eh quoi! de ma famille as-tu quelque nouvelle?

PICARD.

Non, ce n'est pas cela.

VALMONT (*en colère.*)

Mais parle donc, bourreau!

PICARD (*effrayé.*)

Monsieur.....

VALMONT (*en fureur.*)

Traître! qu'est-il arrivé de nouveau?
Eh bien! répondras-tu?

PICARD (*plus effrayé.*)

Permettez que je sorte.

VALMONT (*revenant à lui.*)

Ah! mon ami, pardon! malgré moi je m'emporte.

PICARD (*à part.*)

Il demande pardon; c'est très-honnête à lui;
Je ne le vis jamais si poli qu'aujourd'hui.

DERBAIN.

Dites-lui donc, Picard?

PICARD.

C'est une indigne trame!
Aussitôt que vos gens ont appris que madame
Avait quitté ces lieux pour n'y jamais rentrer,
Personne désormais n'y veut plus demeurer.
Oui, chacun d'eux, monsieur, fait déjà son mémoire.
Depuis une heure, au moins, le cocher est à boire;
Lafleur fait son paquet avec le cuisinier;
Et tous s'en vont, enfin, jusques au vieux portier.

VALMONT.

Ils s'en vont? Mais Lafleur, garçon fidèle et sage,
M'avait pourtant promis de me suivre en voyage.

PICARD.

Si madame eut toujours habité le logis,
A vos ordres encor vous les verriez soumis;
Elle avait pour nous tous ce ton de voix affable,
Qui force le méchant à se rendre agréable;
Aussi, comme on l'aimait! Lorsqu'hier très-tard,
Tous vos gens réunis ont appris son départ,
Que n'avez-vous pu voir combien elle est chérie!
Chacun vous reprochait les malheurs de sa vie;
Et ces coquins pleuraient tout en vous maudissant.....
Ah! c'eût été pour vous un spectacle touchant!

VALMONT.

Allons, de ces détails, Picard, faites moi grace,
Et songeons à partir. — Vous viendrez à la place
De Lafleur.

PICARD.

Moi, monsieur!

VALMONT.

Je dois compter sur vous;
Vous m'accompagnerez.

PICARD.

Non, dût votre courroux
M'accabler à l'instant, il faut que je vous laisse.

VALMONT (*se contraignant.*)

Picard!

PICARD.

Je pars demain pour chercher ma maîtresse;
Dans sa plus tendre enfance, elle a reçu mes soins,
Seule, elle doit pourvoir à mes derniers besoins.

VALMONT.

Quoi! tu sais donc?

PICARD.

Oh! rien; mais en cherchant soi-même,
On est sûr de trouver les personnes qu'on aime.

VALMONT (*accablé.*)

Je ne me croyais pas à ce point détesté!
Il n'importe! suivons mon projet arrêté.
(*A Picard.*)
Je ne puis vous blâmer du motif qui vous presse
A rejoindre au plutôt votre bonne maîtresse.

PICARD (*à part.*)

Il m'attendrit, vraiment.

VALMONT.

Adieu, mon cher Picard;
Va retrouver mes gens, et songe à mon départ;
Dis-leur que dans l'instant je vais les satisfaire.

DERBAIN (*à part.*)

Bon! il sait triompher déjà de sa colère.

PICARD.

Comme il est affligé! son cœur est excellent.
Il peut se corriger, je l'espère à présent.

SCENE VI.

DERBAIN, VALMONT.

DERBAIN.

Quel est votre projet? D'après votre langage,
Je vois que vous songez à vous mettre en voyage.

VALMONT.

Il est vrai. Mais, monsieur, vous serez assez bon,
Pour ne pas, à l'instant, quitter cette maison;
Daignez y demeurer. Comme ami de mon frère,
Aujourd'hui j'ai compté sur votre ministère.
Près de ma femme encor vous pouvez me servir;
Sa retraite bientôt pourra se découvrir;
Picard vous l'apprendra : rendez-vous auprès d'elle.
Ne me refusez pas cette preuve de zèle.
Dites-lui que je suis parti désespéré;
Qu'en des climats lointains je vais vivre ignoré.....
Et lorsqu'elle ne veut qu'éviter ma présence,
Qu'elle peut être heureuse alors par mon absence;
Qu'elle n'a pas besoin, pour terminer ses maux,
De ces secours honteux qu'offrent les tribunaux.

DERBAIN.

Oui, je vous servirai.

VALMONT.

Mais ajoutez encore,
Que pour fuir un éclat qui toujours déshonore,
Elle doit revenir habiter en ces lieux.
C'est sa maison, d'ailleurs, le bien de ses ayeux.
Quant à nos intérêts, déjà ma confiance,
Sur tous nos droits communs, se livre à sa prudence.

Pour mes enfans, pour moi, je ne réserve rien,
Et la fais, en partant, maîtresse de mon bien.
(*Avec la plus grande sensibilité.*)
Hélas! je perds le seul qui m'attache à la vie;
Et loin de ma famille, et loin de ma patrie,
Victime abandonnée à la rigueur du sort,
Sous un ciel étranger, je vais chercher la mort.

DERBAIN.

Vous m'affligez, vraiment.—Quoi! vous quittez la France.

VALMONT.

Ah! l'éloignement seul calmera ma souffrance.
J'irai trouver Derbain, ce Derbain, votre ami,
De sa sœur et de moi si tendrement chéri.....

DERBAIN.

Vous partez pour le joindre?

VALMONT.

Oui; près de ce bon frère,
Je veux aller chercher la fin de ma misère.
(*Derbain fait un mouvement.*)
N'est-il pas vrai, monsieur, qu'il me recevra bien?
De ce qui s'est passé je ne cacherai rien;
Il lira dans mon cœur, il connaîtra ma peine;
Il saura que le sort a rompu notre chaîne;
Il me pardonnera les chagrins de sa sœur,
Et me plaindra peut-être, en voyant ma douleur.

DERBAIN (*très-ému.*)

Il peut vous consoler; et bientôt votre femme.....
(*A part.*)
Sa douleur m'a touché jusques au fond de l'ame.

VALMONT.

Vous paraissez ému? De ce tendre intérêt.....

DERBAIN.

Vous partez aujourd'hui?—Différez, s'il vous plaît;
J'ai mes raisons.

VALMONT.

Monsieur, la chose est impossible;
L'aspect de ce séjour est pour moi trop pénible.
Oui, chaque objet ici, qui vient frapper mes yeux,
Par mille souvenirs, me rend plus malheureux.

Ici, tous les matins, je voyais ma famille,
(*Montrant le métier.*)
Lorsque mon fils lisait, là, tout près de sa fille,
Ma vertueuse épouse, au gré de mes desirs,
En suivant leurs travaux, occupait ses loisirs.
Ah! je les vois encor! ma mémoire cruelle,
M'offre de ce tableau le souvenir fidèle.
Trop vaine illusion d'un esprit malheureux,
Je ne les verrai plus réunis sous mes yeux :
Déjà tout est muet ici par leur absence;
Et mon cœur, effrayé de cet affreux silence,
Appelle ses enfans, comme si le trépas,
De leur perte en ces lieux, avait marqué ses pas.

DERBAIN.

(*A part.*)
Mon secret, malgré moi, s'échappe de ma bouche;
(*Haut.*)
Calmez-vous, cher Valmont, votre douleur me touche.

VALMONT (*avec un cri de l'ame.*)

Je suis seul! Ah! mon cœur souffre trop en ce lieu,
Et je dis à ces murs un éternel adieu!

SCENE VII.

DERBAIN (*voulant l'empêcher de sortir.*)

Arrêtez!... Ecoutez!... Ma crainte est puérile...
Valmont, grace à Picard, ne peut quitter la ville;
Il ne partira point.—Voici nos jeunes gens :
Quel motif fait venir ici ces imprudens.

SCENE VIII.

EUGÉNIE, DERBAIN, CHARLES.

CHARLES.

Ah! mon oncle, c'est vous?

EUGENIE.

Parlez-nous de mon père;

De grace! instruisez-nous de ce qu'il prétend faire.
J'ai vu plusieurs chevaux avec un postillon;
On charge une voiture; et qui, dans la maison,
A se mettre en voyage aujourd'hui se dispose?

DERBAIN.

C'est votre père.

CHARLES.

Dieux! Et serions-nous la cause
D'un si brusque départ?

EUGENIE.

Il est donc malheureux?

DERBAIN.

Délaissé, resté seul, Valmont quitte ces lieux.

CHARLES.

Viens, ma sœur!

DERBAIN.

Arrêtez! Que prétendez-vous faire?

CHARLES.

Nous allons nous jeter aux pieds de notre père.

SCENE IX.

EUGÉNIE, Mme. VALMONT, DERBAIN, CHARLES.

Mme. VALMONT.

Grands Dieux! qu'avons-nous fait? Je viens de voir Valmont:
La plus sombre douleur est peinte sur son front.
Il était dans la cour, et j'y suis descendue;
La porte du jardin me cachait à sa vue.
Ah! qui, sans pardonner, peut voir couler des pleurs!
Il partait, et j'allais terminer ses douleurs.....
Lorsque j'ai vu Picard, d'une marche empressée,
L'arrêter, s'écrier : « La voiture est brisée!
» Vous ne pouvez, monsieur, partir dans cet instant. »

J'ai deviné l'auteur d'un semblable accident;
Et sur ce prompt départ, promptement rassurée,
Je viens prier Derbain d'abréger la durée
De cet éloignement, aussi cruel pour nous,
Qu'il est, en ce moment, pénible à mon époux.

DERBAIN.

Il cessera bientôt, car il me semble entendre...

(*Valmont, en dehors.*)

De grâce! bon Picard, ne me fais pas attendre!

CHARLES (*effrayé.*)

Il est vrai; c'est sa voix.

EUGENIE (*Elle court dans un coin du théâtre.*)

Ah! je tremble de peur!

DERBAIN (*souriant.*)

Il ne grondera pas, calmez votre frayeur.

EUGENIE.

Pour cacher notre effroi, mettons-nous à l'ouvrage.

(*Les deux jeunes gens vont pour se mettre à l'ouvrage; la mère, troublée, s'approche de son métier, et tous forment naturellement le tableau que Valmont a précédemment indiqué.*)

DERBAIN (*à part.*)

De ce qu'il regrettait, il va revoir l'image.

SCENE X et dernière.

DERBAIN, EUGÉNIE, VALMONT, Mme. VALMONT, CHARLES.

VALMONT (*de la porte.*)

Hélas! c'est malgré moi que je revois ces lieux.

DERBAIN (*lui montrant sa famille.*)

Plaignez-vous maintenant d'être encor malheureux!

VALMONT (*dans la plus grande surprise.*)

Mes enfans! mon épouse! en croirai-je ma vue?

(*Il tombe sur un siége.*)

Je ne puis leur parler, tant mon ame est émue!

(*Les enfans et la mère se disposent à se mettre à génoux à la place où ils étaient lors de l'entrée de Valmont, dès qu'ils l'aperçoivent tombant dans un fauteuil, ils courent tous ensemble embrasser ses genoux.*)

CHARLES et EUGÉNIE.

Mon père!

Mme. VALMONT.

Mon époux! qu'un pardon généreux!.....

VALMONT (*dans l'ivresse.*)

Demande-t-on pardon à ceux qu'on rend heureux!
Ne vous revois-je pas! Viens, Charles, viens, ma fille!
Ah! dans mes bras encor, je presse ma famille!
Mon épouse! mon fils! je vous retrouve enfin.
(*En pleurant.*)
Vous m'avez, tous les trois, causé bien du chagrin!

Mme. VALMONT.

Sois sûr que, loin de toi, ta famille affligée,
A connu ta douleur, et l'a bien partagée.

VALMONT (*avec douceur et sensibilité.*)

Mais, où donc étiez-vous?

DERBAIN.

Dans mon appartement.
C'est moi.....

Mme. VALMONT.

De tes chagrins, mon frère est l'instrument.

VALMONT (*courant à lui, et l'embrassant.*)

C'est Derbain! mon ami! dont l'ame généreuse
A sauvé ma maison d'une faillite affreuse!

DERBAIN.

Maintenant il fait plus; il te rend au bonheur,
Car tu seras heureux, je sais quel est ton cœur.

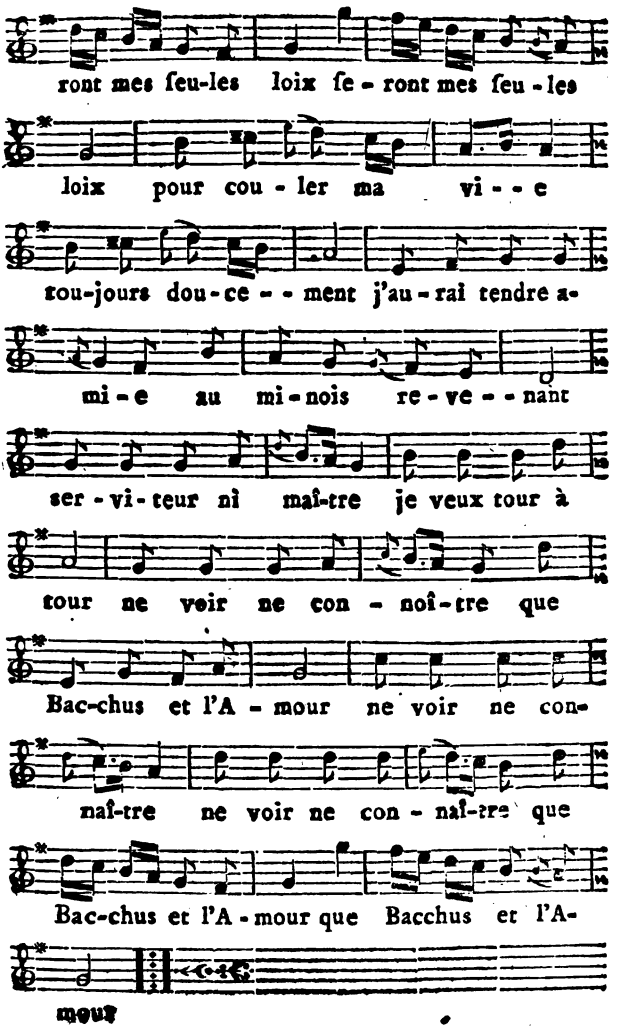
VALMONT.

Oui, mon frère, j'ai fait un retour sur moi-même;
Tu m'as trop bien fait voir mon injustice extrême.
Hélas! sans le vouloir, je fis des malheureux;
Mais je triompherai d'un caractère affreux.

(*A sa femme et à ses enfans.*)

Si vous aviez encor quelques inquiétudes;
Si le temps ramenait d'anciennes habitudes,
Menacez-moi tous trois de me quitter alors,
Et mon cœur effrayé réparera ses torts.
Mais je veux vous prouver que mon ame est sincère;
Mon fils, tu peux entrer dans l'état militaire.
Ma fille, tu chéris le colonel Valcour;
Il sera ton époux, aussitôt son retour.
Et toi, que j'outrageai, ma compagne chérie!
Je ferai désormais le bonheur de ta vie.
La leçon qu'aujourd'hui je reçois de Derbain,
Sur mes nombreux défauts m'ouvre les yeux enfin :
Je vois qu'envers soi-même il faut être sévère;
Que dans le monde, il faut et pardonner et plaire;
Que si, par des vertus, on se fait estimer,
Ce n'est que la douceur qui peut nous faire aimer.

FIN.


ront mes ſeu-les loix ſe - ront mes ſeu - les
loix pour cou - ler ma vi - - e
tou-jours dou-ce - - ment j'au-rai tendre a-
mi-e au mi-nois re-ve - - nant
ſer-vi-teur ni maî-tre je veux tour à
tour ne voir ne con - noî-tre que
Bac-chus et l'A - mour ne voir ne con-
naî-tre ne voir ne con - naî-tre que
Bac-chus et l'A - mour que Bacchus et l'A-
mour

Dupetit-Méré, Frédéric

LA VALLÉE DU TORRENT,

OU

L'ORPHELIN ET LE MEURTRIER,

MÉLODRAME

EN TROIS ACTES, EN PROSE ET A SPECTACLE,

Par M. FRÉDÉRIC, fils aîné.

Musique de M. Alexandre Piccinni; Ballet de M. Frédéric Blache.

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre de la Porte-Saint-Martin, le 29 mai 1816.

PARIS,

Chez BARBA, Libraire, Palais-Royal, derrière le Théâtre Français, n°. 51.

De l'Imprimerie de Hocquet, rue du Faubourg Montmartre, n°. 6.

1816.

PERSONNAGES: ACTEURS.

Le Comte EDMOND DE BIGORRE, Colonel de cavalerie. . . . . M. *Hypolite.*

REIMBEAU, son ami . . . . . M. *Defrène.*

MAURICE, sculpteur. . . . . M. *Bayle.*

MARTIAL, son frère, officier invalide . . . . . M. *Moëssard.*

VICTORIN DE LUCEVAL, orphelin muet . . . . . Mlle. *Jenny-Vertpré.*

JULIETTE, fille de Maurice . Mlle. *Victorine.*

BABYLAS, jardinier de Maurice . . . . . M. *Pierson.*

VALENTIN, ancien domestique du père de Victorin . . . . . M. *Saint-Jules.*

UN OFFICIER. . . . . M. *Livaros.*

Archers.

Paysans, Laquais.

La Scène est aux environs de Lourdes, dans la Vallée de Bigorre, près des Pyrénées, en 1621.

Nota. On peut se procurer la partition de cet Ouvrage, en s'adressant à M. Alexandre PICCINNI, chef d'Orchestre du Théâtre de la Porte St.-Martin.

LA VALLÉE DU TORRENT,

OU

L'ORPHELIN ET LE MEURTRIER,

Mélodrame en trois actes.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente une partie du jardin de Maurice. A gauche est un pavillon, dont le bas forme la serre du jardinier; un escalier en bois conduit au premier étage, qui sert de cabinet d'étude à Victorin; en avant de ce pavillon est un piédestal préparé pour recevoir un buste; à droite, sous deux petits peupliers, est un buisson garni de fleurs.

Au fond, une haye vive, dans laquelle est pratiquée une petite porte donnant sur la campagne; au-delà de cette haye, des rochers élevés.

SCENE PREMIERE.

BABYLAS, *apportant deux vases de fleurs.*

Là! j'espère que mon ami Victorin sera content!... V'là de belles fleurs, je dis, mon ami Victorin!... C'est pourtant lui qui veut que je l'appelle comme çà!... Il est si bon, si doux, si gentil!... C'est dommage qu'il soit si triste! Un jeune homme de cet âge là, qui devrait toujours rire, danser, courir!... Hé ben, pas du tout; il passe son tems à travailler, à écrire, à dessiner, à pleurer, à gémir!... Je vous demande un peu ce qui lui manque!... Tout le monde le chérit dans la maison!... C'est à qui le choyera, le fêtera, le caressera!... D'abord, M. Maurice, notre maître, qui l'aime ni plus ni moins que si c'était son fils!... Ensuite, le capitaine Martial, le frère de M. Maurice, arrivé depuis huit jours et qui, ne peut pas se passer de lui; et puis mademoiselle Juliette, notre jeune maîtresse, qui... Ah! mais çà c'est différent! Une jeune et jolie fille avec un jeune et joli garçon, çà s'arrange toujours ben. Il est si intéressant, ce pauvre Victorin!... si malheureux!... Ah! oui, il est malheureux!... Etre muet, il n'y a pas un plus grand malheur que celui-là! j'aimerais mieux être comme

M. Martial!... Ah! mon Dieu, oui! une jambe de moins et la parole; çà vaut mieux, foi de Babylas. Tiens!... v'là mademoiselle Juliette avec son oncle!... Oh! comme elle le fait courir!... Dame! c'est qu'il n'est pas si ingambe que...

SCÈNE II.

BABYLAS, MARTIAL, JULIETTE.

JULIETTE, *amenant son oncle.*

Mais arrivez donc, mon oncle.

MARTIAL.

Mais un moment donc, ma nièce!

JULIETTE.

Victorin va venir.

MARTIAL.

Pas encore.

JULIETTE.

Rien ne sera prêt.

MARTIAL.

Oh! que si!

JULIETTE.

Et ce sera votre faute.

MARTIAL.

Ou plutôt celle de mes jambes. Dame! que veux-tu! en voilà encore une qui va bien, mais cette diablesse-là reste toujours en arrière.

JULIETTE.

Va, Babylas, va nous chercher ce qu'il nous faut.

BABYLAS.

Soyez tranquille, mam'selle, tout çà est là, dans ma serre, et je vous promets!... (*Il entre dans la serre.*)

JULIETTE.

Vous croyez donc, mon oncle, que nous aurons le tems?...

MARTIAL.

Hé! sans doute! Je quitte à l'instant mon frère; Victorin était près de lui, et j'ai bien vu qu'ils avaient encore de l'ouvrage pour quelque tems; j'en ai même fait la remarque à Maurice, en lui témoignant ma surprise de ce que ce buste auquel ils travaillent tous deux du matin au soir, n'était pas encore terminé.

JULIETTE.

Ah! dame! mon oncle, çà ne se fait pas comme çà.

MARTIAL.

C'est ce que m'a dit ton père. Il a même ajouté que je n'entendais rien aux arts, et ma foi, cela ne peut pas être autrement. Nous sommes nés, mon frère et moi, avec des goûts bien différens. Maurice, laborieux, ardent, enthousiaste, s'est consacré à l'étude des beaux-arts; le succès a couronné ses efforts; il est devenu peintre, sculpteur, s'est fait une réputation distinguée, a augmenté sa petite fortune, et jouit après trente ans de travaux du bonheur qu'il a mé-

rité. Moi, vif, turbulent, ennemi de l'étude et du repos, en un mot, assez mauvais sujet, j'ai embrassé l'honorable profession des armes; j'ai été assez heureux pour m'y signaler en plusieurs occasions; et j'aurais fait un chemin rapide, si un maudit boulet n'était venu m'arrêter au milieu de ma course. J'ai quitté le service, obtenu ma pension de retraite, et je suis revenu dans ce pays où ton père s'était retiré après la mort de son épouse. Ah ça, dis-moi donc, un peu, ma chère petite nièce, pourquoi tous ces préparatifs que tu me fais faire aujourd'hui?

JULIETTE.

C'est qu'il y aura demain huit années que mon père a trouvé, dans la forêt d'Orléans, notre pauvre Victorin.

MARTIAL.

Malheureux enfant! sans cette rencontre, que serait-il devenu?

JULIETTE.

Vous savez qu'il y avait été abandonné par les scélérats qui venaient d'assassiner son père.

MARTIAL.

Et ce crime affreux est resté impuni?

JULIETTE.

Ce pauvre Victorin est toujours sombre, mélancolique; et aujourd'hui ce sera bien pis, car ce jour lui rapelle des souvenirs si tristes, si douloureux!...

MARTIAL.

C'est sans doute pour le célébrer qu'il veut faire l'inauguration de ce buste?...

JULIETTE.

Oui, mon oncle. Ce buste est celui de son père, que l'on est parvenu à exécuter en marbre, d'après un dessin de Victorin. Car ce cher Victorin n'est pas un muet comme un autre; il entend tout ce qu'on lui dit, il...

MARTIAL.

Cela n'est pas étonnant, puisqu'il n'est pas muet de naissance, et qu'il ne l'est devenu que par l'effet qu'a produit sur lui l'événement affreux qui lui a ravi son père. Maurice, qui a trouvé dans cet enfant une grande intelligence et beaucoup de docilité, lui a enseigné le dessin, la peinture, la sculpture, et maintenant...

JULIETTE.

Oh! il est presque aussi savant que mon père! Tenez, (*désignant la gauche*) c'est là qu'il veut placer son buste; cette vue va renouveler toutes ses peines; il va pleurer, s'affliger encore; et je suis si fâchée quand je le vois triste. J'ai conçu l'idée d'élever là, (*désignant la droite*) pour le consoler, un monument qui lui rappelle le jour où il fut recueilli par mon père. Quand cela frappera ses regards, il songera que si l'auteur de ses jours lui fut ravi par un crime, la Providence a réparé cette perte en lui donnant un protecteur sensible, généreux pour guider sa jeunesse et assurer son bonheur. Alors ses larmes se tariront sans doute; il embrassera mon père, et je serai bien heureuse si je le vois consolé.

MARTIAL., *avec attendrissement.*

Charmante enfant!...

BABYLAS, *apportant une inscription, une couronne, des rubans et des fleurs.*

Là! v'là tout ce qu'il faut! comment! vous n'avez encore rien fait! Ah! ben, m'est avis que vous avez joliment causé!... Vous qui m'appelez bavard, M. Martial, il paraît que vous ne cédez pas v part aux aures!

MARTIAL.

Allons, allons, ne nous étourdis pas!...

JULIETTE.

Mon oncle, dépêchons-nous.

MARTIAL.

Voyons; l'inscription d'abord.

JULIETTE.

Suspendue entre ces deux peupliers.

BABYLAS.

Et attachée avec ces deux guirlandes.

MARTIAL.

La couronne!...

JULIETTE.

Au-dessus du tableau.

BABYLAS.

J'aperçois monsieur Victorin! soyez tranquille, mam'selle, j'arrangerai cela, je serai là derrière, vous me ferez signe, et crac, tout paraîtra.

JULIETTE.

Eloignons-nous, mon oncle.

MARTIAL.

Je te suis.

BABYLAS.

Moi, je reste.

MARTIAL.

Et sur-tout, garde-toi de commettre la moindre indiscrétion!

BABYLAS.

Ah! par exemple! pour qui me prenez-vous?

MARTIAL.

Hé, pour un bavard!

BABYLAS.

Bavard!... bavard!... il n'a que çà a vous dire.

JULIETTE, *à Martial.*

Venez. (*Martial et Juliette sortent par la droite.*)

Tout ce qu'on dit sur la fin de cette scène s'est exécuté pendant le dialogue; Martial a suspendu entre les deux peupliers qui sont à droite. Un tableau entouré de fleurs, sur lequel on lit ces mots: Le 12 mai 1613, Victorin a retrouvé un Père. *Deux guirlandes soutiennent ce tableau, qui est surmonté d'une couronne de fleurs; plusieurs arbustes l'entourent. Ensuite, Babylas*

a rapproché plusieurs branches qui masquent entièrement le tableau.

SCENE III.

BABYLAS, VICTORIN; *sa démarche est vive, il paraît occupé de son projet, et une sombre tristesse se peint dans ses regards. Il s'arrête devant le piédestal préparé pour recevoir le buste de son père, et soupire.*

BABYLAS.

Bonjour, monsieur Victorin... (*Victorin lui fait un signe de reproche.*) Ah! j'oubliais!... mon ami Victorin.

VICTORIN *lui fait signe que c'est comme cela qu'il faut l'appeler.*

BABYLAS.

Dame, c'est que ça me coûte de m'habituer à vous parler comme ça; parce que moi je ne suis dans la maison qu'un domestique, qu'un jardinier...

Et moi, que suis-je donc? semble lui dire VICTORIN.

BABYLAS.

Oh! vous! c'est ben différent, vous êtes ici ni plus, ni moins que le fils de la maison.

VICTORIN *exprime la reconnaissance qu'il doit à ses bienfaiteurs.*

BABYLAS.

Oh! c'est sûr que vous êtes ben heureux d'avoir trouvé comme ça de braves gens pour avoir soin de vous, mais dame aussi vous le méritez!... Oh! ça c'est vrai!... vous êtes venu ben tard aujourd'hui.

VICTORIN *lui fait signe qu'il travaillait.*

BABYLAS.

Et votre ouvrage est-il fini.

VICTORIN. *Oui.*

BABELAS.

Et ça sera-t-il ben ressemblant?

VICTORIN, *je t'en réponds.*

BABYLAS.

Vous étiez si petit quand ce malheur-là vous est arrivé! Comment que vous avez fait pour vous souvenir d'la figure de votre père?

VICTORIN *montre que ses traits étaient gravés dans son cœur.*

BABYLAS.

Ah! oui!... j'entends!... il a de ces manières de vous répondre, qui font.. que moi.. je me sens tout attendri, quoi! Et où est-il donc ce buste?

VICTORIN *répond qu'on va l'apporter.*

BABYLAS.

Ah! on va l'apporter!... tout de suite.

VICTORIN. *Oui. Puis il lui montre les domestiques qui approchent.*

BABYLAS.

Oui, ma foi; le v'la; notre maître aussi! Tenez, tenez, mon

ami Victorin, j'ai préparé ces deux pots de fleurs pour vous ; voulez-vous que je les porte dans votre cabinet ?

VICTORIN *lui fait entendre qu'il veut les garder pour les placer près de l'image de son père.*

Ah ! c'est différent ! Hé ben, je vous en arrangerai d'autres. (*A part.*) Oh ! le bon jeune homme ! au moins je peux parler avec lui, il n'est pas comme le capitaine qui me coupe toujours la parole. (*Haut.*) Ah ! dites donc, mon ami Victorin, irons-nous, comme d'habitude, tous les ans, à la paroisse St.-Sauveur ? c'est aujourd'hui le jour.

VICTORIN *exprime que rien ne pourrait l'obliger d'y manquer.*

BARBAL.

En ce cas, je vais me tenir prêt. V'là monsieur maurice.

SCENE IV.

Les Précédens, MAURICE, *Deux domestiques apportant un buste en marbre représentant M. de Luceval.*

MAURICE, *aux domestiques, désignant le piédestal.*

Posez cela ici... de la précaution : prenez garde !... là ! c'est bien. Maintenant, laissez-nous.

(*Les domestiques sortent.*)

VICTORIN *considère le buste de son père avec une vive émotion.*

MAURICE, *à Victorin.*

Tu es satisfait, mon cher Victorin ; tu possèdes enfin cette image chérie que tu désirais si ardemment ; tu peux contempler à loisir les traits respectables du plus malheureux des pères ; tu peux venir chaque jour déposer près de ce monument l'hommage de ton cœur, mais souviens-toi de ta promesse : ce n'est point pour nourrir ta douleur, c'est pour l'adoucir que j'ai consenti à t'aider dans ce travail. Tes regrets sont légitimes : la perte de ton père et les circonstances qui l'ont accompagnée sont trop horribles pour que ce souvenir puisse jamais s'effacer de ta mémoire : il y a huit ans que ce crime affreux a été commis ; depuis cette époque, un voile impénétrable couvre cette terrible aventure, mais songe que rien n'échappe aux regards de la divinité ; implore sa justice, et tes vœux seront exaucés ! Oui, mon cher Victorin, tout me dit qu'un jour, le supplice de l'assassin vengera la mémoire de ton malheureux père.

VICTORIN *enflammé par le discours de Maurice, s'agenouille et semble implorer la justice divine contre les assassins de son père, puis ses regards se portent sur le buste qui lui retrace ce père infortuné, il tombe accablé près du piédestal qui le supporte.*

SCENE V.

Les Mêmes, MARTIAL, JULIETTE.

Martial et Juliette entrent sans bruit à l'instant où Victorin est prosterné devant la statue de son père. Maurice va les joindre et leur fait entendre qu'il ne faut point le troubler; Victorin se relève doucement, prend les deux vases de fleurs que Babylas a laissés à la porte de la serre et les dépose au bas du piédestal; Juliette approche doucement et Babylas se glisse derrière les peupliers.

JULIETTE.

Victorin, Victorin.

Le son de cette voix chérie retentit jusqu'au fond du cœur de Victorin, il se retourne, aperçoit Juliette, court près d'elle et lui exprime le plaisir qu'il goûte à la voir :

JULIETTE.

Comme tu parais abattu! Quelle tristesse se peint dans tes regards! Ah! Victorin! ne cesseras-tu jamais de t'affliger!

VICTORIN *lève les yeux au Ciel, prend la main de Juliette et l'arrose de ses larmes.*

JULIETTE.

Tu pleures!... et moi aussi. Je n'ai plus de gaieté, plus de bonheur!... non, Victorin, plus de bonheur!... et c'est ta faute. Tant que je te verrai triste, je ne serai pas heureuse : cela te surprend, c'est pourtant bien naturel. Hier, mon père le répétait encore, il disait que sa plus grande peine était de ne pouvoir mettre un terme à ta douleur, puis il ajoutait : « s'il voulait se consoler d'un mal irréparable, que lui manquerait-il avec nous? Nous le chérissons tous, nous volons au-devant de ses moindres désirs; il ne doit plus avoir de craintes, plus d'inquiétudes; il possède des talens, son existence est à jamais assurée. Je n'ai point une grande fortune, mais je suis assez riche pour faire le bonheur de mes enfans. » Oui, monsieur, il a dit, *de mes enfans!* et pour prix de ses soins, de sa tendresse, vous l'affligez continuellement!... Oh! c'est bien mal!... je ne vous aurais pas cru si méchant.

(*Saisi de douleur en entendant les reproches de Juliette Victorin lui jure qu'il la chérit elle et ses bons parens, que sa reconnaissance sera éternelle; mais hélas! il ne peut oublier son père, en exprimant cette pensée, ses regards et ses mains dirigent vers le buste.*)

JULIETTE.

Oh! oui, mon père a eu bien tort de céder à vos désirs; cela augmente encore votre tristesse... Ecoute, Victorin, j'ai une prière à te faire, ne me la refuse pas. Tous les jours, je n'en doute pas, tu viendras visiter ce lieu; tes regards se fixeront d'abord sur l'image de ton père, cela est juste, mais porte les ensuite de ce côté, peut-être y trouveras-tu quelque sujet de consolation. Tiens regarde.

(*A l'instant où Juliette prononce ces derniers mots, Martial fait un signe à Babylas qui est caché derrière les peupliers. Les branches s'écartent et laissent voir le tableau que Juliette a préparé. Victorin l'apperçoit, court près des peupliers, et semble remercier le ciel de lui avoir envoyé un second père; puis se retournant précipitamment, il voit Maurice qui a descendu la scène, fait un geste de surprise et va tomber à ses pieds.*)

MAURICE.

Cher Victorin, cède aux vœux d'une famille qui t'aime tendrement et sois sûr que tu as retrouvé un bon père.

MARTIAL.

Un bon parent!

JULIETTE.

Une tendre sœur!

BABYLAS, *sortant de derriere les peupliers.*

Un vrai ami!

(*Victorin se précipite dans les bras de Maurice, puis prenant ses mains, celles de Martial et de Juliette, il les réunit sur son cœur,*)

BABYLAS.

Oh! le beau coup-d'œil! que je suis content de ne lui avoir rien dit! j'en ai eu la démangeaison plus d'une fois.

MARTIAL, *essuyant ses larmes.*

Allons, allons, voilà qui est convenu; tu ne t'affligeras plus, n'est-ce pas, mon cher Victorin?

JULIETTE.

Où du moins, quand tes peines deviendront plus vives, tu viendras les conter à tes parens, à ta sœur; et nous saurons te consoler.

MAURICE.

Tu ne t'éloigneras plus de tes amis, la solitude augmenterait ta douleur; l'amitié l'adoucira.

(*Victorin saisit ses tablettes avec la plus grande vivacité, il écrit précipitamment quelsques mots, puis remet les tablettes à Maurice.*)

MAURICE, *lisant.*

« Bons parens! Victorin ne vous affligera plus. » Bien, mon ami, cette promesse va nous rendre au bonheur.

(*Victorin, enchanté embrasse encore son père adoptif.*)

MARTIAL, *brusquement.*

Allons, allons, que ce soit fini, morbleu! tout cela me....

BABILAS.

Ah! mon dieu! monsieur Martial qui pleure!... un soldat!

MARTIAL.

Eh! malheureux! crois-tu donc qu'un soldat n'ait pas une âme!

MAURICE.

Retournons à la maison.

JULIETTE.

Victorin, tu viens avec nous?

(*Victorin paraît embarrassé.*)

MAURICE.

Tu hésites?

MARTIAL.

Voudras-tu déjà manquer à ta parole ?

(*Nouvel embarras de Victorin.*)

JULIETTE.

O mon dieu ! que peut-il avoir encore ?

(*Une heure sonne. Victorin tressaille et fait un mouvement pour s'éloigner.*)

MAURICE.

Où vas-tu ?... Pourquoi ce trouble ?...

BABYLAS.

Ah ! je vois ce que c'est !

TOUS.

Comment ?

BABYLAS.

Oui, mes maître, je vois que mon ami Victorin n'ose pas vous faire entendre que nous devions aller ensemble à la paroisse St.-Sauveur, comme nous le faisons tous les ans à pareil jour. Il est déjà une heure, et comme y il a pour une bonne demi-heure de chemin...

MAURICE.

Bon Victorin, tu craignais que ton absence ne nous chagrinât... Va, mon ami, va.

JULIETTE.

Quoi ! mon père, il faut qu'il s'éloigne encore ?

MAURICE.

Oui, ma fille. Tous les ans, Victorin, à cette funeste époque, va aux pieds des autels honorer la mémoire de son père ; c'est un devoir sacré pour lui et loin de nous y opposer, nous devrions le lui rappeler, s'il pouvait en perdre le souvenir. Pars, mon cher Victorin, que cette journée soit consacrée toute entière à ton malheureux père ; demain, tous tes instans appartiendront à des amis.

(*Victorin baise la main de Maurice et témoigne sa satisfaction.*)

JULIETTE.

Depuis plusieurs jours les pluies ont grossi les torrens, les chemins doivent être bien mauvais, prends garde !....

BABYLAS.

Oh ! soyez tranquille, mam'selle Juliette, je réponds de lui, corp pour corps. A présent, mon ami Victorin, quand vous voudrez, je suis tout prêt.

(*Victorin embrasse ses parens adoptifs et s'éloigne avec Babylas. On les voit traverser au fond. Juliette sort sur un signe de Martial.*)

SCENE VI.

MARTIAL MAURICE

MARTIAL, *ramenant Maurice sur l'avant-scène.*

Frère, j'ai à te parler.

MAURICE

De quoi s'agit il ?

MARTIAL

De Victorin,

MAURICE

Je t'écoute.

MARTIAL

Maurice, le souvenir de son père n'est pas le seul motif de cette mélancolie dans laquelle nous le voyons si souvent plongé ; non, il existe un autre cause et je la connais.

MAURICE

Quelle est-elle ?

MARTIAL

La voici. Jusqu'à ce jour, grace à tes soins, rien ne lui a manqué ; mais Victorin n'est plus un enfant, le malheur a formé son caractère, a muri son jugement ; il craint de t'être à charge, il s'inquiète de l'avenir, et sois sûr que l'incertitude de son sort n'est pas la moindre de ses peines.

MAURICE

Tu me causes la plus grande surprise. Mais qui peut te faire croire?...

MARTIAL

Hier, je suis venu retrouver Victorin dans ce cabinet. A mon approche, il se hâta de froisser dans ses mains et de jetter sous la table un papier sur lequel il écrivait. Je suis naturellement curieux ; je parvins, tout en jasant, pendant qu'il dessinait, à pousser avec ma canne le papier chiffoné hors du cabinet ; je m'en saisis en quittant Victorin, je le lus et j'y trouvai des pensées, des vers, des phrases qui n'étaient point terminées, mais qui toutes peignaient le trouble et l'agitation de son ame.

MAURICE, *après une pause.*

Je te remercie de m'en avoir prévenu ; il m'est facile de calmer son inquiétude et je vais le faire.

MARTIAL

Comment ?

MAURICE

En lui assurant sur ce que je possède, les moyens de vivre indépendant.

MARTIAL

C'est à quoi je m'oppose. Tu ne peux rien donner à Victorin, Victorin ne doit rien recevoir de toi, c'est moi que cela regarde.

MAURICE

Toi !

MARTIAL

Oui, moi ! Je suis garçon, il y a grande apparence que je le serai toute ma vie. Je n'ai pas d'enfant, tu as gardé par devers toi, tu as fait valoir ma part de l'héritage de notre pauvre père, ma pension me suffit, et dès aujourd'hui j'abandonne tout le reste à Victorin.

MAURICE

Mais mon frère !...

MARTIAL

Mais, mon frère !... Je veux que ce soit comme cela et ce sera. Mon projet est superbe et je l'exécute aujourd'hui même.

MAURICE

Je ne te ferai plus qu'une observation.

MARTIAL

Tant mieux ; dépêche-toi.

MAURICE

J'ai jusqu'à ce jour regardé Victorin comme mon fils ; j'étais jaloux de contribuer seul à son bonheur ; veux-tu me priver de ce plaisir ?

MARTIAL

Oui, sans doute ; c'est justement parce que tu as tout fait pour lui jusqu'à présent que je veux aussi faire quelque chose à mon tour. Sois tranquille, va, ta part sera encore la plus belle ; Que lui donné-je, moi ?... un peu d'argent qui m'est inutile. Mais l'homme qui l'a recueilli quand il était abandonné, qui a élevé son enfance, qui a pris soin de son éducation, qui lui a donné des talents, voilà son véritable père, voilà l'homme dont les bienfaits ne s'effaceront jamais de son cœur.

MAURICE

Bon Martial !...

MARTIAL

Allons, tu cèdes à mes vœux. N'est-ce pas ?

MAURICE

Il le faut bien.

MARTIAL

Embrasse-moi, cher frère ! Morbleu ! je suis d'une joie !...

SCENE VII.

Les mêmes, JULIETTE.

JULIETTE, *accourant.*

Mon père, mon père, mon père !....

MAURICE

Que nous veut Juliette ?

JULIETTE

Mon père, grande nouvelle ! Monsieur le comte Edmond de Bierre vient d'arriver au château.

Ensemble.

MAURICE

Monsieur le Comte !

MARTIAL

Mon colonel !

JULIETTE

Accompagné d'un Seigneur inconnu.

MAURICE

Je cours lui présenter mon hommage.

MARTIAL

Je te suis, frère ; je songerai ensuite à Victorin, mais je veux d'abord saluer mon colonel.

JULIETTE

Ce serait peine inutile, car aussitôt arrivé, monsieur le Comte est sorti pour se promener dans la campagne tandis qu'on prépare son appartement. C'est que tout cela était un peu en désordre depuis plus de dix ans qu'il n'est venu dans ce pays.

MAURICE

Mais personne n'était donc prévenu de son arrivée?

JULIETTE,

Personne.

MARTIAL

Oh! je le reconnais bien là! Il aura voulu éviter les cémonies!... C'est un homme si simple dans ses manières, si bon!... J'aurai bien du plaisir à le revoir!

JULIETTE

C'est très-mal à lui d'être venu comme cela; si l'on avait été averti, toute la jeunesse se serait réunie, il y aurait eu une fête; des danses!... Voilà une belle occasion de perdue.

MAURICE

Perdue! non, ma fille, rassure-toi; pendant son absence, monsieur le Comte a toujours fait du bien à ses vassaux, il en est adoré et je te réponds!.....

(*On entend crier dans l'éloignement.*)

Vive Monseigneur, vive Monseigneur!

MAURICE

Ces cris de joie annoncent son approche.

JULIETTE, *qui a été regarder au fond.*

Quel bonheur! il vient par ici.

MARTIAL

Ici!... Morbleu! n'épargnons rien pour le bien recevoir!

SCENE VIII.

Les précédens, le Comte de BIGORRE, REIMBEAU, paysans, paysannes, suite du Comte.

Les paysans traversent les rochers du fond en faisant retentir l'air de leurs cris de joie. Au milieu d'eux on distingue le Comte et Reimbeau suivis des gens du Comte. Ce Seigneur salue affectueusement tous les villageois. Martial a couru ouvrir la petite porte du fond, le Comte et Reimbeau entrent dans le jardin, les paysans les y suivent.

MAURICE

Soyez le bien venu, monsieur le Comte, dans des lieux où votre présence répand la plus vive allégresse.

MARTIAL.

Honneur, respect à mon brave colonel.

LE COMTE.

Je vous salue, Maurice; bon jour, mon vieux camarade, je suis charmé de te revoir.

MARTIAL.

Ah ! mon colonel ! c'est un bien grand plaisir pour moi !

LE COMTE, *aux paysans.*

Mes bons amis, si vous vous félicitez de mon retour, je n'éprouve pas moins de plaisir à me retrouver au milieu de vous. Rendez-vous à la Vallée du Torrent; c'est là, si je m'en souviens bien, que se célèbrent les fêtes du village, c'est là que j'irai bientôt vous rejoindre; allez, mes enfans, allez, et que la soirée entière soit consacrée au plaisir.

TOUS LES VILLAGEOIS.

Vive monseigneur ! (*Ils sortent en dansant.*)

SCENE IX.

LE COMTE, REIMBEAU, MARTIAL, MAURICE, JULIETTE.

LE COMTE.

Moi, je reste; si vous voulez me le permettre, je vais passer quelques instans avec vous. Je veux vous faire connaître le meilleur de mes amis, l'homme à qui je dois le bonheur de revoir encore les lieux qui m'ont vu naître.

REIMBEAU.

De grace, cher Comte.....

LE COMTE.

Reimbeau, ne me privez pas du plaisir de vous témoigner publiquement ma reconnaissance. Oui, mes amis, les dépenses que j'avais été forcé de faire pour paraître dans les armées du Roi, d'une manière convenable à mon rang et à ma naissance, avaient considérablement diminué ma fortune; j'avais contracté des dettes, et j'allais me voir réduit à vendre une partie de mes domaines, lorsque ce généreux ami est venu à mon secours et ma procuré le moyen de remplir toutes mes obligations.

MAURICE, *à Reimbeau.*

Seigneur, cette belle action vous acquiert bien des droits à notre reconnaissance, puisqu'elle nous a conservé notre bon seigneur.

REIMBEAU.

Monsieur le Comte exalte trop une action toute naturelle; en l'obligeant, j'ai suivi l'impulsion de mon cœur, et je suis bien récompensé du faible service que j'ai eu le bonheur de lui rendre. Son amitié m'est acquise, et mon union prochaine avec son adorable cœur comble tous mes vœux en m'attachant par des liens sacrés à une famille que j'aime et que j'honore depuis long-tems.

LE COMTE.

Oui, mes amis, vous reverrez bientôt ma bonne sœur, ma chère Adélaïde; son hymen avec mon ami sera célébré dans ce château, et désormais nous ne nous séparerons plus; j'ai quitté le service, et après avoir rempli mes devoirs envers mon prince et ma patrie, mes derniers jours vont s'écouler au sein de ma famille et au milieu de

mes enfans. Hé bien, mes amis, quel est maintenant l'état de votre fortune?... Maurice, vous avez de la famille?

MAURICE.

Voilà ma fille, M. le Comte.

LE COMTE.

Votre fille!... Elle est charmante!... Quel âge avez-vous, ma belle enfant?

JULIETTE.

Seize ans, monseigneur.

LE COMTE.

Seize ans! Allons, Maurice, il faudra bientôt lui trouver un mari.

JULIETTE.

Oh! je ne suis pas pressée, monsieur le Comte.

LE COMTE.

Non! Oh! cela viendra. Vous n'avez point d'autre enfant, Maurice?

MAURICE.

Non, monsieur le Comte.

JULIETTE.

Oh! pardonnez-moi, mon père; et mon frère Victorin, n'est-il pas votre fils?...

LE COMTE.

Ah! ah! quel est donc ce frère Victorin?

MAURICE.

Un jeune homme bien intéressant, que j'aime comme un fils!...

MARTIAL.

Et qui le mérite, mon colonel; je suis sûr que vous daignerez aussi lui accorder votre amitié.

LE COMTE.

Je comprends. C'est quelque orphelin que le bon Maurice...

MARTIAL.

Mon frère a trouvé cet enfant, il y a huit ans, dans la forêt d'Orléans.

REIMBEAU, *à part.*

Qu'entends-je?

LE COMTE.

Et vous ignorez à qui il doit le jour?

MAURICE.

Non, monsieur le comte; il appartient à une famille noble; mais ne lui connaissant point de parens qui puissent le protéger, je me suis chargé de son enfance et j'ai pris soin de son éducation.

REIMBEAU.

Cette action fait votre éloge, M. Maurice. Mais quel âge avait cet enfant quand vous l'avez adopté?

MAURICE.

A peu près huit ans.

REIMBEAU, *à part.*

Huit ans! quel rapport!

LE COMTE.

Et comment se trouvait-il ainsi seul au milieu d'une forêt?

MAURICE.

Il y avait été abandonné par deux scélérats qui, en sa présence, avaient assassiné son père.

RIMBEAU, *à part.*

Grand Dieu!

LE COMTE.

Et il n'a pu désigner les meurtriers?

MAURICE.

Hélas! monsieur le comte, quand je le trouvai, Victorin était dans un état affreux; il paraît que le saisissement qu'il venait d'éprouver avait égaré sa raison; mes soins parvinrent à le calmer, mais l'infortuné avait perdu l'usage de la parole.

LE COMTE.

Que dites-vous! il est muet? Mais avez-vous consulté?... n'est-il donc pas possible?...

MAURICE.

Deux savans médecins que j'avais appelés près de Victorin, se sont accordés à me dire que l'art ne pouvait rien sur lui. Une grande terreur, un saisissement affreux lui ont ravi le pouvoir de se faire entendre; une révolution extraordinaire, une commotion soudaine pourraient seuls le lui rendre.

LE COMTE.

Malheureux enfant!

MARTIAL.

Oh! mon colonel! Victorin est doué d'une telle intelligence, que nous comprenons sans difficulté tout ce qu'il veut nous dire. Et puis il a des talens!... Il écrit bien, très-bien!

LE COMTE.

Alors il vous a été facile d'apprendre de lui tous les détails de l'horrible événement qui l'a privé de son père. Je desirerais les connaître, car cet enfant m'intéresse beaucoup.

MARTIAL.

Rien de plus aisé, mon colonel, je vais vous faire lire le récit qu'il en a lui-même jeté sur le papier. Juliette, monte dans ce cabinet, apporte-nous...

JULIETTE.

Oh! je sais, mon oncle, je sais.

MARTIAL.

Descends aussi le grand dessin qu'il a commencé il y a quelques jours.

JULIETTE.

Cela suffit, j'y cours. (*Elle entre dans le cabinet.*)

MAURICE.

Y penses-tu, mon frère, c'est abuser de la bonté de monsieur le Comte.

LE COMTE.

Au contraire, Maurice. Ce que vous me dites de ce jeune homme

m'inspire le plus vif intérêt, et si ma protection peut lui être utile, soyez sûr que je n'hésiterai point à la lui accorder.

MARTIAL.

Mon digne colonel, que de reconnaissance !

REIMBEAU, *à part.*

Mon effroi redouble à chaque instant; cet enfant serait-il ?...

JULIETTE, *sortant du pavillon.*

Tenez, mon oncle, voilà tout ce que vous m'avez demandé.

MARTIAL, *passant un écrit au colonel.*

Mon colonel, si vous voulez jeter le yeux sur ce papier...

LE COMTE.

Comment donc ! mais cette écriture est fort belle. Voyez, Reimbeau.

REIMBEAU.

En effet, cher Comte, cela est très-bien.

LE COMTE.

Je suis curieux d'entendre les détails de cet affreux événement.

MAURICE.

M. le Comte, je vais vous satisfaire.

MARTIAL.

Laisse donc, frère; c'est Juliette que cela regarde. Tu sais qu'elle s'en acquitte à merveille.

JULIETTE.

Mais mon oncle...

MARTIAL.

Allons, allons, n'aie pas peur, mon colonel aura de l'indulgence.

LE COMTE.

Je suis persuadé que mademoiselle n'en aura pas besoin.

MARTIAL.

Voyons, Maurice, des siéges; là ! maintenant, ma petite Juliette, nous t'écoutons.

JULIETTE, *lisant.*

Premières années d'un pauvre orphelin

« J'avais près de huit ans, quand mon père s'offrit pour la première » fois à mes regards; jusqu'à cette époque je n'avais connu que le res- » pectable instituteur chez lequel j'étais en pension, et un domestique » nommé Valentin, qui venait souvent me voir, et pour lequel j'avais » le plus tendre attachement. C'est de lui que j'ai su que ma mère était » morte en me donnant le jour, et que mon père, ayant éprouvé de » grandes pertes, était passé aux Indes, dans l'espoir de rétablir sa » fortune. Enfin, ce bon père, dont je desirais si ardemment la pré- » sence, revint de ses voyages. Le sort l'avait favorisé; il rapportai » en France des marchandises pour une somme considérable, et ve- » nait à son débarquement d'en réaliser en or la plus grande partie. Il » m'apprit que son projet était de me prendre avec lui, et de se con- » sacrer désormais au soin de mon éducation. En effet, nous par- » times bientôt dans une chaise de poste qui contenait toutes ses » richesses. Mon père me pressait dans ses bras, m'accablait des ca-

» resses les plus tendres ; j'étais au comble de mes vœux !... Mais à la » fin du troisième jour de notre voyage, jour fatal! que tu m'as coûté » de larmes ! »

REIMBEAU, *à part.*

O terreur !

JULIETTE, *continuant.*

» Le fidèle Valentin nous avait quittés depuis le matin, sans doute, » pour remplir quelques ordres qu'il avait reçus de son maître ; il de- » vait nous rejoindre dans une ville dont j'ai oublié le nom ; la nuit » approchait et nous traversions un bois très-épais, lorsque sou- » dain un coup de feu part et atteint notre postillon ; au même ins- » tant, un autre vient frapper mon père ! je jette un cri d'effroi ; » mon père, quoique blessé, se saisit d'une arme, mais dans ce » moment, deux hommes !.... Que dis-je ? deux monstres !... sor- » tent d'un taillis qui borde la route et l'un deux plonge à plusieurs » reprises un fer meurtrier dans le sein de mon malheureux père ! » Il tombe en prononçant ces mots d'une voix entrecoupée ; *grand* » *Dieu! c'est toi!...: toi qui m'assassines!* Saisi de douleur et d'effroi, je » perds l'usage de mes sens, j'ignore combien de tems je restai dans cet » état affreux, mais quand je revins à moi je m'apperçu qu'on m'avait » éloigné des lieux où s'était commis cet horrible assassinat ; cepen- » dant, je suis dans un bois, car des arbres, des buissons m'en- » tourent ; je veux m'écrier ! je ne le puis !... je ne fais plus entendre » que des sons inarticulés ! j'ai perdu l'usage de la parole !... accablé » de désespoir, je retombe sur la terre et j'aurais péri, sans doute, » si un ange n'était venu me prodiguer ses secours et me rappeler à » la vie. »

MAURICE, *l'interrompant.*

Le reste, monseigneur, ne contient que des détails relatifs à son séjour dans ma maison, et n'offre plus rien qui soit digne de votre attention.

LE COMTE.

Malheureux Victorin ! Que je plains sa triste destinée !

MARTIAL, *montrant au Comte un grand dessin.*

Voilà, mon colonel, un dessin qu'il a fait lui-même ; Il représente la scène affreuse qui l'a privé de son père.

LE COMTE.

En effet, ce dessin me paraît d'une grande vérité.

MARTIAL.

Le voilà, ce pauvre Victorin ! il est dans les bras de son père, on dirait qu'il cherche à le défendre ; et voilà l'assassin !....

REIMBEAU, *à part.*

Je frémis malgré moi !

LE COMTE.

Mais ce personnage n'est point terminé !

MAURICE.

Non, monsieur le comte. Victorin l'a déjà dessiné plusieurs fois, mais apparamment qu'il n'avait pas bien saisi les traits de ce misérable, car il l'a effacé.

REIMBEAU, *à part.*

Je respire! (*haut*) Il me semble bien difficile qu'après tant d'années, un enfant puisse se rappeler les traits d'un homme qu'il n'a vu qu'une fois.

JULIETTE.

Pardonnez-moi, seigneur. Victorin m'a bien fait entendre, il y a deux jours, qu'il se rappelait parfaitement les traits de l'assassin et s'il n'avait pas eu depuis ce tems d'autres occupations, cette figure serait maintenant terminée.

REIMBEAU, *à part.*

Quel danger me menace!

(*Depuis qu'il a été question de l'assassinat, la figure de Reimbeau a pris une teinte sombre; le récit de Juliette a paru lui faire une impression terrible. A mesure qu'on entre dans les détails de cet événement, il éprouve un trouble, une agitation qu'il s'efforce de cacher.*)

LE COMTE, *après avoir examiné attentivement le dessin.*

C'est fort bien; n'est-il pas vrai, Reimbeau?

REIMBEAU, *cherchant à déguiser son trouble.*

Oui, oui, cher Comte; ce dessin est d'une vérité..... effrayante!

LE COMTE.

Ce groupe surtout est fort bien placé. La position de ce malheureux père qui semble implorer son meurtrier, et dont les derniers regards se tournent vers son fils!... L'effroi qui se peint dans les traits de cet enfant, et cet ange exterminateur qui semble balancer son glaive redoutable sur la tête de l'assassin...

REIMBEAU, *avec égarement.*

C'en est trop!... Comte, épargnez-moi!... Ce spectacle glace mes sens et je... *il se détourne et ses yeux se fixent sur le buste; aussitôt il recule précipitamment en s'écriant avec effroi:* Ah!.... que vois-je!

TOUS.

Qu'avez-vous?

REIMBEAU.

C'est lui!.... voilà ses traits!.... Oui, je n'en puis douter, c'est Luceval!

LE COMTE.

Luceval!

MAURICE.

Monsieur a raison. Luceval est le nom du père de Victorin.

LE COMTE, *comme un homme qui cherche à se rappeler quelque chose*

Luceval!.... (*prenant la main de Reimbeau,*) cher Reimbeau vous avez été son ami; je me rappelle maintenant cette malheureuse affaire; je me souviens que vous m'instruisites des détails de votre liaison avec l'infortuné Luceval. Votre agitation ne m'étonne plus: Je suis fâché que tout ce qui vient de se passer ici ait pu renouveller vos regrets.

MARTIAL.

Quoi ! mon colonel ! Le Seigneur Reimbeau a été l'ami du père de notre cher Victorin ?

REIMBEAU, *qui s'est remis pendant le dialogue précédent.*

Oui, brave Martial, et sa mort m'a causé bien des tourmens ! Je ne l'avais point vu depuis son départ pour l'Amérique. La voix publique m'apprit à la fois son retour et sa fin déplorable. Je sus que Valentin, ce domestique dont le jeune Luceval parle dans son récit, en des termes si flatteurs, fut convaincu de ce crime affreux, qu'il fut condamné au dernier supplice, mais qu'il parvint à s'échapper et je ne crois pas que depuis il soit retombé entre les mains de la justice.

MAURICE.

Que dites-vous, seigneur ? l'assassin de M. de Luceval est connu ?

REIMBEAU.

Sans doute. Il n'est pas étonnant que vous l'ignoriez. Vous avez, dites-vous, trouvé cet enfant dans la forêt d'Orléans, et c'est près de Briare que le crime fut commis. Ajoutez à cela que vous n'avez connu ces détails qu'à l'époque où Victorin a pu vous les donner par écrit.

JULIETTE.

O mon oncle ! Ce seigneur sera bien content de revoir Victorin !

MAURICE.

Et Victorin verra, j'en suis sûr, avec le plus grand plaisir une personne qui a connu son malheureux père.

MARTIAL.

Quel dommage qu'il ne soit pas ici dans ce moment !...

REIMBEAU.

Je le verrai plus tard ; le Comte me permettra de le recevoir au château.

LE COMTE.

Sans doute ; je veux l'y voir moi-même ; je veux l'interroger, obtenir de lui tous les renseignemens qu'il pourra me donner, et si le scélérat qui a commis ce crime abominable n'a point quitté la France, qu'il tremble ! Je n'épargnerai rien pour le découvrir et le livrer au supplice qu'il n'a que trop mérité.

REIMBEAU.

Soyez sûr, cher Comte, que je vous seconderai dans vos recherches. Mon amitié pour Luceval m'en impose l'obligation.

SCENE X.

Les Précédens, BABYLAS.

BABYLAS, *traversant le fond.*

Nous v'là, nous v'là. V'là M. Victorin.

TOUS, *chacun dans sa situation.*

Victorin !

MARTIAL.

Ah ! le voilà enfin de retour, ce cher Victorin ! il ne pouvait arriver plus à propos !

REIMBEAU, *à part.*

S'il me voit, je suis perdu !

BABYLAS, *entrant.*

Nous v'là, nous v'là revenus ! ah ! pardon, Messeigneurs, je n'avions pas l'honneur de vous appercevoir.

JULIETTE.

Comment ! Victorin n'est pas avec toi ?

BABYLAS.

Oh ! pardonnez-moi, mademoiselle, c'est que je suis venu devant et toujours courant, parce qu'on m'avait dit que monseigneur était ici et que j'étions ben aise.

MARTIAL.

Pourquoi Victorin n'est-il pas venu en même temps que toi?

BABYLAS.

Ah ! dame ! parce qu'il marche plus doucement ; et puis il a tant pleuré à l'endroit d'ous ce que je venons, et il est encore si troublé, que je crois qu'il n'ose pas se présenter devant monseigneur.

LE COMTE.

Il a tort ; que peut-il craindre?

REIMBEAU.

Ne le contrarions point ; je préfère le voir dans un moment où mon esprit sera plus tranquille, je désirerais aussi qu'on ne lui parlât point de moi ; il me sera bien doux de pouvoir l'instruire moi-même, des liens d'amitié qui m'unissaient à son malheureux père.

MAURICE.

Il suffit, seigneur, vos intentions seront remplies.

LE COMTE.

Allons, puisque cela est ainsi réglé, retournons au château.

REIMBEAU.

Oui, Eloignons-nous avant que Victorin n'arrive.

JULIETTE.

Justement, vous n'avez pas de temps à perdre, le voici.

REIMBEAU.

Partons.

(Ils sortent : à l'instant où ils se présentent à la petite porte, Victorin paraît ; mais il se place de côté avec respect ; Reimbeau, par un mouvement involontaire, cherche à cacher ses traits et se glisse derrière le Comte. Ce seigneur s'arrête devant Victorin, le considère un instant avec un attendrissement très-marqué. Reimbeau profite de ce moment pour s'éloigner rapidement. Le Comte le suit, Victorin descend près de ses parens adoptifs et tous saluent respectueusement, tandis que le Comte s'éloigne par les rochers avec Reimbeau qui se cache toujours et suivi de ses écuyers.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

Le théâtre représente la Vallée du torrent; au fond, des rochers très-élevés garnis de sapins et de mélèses. Un torrent tombe avec fracas de la montagne, forme diverses cascades et retombe en nappe dans un gouffre profond; un pont en bois jeté sur deux pointes de rocher traverse le torrent.

Au quatrième plan, est un Rocher escarpé qui domine le torrent et sur lequel est une chapelle en ruines; au-dessus de cette chapelle, est un petit clocher un milieu du quel on voit une cloche dont la corde tombe dans l'intérieur du bâtiment, en vue du spectateur. A l'extrémité de la chapelle et sur la pointe du rocher, est un petit monument élevé à la mémoire de Luceval. Sur le devant de la scène, sont plusieurs touffes d'arbres.

SCENE PREMIERE.

REIMBEAU, *seul.*

Il arrive par le fond, descend des rochers et semble dans la plus grande agitation.

Voilà donc toutes mes craintes justifiées! le voilà ce revers terrible que mes pressentimens semblaient m'annoncer depuis si longtemps! En revoyant Luceval, maître d'une fortune considérable, je ne pus résister au désir de me l'approprier; j'épiai ses démarches, je saisis le moment favorable: moi-même, je le frappai, moi-même j'enveloppai dans mon manteau son fils qui était en proie à des convulsions effroyables; mais l'homme que j'avais chargé de le faire périr loin des lieux où Luceval était tombé sous mes coups, présumant qu'il ne pourrait survivre à son père, ne voulut point se souiller d'un forfait inutile et se contenta de l'abandonner au milieu de la forêt d'Orléans. Cet homme seul m'avait secondé dans cette entreprise; lui seul possédait mon secret, et depuis trois ans la mort m'en a délivré. J'étais à l'abri de tous les soupçons; mais la rencontre de cet enfant va détruire tous mes projets. Il a représenté avec la plus grande exactitude, le lieu où son père a perdu la vie, il peut se rappeler mes traits, me désigner, et le plus affreux supplice!.. Ah! qu'il tremble! Si je ne puis me sauver que par un nouveau crime, je suis capable encore de le commettre. Mais que vois-je!... une jeune fille!... c'est celle de Maurice!... le jardinier l'accompagne!... un jeune homme est avec eux!... c'est lui, sans doute!... fuyons!... mais non!... je veux le voir; il est important pour moi de connaître

ses traits!... Si le sort le livre à ma fureur, il faut que je puisse frapper des coups assurés! dérobons-nous seulement à ses regards!

(*Il se cache derrière le bouquet d'arbres à droite.*)

SCENE II.

REIMBEAU *caché*, JULIETTE, VICTORIN, BABYLAS *portant sur sa tête une corbeille remplie de fleurs.*

BABYLAS.

Ah! ben, je dis que v'la une jolie raffle de faite sur mes fleurs, aujourd'hui.

JULIETTE.

Sois tranquille, il en renaîtra d'autres. — Victorin, tu vas nous aider, n'est-ce pas?

BABYLAS.

Je crois ben, pour notre bon seigneur!... Ah! dites donc, mademoiselle Juliette, quand notr' maître l'y a montré les dessins de mon ami Victorin, ça l'a donc ben amusé? Hé ben, il paraît qu'il est comme moi, monseigneur, il aime les images. A propos d'images, mon ami Victorin, avez-vous retrouvé dans votre tête le portrait de l'homme méchant?

JULIETTE.

Comment! quel homme?

BABYLAS.

L'homme méchant, vous savez ben, le coquin qui a... mon ami Victorin sait ce que je veux dire. L'eim? l'avez-vous trouvé?...

VICTORIN *semble réfléchir un moment, puis tout-à-coup, sa figure s'anime, ses yeux paraissaient se fixer sur quelque objet qui le frappe; il dépeint à Juliette et à Babylas, les traits, la taille, la démarche et les vêtemens de l'assassin de son père, et leur fait entendre qu'il est certain de le représenter trait pour trait.*

BABYLAS.

Oh! mon Dieu! on dirait qu'il le voit.

REIMBEAU, *à part.*

Je respire à peine!

JULIETTE.

Hé bien, mon cher Victorin, monsieur le Comte veut t'interroger, et il a dit que si tu pouvais lui dépeindre exactement l'assassin de ton père, il n'épargnerait rien pour le découvrir et le faire punir comme il le mérite. (*Victorin paraît satisfait de cette promesse.*)

BABYLAS.

Et çà sera ben fait. Tenez, mon ami Victorin, je ne suis pas méchant, mais je donnerais de bon cœur tout ce que possède pour voir emprisonner ce coquin-là.

REIMBEAU, *à part.*

Que ne puis-je m'éloigner!

JULIETTE.

Allons, allons, ne nous arrêtons pas davantage. (*A Victorin.*)

Viens, mon ami, viens arranger nos fleurs : c'est à la grange que tous les villageois doivent venir chercher leurs bouquets; tu le sais, l'heure approche, et rien n'est encore préparé. Viens

BABYLAS, *reprenant sa corbeille.*

Me v'là prêt, moi! ah! Dieu! Dieu, queu ravage dans mon jardin!

JULIETTE, *voyant que Victorin ne la suit pas.*

Eh bien, tu restes là?

(*Victorin fait signe à Juliette d'aller toujours devant avec Babylas ; qu'il ira bientôt la rejoindre, mais qu'il veut auparavant visiter la chapelle ruinée.*)

JULIETTE.

Ah! voilà justement ce que je ne veux pas. Je sais bien que depuis ton enfance, tu vas tous les jours dans cette chapelle rendre hommage à la mémoire de ton père, et que tu n'y a pas été ce matin. Mais la fête va bientôt commencer, tu ne peux te dispenser d'y paraître!... Non, Victorin, tu ne le peux pas sans offenser monsieur le Comte. Si tu savais comme il s'intéresse à ton sort!.. Allons, mon petit Victorin, cela te contrarie, mais écoute : si tu veux venir tout de suite avec moi, je te raconterai ce qu'on a dit de toi à la maison pendant ton absence : on a cependant bien défendu de t'en parler, mais comme je suis sûre que cela te fera plaisir, je te dirai tout.

BABYLAS.

Ah! ben, par exemple, c'est pour le coup, que si j'en faisais autant, on m'appellerait bavard.

JULIETTE.

D'ailleurs, après la fête, ce soir, tu y viendras comme à l'ordinaire.

REIMBEAU, *à part.*

Ce soir!...

BABYLAS.

Ah! je vous en prie, mon ami Victorin, puisqu'il y a un secret; c'est si joli, les secrets.

(*Victorin, après quelque hésitation, se rend aux vœux de Juliette.*)

JULIETTE.

Tu y consens!... Ah! c'est bien aimable!... mais tu n'en seras pas fâché, va.

BABYLAS.

Allons, allons vîte; dépêchons-nous : les bouquets, les secrets, tout çà est très-pressé.

JULIETTE.

Viens, Victorin.

BABYLAS.

Dieu! quel bonheur de savoir un secret!

(*Ils sortent tous trois : après les avoir laissé s'éloigner, Reimbeau quitte sa retraite et vient en scène.*)

SCENE III.

REIMBEAU, *seul.*

Il ne m'est plus permis d'hésiter. Il faut me défaire de ce Victorin ou ma perte est assurée. Mon parti est pris; lui-même vient de me donner les moyens de le frapper!... Ce soir, au sein de cette chapelle ruinée!... Il y sera seul, sans doute! .. Seul, je puis donc assurer mon repos en me délivrant de ce dangereux ennemi. En venant ici, j'ai traversé cette chapelle, et j'ai remarqué qu'elle a une double issue qui donne sur les rochers, et qui pourra protéger ma retraite; je n'ai donc besoin de me confier à personne; et si le sort me favorise, je pourrai bientôt me livrer sans crainte au bonheur qui m'est préparé. Voyons, réfléchissons bien, et ne négligeons aucune des précautions que la prudence nous prescrira.

SCENE IV.

REIMBEAU, *sur le devant de la scène,* VALENTIN, *au fond.*

(*Valentin est couvert des livrées de l'indigence; sa démarche est lente, et tout annonce en lui la misère dont il est accablé. Reimbeau, plongé dans ses réflexions, ne le voit pas.*).

VALENTIN, *à lui-même, et sans voir Reimbeau.*

Après huit années d'exil, je revois enfin ma patrie; mais hélas! quelle triste destinée! le glaive des lois est toujours suspendu sur ma tête, et je suis dans le dénuement le plus affreux.

REIMBEAU, *à part, sans voir Valentin.*

Non, je ne paraîtrai point à cette fête; Victorin y sera, et j'ai tout à craindre si je m'offre à ses regards.

VALENTIN, *appercevant Reimbeau.*

J'apperçois un homme!... Adressons-nous à lui, et tâchons d'en obtenir les secours qui me sont nécessaires.

REIMBEAU, *toujours à part.*

Je saurai m'excuser auprès du Comte.

VALENTIN.

Seigneur...

REIMBEAU, *vivement et avec surprise.*

Qu'est-ce?... Qu'y a-t-il?... Que me voulez-vous?

VALENTIN.

Accablé sous le poids de la misère, exténué de besoin, j'implore de votre pitié...

REIMBEAU, *rudement.*

Je ne puis rien pour vous, laissez-moi.

VALENTIN.

Je vous en conjure, seigneur, ne me refusez pas...

REIMBEAU, *plus rudement, et se retournant vers lui.*

Je ne puis rien, vous dis-je; cessez de m'interrompre.

VALENTIN, *qui a fixé Reimbeau.*

Grand Dieu! que vois-je?

REIMBEAU, *ému.*

Qu'avez-vous?...

VALENTIN, *cherchant à lui cacher ses traits.*

Seigneur... (*à part.*) C'est lui, c'est ce Reimbeau dont les funestes conseils ont hâté la ruine de mon malheureux maître!

REIMBEAU, *qui l'a considéré attentivement pendant cet à-parté.*

Pourquoi ce trouble?...

VALENTIN.

Seigneur, votre refus a navré mon cœur, et je m'afflige...

REIMBEAU *ne cesse de le considérer.*

(*A part.*) Cet homme ne m'est pas inconnu!

VALENTIN, *vivement et à part.*

Evitons qu'il ne puisse me reconnaître.

REIMBEAU, *l'arrêtant.*

Où allez-vous?

VALENTIN.

Je crains de vous importuner, seigneur; je me retire.

REIMBEAU.

Non. Demeurez. Ne craignez rien.

VALENTIN, *à part.*

Je ne me trompe pas, c'est ce domestique de Luceval, qui fut condamné!... (*Haut.*) Restez, vous dis-je. J'étais très-occupé quand vous vous êtes adressé à moi, je vous ai mal reçu, sans doute, je veux réparer mes torts.

VALENTIN.

Que de bontés, seigneur!... (*A part.*) Que veut-il faire?

REIMBEAU, *à part.*

Heureuse rencontre! sachons en profiter.

SCENE V.

Les Mêmes, BABYLAS.

BABYLAS, *traversant la scène avec humeur.*

C'est y pas guignonnant, là! mademoiselle Juliette qui ne veut pas absolument raconter le secret devant moi. Quelle injustice! mon Dieu! mon Dieu! quelle injustice!

REIMBEAU, *à Babylas.*

Ecoute.

BABILAS.

Bien volontiers, seigneur Reimbeau, je suis à vos ordres. (*Apercevant Valentin.*) Ah! mon Dieu! qu'est-ce que c'est que c'te figure-là?

REIMBEAU.

Je veux faire quelque bien à ce malheureux. Conduis-le au château de Bigorre, recommande en mon nom au concierge de le loger pour cette nuit, et de lui donner tout ce qui lui sera nécessaire.

BABYLAS.

Çà suffit, monseigneur.

VALENTIN, *avec crainte.*

Pardon, seigneur; je ne puis accepter... Votre générosité me touche, mais il m'est impossible de rester longtems dans ces cantons; il faut que je parte...

REIMBEAU.

Vous paraissez hors d'état d'aller plus loin; la nuit approche; je veux que vous la passiez au château. Quand vous aurez pris quelque repos vous partirez, et mes bienfaits vous mettront à même de continuer votre voyage.

VALENTIN,

Seigneur!

REIMBEAU,

Je l'exige.

BABYLAS, *à part.*

Tiens, il fait encore le difficile! le v'là ben malade!

REIMBEAU, *à Babylas.*

Je m'en rapporte à toi pour bien remplir mes intentions, qu'on ait le plus grand soin de cet infortuné.

BABYLAS.

Soyez tranquille, monseigneur.

REIMBEAU.

Allez, brave homme; suivez ce garçon, et ne songez point à partir que vous ne soyez bien remis de vos fatigues. N'ayez aucunes inquiétudes, je me charge de votre sort. (*A part.*) Ne perdons pas un moment; que cet homme retombe entre les mains de la justice, que Victorin cesse d'exister, et mes craintes s'évanouissent à jamais..

(*Il s'éloigne.*)

SCENE VI.

VALENTIN, BABYLAS.

BABYLAS.

Allons, me v'là en jolie société!

VALENTIN, *à part.*

Quelles peuvent être ses intentions! m'a-t-il reconnu? Cherche-t-il à me perdre? mais quel intérêt pourrait l'y engager?

BABYLAS, *à part.*

Je vous demande un peu ce que c'est que cet homme là?

VALENTIN, *à part.*

D'ailleurs, après le changement que huit années de malheurs ont dû apporter dans mes traits, j'ai peine à croire qu'il ait pu me reconnaître.

BABYLAS, *à part*

Tiens! le v'là qui parle tout seul! allons, allons, faut m'en débarrasser. (*Haut.*) Monsieur, si vous voulez venir avec moi, je vas vous conduire.

VALENTIN.

Avant tout, permettez-moi de vous faire une question.

BABYLAS.

Ah! mon Dieu! dix, si çà vous plaît, je suis toujours prêt à répondre, moi.

VALENTIN.

Quel est ce seigneur qui me témoigne tant de bonté?

BABYLAS.

C'est le seigneur Reimbeau. Je ne le connaissons pas, puisqu'il n'est que d'aujourd'hui dans le pays. Mais il faut que ce soit un brave homme, puisqu'il est l'ami de monsieur le Comte de Bigorre, notre bon seigneur.

VALENTIN, *à part.*

Quel changement dans sa fortune!

BABYLAS.

Quoi que vous marmotez donc tout bas?

VALANTIN.

Moi!

BABYLAS.

Dame! écoutez, j'aimons ben à répondre, mais j'aimons ben itou à savoir; et c'est naturel, ça. Oh! je suis en état de vous tenir tête!... parlez, parlez, parlez...

VALANTIN.

Votre seigneur est donc bien généreux?

BABYLAS.

Monsieur le Comte!... ah! c'est le plus bon!... le plus aimable de tous les hommes!

VALENTIN.

Vous êtes à son service!

BABYLAS.

Non. Oh! je n'ai pas cet honneur! mais ma fine, si vous voulez connaître mes maîtres, ça vous est bien facile, car je les appercevons qui venont de ce côté. Eh! not' maître, notr' maître!... notr' maître.

VALENTIN, *à part.*

D'après ce qu'on dit de ce seigneur, je puis sans crainte...

BABYLAS, *appelant toujours.*

Not' maître, not' maître!

VALENTIN, *à part.*

D'ailleurs, accablé de fatigue et faible comme je le suis, il me serait impossible de continuer mon voyage.

BABYLAS.

Not' maître, not' maître. Arrivez, arrivez donc.

SCENE VII.

Les Mêmes, MARTIAL, MAURICE.

MARTIAL.

Eh bien, qu'est-ce qu'il y a, qui te fait crier de la sorte?

MAURICE.

On dirait que le feu est au village.

BABYLAS.

Ah ! laissez donc, le feu au village ! c'est ben autre chose, ma foi, c'est monsieur qui est arrivé.

MAURICE, *à Martial.*

Monsieur !

BABYLAS.

Oui, monsieur, qu'est un pauvre malheureux comme tant d'autres, qui n'a pas le sou, qui tombe de fatigue, et qui...

MARTIAL.

Hé bien ! il faut le secourir !

MAURICE, *à Valentin.*

Soyez le bien venu, mon ami ; nous ferons pour vous tout ce qui sera en notre pouvoir.

MARTIAL.

Venez, venez, notre maison est toujours ouverte aux infortunés.

BABYLAS.

Mais, mon dieu, not' maitre, il n'a pas besoin de votre maison, puisque le seigneur Reimbeau m'a dit de le conduire au château et de le recommander au concierge.

MAURICE.

Et pourquoi au château ? il y a tant à monter pour y arriver et ce pauvre homme paraît si faible, qu'il lui sera impossible d'aller jusques-là.

VALENTIN.

Je le crains, et si vous pouviez....

MARTIAL.

Certainement que nous le pouvons. Notre maison est très-peu éloignée, et l'on vous y donnera tout ce dont vous avez besoin.

BABYLAS.

Mais, écoutez donc ; not' maitre. Le seigneur Reimbeau se fâchera peut-être !

MAURICE.

Oh ! que non.

MARTIAL.

Tu vois bien que cet homme est hors d'état d'aller au château. Tu vas le conduire à la maison !

BABYLAS.

A la maison ! mais il n'y a personne, puisque vous avez permis à tout le monde de venir à la fête, et (*et baissant la voix.*) on ne peut pas laisser seul un homme de si mauvaise mine.

MARTIAL.

Hé bien, tu y resteras avec lui.

BABYLAS.

Pour le garder, ah! par exemple ; et la fête ?

MAURICE.

Tu la verras une autre fois.

BABYLAS.

Mais une autre fois il n'y en aura pas.

MARTIAL.

Allons ! ne vas-tu pas raisonner ! Où est Victorin ?

VALENTIN, *avec surprise.*

Victorin !

BABYLAS.

Il est là-bas avec mademoiselle Juliette qui prépare les bouquets!

MARTIAL.

C'est bon. Conduis ce pauvre diable, et aie bien soin de lui. Tu endras une bouteille de notre vieux vin de Tavel, et tu lui en nneras, cela ranimera ses forces. Ça fait qu'ensuite, s'il veut aller château, il ira. Dépêche-toi.

BABYLAS.

Vous le voulez ? hé bien, je ne pourrai pas être à la fête et mon- eur le Comte se formalisera.

MAURICE.

Oh ! sois tranquille, nous t'excuserons.

BABYLAS.

Et mon ami Victorin qui compte sur moi !

MARTIAL.

Hé bien, il s'en passera, va-t-en.

MAURICE, *Valentin.*

Allons, mon ami...

VALENTIN.

J'ai déjà entendu prononcer plusieurs fois le nom de Victorin; avez- s un fils qui s'appele ainsi ?

MAURICE.

Oui, c'est le nom de mon fils. Mais pourquoi cette question ?

VALENTIN.

C'était le nom d'un enfant qui m'était bien cher ! . . . mais hélas ! je perdu !... je ne le verrai jamais ! . . . Cher enfant ! . . . malheureux e !... que n'ai-je pu mourir avec vous?

(entend dans l'éloignement les sons du tambourin et du galoubet.)

BABYLAS.

h ! mon dieu ! v'là la fête ?...

MAURICE.

ous les habitans des hameaux voisins vont se rendre dans cette te.

VALENTIN

ouffrez que je m'éloigne.

MARTIAL.

llons, allons, Babylas.

BABYLAS.

rdi, allez, me v'là; queu guignon ! moi qui comptais tant m'en er.

MARTIAL.

lez, brave homme, nous nous reverrons bientôt.

(*Valentin sort avec Babylas qui paraît désolé ; au même instant les rochers du fond se garnissent de villageois et de villageoise qui arrivent en dansant. Juliette entre en scène en même tem qu'eux.*)

SCENE VIII.

MAURICE, MARTIAL, JULIETTE, PAYSANS, etc.

MAURICE.

Hé bien, mes enfans, vous êtes tous réunis? allons, allons, mon sieur, le Comte ne peut tarder à paraître. Dépêchons-nous.

JULIETTE.

Où est donc ce vilain Babylas? est-ce qu'il ne vient pas cherche les bouquets?

MARTIAL.

Oh! il est à la maison, bien fâché, bien triste!... il ne pourra pa assister à la fête.

JULIETTE.

O le pauvre garçon! pourquoi donc cela?

MARTIAL.

Je te le dirai.

JULIETTE.

En ce cas, mes amis, venez avec moi jusqu'à la grange, Victorin v vous donner vos bouquets.

MAURICE.

C'est cela, mes enfans, allez avec Juliette.

MARTIAL.

Et dépêchez-vous, morbleu! car mon colonel sera, sans doute, bientôt ici.

JULIETTE.

Oh! nous serons de retour dans un instant.

(*Elle sort avec tous les villageois.*)

SCENE IX.

MARTIAL, MAURICE.

MARTIAL.

Qu'as-tu donc, frère? tu parais tout rêveur.

MAURICE.

Effectivement, je réfléchis... N'as-tu pas remarqué le trouble de cet homme quand on a nommé Victorin?

MARTIAL.

Si fait, mais cela m'a semblé tout naturel, puisqu'il regrette un enfant qui portait ce nom.

MAURICE.

N'importe; je veux l'interroger; il se pourrait?...

MARTIAL.

Ne vas-tu pas croire que c'est de notre Victorin qu'il a voulu parler?

MAURICE.

Je ne crois rien, mais ce serait possible et je ne veux rien négliger de tout ce qui peut intéresser mon fils adoptif; après tant de recherches infructueuses peut-être parviendrai-je un jour à obtenir quelques renseignemens utiles à la cause de Victorin.

MARTIAL.

Il serait bien singulier que... Mais puisque nous en sommes sur cet article, je veux t'ouvrir mon cœur, te faire part de quelques soupçons qui me paraissent mieux fondés que les tiens.

MAURICE.

Des soupçons! et sur qui?

MARTIAL.

Je vais te surprendre. Sur le seigneur Reimbeau.

MAURICE.

Qu'ose-tu dire?

MARTIAL.

Ecoute : j'ai de bons yeux, et je connais les hommes. Ce n'était point de l'émotion que ce seigneur a fait paraître au récit des malheurs de Victorin; non, c'était une sorte de terreur.... Un effroi qu'il cherchait vainement à déguiser. Cet effroi devint plus grand encore dès qu'il eut apperçu le buste de monsieur du Luceval!... Ses yeux étaient hagards!... tous ses traits semblaient décomposés!... cela n'est pas naturel.

MAURICE.

Y penses-tu?.. l'ami, le frère de notre noble seigneur!...

MARTIAL.

Raison de plus pour tenter d'éclaircir mes doutes. Mon colonel peut être trompé, et si j'en acquérais la certitude, il serait de mon devoir de le désabuser.

MAURICE.

Mais il dit avoir été l'ami de monsieur de Luceval, il paraît s'intéresser à Victorin!...

MARTIAL.

Pourquoi donc cet empressement à le fuir? Pourquoi ce trouble quand on annonça son approche? Si j'avais eu le malheur de perdre le meilleur de mes amis, j'aurais donné des larmes à sa mémoire! Le souvenir de sa perte eut toujours excité mes regrets, affligé mon cœur; mais, si après dix ans, le fils de cet infortuné se fut offert à mes regards, loin d'éviter sa présence, j'aurais volé dans ses bras, j'aurais reversé sur lui l'amitié que je portais à son père, et cette affection eut adouci mes regrets. Maintenant, compare ma conduite avec celle du seigneur Reimbeau.

MAURICE.

Quel est ton dessein?

MARTIAL.

De m'attacher à ses pas, de l'épier sans cesse et malheur à lui, si j'acquiers la certitude de ce que je n'ai fais que soupçonner en ce moment.

La Vallée.

E

MAURICE.

Monsieur le Comte s'avance. Mon frère, sois prudent.

MARTIAL.

Ne crains rien. (*Allant à la coulisse par laquelle les paysans sont sortis.*) Arrivez donc, arrivez donc vous autres : voilà monseigneur.

SCÈNE X.

Les Mêmes, le COMTE, VICTORIN, JULIETTE, Paysans Paysannes, Suite du Comte.

(*Tandis que le Comte et les gens de sa suite traversent le pont et descendent les rochers, les paysans tenant des bouquets et guidés par Victorin et Juliette, garnissent le devant de la scène.*)

LE COMTE.

Mes bons amis, je reçois vos bouquets avec d'autant plus de plaisir, que je suis certain de la sincérité de vos sentimens ; les miens vous sont connus ; vous rendre heureux est le plus cher de mes désirs. J'ai promis que cette soirée serait consacrée toute entière au plaisir, et je tiendrai ma promesse : dansez, livrez-vous à la joie, quand la nuit nous chassera de ces lieux, nous rentrerons au château, où de nouveaux divertissemens nous attendent.

Tous les Villageois.

Vive monseigneur!

MARTIAL, *présentant Victorin au Comte.*

Mon colonel, permettez-moi de vous présenter notre cher Victorin, il partage les sentimens de respect et d'amour que votre bonté nous inspire, et vous demande l'honneur de votre protection.

LE COMTE,

Je connais vos malheurs, mon jeune ami, l'éloge que font de vous vos parens adoptifs ajoute encore à l'intérêt que ce récit m'avait inspiré ; nous ferons bientôt plus ample connaissance, et j'ai l'espoir qu'un jour nous nous en féliciterons tous deux.

VICTORIN *lui exprime sa reconnaissance, puis il semble chercher autour de lui.*

LE COMTE.

Qu'a-t-il donc? il paraît inquiet.

MAURICE.

Que ...ix-tu, Victorin?

VICTORIN ...*prime qu'il cherche quelqu'un qui devait être avec le Comte.*

LE COMTE.

Que veut-il dire.

JULIETTE.

Je vais vous l'expliquer, monseigneur, j'ai peut-être eu tort, mais je n'ai pu résister au désir de apprendre que le seigneur qui vous accompagnait avait été le meilleur ami de son père : cette nouvelle

lui a fait bien plaisir, il serait charmé de voir ce seignenr et c'est lui qu'il cherche en ce moment.

LE COMTE.

Mais il n'est pas ici, et cela m'étonne.

MARTIAL, *bas à Maurice.*

Je l'aurais parié.

MARTIAL, *de même.*

Tais-toi.

LE COMTE.

Il viendra, sans doute, mais il ne faut pas l'attendre. Commencez toujours, mes amis.

MAURICE.

Monsieur le Comte, veuillez prendre place.

(*Tout le monde s'assied.*)

BALLET.

La danse est interrompue par Babylas que l'on entend crier dans l'éloignement.

Not' maître, not' maître, monsieur Martial.

TOUS.

Qu'entends-je?

JULIETTE.

C'est Babylas!... Oh! comme il paraît effrayé.

MARTIAL.

Il vient à nous. (*Le jour baisse par degrés.*)

SCENE XI.

Les Précédens, BABYLAS.

BABYLAS, *accourant.*

Ah! not' maître!... Ah! monseigneur! queu malheur!... quelle aventure!

MARTIAL.

Qu'as-tu donc?

LE COMTE.

Qu'est-il arrivé?

BABYLAS.

Cet homme que vous m'avez chargé de conduire...

MAURICE.

Eh bien?

BABYLAS.

C'est un coquin!

MARTIAL.

Que dis-tu?

BABYLAS.

Il vient d'être arrêté.

MAURICE.

Arrêté!

BABYLAS.

Figurez-vous qu'après lui avoir donné tout ce qui lui fallait, j'étais venu m'asseoir à la porte de la maison où j'enrageais de tout mon cœur au son du tambourin; v'la que tout-à-coup, je vois arriver tout plein de soldats; je m'informe de ce qu'ils viennent faire, ils me répondent qu'ils vont au château arrêter un grand scélérat qu'ils me dépeignent : v'la que je reconnais notre homme sur le signalement; v'la que la peur me prend, je dis tout-à l'officier; il entre dans la maison et le mendiant est arrêté.

MARTIAL.

Est-il possible?

LE COMTE.

Quel est cet homme?

MAURICE.

Un malheureux que nous avons secouru.

MARTIAL, *vivement.*

Et que le seigneur Reimbeau avait recommandé au concierge de votre château.

LE COMTE.

Reimbeau!

BABYLAS.

Hé ben, c'était une frime, car c'est le seigneur Reimbeau lui-même qui a envoyé les soldats qui l'ont arrêté.

MARTIAL.

Qu'est-ce que cela veut dire?

BABYLAS.

Vous allez sûrement le savoir, car voilà l'officier, les soldats et le mendiant.

SCENE XII.

Les Mêmes, VALENTIN, un Officier, Soldats.

L'OFFICIER.

Monsieur le Comte, les magistrats de Lourdes, sur les dépositions du seigneur Reimbeau, m'ont chargé de saisir le nommé Charles Valentin, condamné depuis long-tems à la peine capitale, et qui, jusqu'à ce jour, avait échappé aux recherches de la justice; j'ai suivi les ordres qui m'ont été donnés; le coupable est en mon pouvoir, et cette lettre du seigneur Reimbeau vous instruira des motifs de son arrestation.

(*Le nom de Valentin a fait tressaillir Victorin, il a cherché à voir le malheureux qu'on vient d'arrêter, mais Valentin, placé au milieu des soldats, et couvrant sa figure de ses mains, ne peut en être apperçu; Victorin, d'ailleurs, a cessé ses recherches à l'instant où l'officier a désigné Valentin comme proscrit par les lois. Le comte reçoit la lettre des mains de l'officier, la décachète et la lit à haute voix.*

LE COMTE, *lisant.*

« Cher Comte,

» Ce que je dois à la mémoire de mon malheureux ami a pu seul » m'éloigner de vous dans un moment où tous les cœurs se réu- » nissent pour vous fêter. Ce jour fut, sans doute, marqué par le » Ciel pour combler tous mes vœux, puisqu'à l'instant même où je » rencontre d'une manière si miraculeuse le fils de l'infortuné Luce- » val, l'assassin de son père vient se remettre lui-même en mon » pouvoir. »

TOUS.

Grand Dieu ! (*Mouvement d'horreur de la part de Victorin.*)

LE COMTE.

Misérable ! c'est toi qui a commis ce crime horrible ! Ah ! je bénis le ciel qui te livre enfin à la justice que tu as bravée trop long-tems ; rien, maintenant ne saurait te soustraire au châtiment que tu as mérité.

VALENTIN, *avec fermeté.*

Je ne chercherai point à éviter mon sort !... Je suis flétri dans l'opinion des hommes, mais Dieu connaît mon cœur ; la prévention a égaré mes juges, les apparences les ont trompés, ils m'ont cru coupable, puisqu'ils m'ont condamné ; mon honneur est perdu, l'échafaud m'attend, bientôt j'y porterai ma tête, et cependant, je le jure à la face du ciel, je suis innocent.

(*Le son de cette voix a paru frapper Victorin ; il a cherché pendant ce couplet à se rappeler en quels lieux il l'avait déjà entendue.*)

LE COMTE.

Monsieur l'officier, faites votre devoir.

(*Les gardes font un mouvement pour entraîner Valentin, Victorin se précipite au-devant de leurs pas et les arrête. Surprise générale.*

TOUS.

Quel est son dessein ?

VALENTIN.

Que vois-je !

LE COMTE.

Que faites-vous jeune homme ? oubliez-vous que ce monstre est l'assassin de votre père !

(*Victorin passe rapidement devant le Comte, se jette dans les bras de Valentin, le ramène sur le devant de la scène, le presse sur son cœur, et semble, par ses gestes, vouloir exprimer que le Comte est dans l'erreur.*)

TOUS.

O ciel !

BABYLAS.

Tiens ! il le connaît !

LE COMTE.

Qu'est-ce que cela signifie ?

VALENTIN.

De son père ! Grand Dieu ! que dois-je penser! ce jeune homme!.... serait-il ?...

(*Victorin renouvelle ses protestations et cherche à se faire reconnaître par Valentin.*)

VALENTIN.

Mais oui ; mes yeux ne m'abusent point ; ce sont les traits chéris de mon malheureux maître !... c'est lui !... c'est Victorin !

(*Victorin paraît enchanté de ce que Valentin le reconnaisse.*)

VALENTIN.

O mon Dieu ! je te remercie ! j'ai revu le fils de mon bon maître, il m'a pressé dans ses bras !... je mourrai sans regrets !

BABYLAS, *à Juliette.*

Ah ! c'est ce vieux Valentin qui....

LE COMTE.

Reimbeau s'est donc abusé !..... Cet homme ne peut être coupable.

VALENTIN.

Ah ! Seigneur ! depuis huit années, voilà les seules paroles consolantes que j'aie entendues. Non, non, je ne suis point coupable !... J'aurais donné ma vie pour mon maître, comment aurais-je pu attenter à la sienne ?.... On m'a proscrit, condamné, mais l'instant de ma justification approche ! et quelle preuve plus éclatante de mon innocence que l'accueil touchant que M. Victorin vient de me faire!... Si j'étais l'assassin de M. de Luceval, son fils, en ce moment, me presserait-il dans ses bras ?

(*Victorin se précipite en effet dans les bras du vieux Valentin.*)

MARTIAL.

Non, c'est impossible ; ce funeste événement est trop présent à la pensée de Victorin pour qu'il puisse se tromper à ce point.

L'OFFICIER.

Cependant, monsieur le Comte, un arrêt en date du 15 novembre 1613, condamne à la peine de mort, Charles Valentin, en réparation du crime d'assassinat commis sur la personne de son maître ; cet homme est bien Charles Valentin, il me l'a dit lui-même, et je ne puis me dispenser.....

(*Victorin se place devant Valentin et fait signe aux gardes de ne point approcher*)

LE COMTE.

Un moment, M. l'officier ; laissez-moi le tems d'approfondir cette affaire.

BARYLAS.

V'là-t-il un événement !

LE COMTE, *à Valentin.*

Sur quelles preuves fûtes-vous donc condamné ?

VALENTIN.

Pendant le voyage, j'avais obtenu de mon maître la permission de le quitter pour aller voir une vieille parente qui avait pris soin

de ma jeunesse et qui demeurait à peu de distance de la route, il me l'accorda et je lui promis de le joindre le lendemain matin à Briare. Fatale idée ! Si je n'eusse point quitté mon maître, j'aurais pu le défendre ; je serais mort du moins en combattant pour lui et le deshonneur n'eût pas flétri mon nom. Mais le ciel en avait ordonné autrement.

JULIETTE.

Ah ! pauvre homme ! il me fait de la peine.

BABYLAS.

Je crois que j'en pleure, mademoiselle Juliette.

VALENTIN.

Après avoir rendu mes devoirs à ma parente, je crus pouvoir arriver à Briare avant la nuit et je partis. Quel fut mon désespoir, quand je trouvai la chaise de poste de M. de Luceval au milieu de la route ; les chevaux avaient été emmenés, le postillon était étendu sur la poussière et mon maître, mon bon maître nageant dans son sang et percé de plusieurs coups mortels, était encore dans la voiture où il paraissait avoir été frappé. Je jette des cris affreux, je me précipite sur le corps sanglant de M. de Luceval, je tente de le rappeler à la vie !... Soins inutiles !... Il avait cessé d'exister ! :.. Je cherche son fils, il a disparu ! Je ne vous dirai point ce que je devins dans ce moment cruel ; ma tête se perdit, ma raison s'égara, et quand je recouvrai l'usage de mes sens, j'étais chargé de fers et dans le fond d'un cachot. J'appris bientôt de quel crime affreux j'étais accusé !... Je parus devant mes juges, des archers m'avaient arrêté aux portes de Briare, j'étais couvert de sang, le corps de M. de Luceval avait été retrouvé, je portais sur moi, dans une ceinture de cuir, une somme considérable dont mon maître m'avait chargé de faire le recouvrement. Tous ces incidens réunis contre moi parurent à mes juges des preuves suffisantes et mon arrêt fut prononcé. Mais quelques prisonniers dont les cachots étaient voisins du mien avaient concerté un projet de fuite ; ils s'étaient procuré de fausses clefs, ils me proposèrent de les accompagner, et le désir de conserver ma vie me fit accepter leur proposition. Mes fers une fois brisés, j'abandonnai la France. Pendant huit années je traînai dans les pays étrangers mes chagrins et ma misère ; enfin, je ne pus résister à l'envie de revoir encore mon pays, je rentrai en France, je fus reconnu, arrêté et à l'instant où je croyais marcher au supplice, le ciel me donne le moyen de faire éclater mon innocence et rend à mes vœux le fils d'un maître que j'ai pleuré si long-tems.

MAURICE.

L'infortuné !

MARTIAL.

Et voilà la justice des hommes ; l'innocent est proscrit, persécuté !.. tandis que le coupable !...

LE COMTE.

Nous saurons l'atteindre et, tôt ou tard, il recevra le prix de ses forfaits.

MARTIAL.

Je l'espère.

LE COMTE.

Valentin, vos malheurs touchent à leur terme ; vous reparaîtrez devant les tribunaux, mais le témoignage de Victorin atténuera les accusations portées contre vous, et si ce que vous avez dit est vrai, l'arrêt qui vous condamne sera bientôt annullé. Comptez sur moi pour hâter le moment qui doit vous rendre à la société. Coupable, je vous aurais poursuivi sans relâche ; innocent, je vous servirai de tout mon pouvoir.

VALENTIN.

Que de bontés, seigneur.

LE COMTE.

Suivez vos gardes, et n'ayez aucune crainte.

(*Victorin se place toujours devant Valentin, et fait entendre qu'il ne souffrira pas qu'on l'emmène.*)

MARTIAL.

Que fais-tu, Victorin!

BABYLAS.

Ah! mon dieu! v'la-t'y pas qu'il veut s'en aller!

MAURICE.

Ne t'en rapportes-tu pas à la parole de monsieur le Comte ?

(*Victorin dit qu'il a en lui la plus grande confiance, mais il fait voir les haillons qui couvrent Valentin et les rides que l'âge et le chagrin ont imprimées sur sa physionomie.*)

JULIETTE.

Il vous représente, monsieur le Comte, que ce pauvre Valentin a déja tant souffert qu'il serait cruel de le reconduire en prison.

LE COMTE.

Il le faut, cependant. Je ferai en sorte qu'il y reste peu de tems, mais il est indispensable.

(*Victorin paraît vouloir céder, mais il prend la main de Valentin et se dispose à l'accompagner.*)

JULIETTE.

Ah! mon dieu! il veut le suivre en prison!

MAURICE.

Y songes-tu, Victorin ?

MARTIAL.

Tu pourrais quitter tes bons amis !

BABYLAS.

Ah! mais un moment ; c'est que si mon ami Victorin va en prison, j'y va aussi, moi.

LE COMTE, *à Victorin.*)

Cette action fait l'éloge de votre cœur, mais vous ne pensez pas que c'est affliger vos bienfaiteurs.

VALENTIN.

Restez, mon jeune maître, croyez en la parole de ce bon seigneur. Vous reverrez bientôt votre vieux Valentin.

(*Victorin déclare de nouveau qu'il n'abandonnera point l'ami de son enfance.*)

JULIETTE.

O monseigneur! ne souffrez pas qu'il s'éloigne!

MAURICE.

Cruel enfant!

MARTIAL.

Mon colonel, n'y aurait-il pas moyen de?...

VALENTIN.

M. le comte, ne craignez rien de moi. Fort de mon innocence, et de l'appui de M. Victorin, je sollicite moi-même un jugement qui doit me rendre l'honneur. Je ne veux point me soustraire à la justice; prenez toutes les mesures que vous jugerez convenables; mais, au nom du ciel, ne me séparez pas de mon jeune maître.

LE COMTE.

Allons, je prendrai tout sur moi. M. l'officier, veuillez m'accompagner au château; je vais vous prier de vous charger d'une lettre pour les magistrats de Lourdes. Demain, j'irai moi-même visiter M. l'intendant; je lui rendrai compte de tout ce qui vient de se passer, et je me concerterai avec lui sur les moyens de faire reviser le procès de Valentin. En attendant je réponds de lui; mais pour vous mettre à l'abri de tout reproche, qu'il habite la maison de Maurice, et faite-le garder à vue jusqu'à ce que vous ayez reçu de nouveaux ordres.

L'OFFICIER.

Cela suffit, M. le Comte.

MARTIAL.

Ah! mon colonel! combien vous soulagez mon cœur!

BABYLAS.

V'là qu'est arrangé!

(*Victorin, au comble de la joie, exprime sa reconnaissance au Comte, puis embrasse, avec la plus vive tendresse, Martial, qui le premier a donné cette idée.*)

LE COMTE.

Aimable enfant! venez, bon Maurice, et vous aussi, Martial, vous pourrez me donner quelques détails utiles sur cette affaire. Quant à Victorin, nous allons le laisser avec son vieux serviteur, et demain, de bonne heure, ils viendront tous deux me trouver au château.

VALENTIN.

O monseigneur! que cette noble confiance me touche et m'attendrit!

MAURICE.

Victorin, nous serons bientôt de retour.

LE COMTE.

Venez, M. l'officier.

L'OFFICIER.

Je vous suis, M. le Comte.

JULIETTE.

Mon père, je reste avec Victorin.

BABYLAS, *à Juliette.*

Moi, je vais au château, parce que je suis curieux de savoir comment tout çà va se passer.

(*Sortie générale. Le tems se couvre, et l'on voit luire quelques éclairs.*)

SCENE XIII.

VALENTIN, VICTORIN, JULEIETTE.

VALENTIN.

Quel heureux jour! ô mon jeune maître!... le ciel lui-même a dirigé mes pas vers ces lieux; il a préparé cette rencontre inespérée pour faire connaître mon innocence; il a inspiré au méchant Reimbeau le dessein de me perdre, afin de vous donner les moyens de me sauver. J'ai si longtems pleuré votre mort!...

(*Victorin lui montre Juliette, et lui fait entendre que ce sont ses parens qui lui ont sauvé la vie.*)

JULIETTE.

Il veut vous dire que c'est à mon père qu'il doit la conservation de ses jours.

VALENTIN.

Il veut me dire!... Pardon, ma belle demoiselle, déjà je me suis apperçu... Je n'ose vous interroger; mais, mon jeune maître, serait-il possible?...

(*Victorin, qui le voit hésiter, lui prend la main, pose son doigt sur sa bouche entrouverte, et lui fait comprendre qu'il a perdu l'usage de la parole.*)

VALENTIN.

Il est donc vrai? et qui peut avoir causé cet affreux changement?

JULIETTE.

Le saisissement qu'il éprouva quand il vit assassiner son père.

VALENTIN.

O mon Dieu! ne permets pas que ce crime abominable reste impuni! que sa justice frappe le meurtrier et venge l'innocence.

SCENE XIV.

Les Précédens, REIMBEAU, *dans le fond.*

(*Il est enveloppé d'un grand manteau.*)

JULIETTE.

Venez, M. Valentin, rentrons à la maison; nous y serons bien mieux qu'ici.

VALENTIN.

Volontiers, mademoiselle; je vous suis.

JULIETTE.

Viens-tu, Victorin?

REIMBEAU.

On a nommé Victorin! il est là!

(*Pendant cet à-parté, qui doit se dire lentement, Victorin a répondu à Juliette, en lui indiquant la chapelle ruinée.*)

JULIETTE.

Ah! c'est juste; je n'y pensais plus. Voyez-vous, M. Valentin, cette chappelle ruinée; mon père y a fait élever un monument à la mémoire de M. de Luceval; Victorin y va prier soir et matin; il ne veut pas rentrer sans avoir rempli ce pieux devoir.

VALENTIN.

Il a raison. Et je veux l'y accompagner.

JULIETTE.

Oh! cela ne se peut pas, M. Valentin; parce que moi, d'abord, je n'aime pas entrer dans cette chapelle, le soir surtout, et aujourd'hui il fait si noir!... Si vous vouliez rester avec moi?

VALENTIN.

De tout mon cœur, mademoiselle; quoique éloigné de mon jeune maître, mes vœux pour son malheureux père n'en seront pas moins d'accord avec les siens.

REIMBEAU, *à part.*

Bien! il viendra seul.

JULIETTE.

Va, Victorin, va. Et ne sois pas longtems.

(*Pendant la fin de cette scène, Reimbeau est parvenu dans la chapelle sans être apperçu; il se cache au milieu des ruines. Victorin y monte; on le voit traverser les ruines, et s'agenouiller devant un petit autel placé tout-à-fait sur la pointe du rocher. Valentin et Juliette s'agenouillent aussi sur le devant de la scène; dans ce moment, Reimbeau, toujours enveloppé dans son manteau, mais ayant le bras droit libre et armé d'un poignard, s'avance doucement, porte un coup de poignard à Victorin, le précipite dans le torrent, et disparaît rapidement. Au bruit de la chûte de Victorin, Juliette et Valentin se sont levés précipitamment, mais ils n'ont pu appercevoir Reimbeau. L'orage gronde avec force.*)

JULIETTE.

Grand Dieu! Victorin!... Il va périr!...

VALENTIN.

Mon jeune maître!... ô Dieu! prends ma vie, ou donne-moi la force de le sauver. (*Il se précipite dans le torrent.*)

JULIETTE.

Au secours! au secours!... Malheureux Victorin!

(*Elle gravit le rocher avec la plus grande précipitation, et sonne violemment la cloche de la chapelle.*)

SCENE XV.

Les Précédens, MAURICE, MARTIAL, BABYLAS, Paysans, Paysannes, *ensuite* LE COMTE, REIMBEAU, L'OFFICIER, Soldats, Suite du Comte.

BABYLAS, *sur le pont.*

Ah mon dieu! not' maître, tout le monde, accourez donc, c'est quelqu'un qui se noie.

TOUS.

O ciel!

(Tout le monde descend avec précipitation, JULIETTE *apperçoit son père et s'écrie :)*

Ah! sauvez, sauvez Victorin.

TOUS.

Victorin!

MARTIAL.

Eh! vîte des flambeaux, des cordages... Mes amis, cinquante louis, cent louis pour celui qui sauvera Victorin.

(Tout le monde est en mouvement, on va, on vient, on court. Des gens du Comte guidés par Babylas arrivent avec des flambeaux, le Comte et Reimbeau arrivent avec la plus grande précipitation.)

LE COMTE.

Que viens-je d'apprendre, mes amis! Victorin...

MARTIAL.

Le voilà, le voilà. O ciel! exauce tous mes vœux.

(Valentin parvient à gagner le rivage, apportant Victorin dans ses bras. Cet enfant est sans connaissance, il ne donne aucun signe d'existence.)

JULIETTE, *se précipitant sur son corps inanimé.*

Victorin, cher Victorin?..Il ne respire plus..ô mon dieu! il est mort!

TOUS.

Mort!

REIMBEAU, *à part.*

Je n'ai plus rien à craindre.

TABLEAU GÉNÉRAL.

Fin du second Acte.

ACTE III.

Le Théâtre représente une salle du château de Bigorre ; à droite une galerie conduisant à divers appartemens ; à gauche, une autre galerie conduisant dans le parc.

Au fond, des portes vitrées, donnant sur les jardins.

Sur le devant de la scène, plusieurs fauteuils, une table, du papier, etc.

SCÈNE PREMIÈRE.

MARTIAL, JULIETTE et BABYLAS.

Au lever du rideau, Martial entre par le fond, Juliette et Babylas arrivent par la porte à gauche.)

JULIETTE.

Ah! mon oncle! la bonne, l'heureuse nouvelle! que je suis contente!

MARTIAL.

Je ne serais pas instruit, que ta joie m'apprendrait tout. Enfin, notre cher Victorin est hors de danger.

BABYLAS.

Ah! mon dieu! absolument.

JULIETTE.

Comme mon cœur a battu vivement quand le chirurgien que M. le Comte avait envoyé chercher nous a dit qu'il ne courait plus aucun péril!

BABYLAS.

J'avais deviné juste, moi; quand on va commettre un crime, on n'a pas la main sûre, on tremble... çà n'peut pas être autrement... c'est ce qui est arrivé au coquin qui a voulu assassiner mon ami. Il avait peur, le fer a glissé sur l'épaule gauche, et çà l'y a fait une blessure très-peu profonde et pas du tout dengereuse.

MARTIAL.

Dieu juste, je te remercie!

JULIETTE.

Il paraît que l'effroi que Victorin a éprouvé au moment de sa chûte, a seul causé cet évanouissement qui nous a tant alarmés.

BABYLAS.

Ah! je crois ben que nous avons eu peur! et, ma fine, tout semblait ben réuni pour çà, car il a fait un orage toute la nuit, mais un orage!.. Dieu! a-t-il plû? a-t-il plû?... Les chemins doivent être beaux!

JULIETTE.

Heureusement, nous voilà tranquilles! Victorin est tout à fait bien!

BABYLAS.

Ah! mon dieu! si bien que dans ce moment, je vais à la maison lui chercher des habits, parce que, comme il a repris ses forces, il veut absolument se lever et retourner cheux nous aussitôt qu'il aura remercié monseigneur, et j'y vas.

MARTIAL.

Par où passes-tu donc?

BABYLAS.

Eh! pardine, par cette porte du parc qu'est au bout de l'allée des peupliers, çà me racourcis mon chemin d'un bon quart d'heure. Ah! soyez tranquille, allez, je ne serai pas long-tems, à moins cependant que je ne rencontre queuque z'un, car je suis si content d'être sûr que mon ami Victorin ne mourra pas, que, dans ma joie, je suis capable de le conter à tout le monde. Oh! queu bonheur! Saute, Babylas, saute; il y a de quoi te réjouir. (*Il sort en exprimant sa joie.*)

SCENE II.

MARTIAL, JULIETTE.

JULIETTE.

Comme il est joyeux! et moi, donc! Ah! mon oncle, quel bonheur de retrouver un être chéri, quand on a tremblé de le perdre!

MARTIAL.

Bonne Juliette!

JULIETTE.

Comme cela fera plaisir à M. le Comte! ô l'aimable seigneur! non-seulement il a voulu faire transporter Victorin dans son château, mais encore il a passé une partie de la nuit auprès de nous. Il a fallu le prier, le supplier pour l'engager à prendre quelque repos.

MARTIAL.

Et le seigneur Reimbeau, est-il aussi resté?

JULIETTE.

Oh! ne me parlez pas de cet homme là! je ne sais pourquoi, mais il me déplait!.. il a toujours l'air sombre, le regard faux!.. enfin, je ne sais si vous l'avez remarqué, cette nuit, au moment où l'on venait de transporter ici Victorin, il était avec nous, il semblait partager notre empressement, mais à l'instant où après avoir examiné la blessure, vous vous êtes écrié qu'elle était peu profonde, la figure du seigneur Reimbeau a changé tout à coup; une pâleur subite a couvert ses traits, il est sorti précipitamment, et depuis cet instant il n'a pas reparu dans la chambre de Victorin. Mais qu'avez-vous, mon oncle? vous-même vous semblez ému, troublé!

MARTIAL.

Je n'ai rien, ma chère Juliette, rien, absolument... je ... où est ton père?

JULIETTE.

Avec M. Valentin, qui est venu le chercher, il y a plus d'une heure.

MARTIAL, *à part.*

Bien; Valentin a rempli mes intentions! J'apperçois Maurice; Valentin est avec lui; laisse-nous, Juliette.

JULIETTE.

Volontiers, mon oncle. Va, retrouver Victorin et calme tes craintes, aye soin seulement qu'il n'accepte aucun breuvage, aucun espèce d'aliment sans m'avoir consulté.

JULIETTE.

O mon oncle! vous me faites frémir!..

MARTIAL.

Du silence!

SCENE III.

MARTIAL, MAURICE, VALENTIN.

MARTIAL.

Eh bien, Maurice?

MAURICE.

Ah! mon frère! tu me vois en proie à la plus cruelle incertitude... je ne sais à quoi m'arrêter! ce que Valentin vient de m'apprendre des rapports qui ont existés entre M. de Luceval et le seigneur Reimbeau, ce que tu m'as dit toi-même... tout se réunit pour faire naître en moi des doutes que je tremble d'éclaircir.

MARTIAL.

Pourquoi cette crainte? si nous parvenons à connaître l'assassin de M. de Luceval, cette découverte pourrait-elle t'affliger? n'est-ce pas, au contraire, l'événement le plus heureux pour notre cher Victorin?

MAURICE.

Sans doute. Mais sur quel homme s'arrêtent nos soupçons? sur l'ami du comte de Bigorre! sur l'homme qui lui a conservé ses biens; qui a les droits les plus sacrés à son estime, à sa reconnaissance! sur l'homme enfin auquel il vient d'accorder la main de sa sœur

MARTIAL.

Hé bien! cela prouve qu'il ne le connaît pas; s'il était instruit que ce Reimbeau est un intrigant sans naissance et sans fortune, il ne l'honorerait point du titre de son ami, et surtout il ne l'unirait point à sa sœur.

MAURICE.

Mais la reconnaissance...

VALENTIN.

M. Maurice, je crois vous avoir fait assez connaître Reimbeau pour que vous puissiez penser qu'il n'eût point obligé le comte de Bigorre, si son intérêt ne le lui eût commandé. D'ailleurs, si M. le Comte savait d'où provient cet or que Reimbeau lui a prêté! s'il savait que c'est peut-être à l'aide des dépouilles de mon malheureux maître!...

MAURICE.

Que dites-vous, Valentin! Osez-vous, sur un simple soupçon, accuser un homme d'un forfait si horrible! Vous pouvez être abusé par les apparences; il est bien difficile de croire que le seigneur Reimbeau...

MARTIAL.

Difficile!... Ah! çà, quel homme es-tu donc? Depuis près de huit ans, tu as fait les plus grands efforts pour obtenir quelques renseignemens sur la destinée de Victorin; peines, soins, démarches, tu n'as rien épargné pour parvenir à ce but que tu désirais si ardemment, et aujourd'hui, quand tout semble prêt à se découvrir, quand la vérité va briller à tes yeux, tu hésites! tu crains!... A quoi dois-je attribuer cette incertitude?

MAURICE.

A la crainte de porter une accusation injuste, à la répugnance qu'éprouve tout honnête homme à dénoncer lâchement son semblable.

MARTIAL.

Je pense comme toi. Un soldat attaque bravement son ennemi, il ignore l'art de le frapper dans l'ombre, et le délateur, à mes yeux comme aux tiens, est le dernier des hommes. Mais il me semble que notre position est bien différente; ce n'est ni le ressentiment, ni l'appât d'un gain déshonorant qui nous porte à accuser Reimbeau; seuls amis, seuls protecteurs de cet enfant que la providence t'a confié, nous devons poursuivre le meurtrier de son père, nous devons le préserver des dangers qui le menacent; c'est contre lui que sont maintenant dirigés les coups de l'assassin, hé bien! c'est à nous de l'en garantir.

MAURICE.

Je partage tes sentimens, mais ne hazardons rien; craignons d'offenser notre bienfaiteur; avant de parler au Comte, unissons nos efforts, et tâchons d'acquérir quelques preuves.

MARTIAL.

Des preuves! laisse-moi faire, et je te réponds que tu en auras bientôt... Mais Reimbeau lui-même s'avance; rentrez.

MAURICE

Quel est ton projet?

MARTIAL.

De faire mes dernières épreuves; si c'est lui qui a frappé Victorin, il ne pourra soutenir la vue de sa victime. Laissez-moi faire.

(Maurice et Valentin rentrent. Reimbeau arrive par la porte du fond. Il parait très-inquiet, très-agité; il avance avec précaution, s'approche de la chambre ou est Victorin et semble surpris en appercevant Martial.)

SCENE IV.

REIMBEAU, MARTIAL.

REIMBEAU.

C'est vous Martial! guidé par mon inquiétude, par l'intérêt que je prends au sort du jeune Luceval, j'allais m'informer!.. mais vous semblez bien triste, bien abattu!.. que dois-je penser!..

MARTIAL.

Hélas! seigneur! le pauvre enfant!..

REIMBEAU.

Hé bien?

MARTIAL.

Ah! mon cœur est déchiré!

REIMBEAU.

Vous m'alarmez! apprenez-moi, du moins...

MARTIAL.

Etre enlevé si jeune à ses amis!

REIMBEAU, *très-vivement.*

Que dites-vous!.. il est mort!..

MARTIAL, *le regardant finement.*

Non, seigneur. Mais il est certain que nous ne pourrons conserver ses jours.

REIMBEAU.

Est-il possible!

MARTIAL.

Cela n'est que trop vrai! la blessure est très-profonde, très-dangereuse!.. et...

REIMBEAU.

Cependant, vous aviez dit...

MARTIAL.

Je m'étais abusé, mais maintenant je n'ai plus d'espérance. Mal-

heureux enfant!.. encore s'il avait été possible de nous désigner son assassin!

REIMBEAU.

Il n'a pû le faire connaître?

MARTIAL.

Hélas! non. Vous m'en voyez désespéré. Oh! que je serais heureux si ce misérable était enfin connu! que n'est-il en cet instant près de moi! avec quel plaisir je vengerais la mort de mon pauvre Victorin! mais que le scélérat n'espère pas échapper!.. tôt ou tard, il sera démasqué; tôt ou tard, il recevra le prix de ses forfaits; et si le ciel ne le livre pas en ce moment à ma vengeance, c'est qu'il ne veut pas sans doute qu'un tel brigand ait l'honneur de mourir de la main d'un honnête homme.

REIMBEAU, *se remettant.*

Je partage votre douleur.

MARTIAL.

Oh! je le crois, seigneur. Vous fûtes le meilleur ami M. de Luceval; son fils vous eut été bien cher un jour .. et votre devoir!.. pardonnez, je vous parle avec la franchise d'un soldat, votre devoir est de vous unir à nous pour découvrir le monstre qui n'a pas craint de commettre un double assassinat. Car, Victorin n'a pu être frappé que par l'homme qui s'est souillé déjà du meurtre de M. de Luceval. N'est-ce pas votre avis, seigneur?

REIMBEAU.

Non: j'ai peine à croire qu'un homme, qui devrait s'estimer trop heureux d'avoir échappé à toutes les recherches, ait pu de nouveau compromettre sa sûreté par un crime inutile.

MARTIAL.

Et s'il a pensé, au contraire, que le crime était inutile à sa sûreté!.. (*mouvement de Reimbeau.*) Tenez, seigneur, le meurtrier n'est pas loin de ces lieux, et je crois que si l'on faisait des recherches bien exactes!.. mais il faut s'en rapporter à la prudence de M. le comte. Je vous demande pardon, seigneur, vous vouliez entrer voir Victorin, je vais avoir l'honneur de vous conduire.

REIMBEAU.

Un moment!.. je suis si ému que je crains...

MARTIAL.

Que pouvez-vous craindre?

REIMBEAU.

En quel état est ce pauvre jeune homme? a-t-il repris l'usage de ses sens?

MARTIAL.

Oui, seigneur, il a recouvré toute sa connaissance. Si vous le voyiez, il promène ses regards sur tout ce qui l'environne; il fixe chacun de nous; il semble nous remercier des soins que nous prenons de lui. On voit que ses yeux s'arrêtent avec plaisir sur les êtres dont il a reçu quelques témoignages d'amitié! Il vous cherche, seigneur, j'en suis persuadé; la vue du meilleur ami de son père, al-

lègerait ses maux et adoucirait l'amertume de ses derniers momens. Venez le voir, seigneur; venez le voir.

REIMBEAU.

Non, non! je n'irai pas; cette vue me ferait trop de mal! votre récit seul m'a causé un trouble!... Retournez près de lui, bon Martial; prodiguez-lui vos soins, vos secours, et si vous obtenez quelques renseignemens, venez m'en rendre compte; instruisez-moi de toutes vos démarches, et soyez sûr que je n'épargnerai rien pour seconder vos efforts.

MARTIAL, *à part.*

Bon! il ne partira pas!

SCENE V.

Les Mêmes, BABYLAS.

BABYLAS, *entrant gaiment par la petite porte et tenant un paquet.*

Me v'là; me v'là; v'là des habits pour mon ami Victorin.

MARTIAL, *à part.*

Babylas!

REIMBEAU, *avec surprise.*

Pour Victorin!

BABYLAS.

J'ai été long-tems, mais ce n'est pas ma faute; il a bien fallu raconter cette bonne nouvelle à ceux que j'ai rencontrés; aussi v'là tout le village qui se réunit pour venir chercher mon ami Victorin, et le conduire en triomphe à la maison.

REIMBEAU.

Qu'entends-je!

MARTIAL, *à part.*

Le malheureux! je n'ai pu le prévenir!

REIMBEAU.

Que dois-je penser?

BABYLAS.

Dame! monseigneur, que je sommes tout ben joyeux de voir notre cher Victorin...

MARTIAL.

Tais-toi, imbécile.

BABYLAS.

Ah! mon dieu! est-ce qu'il ne fallait pas dire ça devant monseigneur?..

REIMBEAU, *à part.*

Martial me tendait un piège.

BABYLAS.

Dame! c'est pas ma faute, je ne pouvais pas deviner qu'une chose qui nous fait tant de plaisir à tous, était capable de fâcher monseigneur.

REIMBEAU.

Me fâcher!

MARTIAL, *à part.*

Le sot!

REIMBEAU, *à part.*

Plus de doute, on me soupçonne; il faut fuir! (*haut.*) Je suis charmé d'apprendre que le jeune Luceval ne court aucun danger; je m'étonne seulement que M. Martial m'en ait fait un mystère.

MARTIAL, *à part.*

Oh! s'il m'était permis!...

REIMBEAU.

Je ne lui demande point par quelles raisons il a crû devoir agir ainsi, bien persuadé qu'elles me sont étrangères; mais je ne lui pardonnerai jamais de s'être plû à déchirer mon cœur.

(Il sort en lançant à Martial un regard foudroyant.)

SCENE VI.

MARTIAL, BABYLAS.

MARTIAL.

Vil hipocryte!

BABYLAS, *à part.*

Je crois que j'ai fait une bêtise, décampons.

MARTIAL, *toujours tourné du côté par lequel Martial est sorti.*

Va, tu ne m'abuseras point, j'ai lu dans ton âme, et j'espère parvenir à te démasquer. *(Se retournant et saisissant par l'oreille Babylas qui cherche à se glisser dans la galerie.)* Et toi, misérable bavard...

BABYLAS.

Ah! not' maître!

MARTIAL.

Ne peux-tu donc t'abstenir de parler mal-à-propos?

BABYLAS.

Je ne savais pas, not' maître, je ne savais pas.

MARTIAL.

Si je n'écoutais que mon indignation...

BABYLAS.

Ne l'écoutez pas, not' maître, je vous en prie, pardonnez-moi.

SCENE VII.

Les Mêmes, MAURICE, VALENTIN, JULIETTE.

MAURICE.

Qu'il a-t-il donc, que fais-tu, Martial?

JULIETTE.

Ah! mon oncle...

MARTIAL.

Laissez-moi, je suis d'une colère...

MAURICE.

Quelle peut en être la cause?

MARTIAL.

Malgré mon horreur pour le mensonge, je m'étais décidé à tromper Reimbeau : j'avais réussi, il croyait Victorin perdu et nous n'avions point à craindre qu'il songeât à s'éloigner ; mais ce bavard infernal est venu détruire mon ouvrage ; son rapport tout-à-fait contraire au mien a excité la défiance de Reimbeau, et je ne doute pas que bientôt il ne nous ôte les moyens de le convaincre.

MAURICE.

Tu penses qu'il va quitter le château ?

MARTIAL.

J'en suis sûr. S'il m'était resté quelques doutes, ils seraient évanouis depuis mon entretien avec lui : je l'ai observé attentivement, j'ai vu son trouble, sa terreur, et je répondrais... mais il va partir, et toutes mes espérances sont déçues.

BABYLAS.

Vous ne réfléchissez pas, not' maître, qu'après toute la pluie qui est tombée depuis queuques jours, les chemins sont absolument impraticables.

JULIETTE.

On peut toujours s'éloigner par la Roche noire et le pont de Saint-Sauveur.

BABYLAS.

Oui, c'est ça qu'il est solide, le pont !

MARTIAL.

Allons, tais-toi, morbleu ! tu es un étourdi, et tu auras à te reprocher toute ta vie d'avoir contribué au malheur de Victorin.

BABYLAS.

Moi, j'ai contribué au malheur de mon ami Victorin !... ah ! not' maître, fallait me tirer les oreilles vingt fois plus fort, et ne pas me dire ça ; ça me fait trop de mal !... ah ! mon dieu ! contribuer au malheur de ce bon jeune homme !... mais tout n'est pas désespéré. Il me pousse une idée : tenez, monsieur Maurice, chargez-vous de remettre ça à mon ami Victorin. (*Il lui donne le paquet.*)

MAURICE.

J'y vais.

BABYLAS.

Et soyez tranquille, j'y perdrai mon nom ou je réparerai ma sottise.

(*Fausse sortie.*)

MAURICE ET JULIETTE.

Où vas-tu ?

MARTIAL.

Que veux-tu faire ?

BABYLAS.

Ne vous inquiétez pas ; vous voulez que le seigneur Reimbeau ne puisse pas partir, eh bien ! je vas me mettre aux aguets, je vas l'épier, je vas... je ne vous dis que ça, j'ai mon projet et vous verrez que je réussirai... Ah mon dieu ! j'aimerais cent fois mieux me jeter dans le grand torrent, que d'avoir à me reprocher le malheur de mon ami Victorin. (*Il sort en courant, Martial sort de l'autre côté.*)

SCENE VIII.

MARTIAL, JULIETTE, VALENTIN.

VALENTIN.

Monsieur Martial, mon parti est pris; il n'est qu'un moyen de démasquer Reimbeau, et je vais l'employer.

MARTIAL.

Quel est votre dessein?

VALENTIN.

Vous l'apprendrez bientôt.

MARTIAL.

Vous m'alarmez. Songez que votre arrêt subsiste encore.

VALENTIN.

Je le sais; mais j'ai résolu de tout sacrifier pour mon jeune maître.

JULIETTE, *à part.*

Que veut-il donc faire?

MARTIAL.

Attendez du moins... Monsieur le Comte vient ici, l'Officier de justice l'accompagne.

VALENTIN.

Je les attends.

MARTIAL.

Nous vous seconderons tous. Juliette, dis à ton père d'amener ici Victorin.

JULIETTE.

J'y vais, mon oncle. (*à part.*) Que va-t-il donc se passer?

VALENTIN.

O mon maître! je n'ai pu défendre tes jours; mais je bravarai tout pour venger ton trépas.

SCENE IX.

MARTIAL, LE COMTE, VALENTIN, l'Officier de justice.

LE COMTE.

Je te félicite, Martial, Reimbeau vient de m'apprendre que le jeune Luceval était tout à fait hors de danger, et cette heureuse nouvelle m'a fait le plus grand plaisir.

MARTIAL.

Oui, mon colonel, Dieu merci, nous n'avons plus rien à craindre pour lui, à moins que le scélérat qui a failli le ravir à notre tendresse, ne renouvelle ses tentatives et ne parvienne à lui arracher la vie.

LE COMTE.

Je saurai l'en empêcher. Dès ce moment Victorin est sous ma protection, et malheur à qui oserait menacer ses jours. Avant de quitter ces lieux, Reimbeau m'a prié de veiller sur lui, et...

MARTIAL.

Pardon, mon colonel, le seigneur Reimbeau est parti.

LE COMTE.

A l'instant même, il veut aller au-devant de ma sœur, de ma chère Adelaïde; et quelque désir que j'eusse de le garder près de moi, je n'ai pu résister à ses instances.

MARTIAL, *à part.*

Diable! il n'a point perdu de temps!

LE COMTE.

L'amitié qui me lie à Reimbeau, l'affection que j'ai toujours eue pour toi et ta famille; l'intérêt que m'inspire ce jeune orphelin, voilà des motifs assez puissans pour m'engager à tout entreprendre. J'ai donc promis de protéger Victorin, et déjà je m'occupe des moyens de remplir ma promesse. Monseigneur a visité le lieu où Victorin fût attaqué, il en a parcouru les environs et n'a rien découvert, nous venons prendre ici tous renseignemens qui pourraient guider la justice dans la recherche des coupables. Parle, Martial, a-t-on recueilli quelques indices, fait quelques observations?... a-t-on des doutes, des soupçons? Il faut tout dire, les conjectures mêmes les plus hazardées peuvent jeter quelque jour sur cette affaire et nous conduire à la connaissance de la vérité.

VALENTIN, *s'avançant avec fermeté.*

Monsieur le Comte, c'est moi qui, si vous le permettez, vous donnerai des renseignemens utiles sur cette horrible trame : c'est moi qui déchirerai le voile dont on a couvert cet affreux événement, c'est moi qui vais vous désigner le coupable.

LE COMTE, *avec surprise.*

Vous!... parlez, je suis prêt à vous entendre.

VALENTIN.

Avant tout, monsieur le Comte, souffrez que je réclame votre indulgence : l'accusation que je vais porter vous paraîtra sans doute peu croyable, elle vous surprendra, vous affligera même!... peut-être excitera-t-elle contre moi toute votre indignation!... Mais, je vous le jure!... je ne dirai rien qui ne soit conforme à la vérité.

LE COMTE.

A quoi tend ce discours?... ne craignez rien, parlez, je vous l'ordonne.

VALENTIN.

Hé bien, monsieur le Comte, l'assassin de l'infortuné Luceval, — celui de Victorin!... je frémis de vous le nommer!... c'est Reimbeau!

LE COMTE et L'OFFICIER.

Reimbeau!

MARTIAL, *à part.*

Le coup est porté!

LE COMTE, *saisi d'effroi.*

Reimbeau! Sur quoi fondez-vous cette horrible accusation?

VALENTIN, *avec force.*

Sur la connaissance que j'ai acquise de son caractère, sur sa con-

duite passée, sur son affectation à fuir les regards du jeune Luceval, sur le trouble, la terreur que j'ai vus dans ses traits, enfin sur sa fuite à l'instant où il se voit soupçonné.

LE COMTE.

Ce ne sont pas là des preuves.

L'OFFICIER.

En avez-vous d'autres?

VALENTIN.

Non, seigneur. Mais que Reimbeau soit arrêté, qu'on me confronte avec lui et j'ai la certitude de parvenir à le confondre.

LE COMTE.

Reimbeau ne peut être privé de sa liberté, que sur une accusation appuyée de preuves assez fortes, pour motiver cet acte de rigueur.

VALENTIN.

Hélas!

LE COMTE.

Vous n'en pouvez fournir!... misérable! vous osez porter une semblable accusation sans avoir les moyens de la prouver! Vous osez flétrir la réputation d'un homme qui jouit de l'estime générale! et vous pensez que j'accueillerai votre lâche délation! ignorez-vous que Reimbeau est le meilleur de mes amis que je lui suis attaché par les liens de l'estime et de la reconnaissance? Que je l'ai jugé digne de s'allier à ma famille? Mais vous-même êtes accusé de ce crime affreux! et je vois maintenant le motif qui vous fait agir! c'est Reimbeau qui vous a remis au pouvoir de la justice, c'est le désir de la vengeance qui vous arme contre lui; et vous avez attendu qu'il ait quitté ces lieux pour débiter cette horrible calomnie! N'espérez plus rien de moi, je vous abandonne à votre destinée; et si j'ai pu croire un instant à votre innnocence, l'action infâme que vous venez de commettre, détruit tout l'intérêt que vous m'aviez inspiré. (*Il veut sortir.*)

VALENTIN.

Ah! seigneur! daignez m'entendre!

MARTIAL.

Mon colonel!

L'OFFICIER.

Permettez, monsieur le Comte, je dois recevoir toute sa déposition.

VALENTIN.

Je savais, seigneur, qu'en accusant Reimbeau, j'exciterais votre courroux, mais ce que vous appelez une action infâme, était un devoir sacré pour moi. Sans mon respect pour vous, sans la reconnaissance que je vous dois, ce n'est point ici, c'est devant les tribunaux que j'aurais accusé l'assassin de mon maître! Je sais quel péril me menace, mais j'ai fait le sacrifice de ma vie; je me remets moi-même entre les mains de la justice. Que Reimbeau soit arrêté, qu'il soit amené aux pieds des magistrats, qu'il se justifie s'il en a les moyens: la loi prononcera, on le punira s'il est coupable, et je consens à perdre la vie si je l'ai calomnié.

LE COMTE.

Son assurance m'étonne!

L'OFFICIER.

Mais enfin qui peut vous faire croire que ce crime fût commis par le seigneur Reimbeau?

VALENTIN.

Seigneur, il fréquentait habituellement la maison de monsieur de Luceval, c'est là que je l'ai connu; il était sans bien et venait de dissiper l'héritage d'un oncle, seul parent dont il dût attendre quelque chose. Livré à la débauche, il précipite mon maître dans tous les excès auxquels dès long-temps il s'était abandonné. C'est par ses funestes conseils que monsieur de Luceval s'éloigna d'une épouse infortunée que le chagrin conduisit au tombeau; c'est lui qui l'entraîna dans ces maisons infâmes où vont s'engloutir les biens et l'honneur des familles; c'est lui qui consomma sa ruine et qui cessa de le voir dès qu'il fut sans ressource. Maintenant, daignez réfléchir, monsieur le Comte, mon maître est assassiné au moment où il rapporte en France de grandes richesses : monsieur Victorin, abandonné dans une forêt, où il eut péri de misère, sans les secours du généreux Maurice, est dépouillé de tous les biens de son père, et Reimbeau vit au sein de l'opulence; il dispose en votre faveur d'une somme considérable : où donc a-t-il pris sa fortune? Rappelez-vous sa terreur à l'aspect des traits de mon malheureux maître? Songez qu'il a mis un soin extrême à fuir la présence de monsieur Victorin!... Songez que le coup qui a frappé cet infortuné jeune homme n'a pû partir que de la main qui assassina mon maître; et que l'on n'a commis ce nouveau crime que dans la crainte de trouver dans le fils de monsieur de Luceval un accusateur terrible qui, tôt ou tard, appelerait la vengeance des lois sur la tête du meurtrier de son père.

LE COMTE.

Tous ces faits sembleraient offrir quelques présomptions contre lui, mais qui peut m'assurer qu'ils sont exacts, que la prévention ne les a pas dénaturés? D'ailleurs quand vous parûtes devant les tribunaux, quand vous fûtes condamné, c'était alors qu'il fallait charger Reimbeau; pourquoi ne l'avez-vous pas fait?

VALENTIN.

A cette époque je n'avais que des soupçons; aujourd'hui, grace aux renseignemens que j'ai obtenus de M. Martial et de son frère, je suis persuadé qu'il est coupable : Sans cette conviction, je ne l'aurais point accusé.

L'OFFICIER.

Mais comment le seigneur Reimbeau aurait-il pu savoir que M. de Luceval revenait en France avec des trésors, puisque vous dites vous-même qu'il avait cessé de le voir avant son départ pour les Indes.

VALENTIN.

Pardonnez-moi, seigneur. J'ai su de mon maître qu'à l'instant de son débarquement il l'avait rencontré, qu'il lui avait fait part de l'heureux succès de son voyage et de ses projets pour l'avenir.

MARTIAL.

Rappelez-vous, mon colonel, que le seigneur Reimbeau vous a dit le contraire.

LE COMTE.

En effet. (*à part*) Dans quelle incertitude cruelle me jettent leurs discours! (*haut.*) Et Victorin est-il instruit de ce que vous venez de me dire?

MARTIAL.

Non, mon colonel. Je l'apperçois. Il vient sans doute vous remercier pour lui.

LE COMTE.

Qu'il approche, je veux l'interroger. Mais surtout que le nom de Reimbeau ne soit pas prononcé devant lui.

SCENE X.

Les Mêmes, MAURICE, JULIETTE, VICTORIN.

MAURICE.

Viens, mon ami; viens exprimer ta reconnaissance à ton généreux protecteur.

Victorin s'incline devant le Comte et le remercie de toutes ses bontés.)

LE COMTE.

Oui, malheureux enfant, je serai ton protecteur, ne crains rien; près de moi le fer des assassins ne pourra t'atteindre, et le monstre qui a tenté de t'arracher la vie, n'échappera point au glaive de la justice.

(*Nouvelles démonstrations de Victorin.*)

VALENTIN, *à part.*

Promesse consolante!

JULIETTE, *à part.*

Comme tout le monde est triste!

LE COMTE.

Victorin, j'ai besoin d'obtenir de toi quelques détails nécessaires à la poursuite des coupables. Tu vas répondre à mes questions.

(*Bien volontiers, dit Victorin.*)

MAURICE, *à part.*

Valentin a parlé.

LE COMTE, *à Victorin.*

Tu n'as pu voir l'homme qui a ménacé tes jours?

(*Victorin: non.*)

LE COMTE.

Tu n'as rien apperçu qui puisse l'aider à me le désigner.

(*Victorin: non. Il exprime que cet homme était couvert d'un grand manteau.*)

JULIETTE.

Tout ce qu'il a vu, c'est que cet homme était couvert d'un grand manteau.

LE COMTE.

Tu ne soupçonnes pas quel peut être l'auteur de cet attentat ?

(*Pantomime de Victorin que Juliette explique de la manière suivante*)

JULIETTE.

Il ne connait personne qui puisse le haïr.

VALENTIN.

Pauvre enfant !

LE COMTE.

Et pourrais-tu me dépeindre le meurtrier de ton père ?

(*Victorin va précipitamment à la table, et écrit avec vivacité sur une feuille qu'il remet à Juliette.*)

JULIETTE, *lisant.*

« C'était un homme un peu plus grand que M. Maurice ; de grands yeux noirs, les sourcils forts, cheveux longs et noirs, teint brun ; il était vêtu très-simplement. »

MARTIAL.

Mon colonel, ce signalement.....

LE COMTE, *lui imposant silence d'un geste.*

Tu n'avais jamais vu cet homme ?

(*Victorin : jamais.*)

LE COMTE.

Crois-tu que ce soit une personne connue de ton père, ou des bandits qui, dans le dessein de le voler ?.....

(*Victorin l'arrête d'un geste, court à la table, écrit vivement ; Juliette lit :*)

JULIETTE, *lisant.*

« Mon père en expirant, dit à son meurtrier : malheureux ! c'est toi qui m'assassines ! »

MARTIAL, *vivement.*

Eh bien, mon colonel, ne pensez-vous pas ?....

LE COMTE, *avec beaucoup d'émotion.*

Silence !

JULIETTE.

Ah mon Dieu ! est-ce qu'on soupçonnerait le coupable.

(*Ces mots font tressaillir Victorin, il promène ses regards sur toutes les personnes qui l'entourent, puis va se précipiter aux genoux du Comte.*)

VALENTIN, *s'agenouillant aussi.*

O M. le Comte ! ne rejettez pas ses prières ; vengez mon maître et sauvez, sauvez son fils !

(*Victorin presse vivement le Comte, il saisit une de ses mains, l'arrose de ses larmes, puis, tout-à-coup, fixant une des bagues du Comte, il recule saisi d'horreur.*)

TOUS.

O ciel !

LE COMTE.

Qui peut l'agiter ainsi ?

JULIETTE.

Cher Victorin !

(*Pantomime de Victorin.*)

JULIETTE, *l'expliquant.*

Il veut dire que son père portait une bague semblable à celle de M. le Comte.

MAURICE.

Est-il possible ?

LE COMTE.

Quoi ! cette bague !.... C'est un présent de Reimbeau !

TOUS.

De Reimbeau !

VALENTIN.

Oui, je la reconnais !... Elle avait appartenu à madame de Luceval ; mon maître la conservait précieusement !...

L'OFFICIER.

M. le Comte, d'après la gravité des faits et la force des présomptions qui s'élèvent contre le seigneur Reimbeau, je dois à l'instant même...

LE COMTE.

Veuillez passer dans mon cabinet ; faites-vous accompagner par Victorin et ses parens adoptifs. Recueillez leurs aveux, et prenez toutes les mesures que votre devoir vous prescrira ; j'irai bientôt vous rejoindre ; mais ce cruel événement a tellement troublé mes idées, que j'ai besoin de rester seul un moment.

L'OFFICIER.

Il suffit, M. le Comte.

(*Maurice, Juliette, Valentin et Victorin, sortent par le fond avec l'officier.*)

SCÈNE XI.

LE COMTE, MARTIAL.

(*Le Comte devient sombre, rêveur, et va s'asseoir dans un fauteuil, à droite, et paraît agité de sensations pénibles ; interdit et tremblant, Martial s'approche doucement de lui.*)

MARTIAL, *à part.*

Comme il est accablé !... (*Haut.*) Vous êtes offensé, mon colonel ?

LE COMTE.

Cette accusation m'afflige ; je ne vous le cacherai point, Martial ; il m'est bien pénible de voir planer un soupçon odieux sur un homme auquel j'ai dès long-temps accordé toute mon estime. Mais autant j'éprouverai de joie à le trouver innocent, autant je serai impitoyable s'il a commis les crimes qu'on lui impute. Toute obligation doit s'évanouir devant celle de purger la société d'un monstre qui la déshonore.

MARTIAL.

Vous serez convaincu, je n'en doute point; mais le coupable échappera.

LE COMTE.

La justice saura l'atteindre.

MARTIAL.

Mon colonel, il est un sûr moyen pour lui de se soustraire à nos recherches. Nous sommes à une très-petite distance des frontières d'Espagne, et je vous réponds, qu'en ce moment, c'est vers ce pays qu'il dirige sa course.

LE COMTE.

Vous penseriez ?...

MARTIAL.

Je le crains.

SCENE XII.

Les Précédens, BABYLAS.

(*Babylas entre sans bruit, il ne voit pas le Comte, et court droit à Martial.*)

BABYLAS.

Ah! vous v'là, notre maître! je sis ben aise de vous trouver, parce que... (*Appercevant le Comte qui se lève.*) Ah! mon Dieu!

MARTIAL.

Qu'y a-t-il?

BABYLAS, *regardant alternativement le Comte et Martial.*

Dame! écoutez : c'est que j'ai peur de faire encore une bêtise. Peux-je parler devant monseigneur?

MARTIAL.

Et sans doute; parle, parle.

LE COMTE.

De quoi s'agit-il donc?

BABYLAS, *avec mystère.*

Je vous ramène le seigneur Reimbeau.

MARTIAL.

Est-il possible!

LE COMTE.

Reimbeau! Martial, tu l'accusais d'avoir pris la fuite!

BABYLAS.

C'était ben ce qu'il comptait faire, mais j'y avons mis bon ordre.

LE COMTE et MARTIAL.

Comment?

BABYLAS.

Les chemins sont si mauvais qu'il n'y a pas possibilité de descendre dans la vallée, à moins qu'on ne passe sur le pont Saint-Sauveur, qu'est tout délabré. Dans l'intention de réparer la sottise que j'avais faite, je prenons avec moi queuqu'z'uns des plus forts garçons du

village, et en moins d'un clin-d'œil, *patatras !* v'là la moitié du pont dans le torrent. Je nous en revenons; v'là qu'à moitié chemin je rencontre le seigneur Reimbeau, et v'là que je l'y contons que le pont est si ben brisé qu'il n'y a plus moyen de le traverser.

MARTIAL.

Eh bien ?

BABYLAS.

Ah ! si vous aviez vu queu figure il a faite, quand j'y ai conté çà !... Il a voulu s'en assurer lui-même, et quand il a vu que je n'avais pas menti, dame ! il n'a su queu parti prendre.

MARTIAL.

Hâte-toi donc !...

BABYLAS.

Comme il me croit trop bête pour le tromper, il m'a promis dix louis si je pouvais lui procurer les moyens de continuer son voyage; je lui ai dit qu'au bout de deux heures une grande partie des eaux serait retirée, et qu'alors je lui trouverais un gué qu'il pourrait traverser facilement. Il s'est décidé à attendre, et m'a prié de le conduire dans quelque maison écartée où il pourrait rester, mais *ben secrètement*, qu'il m'a dit, parce qu'il ne voulait pas que monseigneur sût qu'il n'était pas parti. J'ai fait semblant d'y consentir. Je l'y ai fait prendre un tas de détours et de chemins qu'il ne connaissait pas, et je l'ai ramené ici, par la petite porte du parc : il m'envoie en avant pour savoir s'il n'y a personne; il m'attend là bas; ainsi, décidez-vous, queuque vous voulez que j'en fasse ?

LE COMTE, *à part.*

Tant de précautions !... tant de mystère !...

MARTIAL.

Ordonnez, mon colonel.

BABYLAS.

Dame ! ordonnez, je sis prêt.

LE COMTE.

Je veux le voir, lui parler; je veux lire dans son âme !... Vous pouvez l'introduire.

BABYLAS.

J'y vas. (*Il sort en courant.*)

MARTIAL.

Mon colonel, le sort de notre pauvre enfant est maintenant dans vos mains.

LE COMTE.

Rassure-toi, Martial. Quelle que soit mon amitié pour Reimbeau, la justice seule réglera ma conduite. Laisse-moi.

MARTIAL.

J'obéis, mon colonel. (*à part.*) O ciel ! exauce mes vœux !

(*Il sort.*)

SCENE XIII.

REIMBEAU, LE COMTE, BABYLAS.

BABYLAS, *à la cantonnade et affectant de baisser la voix.*

Entrez, seigneur, entrez.

REIMBEAU, *entre avec précaution, puis tout-à-coup, reconnaissant le lieu où il se trouve, il s'écrie :*

Que vois-je !... Misérable ! où m'as-tu conduit ?

LE COMTE, *s'offrant à ses regards.*

Chez moi, seigneur.

REIMBEAU, *à part.*

Ciel ! le Comte !... Je suis trahi !

BABYLAS.

Allons nous-en. (*Il sort en courant.*)

LE COMTE.

Je n'espérais pas vous revoir sitôt ; mais votre retour comble tous mes vœux, car j'ai appris, depuis votre départ, tant de choses extraordinaires que j'avais le plus grand besoin de vous entretenir.

REIMBEAU, *avec une feinte surprise.*

Moi ! cher Comte !

LE COMTE.

Vous même. Veuillez approcher et me prêter toute votre attention.

REIMBEAU, *à part.*

Il sait tout ! (*haut.*) Je vous écoute.

LE COMTE, *après une pause et le regardant fixement.*

Une accusation terrible pèse en ce moment sur votre tête.

REIMBEAU, *vivement.*

Et vous pouvez croire ?...

LE COMTE.

C'est à vous de fixer mon opinion. Vous connaissez mon amitié pour vous, vous savez si j'ai reconnu dignement le service que vous m'avez rendu. Vous êtes à tous les yeux l'ami le plus cher du comte de Bigorre et la main de sa sœur va vous unir pour jamais à sa famille. Mais songez que cette famille, illustrée depuis des siècles, par la gloire que ses membres se sont acquis en servant leur pays et leur souverain, n'a jamais vu l'ombre même du soupçon planer sur ceux qui lui ont appartenu ; que fiers de son antique noblesse, et des vertus qui l'ont toujours distinguée, les comtes de Bigorre sont jaloux de conserver sans tache le nom et la renommée de leur ayeux. Songez que l'époux d'Adélaïde doit être digne d'elle et de moi, et que l'homme que je veux appeler du nom de frère, ne doit jamais m'exposer à rougir.

REIMBEAU.

Que voulez-vous dire, cher Comte ? je ne puis comprendre...

LE COMTE.

Je vais, puisque vous m'y forcez, m'expliquer plus clairement. On vous accuse d'avoir assassiné le sieur de Luceval.

REIMBEAU.

Quelle horrible calomnie !

LE COMTE.

C'est de vous que j'attends la vérité. Vous m'avez dit que vous aviez été l'ami de cet infortuné. Ne me cachez rien, je veux, je dois tout savoir, et si vous tenez encore à mon estime, il faut, sans perdre un instant, vous justifier de ce crime odieux..

REIMBEAU, *à part.*

De l'audace ! (*haut.*) Quels sont mes accusateurs ?

LE COMTE.

Vous connaissez l'accusation, c'en est assez pour me répondre.

REIMBEAU, *à part.*

Une prompte fuite est le seul parti qui me reste. (*haut.*) Comte, le ton que vous prenez avec moi me prouve que vous partagez l'opinion de mes ennemis. Je dédaigne de répondre à une accusation si infâme; que ses misérables osent m'appeler devant les tribunaux, c'est là seulement que je consens à me défendre.

LE COMTE.

Et c'est là ce que je voulais empêcher ! si cette affaire devient publique, votre réputation est flétrie, et vous devez renoncer à la main de ma sœur.

REIMBEAU.

J'y renonce, en effet. Jamais je ne deviendrai le frère d'un homme qui a pu me croire coupable d'une telle infâmie. Pour prix de mes bienfaits, je réclame de vous un asyle pour quelques jours; c'est ici que j'attendrai sans crainte les coups de mes ennemis, c'est devant vous que je saurai les réduire au silence; Comte, vous regretterez un jour l'outrage que vous me faites en ce moment; vous regretterez de m'avoir méconnu; il ne sera plus tems, les nœuds qui nous unissaient seront à jamais brisés.

LE COMTE, *à part.*

Tant de sang-froid peut-il être le partage du crime !

REIMBEAU, *à part très-vivement.*

Cette nuit, il faut, à quelque prix que ce soit, m'éloigner de ces lieux. (*haut et avec la plus grande assurance.*) Adieu, Comte.

(*Le Comte est en proie à la plus cruelle incertitude ; il ne sait s'il doit ou non s'opposer à la sortie de Reimbeau. Ce dernier s'éloigne fièrement ; mais arrivé près de la porte du fond, elle s'ouvre avec fracas, et l'on voit paraître Victorin, Martial, Maurice, Valentin, Juliette, Babylas; l'Officier de justice, les Soldats et plusieurs Paysans l'accompagnent.*)

SCENE XIV.

LE COMTE, REIMBEAU, VICTORIN, MARTIAL, MAURICE, VALENTIN, JULIETTE, BABYLAS, L'OFFICIER de justice, Gardes, Valets du Comte, Paysans et Paysannes.

(*A la vue de Victorin, Reimbeau recule avec précipitation, et paraît saisi de terreur. En appercevant Reimbeau, Victorin reste un instant immobile de surprise, puis il paraît être en proie à d'effroyables convulsions. Tous les regards se fixent sur eux.*)

REIMBEAU, *à part.*

Dieu! je suis perdu! (*Il gagne l'avant-scène et cache sa figure dans ses mains. Victorin, toujours tourmenté par des douleurs terribles, n'a pas détourné les yeux de dessus Reimbeau. Il cherche à voir ses traits une seconde fois; Reimbeau, cédant à la crainte, veut fuir: il tourne d'abord la tête du côté de Martial qui, soupçonnant son dessein, lui présente la pointe de son épée; un mouvement involontaire force Reimbeau à détourner la tête. Victorin qui l'épiait, apperçoit sa figure; une commotion subite se fait ressentir dans toute sa personne; il ouvre la bouche, veut parler, et ne pousse d'abord qu'un cri.*)

VICTORIN.

Ah! (*Puis, désignant Reimbeau du doigt, il dit avec la plus grande volubilité.*) Voilà... voilà l'assassin de mon père.!!!

TOUS.

Grand dieu!

(*Victorin est resté dans la même position, le corps penché, les yeux hagards, la bouche béante, remuant fréquemment les lèvres, comme s'il croyait parler encore, et désignant toujours le meurtrier. Juliette, auprès de lui, marque la plus tendre sollicitude; Maurice, placé près de lui, semble veiller sur ses jours; Valentin, un genou en terre, désigne aussi Reimbeau; le Comte est saisi d'effroi. Reimbeau, dans sa rage, a voulu se précipiter sur Victorin; mais Martial, l'épée à la main, a su le retenir; Babylas est à genoux; l'Officier paraît prêt à saisir Reimbeau, et tous les Paysans sont groupés diversement.*)

LE COMTE.

Misérable! tu es enfin démasqué!.. Le supplice t'attend, tu ne l'échapperas plus. (*à l'Officier et aux gardes.*) Messieurs, faites votre devoir.

REIMBEAU.

Ah! je saurai du moins me soustraire à la honte.

(*Il tire un poignard et veut se frapper; on l'arrête et on l'entraîne.*)

SCENE XV ET DERNIÈRE.

Les Précédens, *excepté* REIMBEAU et L'OFFICIER.

MARTIAL.

Enfin, nous l'emportons!

LE COMTE.

Honnête Valentin! que je t'ai d'obligations! c'est toi qui a dessillé leurs yeux! Victorin, je devienis ton débiteur et je prends l'engagement de te faire restituer la fortune qui t'appartient. Oui, mon ami, tu seras riche!

VICTORIN, *parlant toujours avec quelque difficulté.*)

Riche!... Moi.... pour Juliette!... pour mon père... Tout!... tout pour mes bienfaiteurs!

TABLEAU GÉNÉRAL.

FIN.